

00350004

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



E 27882

東京経済大学図書館

- 本は大切に扱いましょう
- 返却は遅れないように致
しましょう
- 本の配列を乱さないよう
に致しましょう
- 切取、無断持出はやめま
しょう

COLLECTION
COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME IV.

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

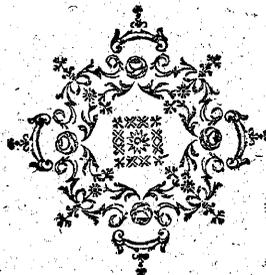
PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME IV.



LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

1354
D55c
v.4

L E S
BIJOUX
INDISCRETS.

Tome IV. Partie I.

A



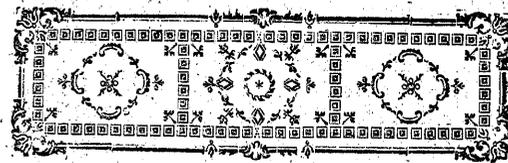
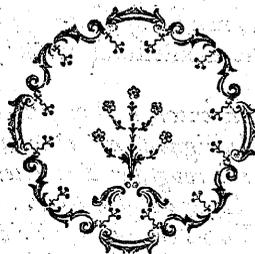
A Z I M A.

Z I M A , profitez du moment. L'Agâ Narkis entretient votre mere, & votre Gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père ; prenez, lisez ; ne craignez rien. Mais quand on surprendroit les Bijoux indiscrets derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât ? Non, Zima, non on sait que le Sopha, le Tanzai, & les Confessions ont été sous votre oreiller.

Vous hésitez encore ? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'Ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous ; la sage Aglaé ! » . . . Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyoit, ou s'égaroit peut-être avec le jeune Bonze Alléluiâ, Aglaé s'amusoit innocemment à m'instruire des Aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, &c. . . . me fournissoit le peu de traits qui me plaisent dans l'Histoire de Mangogul, la revoyoit, & m'indiquoit les moyens de la rendre meilleure ; car, si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses & les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel esprit & des plus spirituelles.

Zima croiroit-elle à présent avoir bonne

grace à faire la scrupuleuse ? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, & lisez tout. Je n'en excepte pas même les discours du Bijou Voyageur, qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu; pourvu que l'Interprete ne soit ni votre Directeur, ni votre Amant.



L E S

B I J O U X

INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Mangogul.

HIAOUF - Zèlès - Tanzai regnoit depuis long-tems dans la grande Chéchiannée, & ce Prince voluptueux continuoit d'en faire les délices. Acajou, Roi de Minutie, avoit eu le sort prédit par son pere. Zulmis avoit vécu. Le Comte De... vivoit encore. Splendide, Angola, Misapouf & quelques autres Potentats des Indes & de l'Asie étoient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des Souverains imbécilles, avoient secoué le joug de leur postérité, & les descendants de ces Monarques malheureux erroient inconnus, & presqu'ignorés dans les Provinces de leurs Empires. Le petit-fils de l'illustre Scheerazade s'étoit seul affermi sur le trône; & il étoit obéi dans le Mogol, sous le nom de Shach-baam,

lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs Souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebed, son pere, n'appella point les Fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avoit remarqué que la plupart des Princes de son tems, dont ces Intelligences femelles avoient fait l'éducation, n'avoient été que des fots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connoître.

Codindo étoit chef du College des Aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'Empire. Erguebed lui faisoit une grosse pension, & lui avoit accordé à lui & à ses descendans, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui étoit excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontieres du Congo. Codindo étoit chargé d'observer le vol des oiseaux & l'état du ciel, & d'en faire son rapport à la Cour; ce dont il s'acquittoit assez mal. S'il est vrai qu'on avoit à Banza les meilleures pieces de théâtre, & les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avoit le plus beau college du monde, & les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui vouloit au Palais d'Erguebed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savoit non plus lire aux astres que vous & moi: on l'attendoit avec impatience. Les principaux Seigneurs de la Cour s'étoient rendus dans l'appartement de la grande Sultane. Ses femmes, parées magnifiquement, environnoient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressoient à féliciter Erguebed sur les grandes choses qu'il alloit sans doute apprendre de son fils. Erguebed étoit pere, & il

trouvoit tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant, ce qu'il seroit un jour. Enfin, Codindo arriva. » Approchez, lui dit Erguebed: lorsque le ciel m'accorda le Prince que vous voyez, je fis prendre, avec soin, l'instant de sa naissance, & l'on a dû vous en instruire. Parlez sincèrement à votre maître, & annoncez-lui hardiment les destinées que le ciel réserve à son fils.

Très-magnanime Sultan, répondit Codindo, le Prince, né de parens non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes & de fortunées; mais j'en imposerois à votre Hauteffe, si je me parois devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se levent & se couchent pour moi comme pour les autres; & je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir, que le plus ignorant de vos sujets.

» Mais, reprit le Sultan, n'êtes-vous pas Astrologue? » Magnanime Prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

» Eh! que diable êtes-vous donc, lui repliqua le vieux, mais bouillant Erguebed? Aruspice. » Oh! parbleu, je n'imaginois pas que vous en eussiez eu la pensée. Croyez-moi, Seigneur Codindo, laissez manger en repos vos poulets; & prononcez sur le sort de mon fils, comme vous fîtes dernièrement sur le rhume de la peruche de ma femme.

A l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna & retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, & prononça: » que le regne du jeune Prince seroit heureux, s'il étoit long.

» Je vous entends, reprit Erguebed: mon fils

» exécutera les plus belles choses du monde, s'il
 » en a le tems. Mais, morbleu, ce que je veux
 » qu'on me dise, c'est s'il en aura le tems. Que
 » m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût
 » été le plus grand Prince du monde, s'il eût vé-
 » cu. Je vous appelle pour avoir l'horoscope de
 » mon fils, & vous me faites son oraison fune-
 » bre.

Codindo répondit au Prince, qu'il étoit fâché de n'en pas savoir davantage; mais qu'il supplioit sa Hauteſſe de considérer que c'en étoit bien assez pour le peu de tems qu'il étoit Devin. En effet, le moment d'auaravant, qu'étoit Codindo?

CHAPITRE II.

Éducation de Mangogul.

JE passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des Princes est la même que celle des autres hommes, à cela près, qu'il est donné aux Princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avoit à peine quatre ans, qu'il avoit fourni la matière d'un Mangogulana. Erguebzed, qui étoit homme de sens, & qui ne vouloit pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avoit été, appella de bonne heure auprès de lui, & retint à sa Cour, par des pensions considérables, ce qu'il y avoit de grands hommes en tout genre dans le Congo, Peintres, Philosophes, Poètes, Musiciens, Architectes, Maîtres de danse, de Mathématiques, d'Histoire, Maîtres en fait d'armes, &c. Grace aux heureuses

dispositions de Mangogul & aux leçons continues de ses Maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune Prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, & fut à l'âge de vingt ans, boire, manger & dormir aussi parfaitement qu'aucun Potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençoit à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'Empire, effrayé des troubles qui le menaçoient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, & pressé par des sentimens de religion, pronostics certains de la mort prochaine ou de l'imbécillité des Grands, descendit du trône pour y placer son fils; & ce bon Prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste, dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 150000003200001, de l'Empire du Congo le 39000007000, que commença le regne de Mangogul, le 1234500 de sa race, en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses Ministres, des guerres à soutenir, & le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de tems de ce qui lui restoit à savoir au sortir des mains de ses Pédagogues; & c'étoit quelque chose.

Cependant Mangogul acquit, en moins de dix années, la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des Villes, agrandit son Empire, pacifia ses Provinces, répara le désordre de ses Finances, fit refleurir les Sciences & les Arts, éleva des Édifices, s'immortalisa par d'utiles établissemens, raffermi & corrigea la Législation, institua même des Académies; & ce que son Université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son Serrail, que grand sur le Trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du Palais, habité par ses femmes; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fit prudemment à elles-mêmes de leur fidélité: on entroit aussi librement dans leurs appartemens que dans aucun Couvent de Chanoinesses de Flandres, & on y étoit sans doute aussi sage. Le bon Sultan que ce fut! Il n'eut jamais de pareil que dans quelque roman François. Il étoit doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, & renfermoit dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avoit eu dans celles de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête: quelques-unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les Grands de sa Cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités & les charmes de Mirzoza: l'ouvrage seroit sans fin; & je veux que cette Histoire en ait une.

CHAPITRE III.

Qu'on peut regarder comme le premier de cette Histoire.

MIRZOZA fixoit Mangogul depuis plusieurs années. Ces amans s'étoient dit & répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggere aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étoient ve-

nus aux confidences, & ils se seroient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulieres: » Si le » ciel, qui m'a placé sur le trône, m'eût fait naître » dans un état obscur, eussiez-vous daigné descen- » dre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné? » Si Mirzoza venoit à perdre le peu de charmes » qu'on lui trouve, Mangogul l'aimeroit-il tou- » jours? Ces suppositions, dis-je, qui exercent les amans ingénieux, brouillent quelquefois les amans délicats, & font mentir si souvent les amans les plus sincères, étoient usées pour eux.

La Favorite, qui possédoit au souverain degré le talent si nécessaire & si rare de bien narrer, avoit épuisé l'histoire scandaleuse de Banza. Comme elle avoit peu de tempérament, elle n'étoit pas toujours disposée à recevoir les caresses du Sultan, ni le Sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin, il y avoit des jours où Mangogul & Mirzoza avoient peu de choses à dire, presque rien à faire, & où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusoient guere. Ces jours étoient rares; mais il y en avoit, & il en vint un.

Le Sultan étoit étendu nonchalamment sur une Duchesse, vis-à-vis de la Favorite, qui faisoit des noeuds sans dire mot. Le tems ne permettoit pas de se promener. Mangogul n'osoit proposer un piquet, & il y avoit près d'un quart d'heure que cette situation maussade duroit, lorsque le Sultan dit en bâillant, à plusieurs reprises: » Il faut avouer que Geliotte a chanté comme un Ange. » Et que votre Hautesse s'ennuie à périr, ajouta la Favorite. » Non, Madame, reprit Mangogul, en » bâillant à demi, le moment où l'on vous voit » n'est jamais celui de l'ennui. » Il ne tenoit qu'à vous que cela fût galant, repliqua Mirzoza: mais

vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous ? » Je ne fais, dit le Sultan. « Et moi, je devine, continua la Favorite. J'avois dix-huit ans, lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit & quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. Mangogul sourit de ce calcul. Mais si je ne vau plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très-bonne pour le conseil. La variété des amusemens qui vous suivent, n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà Prince, votre maladie. » Je ne viens pas que vous ayez rencontré, dit Mangogul ; mais en cas que cela fut, y sauriez-vous quelque remède ? » Mirzoza répondit au Sultan, après avoir rêvé un moment, que sa Hauteffe lui avoit paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisoit des aventures galantes de la Ville, qu'elle regrettoit de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux instruite de celles de sa Cour ; qu'elle auroit essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. » Je le crois bon, dit Mangogul ; mais qui fait les histoires de toutes ces folles ; & quand on les sauroit, qui me les réciteroit comme vous ? » Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que votre Hauteffe gagnera plus par le fonds, qu'elle ne perdra par la forme. » J'imaginerai avec vous, si vous voulez, les aventures des femmes de ma Cour, fort plaisantes, dit Mangogul ; mais le fussent-elles cent fois davantage, qu'importe, s'il est impossible de les apprendre ? Il pourroit y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza ; mais je pense que c'est tout. Le Génie Cucufa, votre parent & votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez vous ?

» Ah, joie, de mon cœur, s'écria le Sultan ! vous êtes admirable. Je ne doute point que le Génie n'emploie tout son pouvoir en ma faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, & l'évoquer ».

Alors Mangogul se leva, baisa la Favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, & partit.

CHAPITRE IV.

Évocation du Génie.

LE Génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui, craignant que les embarras du monde & le commerce des autres Génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vuide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager & crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps couffu dans un sac, les flancs ferrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, & la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort ; mais on croiroit qu'il contemple. Il n'a, pour toute compagnie, qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, & des chauve-souris qui voltigent autour de sa tête. On l'évoque, en récitant, au son d'une cloche, le premier verset de l'office nocturne des Bramines ; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chauffe ses sandales, & part. Figurez-vous un vieux Camaldule, porté dans les airs par deux gros chats-huants, qu'il tiendroit par les pattes. Ce fut dans cette équipage que Cucufa apparut au Sul-

tan. » Que la bénédiction de Brama soit céans, dit-il, » en s'abattant. *Amen*, répondit le Prince. » Que » voulez-vous, mon fils? « Une chose fort simple, dit Mangogul, me procurer quelque plaisir aux dépens des femmes de ma Cour. » Eh! mon » fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul » plus d'appétit que tout un Couvent de Brami- » nes. Que prétendez-vous faire de ce troupeau » de folles? « Savoir d'elles les aventures qu'elles ont, & qu'elles ont eues; & puis c'est tout. » Mais » cela est impossible, dit le Génie. Vouloir que » des femmes confessent leurs aventures; cela n'a » jamais été, & ne sera jamais. « Il faut pour- » tant que cela soit, ajouta le Sultan. A ces mots le Génie se grattant l'oreille, & peignant, par distraction, sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver. Sa méditation fut courte. » Mon fils, dit-il » à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait. » A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, & en tira, avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de saint Hubert. » Vous voyez bien cet anneau, dit-il au » Sultan. Mettez-le à votre doigt, mon fils. Tou- » tes les femmes sur lesquelles vous en tourne- » rez le châton, raconteront leurs intrigues à » voix haute, claire, & intelligible. Mais n'allez » pas croire au moins que c'est par la bouche » qu'elles parleront. Et par où donc, ventres » saint-gris, s'écria Mangogul, parleront-elles donc? » Par la partie la plus franche qui soit en elles, » & la mieux instruite des choses que vous des- » rez savoir, dit Cucufa; par leurs Bijoux. Par leurs Bijoux! reprit le Sultan, en s'éclatant de

rire: en voilà bien d'une autre. Des Bijoux parlants! Cela est d'une extravagance inouïe. » Mon » fils, dit le Génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur de votre grand-pere; comptez » donc sur ma parole. Allez, & que Brama vous » bénisse. Faites un bon usage de votre secret, » & songez qu'il est des curiosités mal placées. » Cela dit, le Cafard hochant de la tête, se rassubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, & disparut dans les airs.

CHAPITRE V.

Dangereuse Tentation de Mangogul.

APEINE Mangogul fut-il en possession de l'Anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la Favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les Bijoux des femmes sur lesquelles on en tournoit le châton, il avoit encore celle de rendre invisible la personne qui le portoit au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvoit se transporter, en un clin d'œil, en cent endroits où il n'étoit point attendu, & voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin. Il n'avoit qu'à mettre sa bague, & dire je veux être là; à l'instant il y étoit. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza, qui n'attendoit plus le Sultan, s'étoit fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, & s'aperçut, à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle étoit assoupie. Bon, » dit-il, elle dort. Changeons vite l'Anneau de » doigt, reprenons notre forme; tournons le châ-

» ton sur cette belle dormeuse, & réveillons un
 » peu son Bijou . . . Mais, qu'est-ce qui m'arrê-
 » te ? . . . Je tremble . . . Se pourroit-il que
 » Mirzoza . . . Non, cela n'est pas possible, Mirzoza
 » m'est fidelle. Eloignez-vous, soupçons inju-
 » rieux; je ne veux point, je ne dois point vous
 » écouter. Il dit & porta les doigts sur l'anneau;
 » mais les en écartant aussi promptement que s'il
 » eût été de feu, il s'écria en lui-même. » Qué fais-
 » je, malheureux ! Je brave les conseils de Cu-
 » cufa. Pour satisfaire une sotté curiosité, je vais
 » m'exposer à perdre ma Maîtresse & la vie . . .
 » Si son Bijou s'avisoit d'extravaguer, je ne la
 » verrois plus, & j'en mourrois de douleur. Et
 » qui fait ce qu'un Bijou peut avoir dans l'ame ?
 » L'agitation de Mangogul ne lui permettoit guere
 » de s'observer : il prononça ces dernières paroles
 » un peu haut, & la Favorite s'éveilla . . . » Ah !
 » Prince, lui dit-elle, moins surprise que char-
 » mée de sa présence, vous voilà. Pourquoi ne
 » vous a-t-on point annoncé ? Est-ce à vous d'at-
 » tendre mon réveil ?

Mangogul répondit à la Favorite en lui commu-
 niquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui
 montra l'anneau qu'il en avoit reçu, & ne lui ca-
 cha rien de ses propriétés. » Ah ! quel secret dia-
 » bolique vous a-t-il donné là, s'écria Mirzoza ?
 » Mais, Prince, comptez-vous en faire quelque
 » usage ? Comment, ventre-bleu, dit le Sultan,
 » si j'en veux faire usage ? Je commence par vous,
 » si vous me raisonnez. La Favorite, à ces terribles
 » mots, pâlit, trembla, se remit, & conjura le
 » Sultan par Brama & par toutes les Pagodes des
 » Indes & du Congo, de ne point éprouver sur elle
 » un secret qui marquoit peu de confiance en sa fi-
 » délité. » Si j'ai toujours été sage, continua-t-elle,
 » mon

» mon Bijou ne dira mot, & vous m'aurez fait
 » une injure que je ne vous pardonnerai jamais.
 » S'il vient à parler, je perdrai votre estime &
 » votre cœur, & vous en ferez au désespoir. Jus-
 » qu'à présent vous vous êtes, ce me semble,
 » assez bien trouvé de notre liaison; pourquoi
 » s'exposer à la rompre ? Prince, croyez-moi.
 » Profitez des avis du Génie, il a de l'expérience,
 » & les avis de Génies sont toujours bons à sui-
 » vre. . . . »

C'est ce que je me disois à moi-même, lui ré-
 pondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée.
 Cependant, si vous eussiez dormi deux minutes
 de plus, je ne fais ce qui en seroit arrivé.

» Ce qui en seroit arrivé, dit Mirzoza, c'est
 » que mon Bijou ne vous auroit rien appris, &
 » que vous m'auriez perdue pour toujours. »

Cela peut être, reprit Mangogul; mais à pré-
 sent que je vois tout le danger que j'ai couru, je
 vous jure, par la Pagode éternelle, que vous serez
 exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tour-
 nerai ma Bague.

Mirzoza prit alors un air assuré, & se mit à
 plaifanter d'avance aux dépens des Bijoux que le
 Prince alloit mettre à la question. » Le Bijou de
 » Cydalyse, disoit-elle, a bien des choses à ra-
 » conter; & s'il est aussi indiscret que sa Maîtresse,
 » il ne s'en fera guere prier. Celui d'Haria n'est
 » plus de ce monde, & votre Hauteffe n'en ap-
 » prendra que des contes de ma grand'mère.
 » Pour celui de Glaucé, je le crois bon à consul-
 » ter. Elle est coquette & jolie. » Et c'est juste-
 » ment par cette raison, repliqua le Sultan, que son
 » Bijou sera muet. » Adressez-vous donc, repartit
 » la Sultane, à celui de Phédime, elle est galante
 » & laide. . . » Oui, continua le Sultan; & si lai-
 » Tome IV. Part. I. B

de, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage: c'est moi qui vous le dis, & qui en fais quelque chose. » Sage tant qu'il vous plaira, reprit la Favorite; » mais elle a de certains yeux gris, qui disent le contraire. Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le Sultan. Vous m'impatientez avec votre Phédime. Ne diroit-on pas qu'il n'y ait que ce Bijou à questionner? » Mais peut-on, sans offenser votre Hauteffe, ajouta Mirzoza, lui demander quel est celui qu'elle honorera de son choix? » Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande Sultane). Nous n'en manquerons pas si-tôt; & lorsque nous serons ennuyés des Bijoux de ma Cour, nous pourrions faire un tour à Banza. Peut-être trouverons-nous ceux des Bourgeoises plus raisonnables que ceux des Duchesses. » Prince, dit Mirzoza, je connois un peu les premières, & je peux vous assurer qu'elles ne sont que plus circonspectes. Bientôt nous en saurons des nouvelles: mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras & la surprise de ces femmes aux premiers mots de leurs Bijoux, ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande Sultane, & que je ne ferai point usage de mon Anneau, que vous n'y foyez. » Prince, au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole que vous m'avez donnée. Mangogul sourit de ses allarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, & se retira.

CHAPITRE VI.

Premier Essai de l'Anneau.

ALCINE.

MANGOGUL se rendit le premier chez la grande Sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un Cavagnol. Il parcourut des yeux celles dont la réputation étoit faite, résolu d'essayer son anneau sur une d'elles, & il ne fut embarrassé que du choix. Il étoit incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune Dame du Palais de la Manimonbanda. Elle badinoit avec son époux, ce qui parut singulier au Sultan; car il y avoit plus de huit jours qu'ils étoient mariés: ils s'étoient montrés dans la même loge à l'Opéra, & dans la même caleche au petit Cours, ou au Bois de Boulogne; ils avoient achevé leurs visites, & l'usage les dispensoit de s'aimer, & même de se rencontrer. » Si ce Bijou, disoit Mangogul en lui-même, est aussi fou que sa Maitresse, nous allons voir un monologue réjouissant. Il en étoit là du sien, quand la Favorite parut. » Soyez la bien venue, lui dit le Sultan à l'oreille. J'ai jeté mon plomb en vous attendant. Et sur qui, lui demanda Mirzoza? Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette croisée, lui répondit Mangogul du coin de l'œil. Bien débuté, répondit la Favorite.

Alcine, c'est le nom de la jeune Dame, étoit vive & jolie. La Cour du Sultan n'avoit guere de femme plus aimable, & n'en avoit aucune de plus galante. Un Emir du Sultan s'en étoit entêté. On

ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avoit publié d'Alcine; il en fut allarmé, mais il suivit l'usage: il consulta sa Maîtresse sur ce qu'il en devoit penser. Alcine lui jura que ces calomnies étoient les discours de quelques sats qui se feroient tûs, s'ils avoient eu des raisons de parler; qu'au reste, il n'y avoit rien de fait, & qu'il étoit le maître d'en croire tout ce qu'il jugeroit à propos. Cette réponse assurée convainquit l'Emir amoureux de l'innocence de sa Maîtresse. Il conclut, & prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le Sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui étoit échappé à Alcine, à propos de quelques discours saugrenus que lui tenoit son époux, fut brusquement syncopé par l'opération de l'Anneau, & l'on entendit aussitôt murmurer sous ses jupes. » Me voilà donc titré. Vraiment, j'en suis fort aise. Il n'est rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un Emir; mais un Emir vaut encore mieux que rien. » A ces mots, toutes les femmes quitterent le jeu, pour chercher d'où partoît la voix. Ce mouvement fit un grand bruit. » Silence, dit Mangogul, ceci mérite attention. » On se tut, & le Bijou continua. » Il faut qu'un époux soit un hôte bien important, à en juger par les précautions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs! Quelle profusion d'eau de myrte! Encore une quinzaine de ce régime, & c'étoit fait de moi. Je disparoissois, & Monsieur l'Emir n'avoit qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embarquer pour l'île Jonquille. » Ici mon Auteur dit, que toutes les femmes pâlerent, se regarderent sans mot dire, & finirent un sérieux, qu'il attribue à la crainte que

la conversation ne s'engageât & ne devînt générale. » Cependant, continua le Bijou d'Alcine, il m'a semblé que l'Emir n'avoit pas besoin qu'on y fit tant de façon; mais je reconnois ici la prudence de ma Maîtresse. Elle mit les choses au pis-aller, & je fus traité pour Monsieur comme pour son petit Ecuyer. »

Le Bijou alloit continuer ses extravagances, lorsque le Sultan s'apercevant que cette scène étrange scandalisoit la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'Emir avoit disparu aux premiers mots du Bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque tems un assoupissement: cependant, les femmes chuchetoient qu'elle avoit des vapeurs. » Eh oui, dit un petit-Maître, des vapeurs! Cico-gne les nomme hystériques; c'est comme qui diroit, des choses qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin: c'est un principe, principiant, principié, qui ravive. . . . qui. . . Je le proposerai à Madame. » On sourit de ce persiflage, & notre Cynique reprit: » Rien n'est plus vrai, Mesdames. J'en ai usé, moi qui vous parle, pour une déperdition de substance. Une déperdition de substance, Monsieur le Marquis! reprit une jeune personne; & qu'est-ce que cela? » Madame, répondit le Marquis, c'est un de ces petits accidens fortuits qui arrivent. . . Eh! mais tout le monde connoît cela. »

Cependant, l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu, aussi intrépidement, que si son Bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savoient ce qu'elles faisoient, ne reconnoissoient plus leurs

figures, oubloient leurs numeros, négligeoient leurs avantages, arrosoient à contre-temis, & commettoient cent autres bévues, dont Alcine profitoit. Enfin le jeu finit, & chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la Cour, à la Ville, & dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes. Le discours du Bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté, & commenté, par les agréables de la Cour. On chansonna l'Emir : sa femme fut immortalisée. On se la montrait aux Spectacles. Elle étoit courue dans les promenades. On s'attouroit autour d'elle, & elle entendoit bourdonner à ses côtés : « Oui, là voilà ; c'est elle-même : son Bijou a parlé pendant plus de deux heures de suite ». Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sens froid admirable. Elle écouta tous ces propos & beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avoient point. Elles s'attendoient à tout moment à quelque indiscretion de la part de leurs Bijoux ; mais l'aventure du chapitre suivant achèva de les troubler.

Lorsque le cercle s'étoit séparé, Mangogul avoit donné la main à la Favorite, & l'avoit remise dans son appartement. Il s'en manquoit beaucoup qu'elle eût cet air vif & enjoué, qui ne l'abandonnoit guere. Elle avoit perdu considérablement au jeu, & l'effet du terrible Anneau l'avoit jetée dans une rêverie dont elle n'étoit pas encore bien revenue. Elle connoissoit la curiosité du Sultan, & elle ne comptoit pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude. « Qu'avez-vous, délices de mon cœur, lui dit Mangogul ? Je vous trouve rêveuse ». J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exem-

ple. J'ai perdu la possibilité. J'avois douze tableaux, je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois. » Cela est désolant, répondit Mangogul ; mais que pensez-vous de mon secret ? Prince, lui dit la Favorite, je persiste à le tenir pour diabolique. Il vous amusera sans doute ; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jeter le trouble dans toutes les maisons, détromper des maris, désespérer des amans, perdre des femmes, déshonorer des filles, & faire cent autres vacarmes. Ah ! Prince, je vous conjure. . . » Eh, jour de Dieu, dit Mangogul, vous moralisez comme Nicole ! Je voudrois bien savoir à propos de quoi l'intérêt de votre prochain vous touche aujourd'hui si vivement. Non, Madame, non ; je conserverai mon Anneau. Et que m'importe, à moi, ces maris détrompés, ces amans désespérés, ces femmes perdues, ces filles déshonorées, pourvu que je m'amuse ? Suis-je donc Sultan pour rien ? A demain, Madame ; il faut espérer que les scènes qui suivront seront plus comiques que la première, & qu'insensiblement vous y prendrez goût. Je n'en crois rien, Seigneur, reprit Mirzoza. » Et moi, je vous réponds que vous trouverez des Bijoux plaisans, & si plaisans, que vous ne pourrez vous défendre de leur donner audience. Et où en feriez-vous donc, si je vous les députois en qualité d'Ambassadeurs ? Je vous sauverai, si vous voulez, l'ennui de leurs harangues ; mais pour le récit de leurs aventures, vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. C'est une chose décidée ; je n'en peux rien rabattre. Prenez sur vous de vous familiariser avec ces nouveaux Discoureurs. A ces mots, il l'embrassa, & passa dans son cabinet, réfléchissant

sur l'épreuve qu'il venoit de faire, & remerciant dévotieusement le Génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

Second Essai de l'Anneau.

LES AUTELS.

IL y avoit pour le lendemain un petit souper chez Mirzoza. Les personnes nommées s'assemblerent de bonne-heure dans son appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendoit par goût; ce soir on n'y vint que par bienfiance. Toutes les femmes eurent un air contraint, & ne parlerent qu'en monosyllabes. Elles étoient aux aguets, & s'attendoient à tout moment que quelque Bijou se mêleroit de la conversation. Malgré la démangeaison qu'elles avoient de mettre sur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'osa prendre sur soi d'en entamer le propos. Ce n'est pas qu'on fût retenu par sa présence: quoique comprise dans la liste du souper, elle ne parut point; on devina qu'elle avoit la migraine. Cependant, soit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avoit entendu parler que des bouches, soit qu'on feignît de s'ennuyer, la conversation qui languissoit s'anima, les femmes suspectes composèrent leur maintien, jouèrent l'assurance, & Mirzoza demanda au courtisan Zégris, s'il n'y avoit rien d'intéressant. » Madame, répondit Zégris, on vous avoit fait part du prochain mariage de l'Aga Chazour avec la jeune Sibérine: je vous annonce que tout est

rompu. A quel propos, interrompit la Favorite? » A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toilette de la Princesse. Depuis hier, la Cour du Sultan est pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, dans l'espérance de surprendre, je ne sais comment, des aveux qu'assurément on n'a nulle envie de leur faire.

Mais cela est fou, repliqua la Favorite. Le malheur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré. On n'a point encore approfondi. . . .

» Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendue très-distinctement. Elle a parlé sans ouvrir la bouche. Les faits ont été bien articulés; & il n'étoit pas trop difficile de deviner d'où partoient ce son extraordinaire. Je vous avoue que j'en ferois morte à sa place.

» Morte! reprit Zégris: on survit à d'autres accidens. Comment! s'écria Zelmaïde, en est-il un plus terrible que l'indiscrétion d'un Bijou? Il n'y a donc plus de milieu. Il faut, ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour galante.

En effet, Mirzoza, l'alternative est cruelle. Non, Madame, non, reprit une autre, vous verrez que les femmes prendront leur parti. On laissera parler les Bijoux tant qu'ils voudront, & l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en-dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce soit le Bijou d'une femme, ou son Amant qui soit indiscret? En fait-on moins les choses.

Tout bien considéré, continua une troisième, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son Bijou, que par son Amant.

L'idée est singulière, dit la Favorite: & vraie, reprit celle qui l'avoit hasardée: car prenez garde,

que, pour l'ordinaire, un Amant est mécontent, avant que de devenir indiscret, & dès-lors tenté de se venger en outrant les choses; au lieu qu'un Bijou parle sans passion, & n'ajoute rien à la vérité.

» Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne suis point de cet avis. C'est moins ici l'importance des dépositions qui perd le coupable, que la force du témoignage. Un Amant qui déshonore par ses discours l'Autel sur lequel il a sacrifié, est une espece d'impie, qui ne mérite aucune croyance; mais, si l'Autel élève la voix, que répondre.

Que l'Autel ne fait ce qu'il dit, repliqua la seconde. Monima rompit le silence qu'elle avoit gardé jusques-là, pour dire d'un ton traîné & d'un air nonchalant: » Ah! que mon Autel, puisqu'Autel il y a, parle ou se taise; je ne crains rien de ses discours.

Mangogul entroit à l'instant, & les dernières paroles de Monima ne lui échappèrent point. Il tourna sa Bague sur elle, & l'on entendit son Bijou s'écrier: » N'en croyez rien, elle ment. Ses voisines, s'entrecroisèrent, se demanderent à qui appartenoit le Bijou qui venoit de répondre. Ce n'est pas le mien, dit Zelmaïde; ni le mien, dit Monima; ni le mien, dit le Sultan. Chacune, & la Favorite comme les autres, se tint sur la négative.

Le Sultan profitant de cette incertitude, & s'adressant aux Dames: » Vous avez donc des Autels, leur dit-il? Eh bien, comment sont-ils fêtés? Tout en parlant, il tourna successivement, mais avec promptitude, sa bague sur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza. Chaque Bijou répondant à son tour, on entendit sur différens tons: » Je suis fréquenté, délabré, délaissé, parfumé,

fatigué, mal servi, ennuyé, &c. Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd & tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul & de ses Courtisans, fit un bruit d'une espece nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela étoit fort plaisant. » Comment, dit le Sultan; mais nous sommes trop heureux que les Bijoux veuillent bien parler notre langue, & faire la moitié des frais de la conversation. La Société ne peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. Nous parlerons aussi peut-être, nous autres hommes, par ailleurs que par la bouche. Que fait-on? Ce qui s'accorde si bien avec les Bijoux pourroit être destiné à les interroger & à leur répondre; cependant mon Anatomiste pense autrement.

CHAPITRE VIII.

Troisième Essai de l'Anneau.

LE PETIT SOUPER.

ON servit, on soupa; on s'amusa d'abord aux dépens de Monima: toutes les femmes accusoient unanimement son Bijou d'avoir parlé le premier; & elle auroit succombé sous cette ligue, si le Sultan n'eût pris sa défense. » Je ne prétends point, » disoit-il, que Monima soit moins galante que Zelmaïde; mais je crois son Bijou plus discret. » D'ailleurs, lorsque la bouche & le Bijou d'une femme se contredisent, lequel croire? Seigneur, répondit un Courtisan, j'ignore ce que les Bijoux diront par la suite; mais, jusqu'à présent,

ils ne se font expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles. » On pourroit, dit Mirzoza, » en consulter de plus sûrs. » Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auroient ceux-ci de dénigrer la vérité? Il n'y auroit qu'une chimere d'honneur qui pût les y porter; mais un Bijou n'a point de ces chimeres; ce n'est pas là le lieu des préjugés. » Une chimere d'honneur, dit Mirzoza! Des » préjugés! Si votre Hauteffe étoit exposée aux » mêmes inconvéniens que nous, elle sentiroit » que ce qui intéresse la vertu n'est rien moins » que chimérique. Toutes les Dames, enhardies par la réponse de la Sultane, soutinrent qu'il étoit superflu de les mettre à de certaines épreuves; & Mangogul, qu'au moins ces épreuves étoient pres- que toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne; on s'y livra, on se mit en pointe, & les Bijoux s'échauffèrent: c'étoit l'instant où Mangogul s'étoit proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme, fort enjouée, assise assez proche de lui, & placée en face de son époux; & l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix foible & languissante, qui disoit: » Ah que je suis harrassé! je n'en puis plus, » je suis sur les dents. Comment, de par la Pa- gode Pongo Sabiam, s'écria Hussein, le Bijou de ma femme parle, & que peut-il dire?... Nous allons entendre, répondit le Sultan..... » Prince, » vous me permettez de n'être pas du nombre » de ses auditeurs, répliqua Hussein; & s'il lui » échappoit quelques sottises, votre Hauteffe » pense-t-elle... » Je pense que vous êtes fou, » répondit le Sultan, de vous allarmer pour le ca-

quet d'un Bijou. Ne fait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, & ne devine-t-on pas le reste? Allez-vous donc, & tâchez de vous amuser.

Hussein s'assit, & le Bijou de sa femme se mit à jafer comme une pie. » Aurai-je toujours ce » grand Flandrin de Valanto, s'écria-t-il? J'en ai » vu qui finissoient; mais celui-ci... » A ces mots Hussein se leva comme un furieux, se saisit d'un couteau, s'élança à l'autre bord de la table, & perçoit le sein de sa femme, si ses voisins ne l'eussent retenu. Hussein, lui dit le Sultan, vous » faites trop de bruit; on n'entend rien. Ne di- » roit-on pas que le Bijou de votre femme soit le » seul qui n'ait pas le sens commun? Et où en se- » roient ces Dames, si leurs maris étoient de vo- » tre humeur? Comment! vous voilà désespéré » pour une misérable petite aventure d'un Va- » lanto qui ne finissoit pas. Remettez-vous à vo- » tre place; prenez votre parti en galant homme. » Songez à vous observer, & à ne pas manquer » une seconde fois à un Prince qui vous admet » à ses plaisirs.

Tandis qu'Hussein, dissimulant sa rage, s'appuyoit sur le dos d'une chaise, les yeux fermés, & la main appliquée sur le front, le Sultan tournoit subtilement son Anneau, & le Bijou continuoit: » Je m'accroderois assez du jeune Page de Va- » lanto; mais je ne fais quand il commencera. En » attendant que l'un commence, & que l'autre » finisse, je prends patience avec le Bramine Egon. » Il est hideux, il faut en convenir; mais son ta- » lent est de finir & de recommencer. Oh qu'un » Bramine est un grand homme!

Le Bijou en étoit à cette exclamation, lorsqu'Hussein rougit de s'affliger pour une femme

qui n'en valoit pas la peine, & se mit à rire avec le reste de la compagnie; mais il la gardoit bonne à son épouse. Le souper fini, chacun reprit la route de son hôtel, excepté Hussein, qui conduisit sa femme dans une maison de Filles voilées, & l'y renferma. Mangogul instruit de sa disgrâce, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil. » C'est pour une vétille, leur disoit-elle, que » je suis ici. Hier, à souper, chez le Sultan, on » avoit fouetté le Champagne, fâché le Tocay; » on ne savoit plus guere ce que l'on disoit, lorsqu'on » que mon Bijou s'est avisé de babiller. Je ne fais » quels ont été ses propos; mais mon époux en » a pris de l'humeur «.

Affurément, Madame, il a tort, lui répondoient les Nonains; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles.... Comment, votre Bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous serions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit & grâce. Elles furent satisfaites, car le Sultan tourna son Anneau sur la pauvre Recluse, & son Bijou les remercia de leurs politesses; leur protestant au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderoit mieux de celle d'un Bramine.

Le Sultan profita de l'occasion, pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa Bague interrogea le Bijou d'une jeune Recluse, nommée Cléanthis, & le Bijou prétendu virginal confessa deux Jardiniers, un Bramine & trois Cavaliers; & raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine & de deux taignées, elle avoit évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son Bijou, qu'elle devoit au petit commissionnaire de la maison, le titre honorable de

mere. Mais une chose qui étonna le Sultan, c'est que, quoique ces Bijoux séquestrés s'expliquassent en termes fort indécens, les vierges à qui ils appartenoint, les écoutoient sans rougir; ce qui lui fit conjecturer, que si l'on manquoit d'exercice dans ces retraites, on y avoit, en revanche, beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son Anneau sur une Novicé de quinze à seize ans. » Flora, répondit son Bijou, a lorgné plus d'une fois, à travers la grille, un jeune Officier. Je suis sûr qu'elle avoit du goût pour lui. Son petit doigt me l'a dit «. Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnerent à deux mois de silence & de discipline, & ordonnerent des prieres pour que les Bijoux de la Communauté demeurassent muets.

CHAPITRE IX.

Etat de l'Académie des Sciences de Banza.

MANGOGUL avoit à peine abandonné les Recluses, entre lesquelles je l'avois laissé, qu'il se répandit à Banza, que toutes les filles de la Congrégation du Coccix de Brama parloient par le Bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Hussein accrédoit, piqua la curiosité des Savans. Le phénomène fut constaté, & les esprits-forts commencerent à chercher dans les propriétés de la matière l'explication d'un fait qu'ils avoient d'abord traité d'impossible. Le caquet des Bijoux produisit une infinité d'excellens ouvrages; & ce sujet important enfla les recueils des Académies de plusieurs Mémoires, qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former & perpétuer celle des Sciences de Banza, on avoit appelé, & l'on appelloit, sans cesse, ce qu'il y avoit d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi, le Béléguanze & les Royaumes circonvoisins. Elle embrassoit, sous différens titres, toutes les personnes distinguées dans l'Histoire Naturelle, la Physique, les Mathématiques, & la plupart de celles qui promettoient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables travailloit, sans relâche, à la recherche de la vérité, & chaque année le Public recueilloit, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle étoit alors divisée en deux factions, l'une composée de Vorticofes, & l'autre des Attractionnaires. Olibri, habile Géometre & grand Physicien, fonda la secte des Vorticofes. Circino, habile Physicien & grand Géometre, fut le premier Attractionnaire. Olibri & Circino se proposèrent l'un & l'autre d'expliquer la Nature. Les principes d'Olibri ont, au premier coup d'œil, une simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomènes ; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité ; mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux, qui ruinent le système d'Olibri, affermissent le sien. Il fut une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance ; celle, au contraire, d'Olibri, éclaire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence & d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri, tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers Géometres. Les

tourbillons

Tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les Algébristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent Vorticofes contre un Attractionnaire, & un Attractionnaire vaudra toujours cent Vorticofes. Tel étoit aussi l'état de l'Académie des Sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matière des Bijoux indiscrets.

Ce phénomène donnoit peu de prise : il échappoit à l'attraction ; la matière subtile n'y venoit guère. Le Directeur avoit beau sommer ceux qui avoient quelques idées de les communiquer, un silence profond regnoit dans l'assemblée ; enfin, le Vorticofe Persiflo, dont on avoit des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avoit point entendus, se leva, & dit : « Le fait, Messieurs, pourroit bien » tenir au système du monde : je le soupçonnerois » d'avoir en gros la même cause que les marées : » en effet, remarquez que nous sommes aujourd'hui » d'hui dans la pleine Lune de l'Equinoxe ; mais » avant que de compter sur ma conjecture, il faut » entendre ce que les Bijoux diront le mois prochain ».

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnoit comme un Bijou ; mais comme il a de la pénétration, il s'aperçut tout d'un coup qu'on le pensoit.

L'Attractionnaire Réciproquo prit la parole, & ajouta : « Messieurs, j'ai des tables déduites d'une » théorie sur la hauteur des marées dans tous les » ports du Royaume. Il est vrai que les observations donnent un peu le démenti à mes calculs ; mais j'espère que cet inconvénient sera » réparé par l'utilité qu'on en retirera, si le caquet des Bijoux continue de quadrer avec les » phénomènes du flux & reflux ».

Tome IV, Part. I.

G

Un troisieme se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure, & dit : Soit un Bijou A. B. &.....

Ici l'ignorance des Traducteurs nous a frustré d'une démonstration que l'Auteur Africain nous avoit conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproquo parut démonstratif, & l'on convint, sur les essais qu'on avoit de sa Dialectique, qu'il parviendroit un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le Bijou, de ce qu'elles ont entendu de tout tems par l'oreille.

Le Docteur Orcotome, de la tribu des Anatomistes, dit ensuite : » Messieurs, j'estime qu'il seroit plus à propos d'abandonner un phénomène, que d'en chercher la cause dans des hypothèses en l'air. Quant à moi, je me ferois tu, si je n'avois eu que des conjectures futiles à vous proposer; mais j'ai examiné, étudié, réfléchi. J'ai vu des Bijoux dans le Paroxisme, & je suis parvenu, à l'aide de la connoissance des parties & de l'expérience, à m'assurer que celle que nous appellons en Grec le *Delphus*, a toutes les propriétés de la Trachée, & qu'il y a des sujets qui peuvent parler aussi-bien par le Bijou que par la bouche. Oui, Messieurs, le *Delphus* est un instrument à corde & à vent, mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air extérieur qui s'y porte, fait proprement l'office d'un archet sur les fibres tendineuses des aîles, que j'appellerai ruban ou cordes vocales. C'est la douce collision de cet air & des cordes vocales, qui les oblige à frémir; & c'est par leurs vibrations, plus ou moins promptes, qu'elles rendent différens sons. La personne modifie ces sons à discrétion, parle, & pourroit même chanter.

» Comme il n'y a que deux rubans ou cordes vocales, & qu'elles sont sensiblement de la même longueur, on me demandera, sans doute, comment elles suffisent pour donner la multitude des tons graves & aigus, forts & foibles, dont la voix humaine est capable. Je réponds, en suivant la comparaison de cet organe aux instrumens de musique, que leur allongement & accourcissement suffisent pour produire ces effets.

» Que ces parties soient capables de distention & de contraction, c'est ce qu'il est inutile de démontrer dans une assemblée de Savans de votre ordre : mais qu'en conséquence de cette distention & contraction, le *Delphus* puisse rendre des sons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les inflexions de la voix & les tons du chant; c'est un fait que je me flatte de mettre hors de doute. C'est à l'expérience que j'en appellerai. Oui, Messieurs, je m'engage à faire raisonner, parler, & même chanter devant vous, & *Delphus* & Bijoux «.

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les Bijoux au niveau des trachées d'un de ses confreres, dont la jalousie avoit attaqué vainement les succès.

CHAPITRE X.

*Moins savant & moins ennuyeux que le précédent.
Suite de la Séance Académique.*

IL parut aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvoit ses idées moins solides qu'ingénieuses. » Si les

Bijoux ont la faculté naturelle de parler, pour quoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire usage ? S'il étoit de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inspirer aux femmes un si violent desir de parler, de doubler en elles les organes de la parole, il est bien étrange qu'elles aient ignoré ou négligé si long-tems ce don précieux de la Nature. Pourquoi le même Bijou n'a-t-il parlé qu'une fois ? Pourquoi n'ont-ils parlé tous que sur la même matière ? Par quel mécanisme se fait-il qu'une des bouches se tait forcément, tandis que l'autre parle ? D'ailleurs, ajoutoit-on, à juger du caquet des Bijoux par les circonstances dans lesquelles la plupart d'entr'eux ont parlé, & par les choses qu'ils ont dites, il y a tout lieu de croire qu'il est involontaire, & que ces parties auroient continué d'être muettes, s'il eût été dans la puissance de celles qui les portoit, de leur imposer silence.

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, & soutint que les Bijoux ont parlé de tout tems ; mais si bas, que ce qu'ils disoient étoit quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenoient ; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton, de nos jours ; qu'on a poussé la liberté de la conversation au point qu'on peut, sans impudence & sans indiscretion, s'entretenir des choses qui leur sont les plus familières ; que s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois fera la seule ; qu'il y a bien de la différence entré être muet & garder le silence ; que s'ils n'ont tous parlé que de la même matière, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées ; que ceux qui n'ont point encore parlé, parleront ; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il étoit de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le desir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole ; c'est convenir que si ce bienfait entraînoit à sa suite des inconvéniens, il étoit de la sagesse de les prévenir, & c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déjà que trop incommode pour nous, que les femmes changent d'avis d'une instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentimens contradictoires en même tems ? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seroient-elles entendues en parlant avec deux ?

Orcotome venoit de répondre à beaucoup de choses ; mais il croyoit avoir satisfait à tout : il se trompoit. On le pressa, & il étoit prêt à succomber, lorsque le Physicien Cimonaze le secourut. Alors, la dispute devint tumultueuse. On s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, & la séance académique finit.

CHAPITRE XI.

Quatrième Essai de l'Anneau.

L'ÉCHO.

TANDIS que le caquet des Bijoux occupoit l'Académie, il devint dans les cercles la nouvelle

du jour, & la matiere du lendemain, & de plusieurs autres jours. C'étoit un texte inépuisable. Aux faits véritables, on en ajoutoit de faux; tout passoit: le prodige avoit rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le Sultan n'avoit éprouvé que trois fois son Anneau: cependant, on débita dans un cercle de Dames, qui avoient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours du Bijou d'une Présidente, puis celui d'une Marquise; ensuite on releva les pieux secrets d'une Devote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étoient pas là; & Dieu fait les propos qu'on fit tenir à leurs Bijoux. Les gravelures n'y furent pas épargnées. Des faits on en vint aux réflexions. » Il faut avouer, dit une des Dames, que ce sortilege (car c'en est un jeté sur les Bijoux) nous tient dans un état cruel. Comment! être toujours en appréhension d'entendre sortir de soi une voix impertinente «! Mais, Madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part. Quand un Bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle? » Il importe tant, reprit la première, que je donnerois sans regret la moitié de mes pierreries, pour être assurée que le mien se taira ». En vérité, lui repliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens, pour acheter si cher leur discrétion. » J'en en ai pas de meilleures qu'une autre, repartit Céphise: cependant, je ne m'en dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'est pas trop: car je vous dirai franchement, que je ne suis pas plus sûre de mon Bijou, que de ma bouche: or, il m'est échappé bien des sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aventures incroyables dévoilées, attestées, détaillées, par des

Bijoux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reste suffiroit pour déshonorer. Si le mien étoit seulement la moitié aussi menteur que tous ceux-là, je serois perdue. N'étoit-ce donc pas assez que notre conduite fut en la puissance de nos Bijoux, sans que notre réputation dépendît encore de leurs discours «? Quant à moi, répondit vivement Ismene, sans m'embarquer dans des raisonnemens sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les Bijoux, comme mon Bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils mentent. Il y auroit de l'impiété à assurer le contraire. Mon Bijou peut donc parler quand & tant qu'il voudra. Que dira-t-il, après tout?

On entendit alors une voix sourde, qui sembloit sortir de dessous terre, & qui répondit comme par écho: «*Bien des choses* ». Ismene ne s'imaginant point d'où venoit la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, & fit durer l'amusement du cercle. Le Sultan, ravi de ce qu'elle prenoit le change, quitta son Ministre, avec qui il conféroit à l'écart, s'approcha d'elle, & lui dit: «Prenez garde, Madame, que vous n'ayez admis autrefois dans votre confiance quelqu'une de ces Dames, & que leurs Bijoux n'aient la malice de rappeler des histoires dont le vôtre auroit perdu le souvenir ».

En même tems, tournant & retournant sa baguette à propos, Mangogul établit entre la Dame & son Bijou, un dialogue assez singulier. Ismene, qui avoit toujours assez bien mené ses petites affaires, & qui n'avoit jamais eu de confidente, répondit au Sultan, que tout l'art des médifans seroit ici superflu. » *Peut-être*, répondit la voix inconnue. Comment! peut-être, reprit Ismené, piquée de ce doute injurieux. . . . Qu'aurai-je à

craindre d'eux ? . . . *Tout, s'ils en savoient autant que moi* «. Et que savez-vous ? *Bien des choses, vous dis-je.* » Bien des choses ! Cela annonce beaucoup, & ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques-unes ? *Sans doute* «. Et dans quel genre, encore ? Ai-je eu des affaires de Cour ? » *Non* «. Des intrigues ? Des aventures. » *Tout justement* «. Et avec qui, s'il vous plaît ? Avec des Petits-Maitres, des Militaires, des Sénateurs ? » *Non. Des Comédiens ?* » *Non* «. Vous verrez que ce sera avec mes Pages, mes Laquais, mon Directeur, ou l'Aumônier de mon mari. » *Non* «. Monsieur l'impositeur, vous voilà donc à bout ? *Pas tout-à fait.* » Cependant, je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après mon mariage ? Répondez donc, impertinent ! » *Ah Madame, trêve d'invectives, s'il vous plaît. Ne forcez point le meilleur de vos amis à quelques mauvais procédés.* Parlez, mon cher ; dites, dites tout. J'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscretion. Expliquez-vous, je vous le permets, je vous en somme. » *A quoi me réduisez-vous, Ismene ?* ajouta le Bijou, en poussant un profond soupir ? » *A rendre justice à la vertu* «. *Eh bien, vertueuse Ismene, ne vous souvient-il plus du jeune Osmin, du Sangiac Zégris, de votre Maître de danse Alaziel, de votre Maître de Musique Almoura* « ? Ah ! quelle horreur s'écria Ismene ! J'avois une mère trop vigilante pour m'exposer à de pareils désordres ; & mon mari, s'il étoit ici, attesterait qu'il m'a trouvée telle qu'il me desiroit. *Eh qui,* reprit le Bijou, *grâce au secret d'écouter votre intime* «.

Cela est d'un ridicule si extravagant & si grossier, répondit Ismene, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne fais, continua-t-elle, quel est le

Bijou de ces Dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires : mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot. » Madame, lui répondit Céphise, je puis vous » assurer que le mien s'est contenté d'écouter «. Les autres femmes en dirent autant ; & l'on se mit au jeu, sans connoître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.

CHAPITRE XII.

Cinquième Essai de l'Anneau.

LE JEU.

LA plupart des femmes qui faisoient la partie de la Manimonbanda jouoient avec acharnement, & il ne falloit point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en appercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées. Elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappans. » Mais d'où leur vient cette fureur, se disoit-il en lui-même ? Comment peuvent-elles se résoudre à passer les nuits autour d'une table de Pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un sept ? Cette frénésie altere leur santé, & leur beauté, quand elles en ont, sans compter les désordres où je suis sûr qu'elle les précipite. J'aurois bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza, de faire encore ici un coup de ma tête. » Et quel est ce coup de tête que vous méditez, » lui demanda la Favorite ? Ce seroit, lui répondit Mangogul, de tourner mon Anneau sur la

» plus effrénée de ces Brelandières, de question-
 » ner son Bijou, & de transmettre par cet orga-
 » ne un bon avis à tous ces maris imbécilles qui
 » laissent risquer à leurs femmes l'honneur & la
 » fortune de leur maison sur une carte ou sur
 » un dez «.

Je goûte fort cette idée, lui repliqua Mirzoza ;
 mais sachez, Prince, que la Manimonbanda vient
 de jurer, par ses Pagodes, qu'il n'y auroit plus de
 cercle chez elle, si elle se trouvoit encore une fois
 exposée à l'impudence des Engafrimuthies. » Com-
 ment avez-vous dit, délices de mon ame, inter-
 rompit le Sultan « ? J'ai dit, lui répondit la Favo-
 rite, le nom que la pudique Manimonbanda donne
 à toutes celles dont les Bijoux savent parler. » Il
 est de l'invention de son sot de Braminé, qui se
 pique de savoir le Grec ; & d'ignorer le Congeois,
 repliqua le Sultan. Cependant, n'en déplaise à la
 Manimonbanda & à son Chapelain, je desirerois
 interroger le Bijou de Manille : & il seroit à pro-
 pos que l'interrogatoire se fit ici, pour l'édifica-
 tion du prochain. » Prince, si vous m'en croyez,
 dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la
 grande Sultane : vous le pouvez, sans que votre
 curiosité ni la mienné y perdent. Que ne vous
 transportez-vous chez Manille ? « J'irai, puisque
 vous le voulez, dit Mangogul. » Mais, à quelle
 heure, lui demanda la Sultane ? « Sur le minuit,
 répondit le Sultan. A minuit elle joue, dit la Fa-
 vorite. » J'attendrai donc jusqu'à deux heures,
 reprit Mangogul «. Prince, vous n'y pensez pas,
 repliqua Mirzoza ; c'est la plus belle heure du jour
 pour les joueuses. Si votre Hauteffe m'en croit,
 elle prendra Manille dans son premier somme, en-
 tre sept & huit.

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza, & visita

Manille sur les sept heures. Ses femmes alloient la
 mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui regnoit sur
 son visage, qu'elle avoit joué de malheur. Elle
 alloit, venoit, s'arrêtoit, levoit les yeux au Ciel,
 frappoit du pied, s'appuyoit les poings sur les
 yeux, & marmottoit entre ses dents quelque chose
 que le Sultan ne put entendre. Ses femmes qui la
 déshabilloient, suivoient en tremblant tous ses
 mouvemens ; & si elles parvinrent à la coucher,
 ce ne fut pas sans en avoir essuyé des brusqueries,
 & même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant
 fait pour toute priere du soir, que quelques im-
 précations contre un maudit as, venu sept fois de
 suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés
 que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant
 son Bijou s'écria : « Pour le coup je suis repic &
 capot «. Le Sultan sourit de ce que chez Manille
 tout parloit jeu, jusqu'à son Bijou. » Non, continua
 le Bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul : il ne
 fait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès,
 on risque avec lui des coups de malheur. Ismal est
 assez beau joueur, mais ne l'a pas qui veut. C'étoit
 un trésor que Mazulim, avant que d'avoir passé par
 les mains de Criffa. Je ne connois point de joueur
 plus capricieux que Zulmis. Rica l'est moins, mais
 le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli ?
 La plus jolie femme de Banza ne lui seroit pas
 jouer gros. Le mince joueur que Mollî ! En vérité,
 la défolation s'est mise parmi les joueurs, & bien-
 tôt l'on ne saura plus avec qui faire sa partie «.

Après cette jérémiade, le Bijou se jeta sur les
 coups singuliers dont il avoit été témoin, & s'é-
 puisa sur la constance & les ressources de sa Mai-
 tresse dans les revers. » Sans moi, dit-il, Manille
 se seroit ruinée vingt fois. Tous les trésors du Sul-
 tan n'auroient point acquitté les dettes que j'ai

payées. En une séance au Breland, elle perdit contre un Financier & un Abbé plus de dix mille ducats. Il ne lui restoit que ses pierreries ; mais il y avoit trop peu de tems que son mari les avoit dégagées, pour oser les risquer. Cependant elle avoit pris des cartes, & il lui étoit venu un de ces jeux séduisans que la fortune vous envoie, lorsqu'elle est sur le point de vous égorger. On la pressoit de parler. Manille regardoit ses cartes, mettoit la main dans sa bourse, d'où elle étoit bien certaine de ne rien tirer, revenoit à son jeu, l'examinait encore ; & ne décidoit rien. » Madame, vint-elle enfin, lui dit le Financier « Oui, va, dit-elle . . . va . . . mon Bijou. Pour combien, reprit Turcarès ? » Pour cent ducats, dit Manille. L'Abbé se retira : le Bijou lui parut trop cher. Turcarès topa : Manille perdit, & paya.

La forte vanité de posséder un Bijou titré piqua Turcarès. Il s'offrit de fournir au jeu de ma Maîtresse, à condition que je servirois à ses plaisirs. Ce fut aussi-tôt une affaire arrangée. Mais comme Manille jouoit gros, & que son Financier n'étoit pas inépuisable, nous vîmes bientôt le fond de ses coffres.

Ma Maîtresse avoit apprêté le Pharaon le plus brillant. Tout son monde étoit invité. On ne devoit pointer qu'aux ducats. Nous comptions sur la bourse de Turcarès. Mais, le matin de ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avoit pas un sol, & nous laissa dans le dernier des embarras. Il falloit s'en tirer, & il n'y avoit pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur un vieux Chef de Bramines, à qui nous vendîmes bien cher quelques complaisances qu'il sollicitoit depuis un siècle. Cette séance lui coûta deux fois le revenu de son bénéfice.

Cependant, Turcarès revint au bout de quelques jours. Il étoit désespéré, disoit-il, que Madame l'eût pris au dépourvu. Il comptoit toujours sur ses bontés ; mais, vous comptez mal, mon cher, lui répondit Manille : décemment, je ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez en état de prêter, on savoit dans le monde pourquoi je vous souffrois. Mais, à présent, que vous n'êtes bon à rien, vous me perdriez d'honneur.

Turcarès fut piqué de ce discours, & moi aussi ; car c'étoit peut-être le meilleur garçon de Banza. Il sortit de son assiette ordinaire, pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtoit plus que trois filles d'Opéra, qui l'auroient amusé davantage. Ah ! s'écrioit-il douloureusement, que ne m'en tenois-je à ma petite Lingere ! Cela m'aimoit comme une folle. Je la faisois si aise avec un taffetas ! Manille, qui ne goûtoit pas les comparaisons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, & lui ordonna de sortir sur le champ. Turcarès la connoissoit, & il aima mieux s'en retourner paisiblement par l'escalier, que de passer par les fenêtres.

Manille emprunta dans la suite d'un autre Bramine, qui venoit, disoit-elle, la consoler dans ses malheurs. L'homme fain succéda au Financier, & nous le remboursâmes de ses consolations en même monnaie. Elle me perdit encore d'autres fois, & l'on fait que les dettes du jeu sont les seules qu'on paie dans le monde.

S'il arrive à Manille de jouer heureusement, c'est la femme du Congo la plus régulière. A son jeu près, elle met dans sa conduite une réforme qui surprend ; on ne l'entend point jurer ; elle fait bonne chère, paie sa Marchande de mode & ses gens, donne à ses femmes, dégage quelquefois ses nipes, & caresse son Danois & son époux ; mais

elle hafarde trente fois par mois ces heureufes difpofitions & fon argent fur un as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle menera; & Dieu fait combien de fois encore je ferai mis en gage.

Ici le Bijou fe tut, & Mangogul alla fe reposer. On l'éveilla fur les cinq heures du foir, & il fe rendit à l'Opéra, où il avoit promis à la Favorite de fe trouver.

CHAPITRE XIII.

DE L'OPÉRA DE BANZA.

Sixieme Effai de l'Anneau.

DE tous les Speâcles de Banza, il n'y avoit que l'Opéra qui fe foutint. Utmiutfol, & Uremifafolafututut, Muficiens célèbres, dont l'un commençoit à vieillir, & l'autre ne faisoit que de naître, occupoient alternativement la scene lyrique. Ces deux auteurs originaux avoient chacun leurs partifans. Les ignorans & les barbons tenoient tous pour Utmiutfol : la jeunefse & les Virtuofes étoient pour Uremifafolafututut; & les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisoient grand cas de tous les deux.

Uremifafolafututut, difoient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon; mais il dort de tems en tems; & à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutfol est plus foureûu, plus égal. Il est rempli de beautés: cependant, il n'en a point dont on ne trouve des exemples, & même plus frappans, dans fon rival, en qui l'on remarque des traits qui lui font propres, & qu'on ne rencontre que dans fes ou-

vrages. Le vieux Utmiutfol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois; & c'est fa faute. Le jeune Uremifafolafututut est fingulier, brillant, composé, favant, trop favant quelquefois; mais c'est peut-être la faute de fon Auditeur. L'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes fes pièces. L'autre a fait autant d'ouvertures que de pièces, & toutes paffent pour des chefs-d'œuvre. La Nature conduifoit Utmiutfol dans les voies de la mélodie: l'étude & l'expérience ont découvert à Uremifafolafututut les sources de l'harmonie. Qui fut déclamer, & qui récitera jamais, comme l'ancien? Qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux, & des symphonies de caractère, comme le moderne? Utmiutfol a seul entendu le dialogue. Avant Uremifafolafututut perfonne n'avoit distingué les nuances délicates qui féparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif. Quelques partifans de ce dernier prétendent même, que si le dialogue d'Utmiutfol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talens qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des Poètes qu'ils ont employés. » Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scene de Dardanus, & vous ferez convaincu, que si l'on donne de bonnes paroles à Uremifafolafututut, les scenes charmantes d'Utmiutfol renaîtront. » Quoi qu'il en foit, de mon tems, toute la ville couroit aux Tragédies de celui-ci, & l'on s'étouffoit aux Balets de celui-là.

On donnoit alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifafolafututut, qu'on n'auroit jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la Sultane Favorite n'eût eu la curiosité de le voir. Encore l'indifpofition périodique des Bijoux favorifa-

t-elle la jalousie des petits-violons , & fit-elle manquer l'Actrice principale. Celle qui la doubloit , avoit la voix moins belle ; mais comme elle dédommageoit par son jeu , rien n'empêcha le Sultan & la Favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza étoit arrivée; Mangogul arrive; la toile se leve, on commencé. Tout alloit à merveille : la Chevalier avoit fait oublier la le Maure , & l'on en étoit au IVe. Acte , lorsque le Sultan s'avisa dans le milieu d'un Chœur qui duroit trop à son gré , & qui avoit déjà fait bâiller deux fois la Favorite , de tourner sa bague sur toutes les Chanteuses. On ne vit jamais sur la scene un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles resterent muettes tout-à-coup : elles ouvrirent de grandes bouches , & gardoient les attitudes théatrales qu'elles avoient auparavant. Cependant , leurs Bijoux s'égosilloient à force de chanter , celui-ci un Pont-neuf , celui-là un Vaudeville polisson , un autre une Parodie fort indécente , & tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendoit d'un côté : *Oh vraiment ma comere oui* ; de l'autre , *Quoi , douze fois ! Ici , Qui me baise , est-ce Blaise ? Là , Rien , Pere Cyprien , ne vous retient*. Tous enfin se monterent sur un ton si haut , si barroque , & si fou , qu'ils formerent le Chœur le plus extraordinaire , le plus bruyant , & le plus ridicule , qu'on eût entendu devant & depuis celui des . . . no . . . d . . . on . . .

Le Manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.

Cependant , l'Orchestre alloit toujours son train , & les ris du Parterre , de l'Amphithéâtre , & des Loges , se joignirent au bruit des instrumens & aux chants des Bijoux , pour combler la cacophonie.

Quelques-unes

Quelques-unes des Actrices , craignant que leurs Bijoux , las de fredonner des sottises , ne prissent le parti d'en dire , se jetterent dans les coulisses ; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul , persuadé que le public n'en apprendroit rien de nouveau , retourna sa bague. Aussitôt les Bijoux se turent , les ris cessèrent , le spectacle se calma , la piece reprit , & s'acheva paisiblement. La toile tomba , la Sultane & le Sultan disparurent , & les Bijoux de nos Actrices se rendirent où ils étoient attendus , pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en rioient , les femmes s'en alarmoient , les Bonzes s'en scandalisoient , & la tête en tournoit aux Académiciens. Mais , qu'en disoit Orcotome ? Orcotome triomphoit. Il avoit annoncé , dans un de ses Mémoires , que les Bijoux chanteroient infailliblement : ils venoient de chanter ; & ce phénomène , qui déroutoit ses Confreres , étoit un nouveau trait de lumiere pour lui , & achevoit de confirmer son système.

CHAPITRE XIV.

Expériences d'Orcotome.

C'ÉTOIT le quinze de la lune de . . . qu'Orcotome avoit lu son Mémoire à l'Académie , & communiqué ses idées sur le caquet des Bijoux. Comme il y annonçoit , de la maniere la plus assurée , des expériences infaillibles , répétées plusieurs fois , & toujours avec succès , le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque

Tome IV. Partie I.

D

tems les impressions favorables qu'il avoit reçues, & Orcotome passa pendant six semaines entieres pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'étoit question, pour achever son triomphe, que de répéter, en présence de l'Académie, les fameuses expériences qu'il avoit tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les Ministres s'y rendirent : le Sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver ; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul étoit grand faiseur de monologues, & que la futilité des conversations de son tems l'avoit entiché de l'habitude du Soliloque : » Il faut, disoit-il en lui-même, qu'Orcotome soit un fiéfé Charlatan, ou le Génie mon protecteur, un grand sot. Si l'Académicien, qui n'est assurément pas un sorcier, peut rendre la parole à des Bijoux morts, le Génie qui me protege avoit grand tort de faire un pacte, & de donner son amé au diable, pour la communiquer à des Bijoux pleins de vie «.

Mangogul s'embarraisoit dans ces réflexions, lorsqu'il se trouva dans le milieu de son Académie. Orcotome eut, comme on voit, pour Spectateurs, tout ce qu'il y avoit à Banza de gens éclairés sur la matiere des Bijoux. Pour être content de son auditoire il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux : Orcotome prenoit un Bijou, y appliquoit la bouche, souffloit à perte d'haleine, le quittoit, le reprenoit, en essayoit un autre ; car il en avoit apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur ; mais, il avoit beau souffler, on n'entendoit que des sons inarticulés, & fort différens de ceux qu'il promettoit.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment : mais il se remit, & alléguait que de pareilles expériences ne se faisoient pas aisément devant un si grand nombre de personnes, & il avoit raison.

Mangogul indigné se leva, partit, & reparut en un clin d'œil, chez la Sultane favorite. » Eh bien, Prince, lui dit-elle en l'apercevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome ? Car ses Bijoux ont fait merveilles : il n'en faut pas douter «. Le Sultan fit quelques tours en long & en large sans lui répondre. » Mais, reprit la Favorite, votre Hauteffe me paroît mécontente «. Ah ! Madame, repliqua le Sultan, la hardiesse de cet Orcotome est incomparable. Qu'on ne m'en parle plus. . . . Que direz-vous, races futures, lorsque vous apprendrez que le grand Mangogul faisoit cent mille écus de pension à de pareilles gens, tandis que de braves Officiers, qui avoient arrosé de leur sang les lauriers qui lui ceignoient le front, en étoient réduits à quatre cents livres de rente ?.. Ah ! ventrebleu, j'enrage. J'ai pris de l'humeur pour un mois «.

En cet endroit, Mangogul se tut, & continua de se promener dans l'appartement de la Favorite. Il avoit la tête baissée : il alloit, venoit, s'arrêtoit, & fraploit de tems en tems du pied. Il s'affit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, & se retira dans son appartement.

L'Auteur Africain, qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts & merveilleux faits d'Erguebezeb & de Mangogul, continue en ces termes.

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut qu'il alloit bannir tous les Savans de son Royaume. Point du tout. Le lendemain, il se leva gai,

fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris & la Mirzoza, sous une magnifique tente dressée dans les jardins du Serrail, & ne parut jamais moins occupé d'affaires d'Etat.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo, & les nouvellistes de Banza, ne manquèrent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là? Est-ce là, disoient-ils, dans les promenades & les Caffés, est-ce là gouverner un Etat? Avoir la lance au poing tout le jour, & passer les nuits à table. Ah! si j'étois Sultan, s'écrioit un petit Sénateur, ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, & dont les enfans avoient la plus mauvaise éducation du monde; si j'étois Sultan, je rendrois le Congo bien autrement florissant. Je voudrois être la terreur de mes ennemis, & l'amour de mes sujets. En moins de six mois, je remettrais en vigueur la Police, les Loix, l'Art militaire, & la Marine. J'aurois cent vaisseaux de haut bord. Nos Landes seroient bientôt défrichées, & nos grands chemins réparés. J'abolirois, ou du moins je diminuerois de moitié les impôts. Pour les pensions, Messieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons Officiers, Pongo Sabiam! de bons Officiers, de vieux Soldats, des Magistrats comme nous autres, qui consacrons nos travaux & nos veilles à rendre aux peuples la justice: voilà les hommes sur qui je répandrois mes bienfaits.

Ne vous souvient-il plus, Messieurs, ajoutoit d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, & en manchettes déchirées, de notre grand Empereur Abdelmaleck, de la Dynastie des Abyssins, qui regnoit il y a deux mille trois cents oétante & cinq ans? Ne vous souvient-il plus, comme

quoi il fit empaler deux Astronomes, pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction d'une éclipse; & disséquer tout vifs son Chirurgien & son premier Médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre-tems?

Et puis je vous demande, continuoit un autre, à quoi bon tous ces Bramines oisifs, cette vermine qu'on engraisse de notre sang? Les richesses immenses dont ils regorgent, ne conviendroient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous?

On entendoit d'un autre côté: » Connoissoit-on, il y a 40 ans, la nouvelle cuisine & les liqueurs de Lorraine? On s'est précipité dans un luxe qui annonce la destruction prochaine de l'Empire, fuite nécessaire du mépris des Pagodes & de la dissolution des mœurs. Dans le tems qu'on ne mangeoit à la table du grand Kanoglou que de grosses viandes, & que l'on n'y buvoit que du Sorbet, quel cas auroit-on fait des découpages, des vernis de Martin, & de la musique de Rameau? Les filles d'Opéra n'étoient pas plus inhumaines que de nos jours; mais on les avoit à bien meilleur prix. Le Prince, voyez-vous, gâte bien des choses. Ah! si j'étois Sultan ».

Si tu étois Sultan, répondit vivement un vieux Militaire, qui étoit échappé aux dangers de la bataille de Fontenoy, & qui avoit perdu un bras à côté de son Prince à la journée de Laufelt, tu ferois plus de sottises encore que tu n'en dérites. Eh! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, & tu veux régir un Empire: tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, & tu te mêles de régler l'Etat! Tais-toi, malheureux! Respecte les Puissances de la Terre, & remercie les Dieux, de t'avoir donné la naissance dans l'Empire, & sous le regne d'un Prince, dont la prudence éclaire ses

Ministres, & dont le Soldat admire la valeur, qui s'est fait redouter de ses ennemis, & chérir de ses peuples; & à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement.

CHAPITRE XV.

Les Bramines.

LORSQUE les Savans se furent épuisés sur les Bijoux, les Bramines s'en emparèrent. La Religion revendiqua leur caquet comme une matière de sa compétence, & les Ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestoit dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale des Pontifes; & il fut décidé, qu'on chargeroit les meilleures plumes de prouver en forme, que l'événement étoit furnaturel; & qu'en attendant l'impression de leurs Ouvrages, on le soutiendrait dans les thèses, dans les conversations particulières, dans la direction des ames, & dans les harangues publiques.

Mais ils convinrent unanimement, que l'événement étoit furnaturel; cependant, comme on admettoit dans le Congo deux principes, & qu'on y professoit une espèce de Manichéisme, ils se divisèrent entr'eux sur celui des deux principes à qui l'on devoit rapporter le caquet des Bijoux.

Ceux qui n'étoient guère sortis de leurs cellules, & qui n'avoient jamais feuilleté que leurs livres, attribuèrent le prodige à Brama. » Il n'y

a que lui, disoient-ils, qui puisse interrompre l'ordre de la Nature; & les tems feront voir qu'il a en tout ceci des vues très-profondes.

Ceux, au contraire, qui fréquentoient les alcoves, & qu'on surprenoit plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvoit dans leurs cabinets, craignant que quelques Bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, Divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama & de ses serviteurs.

Ce dernier système souffroit de terribles objections, & ne tendoit pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs mêmes ne s'en imposoient point là-dessus. Mais il s'agissoit de se mettre à couvert; & pour en venir à bout, la Religion n'avoit point de Ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes & leurs autels.

Mangogul & Mirzoza assistoient régulièrement au service des Religieux de Brama, & tout l'Empire en étoit informé par la Gazette. Ils s'étoient rendus dans la grande Mosquée un jour qu'on y célébroit une des solemnités principales. Le Bramine chargé d'expliquer la loi, monta dans la Tribune aux harangues, débita au Sultan & à la Favorite des phrases, des complimens & de l'ennui; & pérorra fort éloquemment sur la manière de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avoit démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout-à-coup d'un saint enthousiasme, il proaonça cette Tirade, qui fit d'autant plus d'effet, qu'on ne s'y attendoit point.

» Qu'entends-je dans tous les cercles? Un murmure confus, un bruit inouï vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, & l'usage de la parole, que la bonté de Brama avoit jusqu'à présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengeance

ce, transporté à d'autres organes. Et quels organes? Vous le savez, Messieurs. Falloit-il encore un prodige, pour te réveiller de ton assoupissement, peuple ingrat; & tes crimes n'avoient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux instrumens élevassent la voix? Sans doute leur mesure est comblée, puisque le courroux du Ciel a cherché des châtimens nouveaux. En vain tu t'enveloppois dans les ténèbres; tu choisissois en vain des complices muets: les entends-tu maintenant? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, révélé ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse! O Brama! tes jugemens sont équitables. Ta loi condamne le larcin, le parjure, le mensonge & l'adultère; elle proscriit, & les noirceurs de la calomnie, & les brigues de l'ambition, & les fureurs de la haine, & les artifices de la mauvaise foi. Tes fideles Ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes enfans, & de les menacer des châtimens que tu réservois dans ta juste colere aux prévaricateurs; mais en vain. Les insensés se sont livrés à la fougue de leurs passions; ils en ont suivi le torrent; il ont méprisé nos avis; ils ont ri de nos menaces; ils ont traité nos anathemes de vains; leurs vices se sont accrus, fortifiés, multipliés; la voix de leur impiété est montée jusqu'à toi, & nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu les as frappés. Après avoir long-tems imploré ta miséricorde, louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans doute ils reviendront à toi, & reconnoîtront la main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté! ô comble de l'aveuglement! Ils ont imputé l'effet de ta puissance au mécanisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs: Brama n'est point. Toutes les pro-

priétés de la matiere ne nous sont pas connues, & la nouvelle preuve de son existence n'en est qu'une de l'ignorance & de la crédulité de ceux qui nous l'opposent. Sur ce fondement, ils ont élevé des systêmes, imaginé des hypothéses, tenté des expériences: mais, du haut de sa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a confondu la science audacieuse, & les Bijoux ont brisé, comme le verre, le frein impuissant qu'on oppoisoit à leur loquacité: qu'ils confessent donc, ces vers orgueilleux, la foiblesse de leur raison, & la vanité de leurs efforts; qu'ils cessent de nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites à sa puissance. Brama est; il est tout-puissant; & il ne se montre pas moins clairement à nous dans ses terribles fléaux, que dans ses faveurs ineffables.

Mais, qui les a attirés sur cette malheureuse contrée, ces fléaux? Ne sont-ce pas tes injustices, homme avide & sans foi? Tes galanteries & tes folles amours, femme mondaine & sans pudeur? Tes excès & tes débordemens honteux, voluptueux infame? Ta dureté pour nos Monasteres, avare? Tes injustices, Magistrat vendu à la faveur? Tes usures, Négociant infatiable? Ta mollesse & ton irrégion, Courtisan impie & efféminé?

Et vous, sur qui cette plaie s'est particulièrement répandue, femmes & filles plongées dans le désordre; quand, renonçant aux devoirs de notre état, nous garderions un silence profond sur vos déréglemens, vous portez avec vous une voix plus importune que la nôtre: elle vous suit, & par-tout elle vous reprochera vos desirs impurs, vos attachemens équivoques, vos liaisons criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'artifices pour engager, tant d'adresse pour fixer, & l'im-

pétuosité de vos transports, & les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour secouer le joug de Cadabra, & rentrer sous les douces loix de Brama ? Mais revenons à notre sujet. Je vous disois donc, que les mondains s'affeyent hérétiquement pour neuf raisons : la première, &c.

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul & la Sultane, qui seuls savoient le secret de l'Anneau, trouverent que le Bramine avoit aussi heureusement expliqué le caquet des Bijoux par le secours de la Religion, qu'Orcotome par les lumieres de la Raison. Les femmes & les petits-maitres de la Cour dirent, que le sermon étoit féditieux, & le Prédicateur un visionnaire. Le reste de l'Auditoire le regarda comme un Prophete, versa des larmes, se mit en prieres, se flagella même, & ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusques dans les Cafés. Un bel esprit décida, que le Bramine n'avoit qu'effleuré la question, & que sa piece n'étoit qu'une déclamation froide & maussade ; mais au jugement des dévotes & des illuminés, c'étoit le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les Temples depuis un siecle. Au mien, le bel esprit & les dévotes avoient raison.

CHAPITRE XVI.

Les Muselières.

TANDIS que les Bramines faisoient parler Brama, promenoient les Pagodes, & exhortoient les peuples à la pénitence, d'autres songeoient à tirer parti du caquet des Bijoux.

Les grandes Villes fourmillent de gens que la misere rend industrieux. Ils ne volent, ni ne filoutent ; mais ils sont aux filoux ce que les filoux sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout. Ils vont & viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la Cour, à la Ville, au Palais, à l'Eglise, à la Comédie, chez les Courtisannes, au Café, au Bal, à l'Opéra, dans les Académies. Ils font tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension ? ils ont l'oreille du Ministre. Avez-vous un procès ? ils sollicitent pour vous. Aimez-vous le jeu ? ils sont croupiers ; la table ? ils sont chefs de loge ; les femmes ? ils vous introduiront chez Amine, ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise fanté ? Choisissez : lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, & de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue, aux coins des rues, à la porte des Temples, à l'entrée des Spectacles, à la sortie des promenades, des papiers, par lesquels on vous avertit gratis, qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint Jean, au Temple, ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, & le reste du jour en Ville.

Les Bijoux commençoient à peine à parler, qu'un de ces Intrigans remplit les maisons de Banza, d'un petit Imprimé, dont voici la forme & le contenu. On lisoit au titre, en gros caractères : Avis aux Dames. Au dessous, en petit italique, par permission de Monseigneur le Grand Sénéchal, & avec l'approbation de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences. Et plus bas.

Le sieur Eolipile, de l'Académie Royale de Banza, Membre de la Société Royale du Monoémugi, de l'Académie Impériale de Biafra, de l'Académie des Curieux de Loango, de la Société de Camur au Monomotapa, de l'Institut d'Erecco, & des Académies Royales de Béléguanze & d'Angola, qui fait, depuis plusieurs années, des cours de babioles, avec les applaudissemens de la Cour, de la Ville & de la Province, a inventé, en faveur du beau sexe, des Muselières ou Bâillons portatifs, qui ôtent aux Bijoux l'usage de la parole, sans gêner leurs fonctions naturelles. Ils sont propres & commodes. Il en a de toute grandeur, pour tout âge, & à tout prix; & il a eu l'honneur d'en fournir aux personnes de la première distinction.

Il n'est rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que soit un Ouvrage, on le prône, & il réussit. C'est ainsi que l'invention d'Eolipile fit fortune. On courut en foule chez lui. Les femmes galantes y allèrent dans leur équipage, les femmes raisonnables s'y rendirent en fiacre, les dévotes y envoyèrent leur Confesseur ou leur laquais: on y vit même arriver des Tourières. Toutes vouloient avoir une Muselière; & depuis la Duchesse jusqu'à la Bourgeoise, il n'y eut femme qui n'eût la sienne, ou par air, ou pour cause.

Les Bramines, qui avoient annoncé le caquet des Bijoux comme une punition divine, & qui s'en étoient promis de la réforme dans les mœurs, & d'autres avantages, ne virent point sans frémir une machine qui trompoit la vengeance du Ciel & leurs espérances. Ils étoient à peine descendus de leurs chaires, qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les Oracles, & prononcent que la Muselière est une machine infer-

nale, & qu'il n'y a point de salut pour qui s'en servira. » Femmes mondaines, quittez vos Muselières: foumettez-vous, s'écrient-ils, à la volonté de Brama. Laissez, à la voix de vos Bijoux, réveiller celle de vos consciences; & ne rougissez point d'avouer des crimes, que vous n'avez point eu honte de commettre.

Mais, ils eurent beau crier, il en fut des Muselières comme il en avoit été des robes sans manches & des pellicettes piquées. Pour cette fois, on les laissa s'enrhumer dans leurs Temples. On prit des bâillons, & on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVII.

Les deux Dévotes.

LE Sultan laissoit depuis quelque jours les Bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il étoit occupé, suspendoient les effets de sa Bague. Ce fut dans cet intervalle, que deux femmes de Banza apprêterent à rire à toute la Ville.

Elles étoient dévotes de profession. Elles avoient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible, & jouissoient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avoit respectée. Il n'étoit bruit dans les Mosquées, que de leur vertu. Les meres les proposoient en exemple à leurs filles; & les maris, à leurs femmes. Elles tenoient l'une & l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentimens, mais sur-tout la difficulté d'édifier, à peu de frais, un

prochain clair-voyant & malin, l'avoient emporté sur la différence de leurs caractères, & elles étoient très-bonnes amies.

Zélide recevoit le Bramine de Sophie : c'étoit chez Sophie que Zélide conféroit avec son directeur ; & en s'examinant un peu, l'une ne pouvoit guere ignorer ce qui concernoit le Bijou de l'autre ; mais l'indiscrétion bizarre de ces Bijoux les tenoit toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyoient à la veille d'être démasquées, & de perdre cette réputation de vertu, qui leur avoit coûté quinze ans de diffimulation & de manège, & dont elles étoient alors fort embarrassées.

Il y avoit des momens où elles auroient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connoissances. » Que dira le monde ? Que fera mon mari ? . . . Quoi ! cette femme si réservée, si modeste, si vertueuse ; cette Zélide, est comme les autres . . . Ah ! cette idée me désespère ! . . . Oui, je voudrois n'en avoir point, n'en avoir jamais eu ; s'écrioit brusquement Zélide :

Elle étoit alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupoient, mais qui n'en étoit pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire : » Riez, Madame, ne vous contraindez point. Eclatez, lui dit Zélide dépitée. » Il y a vraiment de quoi ». Je connois, comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace ; mais, le moyen de s'y soustraire ? car, vous conviendrez avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

» Imaginez donc un expédient, repartit Zélide. Oh ! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien . . . S'aller confiner dans

le fond d'une Province est un parti ; mais, laisser à Banza les plaisirs, & renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon Bijou ne s'accommodera jamais de cela. » Que faire donc ! . . . Que faire ? Abandonner tout à la Providence, & rire, à mon exemple, du qu'en dirait-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation & les plaisirs. Mais, puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien, ma chère, nous ressemblerons à cent mille autres. Cela vous paroît-il donc si dur ?

» Oui, sans doute, repliqua Zélide : il me paroît dur de ressembler à celles pour qui l'on avoit affecté un mépris souverain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuerois, je crois, au bout du monde ».

Partez, ma chère, continua Sophie ; pour moi, je reste . . . Mais, à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre Bijou de babiller en route.

» En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici de bien mauvaise grâce, & votre intrépidité . . . »

Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois, qu'il faut être déshonorée. Eh bien, déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

» Déshonorée ! reprit Zélide, fondant en larmes. Déshonorée ! . . . Quel coup ! Je n'y puis résister . . . Ah ! maudit Bonze, c'est toi qui m'as perdue. J'aimois mon époux. J'étois née vertueuse ; je l'aimerois encore, si tu n'avois abusé de

ton ministère & de ma confiance. Dshonorée ; chere Sophie !

Elle ne put achever. Les sanglots lui couperent la parole, & elle tomba sur un canapé, presque déshonorée. Zélide ne reprit l'usage de la voix, que pour s'écrier douloureusement : « Ah ! ma chere Sophie, j'en mourrai ! . . . Il faut que j'en meure « ! . . . Non, je ne survivrai jamais à ma réputation « . . . »

Mais Zélide, ma chere Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir : peut-être que, lui dit Sophie . . . » Il n'y a peut-être qui tienne, il faut que j'en meure « Mais peut-être qu'on pourroit . . . » On ne pourra rien, vous dis-je . . . Mais parlez, ma chere, que pourroit-on « ? Peut-être qu'on pourroit empêcher un Bijou de parler. . . » Ah ! Sophie, vous cherchez à me soulager par de fausses espérances, vous me trompez « . Non, non, non, je ne vous trompe point : écoutez-moi seulement, au lieu de vous déshonorer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Eolipile, de bâillons, & de muselières. » Eh, qu'ont de commun Frénicol, Eolipile, & les muselières, avec le danger qui nous menace ? Qu'a à faire ici mon Bijoutier, & qu'est-ce qu'une muselière ?

Le voici, ma chere. Une muselière est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par Eolipile, qui se fait toutefois les honneurs de l'invention.

» Eh bien, cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par ce benêt d'Eolipile « ? . . . Oh ! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien, cette machine s'applique, & rend un Bijou discret, malgré qu'il en ait. . . » Seroit-il bien vrai,

ma

ma chere « ? On le dit. » Il faut savoir cela, reprit Zélide, & sur le champ « .

Elle sonna, une de ses femmes parut, & elle envoya chercher Frénicol. » Pourquoi pas Eolipile, dit Sophie ? « Frénicol marque moins, répondit Zélide.

Le Bijoutier ne se fit pas attendre. » Ah ! Frénicol, vous voilà, lui dit Zélide : soyez le bien venu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux femmes d'un embarras cruel « De quoi s'agit-il, Mesdames ? . . . Vous faudroit-il quelques rares Bijoux ? » Non ; mais, nous en avons deux, & nous voudrions bien Vous en défaires, n'est-ce pas ? Eh bien, Mesdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange. . . .

» Vous n'y êtes pas, Monsieur Frénicol : nous n'avons rien à troquer « Ah ! je vous entends, c'est quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de manière que vos époux les retrouvaient chez moi . . . » Point du tout. Sophie, dites-lui donc de quoi il est question. Frénicol, continua Sophie, nous avons besoin de deux. . . . Quoi ! vous n'entendez pas « ? Non, Madame, comment voulez-vous que j'entende ? vous ne me dites rien. . . . » C'est, répondit Sophie, que quand une femme a de la pudeur, elle souffre à s'exprimer sur certaines choses . . . » Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je suis Bijoutier, & non pas Devin . . . » Il faut pourtant que vous nous devinez « . . . Ma foi, Mesdames, plus je vous envisage, & moins je vous comprends. Quand on est jeunes, riches & jolies comme vous, on n'en est point réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai sincèrement que je n'en vends plus. J'ai laissé

Tome IV. Part. I.

E

le commerce de ces babioles à ceux de mes Cousins qui commencent.

Nos dévôtes trouverent l'erreur du Bijoutier si ridicule, qu'elles firent toutes deux en même tems un éclat de rire qui le déconcerta. . . . » Souffrez, Mesdames, leur dit-il, que je vous fasse la révérence, & que je me retire. Vous pouviez vous dispenser de m'appeller d'une lieue, pour plaisanter à mes dépens. Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide, en continuant de rire; ce n'étoit point notre dessein. Mais, faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques. . . . » Il ne tient qu'à vous, Mesdames, que j'en aie de plus justes. De quoi s'agit-il ? Oh! Monsieur Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise, avant de vous répondre.

Zélide rit à s'étouffer. Le Bijoutier fongeoit en lui-même, qu'elle avoit des vapeurs, ou qu'elle étoit folle, & prenoit patience. Enfin, Zélide cessa. . . . » Eh bien, lui dit-elle, il est question de nos Bijoux; des nôtres, entendez-vous, Monsieur Frénicol? Vous savez apparemment que, depuis quelque tems, il y en a plusieurs qui se sont mis à jaser comme des pies; or, nous voudrions bien que les nôtres ne suivissent point ce mauvais exemple. Ah! j'y suis maintenant. C'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une Museliere. . . . » Fort bien, vous y êtes en effet. On m'avoit bien dit que Monsieur Frénicol n'étoit pas un sot. . . . Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes; & de ce pas, je vais vous en chercher.

Frénicol partit. Cependant Zélide embrassoit son amie, & la remercioit de son expédient; & moi, dit l'Auteur Africain, j'allai me reposer, en attendant qu'il revint.

CHAPITRE XVIII.

Retour du Bijoutier.

LE Bijoutier revint; & présenta à nos dévôtes deux Muselières, des mieux conditionnées. . . . » Ah! miséricorde! s'écria Zélide. Quelles Muselières! Quelles énormes Muselières sont-ce là! Et qui sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a une toise de long. Il faut, en vérité, mon ami, que vous ayez pris mesure sur la Jument du Sultan. . . . Oui, dit nonchalamment Sophie; après les avoir considérées, & compassées avec les doigts, vous avez raison, & il n'y a que la Jument du Sultan, ou la vieille Rimosa, à qui elles puissent convenir. . . . » Je vous jure, Mesdames, reprit Frénicol, que c'est la grandeur ordinaire, & que Zelmaïde, Zyrphile, Amiane, Zulique & cent autres, en ont pris de pareilles. . . . Cela est impossible, repliqua Zélide. . . . » Cela est pourtant, répartit Frénicol; mais toutes ont dit comme vous; & comme elles; si vous vouliez vous détromper, vous le pouvez à l'essai. Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide, ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a.

Frénicol, qui avoit éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissoit pas les femmes sur cet article, leur présenta des Muselières de treize ans. » Ah! voilà ce qu'il nous faut, s'écrierent-elles toutes deux en même tems. Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol. » Combien les vendez-vous, dit Zélide? . . . Madame, ce n'est que dix ducats. . . .

» Dix ducats ! vous n'y pensez pas, Frénicol «... Madame, c'est en conscience...» Vous nous faites payer la nouveauté «... Je vous jure, Mesdames, que c'est argent troqué... Il est vrai qu'elles sont joliment travaillées ; mais dix ducats, c'est une somme... Je n'en rabattrai rien...» Nous irons chez Eolipile «... Vous le pouvez, Mesdames ; mais il y a Ouvrier & Ouvrier ; Muselieres & Muselieres «. Frénicol tint ferme, & Zélide en passa par-là. Elle paya les deux Muselieres, & le Bijoutier s'en retourna, bien persuadé qu'elles leur seroient trop courtes, & qu'elles ne tarderoient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avoit vendues. Il se trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner sa bague sur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs Bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire : heureusement pour elles ; car Zélide ayant essayé sa Museliere, la trouva de moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant presque autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point servir.

On a su ces circonstances d'une de ses femmes, qui les dit en confidence à son Amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confierent, sous le secret, à tout Banza. Frénicol parla de son côté. L'aventure de nos dévotes devint publique, & occupa quelque tems les médifans de Congo.

Zélide en fut inconsolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit son Bramine en aversion, quitta son époux, & s'enferma dans un Couvent. Pour Sophie, elle leva le masque, brava les discours, mit du rouge & des mouches, se répandit dans le grand monde, & eut des aventures.

CHAPITRE XIX.

Septieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

QUOIQUE les Bourgeoises de Banza se doutassent que les Bijoux de leur espece n'auroient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de Muselieres. On eut à Banza sa Museliere, comme on prend ici le deuil de Cour.

En cet endroit, l'Auteur Africain remarque, avec étonnement, que la modicité du prix, & la roture des Muselieres n'en firent point cesser la mode au Serrail. » Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta sur le préjugé «. Une réflexion aussi commune ne valoit pas la peine qu'il se répétât ; mais il m'a semblé que c'étoit le défaut de tous les anciens Auteurs de Congo de tomber dans des redites ; soit qu'ils se fussent proposés de donner ainsi un air de vraisemblance & de facilité à leurs productions, soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour Mangogul se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa Cour, s'avisâ de tourner sa bague sur Zélais. Elle étoit jolie, & soupçonnée de plusieurs aventures ; cependant son Bijou ne fit que bégayer, & ne proféra que quelques mots entrecoupés, qui ne signifioient rien, & que les Perfisseurs interpréterent comme ils voulurent..... » Ouais, dit le Sultan, voici un Bijou qui a la parole bien mal aisée. Il faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gêne la

prononciation ». Il appliqua donc plus fortement son Anneau. Le Bijou fit un second effort pour s'exprimer ; & surmontant , en partie , l'obstacle qui lui fermoit la bouche , on entendit très-distinctement , » Ahi . . . Ahi . . . Pét . . . Pét . . . l'étouffe. Je n'en puis plus . . . Ahi , Ahi . . . l'étouffe ».

Zélais se sentit aussi-tôt suffoquer ; son visage pâlit , sa gorge s'enfla , & elle tomba , les yeux fermés & la bouche entr'ouverte , entre les bras de ceux qui l'environnoient.

Par-tout ailleurs , Zélais eût été promptement foulagée. Il ne s'agissoit que de la débarrasser de sa Museliere , & de rendre à son Bijou la respiration ; mais le moyen de lui porter une main secourable en présence de Mangogul. » Vite , vite , des Médecins , s'écrioit le Sultan , Zélais se meurt ».

Des Pagés coururent au Palais , & revinrent , les Docteurs s'avancant gravement sur leurs traces. Orcotome étoit à leur tête : les uns opinèrent pour la saignée ; les autres pour le Kermès ; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélais dans un cabinet voisin , la visita , & coupa les courroies de son caveçon. Ce Bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le Paroxisme.

Cependant le gonflement étoit excessif , & Zélais eût continué de souffrir , si le Sultan n'eût eu pitié de son état. Il tourna sa bague , les humeurs se remirent en équilibre , Zélais revint , & Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélais , & l'indiscrétion de son Médecin , décrédirerent beaucoup les Muselieres. Orcotome , sans égard pour les intérêts d'Eolipile , se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne ; il se fit annoncer pour Médecin att-

tré des Bijoux enrhumés ; & l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent , & finit par être méprisé. Le Sultan s'étoit fait un plaisir de rabattre la présomption de l'Empirique , Orcotome se vançoit-il d'avoir réduit au silence quelque Bijou qui n'avoit jamais soufflé le mot ? Mangogul avoit la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remarquer , que tout Bijou qui s'ennuyoit de se taire , n'avoit qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit avec Eolipile dans la classe des Charlatans , & tous deux y demeureront , jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. » On meurt de celle-ci , disoit-on ». On renonça donc aux Muselieres ; on laissa parler les Bijoux , & personne n'en mourut.

CHAPITRE XX.

Huitieme. Essai de l'Anneau.

LES VAPEURS.

IL y eut un tems , comme on voit , que les femmes qui craignoient que leurs Bijoux ne parlassent , étoient suffoquées , se mouroient ; mais il en vint un autre , qu'elles se mirent au dessus de cette frayeur , se défrent des Muselieres , & n'eurent plus que des Vapeurs.

La Favorite avoit , entre ses complaisantes , une fille singuliere. Son humeur étoit charmante , quoiqu'inégale. Elle changeoit de visage dix fois par jour ; mais quel que fût celui qu'elle prit , il plaisoit. Unique dans sa mélancolie , ainsi que

dans sa gaieté, il lui échappoit, dans ses momens les plus extravagans, des propos d'un sens exquis; & il lui venoit, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'étoit si bien faite à Callirhoé, c'étoit le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvoit presque s'en passer. Une fois que le Sultan se plaignoit à la Favorite de je ne fais quoi d'inquiet & de froid qu'il lui remarquoit: » Prince, lui dit-elle, embarrassée de ses reproches, sans mes trois bêtes, mon Serin, ma Chartreuse & Callirhoé, je ne vaudrais rien; & vous voyez bien que la dernière me manque. Eh pourquoi n'est-elle pas ici, lui demanda Mangogul? . . . » Je ne fais, répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que si Mazul faisoit la campagne, elle ne pourroit se dispenser d'avoir des Vapeurs; & Mazul partit hier . . . Passe encore pour celle-là; repliqua le Sultan. Voilà ce qui s'appelle des Vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avivent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, & qui ne se laissent pas manquer d'amans? » Prince, répondit un Courtisan, c'est une maladie à la mode. C'est un air à une femme que d'avoir des Vapeurs. Sans amant & sans Vapeurs, on n'a aucun usage du monde, & il n'y a pas une Bourgeoise à Banza qui ne s'en donne.

Mangogul sourit, & se détermina, sur le champ, à visiter quelques-unes de ces Vaporeuses. Il alla droit chez Salica: il la trouva couchée, la gorge découverte, les yeux allumés, la tête échevelée, & à son chevet le petit Médecin begue & bossu Farfadi, qui lui faisoit des contes. Cependant elle allongeoit un bras, puis un autre, bâilloit, soupiroit, se portoit la main sur le front, & s'écrioit douloureusement: Ahi, Je n'en puis

plus. . . Ouvrez les fenêtres. . . . Donnez-moi de l'air. . . . Je n'en puis plus, je me meurs.

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidoient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle, & l'on entendit à l'instant: Oh! que je m'ennuie de ce train! Voilà-t-il pas que Madame s'est mis en tête d'avoir des Vapeurs? Cela durera la huitaine; & je veux mourir; si je fais à propos de quoi: car, après les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il me semble qu'il a tort de persister. . . . Bon, dit le Sultan, en retournant sa bague: j'entends. Celle-ci a des Vapeurs en faveur de son Médecin. Voyons ailleurs. . . .

Il passa de l'Hôtel de Salica dans celui d'Arfinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire; & s'avança, comptant la trouver en compagnie; cependant elle étoit seule, & Mangogul n'en fut pas trop surpris. » Une femme se donnant des Vapeurs, elle se les donne apparemment, dit-il, tristes ou gaies; selon qu'il est à propos.

Il tourna sa bague sur elle, & sur le champ son Bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ces ris immodérés, à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès, à qui il conseilloit, en bon ami, de hâter son retour; & continua, sur nouveaux frais, à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le Sultan, se contenant à peine, d'une affliction si bizarre, retourna sa bague, & partit, laissant Arfinoé & son Bijou se lamenter tout à leur aise, & concluant, en lui-même, la fausseté du proverbe.

CHAPITRE XXI.

Neuvieme Essai de l'Anneau.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle, & aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

MANGOGUL s'en revenoit dans son Palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son Anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amans. Il profita de l'occasion pour interroger son Bijou.

Thélis étoit femme de l'Emir Sambuco, dont les ancêtres avoient regné dans la Guinée. Sambuco s'étoit acquis de la considération dans le Congo, par cinq ou six victoires célèbres qu'il avoit remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile Négociateur que grand Capitaine, il avoit été chargé des Ambassades les plus distinguées, & s'en étoit tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango, & il en fut épris. Il touchoit alors à la cinquantaine, & Thélis ne passoit pas vingt-cinq ans. Elle avoit plus d'agrémens que de beauté; les femmes disoient qu'elle étoit très-bien, & les hommes la trouvoient adorable. De puissans partis l'avoient recherchée; mais, soit qu'elle eût déjà ses vues, soit qu'il y eût entr'elle & ses soupirans disproportion de fortune, ils avoient tous été refusés. Sambuco la

vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers, & des titres qui ne le cédoient qu'à ceux des Souverains, & l'obtint.

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entières après son mariage. Mais un Bijou né voluptueux, se dompte rarement de lui-même; & un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mit dans sa conduite de la prudence, ses premières aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez dans la suite, pour lui en supposer de secrettes; & Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer, du vestibule de son Palais, dans son appartement.

On étoit alors au milieu de l'été. Il faisoit une chaleur extrême; & Thélis, après le dîner, s'étoit jetée sur un lit de repos, dans un arriere-cabinet, orné de glaces & de peintures. Elle dormoit, & sa main étoit encore appuyée sur un recueil de Contes Persans qui l'avoient assoupie.

Mangogul la contempla quelque tems, convint qu'elle avoit des graces, & tourna sa bague sur elle. » Je m'en souviens encore comme si j'y étois, dit incontinent le Bijou de Thélis: neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah! quels momens! Que Zermounzaïd est un homme divin! Ce n'est point-là le vieux & glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avois ignoré les vrais plaisirs, le bien réel: c'est toi qui me l'as fait connoître.

Mangogul, qui desiroit s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd, que le Bijou lui déroboit, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un Bijou, frotta quelque tems le châton de sa Bague contre sa veste; & l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumière.

L'effet en parvint bientôt jusqu'à son Bijou, qui mieux instruit de ce qu'on lui demandoit, reprit d'un ton plus historique.

Sambuco commandoit l'armée du Monoémugi, & je le suivois en campagne. Zermounzaïd servoit sous lui en qualité de Colonel; & le Général, qui l'honoroit de sa confiance, nous avoit mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne désespéra pas de son poste: il lui parut trop doux, pour le céder à quelqu'autre; & le danger de le perdre fut le seul qu'il craignit de toute la campagne.

Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux hôtes; Cacil, Jékia, Almamun, Jafub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous Militaires, que Zermounzaïd avoit mis à la mode, mais qui ne le valaient pas. Le crédule Sambuco s'en reposoit de la vertu de sa femme sur elle-même, & sur les soins de Zermounzaïd; & tout occupé des détails immenses de la guerre, & des grandes opérations qu'il méditoit pour la gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon que Zermounzaïd le trahit, & que Thélis lui fit infidelle.

La guerre continua, les armées rentrèrent en campagne, & nous reprîmes nos litieres. Comme elles alloient très-lentement, insensiblement le corps de l'armée gagna de l'avance sur nous, & nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd la commandoit. Ce brave garçon, que la vue des plus grands périls n'avoit jamais écarté du chemin de la gloire, ne put résister à celle du plaisir. Il abandonna à un subalterne le soin de veiller aux mouvemens de l'ennemi qui nous harceloit, & passa dans notre litiere: mais, à peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit confus d'armes & de cris. Zermounzaïd, laissant son ouvrage à demi,

veut sortir; mais il est étendu par terre, & nous restons au pouvoir du vainqueur.

Je commençai donc par engloutir l'honneur & les services d'un Officier, qui pouvoit attendre de sa bravoure & de son mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la femme de son Général. Plus de trois mille hommes périrent en cette occasion. C'est encore autant de bons sujets que nous avons ravés à l'Etat.

Qu'on imagine la surprise de Mangogul à ce discours! Il avoit entendu l'Oraison funebre de Zermounzaïd, & il ne le reconnoissoit point à ces traits. Erguebed son pere avoit regretté cet Officier: les nouvelles à la main, après avoir prodigué les dernières éloges à sa belle retraite, avoient attribué sa défaite & sa mort à la supériorité des ennemis, qui, disoient-elles, s'étoient trouvés six contre un. Tout le Congo avoit plaint un homme qui avoit si bien fait son devoir. Sa femme avoit obtenu une pension: on avoit accordé son régiment à son fils aîné; & l'on promettoit un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs! s'écria tout bas Mangogul. Un époux déshonoré, l'Etat trahi, des Citoyens sacrifiés; ces forfaits récompensés même comme des vertus: & tout cela, à propos d'un Bijou!

Le Bijou de Thélis, qui s'étoit interrompu pour reprendre haleine, continua: » Me voilà donc abandonné à la discrétion de l'ennemi. Un régiment de Dragons étoit prêt à fondre sur nous. Thélis en parut éplorée, & ne souhaita rien tant: mais les charmes de la proie semèrent la discorde entre les prédateurs. On tira les cimenterres, & trente à quarante hommes furent massacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce désordre parvint jusqu'à l'Officier général. Il accourut, calma ces furieux,

& nous mit en sequeſtre ſous une tente, où nous n'avions pas eu le tems de nous reconnoître, qu'il vint ſolliciter le prix de ſes ſervices. Malheur aux vaincus ! s'écria Thélis, en ſe renverſant ſur tin lit, & toute la nuit fut employée à reſſentir ſon infortune.

Nous nous trouvâmes le lendemain ſur le rivage du Niger. Une Saïque nous y attendoit, & nous partîmes, ma Maîtreſſe & moi, pour être préſentés à l'Empereur de Benin. Dans ce voyage de vingt-quatre heures, le Capitaine du bâtiment s'offrit à Thélis, fut accepté ; & je connus, par expérience, que le ſervice de mer étoit infiniment plus viſ que celui de terre.

Nous vîmes l'Empereur de Benin. Il étoit jeune, ardent, voluptueux. Thélis fit encore ſa conquête ; mais celles de ſon mari l'effrayèrent. Il demanda la paix ; & il ne lui en coûta pour l'obtenir que trois provinces & ma rançon.

Autre tems, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne ſais comment, la raiſon des malheurs de la campagne précédente ; & pendant celle-ci, il me mit en dépôt ſur la frontière chez un chef de Bramines de ſes amis. L'homme ſaint ne ſe défendit guère : il ſuccomba aux agaceries de Thélis ; & en moins de ſix mois, j'engloutis ſes revenus immenſes, trois étangs & deux bois de haute forêt.

Miſéricorde ! s'écria Mangogul ; trois étangs & deux bois ! Quel appétit pour un Bijou.

» C'eſt une bagatelle, reprit celui-ci. La paix ſe fit, & Thélis ſuivit ſon époux en ambafſade au Monomotapa. Elle jouoit & perdoit fort bien cent mille ſéquins en un jour, que je regagnois en une heure. Un Miniſtre dont les affaires de ſon Maître ne rempliſſoit pas tous les momens, me

tomba ſous la dent ; & je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort belle Terre, le Château tout meublé, le Parc, & un Equipage avec les petits chevaux pies. Une ſaveur de quatre minutes, mais bien filée, nous valoit des fêtes, des préſens, des pierreries ; & l'avengle ou politique Sambuco ne nous tracaſſoit point.

Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le Bijou, les Marquiſats, les Comtés, les Titres, les Armoiries, &c. qui ſe ſont éclipsés devant moi. Adreſſez-vous à mon Secrétaire, qui vous dira ce qu'ils ſont devenus. J'ai fort écorné le Domaine du Biaſara, & je poſſède une Province entière du Béléguanze. Erguebed me propoſa ſur la fin de ſes jours ». . . . A ces mots, Mangogul retourna ſa bague, & fit taire le gouffre ; il reſpectoit la mémoire de ſon pere, & ne voulut rien entendre qui pût ternir dans ſon eſprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnoiſſoit.

De retour dans ſon Serrail, il entretint la Favorite des Vaporeuſes & de l'eſſai de ſon Anneau ſur Thélis. » Vous admettez, lui dit-il, cette femme à votre familiarité ; mais vous ne la connoiſſez pas apparemment auſſi-bien que moi ». . . . Je vous entends, Seigneur, répondit la Sultane. » Son Bijou vous aura forttement conté des aventures avec le Général Micokof, l'Emir Féri-dour, le Sénateur Marſupha, & le grand Bramine Ramanadanutio. Eh ! qui ne ſait qu'elle ſoutient le jeune Alamir, & que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en eſt auſſi bien informé que vous « ?

Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à ſon Bijou. » Vous avoit-il enlevé quelque choſe, répondit Mirzoza « ? Non pas à moi, dit le Sultan ; mais bien à mes ſujets,

aux Grands de mon Empire, aux Potentats mes voisins, des Terres, des Provinces, des Châteaux, des Etangs, des bois, des Diamans, & des Equipages, avec les petits chevaux pies. » Sans compter, Seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation & les vertus. Je ne fais quel avantage vous apportera votre Bague; mais plus vous en multipliez les essais, plus mon sexe me devient odieux; celles même à qui je croyois devoir quelque considération, n'en font pas exceptées. Je suis contr'elles d'une humeur à laquelle je demande à votre Hautesse de m'abandonner pour quelques momens. Mangogul, qui connoissoit la Favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baïsa trois fois l'oreille droite, & se retira.

CHAPITRE XXII.

Echantillon de la Morale de Mangogul.

MANGOGUL, impatient de revoir la Favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & parut chez elle au petit jour. Elle avoit déjà sonné : on venoit d'ouvrir ses rideaux; & ses femmes se dispoïent à la lever. Le Sultan regarda beaucoup autour d'elle; & ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

« C'est, lui répondit Mirzoza, que vous supposez que je suis singulière en cela, & qu'il n'en est rien. Je vous assure, repliqua le Sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma Cour, & que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoy vous n'en avez point. La plupart d'entr'elles

les en ont même plusieurs, & il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence? Qu'en fait-on?

Mirzoza ne favoit que répondre à ces questions. » Mais, lui disoit-elle, on a un chien comme un perroquet ou un serin. Il est peut-être ridicule de s'attacher aux animaux; mais il n'est pas étrange qu'on en ait : ils amusent quelquefois, & ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, c'est qu'elles sont sans conséquence. D'ailleurs, croyez-vous, Prince, qu'un amant se contentât d'un baiser, tel qu'une femme le donne à son grelin? Sans doute, je le crois, dit le Sultan. Il faudroit, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en étoit pas satisfait.

Une des femmes de Mirzoza, qui avoit gagné l'affection du Sultan & de la Favorite par de la douceur, des talens, & du zèle, dit : » Ces animaux sont incommodés & mal-propres; ils tachent les habits, gâtent les meubles, arrachent les dentelles, & font en un quart-d'heure plus de dégât, qu'il n'en faudroit pour attirer la disgrâce de la femme de chambre la plus fidelle; cependant, on les garde ».

Quoique, selon Madame, ils ne soient bons qu'à cela, ajouta le Sultan.

» Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à nos fantaisies; & il faut que d'avoir un grelin, c'en soit une, telle que nous en avons beaucoup d'autres, qui ne seroient plus des fantaisies, si l'on en pouvoit rendre raison. Le regne des Singes est passé, les Perruches se soutiennent encore : les chiens étoient tombés; les voilà qui se relevent. Les écureuils ont eu leur tems, & il en est des animaux,

comme il en a été successivement de l'Italien, de l'Anglois, de la Géométrie, des Pretintailles, & des Falbalas «.

» Mirzoza, repliqua le Sultan, en secouant la tête, n'a pas là-dessus toutes les lumieres possibles; & les Bijoux « . . .

» Votre Hauteffe ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la Favorite, qu'elle apprendra du Bijou d'Harria pourquoi cette femme qui a vu mourir son fils, une de ses filles, & son époux, sans verser une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de son doguin « ?

» Pourquoi non ? répondit Mangogul «.

» Vraiment, dit Mirzoza, si nos Bijoux pouvoient expliquer toutes nos fantaisies, ils seroient plus savans que nous-mêmes «.

» Et qui vous le dispute ? repartit le Sultan. Aussi crois-je que le Bijou fait faire à une femme cent choses, sans qu'elle s'en apperçoive; & j'ai remarqué, dans plus d'une occasion, que telle qui croyoit suivre sa tête, obéissoit à son Bijou. Un grand Philosophe plaçoit l'ame, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordois une aux femmes, je fais bien, moi, où je la placerois «.

» Je vous dispense de m'en instruire, reprit aussitôt Mirzoza «.

» Mais vous me permettez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon Anneau m'a suggérées dans les femmes, dans la supposition qu'elles ont une ame. Les épreuves que j'ai faites de ma Bague, m'ont rendu grand moraliste. Je n'ai, ni l'esprit de la Bruyere, ni la Logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montagne, ni la sagesse de Charron: mais j'ai recueilli des faits, qui leur manquoient peut-être «.

» Parlez, Prince, répondit ironiquement Mirzo-

za: je vous écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque chose de curieux, que les Es-fais de morale d'un Sultan de votre âge «.

» Le système d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célèbre Hiragu, son confrere: cependant, je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordois une ame aux femmes, je supposerois volontiers avec lui, que les Bijoux ont parlé de tout tems, bas à la vérité, & que l'effet de l'Anneau du Génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne seroit plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes.

La femme sage, par exemple, seroit celle dont le Bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son Bijou.

La galante, celle à qui le Bijou demande beaucoup, & qui lui accorde trop.

La voluptueuse, celle qui écoute son Bijou avec complaisance.

La courtisane, celle à qui son Bijou demande à tout moment, & qui ne lui refuse rien.

La coquette, celle dont le Bijou est muet, ou n'en est point écouté; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son Bijou parlera quelque jour, & qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille.

Eh bien, délices de mon ame, que pensez-vous de mes définitions ? «

» Je pense, dit la Favorite, que votre Hauteffe a oublié la femme tendre «.

» Si je n'en ai point parlé, répondit le Sultan, c'est que je ne fais pas encore bien ce que c'est; & que d'habiles gens prétendent, que le mot tendre, pris sans aucun rapport au Bijou, est vuide de sens «.

» Comment ! vuide de sens , s'écria Mirzoza. Quoi ! il n'y a point de milieu : il faut absolument qu'une femme soit prude , galante , coquette , voluptueuse , ou libertine ?

» Délices de mon ame , dit le Sultan , je suis prêt à convenir de l'inexactitude de mon énumération ; & j'ajouterai la femme tendre aux caractères précédens ; mais , à condition que vous m'en donniez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes «.

» Très-volontiers , dit Mirzoza. Je compte en venir à bout sans sortir de votre système «.

Voyons , ajouta Mangogul.

» Eh bien , reprit la Favorite. . . . La femme tendre est celle. . . .

Courage , Mirzoza , dit Mangogul.

» Oh ! ne me troublez point , s'il vous plaît. La femme tendre est celle. . . qui a aimé sans que son Bijou parlât , ou. . . dont le Bijou n'a jamais parlé , qu'en faveur du seul homme qu'elle aimoit «.

Il n'eût pas été galant au Sultan de chicaner la Favorite , & de lui demander ce qu'elle entendoit par aimer : aussi n'en fit-il rien. La Mirzoza prit son silence pour un aveu ; & ajouta , toute fière de s'être tirée d'un pas qui lui paroissoit difficile : » Vous croyez , vous autres hommes , parce que nous n'argumentons pas , que nous ne raisonnons point. Apprenez une bonne fois , que nous trouverions aussi facilement le faux de vos paradoxes , que vous celui de nos raisons , si nous voulions nous en donner la peine. Si votre Hauteffe étoit moins pressée de satisfaire sa curiosité sur les gredins , je lui donnerois , à mon tour , un petit échantillon de ma philosophie. Mais elle n'y perdra rien : ce sera pour quelqu'un de ces

jours , qu'elle aura plus de tems à m'accorder «.

Mangogul lui répondit , qu'il n'avoit rien de mieux à faire , que de profiter de ses idées philosophiques ; que la métaphysique d'une Sultane de vingt-deux ans ne devoit pas être moins singulière , que la morale d'un Sultan de son âge.

Mais Mirzoza , appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul , lui demanda quelque tems pour se préparer , & fournit ainsi au Sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvoit l'appeller.

CHAPITRE XXIII.

Dixieme Essai de l'Anneau.

LES GREDINS.

MANGOGUL se transporta sur le champ chez Haria ; & comme il parloit très-volontiers seul , il disoit en soi-même : » Cette femme ne se couche point sans ses quatre mâts , & les Bijoux ne savent rien de ces animaux , ou le sien m'en dira quelque chose : car , Dieu merci , on n'ignore point qu'elle aime ses chiens à l'adoration «. Il se trouva dans l'anti-chambre d'Haria , sur la fin de ce monologue , & pressentit de loin que Madame reposoit avec sa compagnie ordinaire. C'étoit un petit Gredin , une Danoise , & deux Doguins. Le Sultan tira sa tabatiere , se précautionna de deux prises de son d'Espagne , & s'approcha d'Haria. Elle dormoit ; mais la meute qui avoit l'oreille au guet , entendant quelque bruit , se mit à aboyer , & la réveilla. » Taisez-vous , mes enfans , leur

dit-elle, d'un ton si doux, qu'on ne pouvoit la soupçonner de parler à ses filles : dormez, dormez, & ne troublez point mon repos ni le vôtre «.

Jadis Haria fut jeune & jolie. Elle eut des amans de son rang ; mais ils s'éclipserent plus vite encore que ses graces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espece de faste bizarre, & ses laquais étoient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus : les années la jetterent dans la réforme : elle se restraints à quatre Chiens & à deux Bramines, & devint un modele d'édification. En effet, la satyre la plus envenimée n'avoit pas là de quoi mordre ; & Haria jouissoit en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu & de ces animaux. On savoit même sa tendresse si décidée pour les Gredins ; qu'on ne soupçonnoit plus les Bramines de la partager.

Haria réitéra sa priere à ses bêtes, & elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son Anneau, & le Bijou suranné se mit à raconter la dernière de ses aventures. Il y avoit si long-tems que les premières s'étoient passées, qu'il en avoit presque perdu la mémoire. » Retire-toi, Médor, dit-il d'une voix enrouée, tu me fatigues. J'aime mieux Lifette, je la trouve plus douce «. Médor à qui la voix du Bijou étoit inconnue, alloit toujours son train ; mais Haria se réveillant, continua : » Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de reposer. Cela est bon quelquefois ; mais trop est trop «. Médor se retira, Lifette prit sa place, & Haria se rendormit.

Mangogul, qui avoit suspendu l'effet de son Anneau, le retourna, & le très-antique Bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, & dit : » Ah ! que je suis fâché de la mort de la grande Levrette, c'étoit bien la meilleure petite femme,

la créature la plus caressante : elle ne cessoit de m'amuser ; c'étoit tout esprit & tout gentillesse : vous n'êtes que des bêtes en comparaison. Ce vilain Monsieur l'a tuée. . . . la pauvre Zinzoline : je n'y pense jamais, sans avoir la larme à l'œil. . . Je crus que ma Maitresse en mourroit. Elle passa deux jours sans boire & sans manger : la cervelle lui en tournoit. Jugez de sa douleur ; son directeur, ses amis, ses gredins même ne m'approcherent pas. Ordre à ses femmes de refuser l'entrée de son appartement à Monsieur, sous peine d'être chassées. Ce monstre m'a ravi ma chere Zinzoline, s'écrioit-elle : qu'il ne paroisse pas, je ne veux le voir de ma vie «.

Mangogul, curieux des circonstances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de son Anneau, en le frottant contre la basque de son habit, le dirigea sur Haria, & le Bijou reprit : » Haria, veuve de Ramadec, se coiffa de Sindor. Ce jeune homme avoit de la naissance, peu de bien, mais un mérite qui plaît aux femmes, & qui faisoit, après les gredins, le goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance de Sindor pour les années & pour les chiens d'Haria. Vingt mille écus de rente déroberent à ses yeux les rides de ma Maitresse & l'incommodité des gredins, & il épousa «.

» Il s'étoit flatté de l'emporter sur nos bêtes, par ses talens & ses complaisances, & de les disgracier dès le commencement de son regne ; mais il se trompa. Au bout de quelques mois qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'avisa de remonter à Madame que ses chiens n'étoient pas au lit aussi bonne compagnie pour lui que pour elle ; qu'il étoit ridicule d'en avoir plus de trois ; & que c'étoit faire de la couche nuptiale un chenil, que

d'y en admettre plus d'un, à tour de rôle «.

» Je vous conseille, répondit Haria d'un ton courroucé, de m'adresser de pareils discours. Vraiment il sied bien à un misérable Cadet de Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'étoit pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat ! On parfumoit apparemment vos draps, mon petit Seigneur, quand vous logiez en chambre garnie. Sachez une bonne fois pour toujours, que mes chiens étoient long-tems avant vous en possession de mon lit ; & que vous pouvez en sortir, ou vous résoudre à le partager avec eux.

La déclaration étoit précise, & nos chiens restèrent maîtres de leur poste. Mais une nuit que nous reposions tous, Sindor, en se retournant, frappa malheureusement du pied Zinzoline. La Levrette qui n'étoit point faite à ces traitemens, lui mordit le gras de la jambe, & Madame fut aussitôt réveillée par les cris de Sindor «. » Qu'avez-vous donc, Monsieur ? lui dit-elle, il semble qu'on vous égorge : rêvez-vous ? » Ce sont vos chiens, Madame, lui répondit Sindor, qui me dévorent ; & votre Levrette vient de m'emporter un morceau de la jambe «. » N'est-ce que cela ? dit Haria, en se retournant ; vous faites bien du bruit pour rien «.

» Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de n'y point remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens. Mais tous échouèrent dans cette négociation importante. Haria leur répondit que Sindor étoit un freluquet ; qu'elle l'avoit tiré d'un grenier qu'il partageoit avec des souris & des rats ; qu'il ne lui convenoit point de faire tant le difficile, & qu'il dormoit toute la nuit ; qu'elle aimoit ses chiens ; qu'ils l'amusoient ; qu'elle

avoit pris goût à leurs carettes, dès sa plus tendre enfance, & qu'elle étoit résolue de ne s'en séparer qu'à la mort. » Encore dites-lui, continuait-elle en s'adressant aux médiateurs, que s'il ne se soumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute sa vie ; que je rétracterai la donation que je lui ai faite ; & que je l'ajouterai aux sommes que je laisse par mon testament, pour la subsistance & l'entretien de mes chers enfans «.

» Entre nous, ajoutoit le Bijou, il falloit que Sindor fût un grand sot d'espérer qu'on feroit pour lui ce que n'avoient pu obtenir vingt amans, un Directeur, un Confesseur, avec une kyrielle de Bramines, qui tous y avoient perdu leur latin. Cependant toutes les fois que Sindor rencontroit nos animaux, il lui prenoit des impatiences qu'il avoit peine à contenir. Un jour, l'infortunée Zinzoline lui tomba sous la main. Il la saisit par le col, & la jeta par la fenêtre. La pauvre bête mourut de sa chute. Ce fut alors qu'il se fit un beau bruit. Haria, le visage enflammé, les yeux baignés de pleurs «. . .

Le Bijou alloit reprendre ce qu'il avoit déjà dit ; car les Bijoux tombent volontiers dans des répétitions : mais Mangogul lui coupa la parole. Son silence ne fut pas de longue durée. Lorsque le Prince crut avoir dérouté ce Bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler ; & le babillard éclatant de rire, reprit, comme par reminiscence : » Mais, à propos, j'oubliois de vous raconter ce qui se passa la première nuit des noces d'Haria. J'ai bien vu des choses ridicules en ma vie ; mais jamais aucune qui le fût tant. Après un grand souper, les époux sont conduits à leur appartement. Tout le monde se retire, à l'exception des femmes de Madame, qui la déshabillent : la voilà

déshabillée; on la met au lit, & Sindor reste feul avec elle. S'apercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'empareroient de son épouse: Permettez, Madame, lui dit-il, que j'écarte un peu ces rivaux. Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria: pour moi, je n'ai pas le courage de les chasser. Ces petits animaux me sont attachés, & il y a si long-tems que je n'ai d'autre compagnie. . . . Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politesse de me céder aujourd'hui une place que je dois occuper. Voyez, Monsieur, lui répondit Haria.

Sindor employa d'abord les voies de douceur, & supplia Zinzoline de se retirer dans un coin. Mais l'animal indocile se mit à gronder; l'alarme se répandit parmi le reste de la troupe; & le doguin & les gredins aboyerent, comme si on eût égorgé leur maîtresse. Impatient de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, & saisit Médor par la patte. Médor, le fidele Médor, abandonné de ses alliés, avoit tenté de réparer cette perte par les avantages du poste. Collé sur les cuisses de sa Maîtresse, les yeux enflammés, le poil hérissé, & la gueule béante, il fronçoit le muse, & présentoit à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra plus d'un assaut; & plus d'une fois Médor le repoussa, les doigts pincés, & les manchettes déchirées. L'action avoit duré plus d'un quart-d'heure, avec une opiniâtreté qui n'amusoit qu'Haria, lorsque Sindor recourut au stratagème contre un ennemi qu'il désespéroit de vaincre par la force. Il agaçâ Médor de la main droite. Médor, attentif à ce mouvement, n'aperçut point celui de la gauche, & fut pris par le col. Il fit, pour se dégager, des efforts inouis, mais inutiles. Il fallut aban-

donner le champ de bataille, & céder Haria. Sindor s'en empara, mais non sans effusion de sang. Haria avoit apparemment résolu que la première nuit de ses nocés fût sanglante. Ses animaux firent une fort belle défense, & ne tromperent point son attente.

Voilà, dit Mangogul, un Bijou qui écrivoit la gazette mieux que mon Secrétaire. Sachant alors à quoi s'en tenir sur les gredins, il revint chez la Favorite. » Apprêtez-vous, lui dit-il, du plus loin qu'il l'aperçut, à entendre les ehofes du monde les plus extravagantes. C'est bien pis que les Magots de Palabria. Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, & les rivaux préférés de son mari; & que la mort d'une levrette a brouillé ces gens-là à n'en jamais revenir ?

» Que dites-vous, reprit la Favorite, de rivaux & de chiens ? Je n'entends rien à cela. Je fais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais aussi je connois Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaisances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit sa fortune. Du reste, quelle qu'ait été sa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria est si vénérable, que je voudrois bien que Votre Hauteffe daignât s'expliquer plus intelligiblement.

» Ecoutez, lui répondit Mangogul, & convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis. Il lui fit tout de suite l'histoire d'Haria mot pour mot, comme le Bijou l'avoit racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la première nuit. Cependant, reprenant un air sérieux: » Je ne fais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi.

Je vais prendre en aversion ces animaux, & toutes celles qui en auront; & déclarer à mes femmes que je chasserai la première qui sera soupçonnée de nourrir un gredin «.

» Eh pourquoi, lui répondit le Sultan, étendre ainsi les haines? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes. Ces animaux sont bons pour la chasse, sont nécessaires dans les campagnes, & ont, je ne fais combien d'autres usages, sans compter celui qu'en fait Haria «.

» En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que votre Hauteffe aura peine à trouver une femme sage «.

» Je vous l'avois bien dit, répondi Mangogul; mais ne précipitons rien: vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux effets de ma Bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les secrets ne sont pas dévoilés: & je compte arracher des choses plus importantes aux Bijoux qui me restent à consulter «.

Mirzoza craignoit toujours pour le sien. Le discours de Mangogul la jetta dans un trouble, qu'elle ne fut pas la maîtresse de lui dérober: mais le Sultan qui s'étoit lié par un serment, & qui avoit de la religion dans le fond de l'ame, la rassura de son mieux, lui donna quelques baisers fort tendres, & se rendit à son Conseil, où des affaires de conséquence l'appelloient.

CHAPITRE XXIV.

Onzieme Essai de l'Anneau.

LES PENSIONS.

LE Congo avoit été troublé par des guerres sanglantes, sous les regnes de Kanoglou & d'Er-guebzed: & ces deux Monarques s'étoient immortalisés par les conquêtes qu'ils avoient faites sur leurs voisins. Les Empereurs d'Abex & d'Angôte regarderent la jeunesse de Mangogul & le commencement de son regne, comme des conjonctures favorables pour reprendre les Provinces qu'on leur avoit enlevées. Ils déclarerent donc la guerre au Congo, & l'attaquerent de toutes parts. Le Conseil de Mangogul étoit le meilleur qu'il y eût en Afrique: & le vieux Sambuco & l'Emir Mirzala, qui avoient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remporterent victoires sur victoires, & formerent des Généraux capables de les remplacer; avantage plus important encore que leurs succès.

Grace à l'activité du Conseil, & à la bonne conduite des Généraux, l'ennemi qui s'étoit promis d'envahir l'Empire, n'approcha pas de nos frontieres, défendit mal les siennes, & vit ses Places & ses Provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constants & si glorieux, le Congo s'affoiblissoit en s'aggrandissant: les fréquentes levées de troupes avoient dépeuplé les Villes, & les Campagnes, & les finances étoient épuisées.

Les sieges & les combats avoient été fort meur-

triers : le Grand-Vifir , peu ménager du fang de ses Soldats , étoit accusé d'avoir risqué des batailles qui ne menoiént à rien. Toutes les familles étoient dans le deuil ; il n'y en avoit aucune où l'on ne pleurât un pere , un frere , un ami. Le nombre des Officiers tués avoit été prodigieux , & ne pouvoit être comparé qu'à celui de leurs veuves , qui follicitoient des pensions. Les cabinets des Ministres en étoient affaillis. Elles accabloient le Sultan même de placets , où le mérite & les services des morts , la douleur des veuves , la triste situation des enfans , & les autres motifs touchans n'étoient pas oubliés. Rien ne paroissoit plus juste que leurs demandes : mais sur quoi affeoir des pensions qui montoient à des millions ?

Les Ministres , après avoir épuisé les belles paroles , & quelquefois l'humeur & les brusqueries , en étoient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire ; mais il y avoit une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avoit pas un fol.

Mangogul ennuyé des faux raisonnemens de ses Ministres , & des lamentations des veuves , rencontra l'expédient qu'on cherchoit depuis si longtems. » Messieurs , dit-il à son Conseil , il me semble qu'avant d'accorder des pensions , il seroit à propos d'examiner si elles sont légitimement dues... Ce examen , répondit le grand Sénéchal , sera immense & d'une discussion prodigieuse. Cependant , comment résister aux cris & à la poursuite de ces femmes , dont vous êtes , Seigneur , le premier excédé. » Cela ne sera pas aussi difficile que vous pensez , Monsieur le Sénéchal , repliqua le Sultan ; & je vous promets que demain à midi tout sera terminé , selon les loix de l'équité la plus exacte. Faites-les seulement entrer à mon audience , à neuf heures «.

On sortit du Conseil : le Sénéchal rentra dans son bureau , rêva profondément , & minuta le placard suivant , qui fut , trois heures après , imprimé , publié à son de trompe , & affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN,

Et Monseigneur le Grand Sénéchal.

Nous , Bec d'Oïson , Grand - Sénéchal du Congo , Vifir du premier Banc , Porte-Queue de la Grande Manimonbanda , Chef & Surintendant des Balayeurs du Divan ; savoir faisons , que demain , à neuf heures du matin , le magnanime Sultan donnera audience aux Veuves des Officiers tués à son service , pour , sur le vu de leurs demandes , ordonner ce que de raison. En notre Sénéchallerie , le douze de la Lune de Rébeg , l'an 14720000009.

Toutes les Désolées du Congo , & il y en avoit beaucoup , ne manquent pas de lire l'Affiche , ou de l'envoyer lire par leurs laquais ; & moins encore de se trouver à l'heure marquée , dans l'antichambre de la Salle du Trône. » Pour éviter le tumulte , qu'on ne fasse entrer , dit le Sultan , que six de ces Dames à la fois. Quand nous les aurons écoutées , on leur ouvrira la porte du fond , qui donne sur mes cours extérieures. Vous , Messieurs , soyez attentifs ; & prononcez sur leurs demandes «.

Cela dit , il fit signe au premier Huissier Audiencier ; & les six qui se trouverent les plus voisines de la porte , furent introduites. Elles en-

trèrent en long habit de deuil, & saluerent profondément sa Hauteffe : Mangogul s'adressa à la plus jeune & la plus jolie. Elle le nommoit Isec, » Madame, lui dit-il, y a-t-il long-tems que vous avez perdu votre mari ? Il y a trois mois, Seigneur, répondit Isec en pleurant. Il étoit Lieutenant-Général au service de votre Hauteffe. Il a été tué à la dernière Bataille, & six enfans sont tout ce qui me reste de lui. . . De lui ? interrompit une voix, qui, pour venir d'Isec, n'avoit pas tout-à-fait le même son que la sienne ? Madame fait mieux qu'elle ne dit. Ils ont tous été commencés & terminés par un jeune Bramine, qui la venoit consoler, tandis que Monsieur étoit en campagne ».

On devine aisément d'où partoît la voix indiscrete, qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma. » Madame est sujette aux vapeurs, dit tranquillement Mangogul : qu'on la transporte dans un appartement du Serrail, & qu'on la secoure » Puis, s'adressant tout de suite à Phénice : » Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'étoit-il pas Pacha ? » Oui, Seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante. » Et comment l'avez-vous perdu ? . . . Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la dernière campagne. . . » Des fatigues de la dernière campagne ! reprit le Bijou de Phénice. Allez, Madame, votre mari a rapporté du camp une santé ferme & vigoureuse ; & il en jouiroit encore, si deux ou trois Baladins, vous m'entendez, & songez à vous. Ecrivez, dit le Sultan, que Phénice demande une pension, pour les bons services qu'elle a rendus à l'Etat & à son époux.

Une troisième fut interrogée sur l'âge & le nom de

de son mari, qu'on disoit mort à l'Armée, de la petite vérole. . . » De la petite vérole ! dit le Bijou : en voilà bien d'un autre. Dites, Madame, de deux bons coups de cimeterre, qu'il a reçus du Sangiac Cavagli, parce qu'il trouvoit mauvais que l'on dit que son fils aîné ressembloit au Sangiac comme deux gouttes d'eau : & Madame fait aussi-bien que moi, ajouta le Bijou, que jamais ressemblance ne fut mieux fondée ».

La quatrième alloit parler sans que Mangogul l'interrogeât, lorsqu'on entendit, par son Bijou, s'écrier, que, depuis dix ans que la guerre duroit, elle avoit assez bien employé son tems ; que deux Pages, & un grand coquin de laquais avoient suppléé à son mari ; & qu'elle destinoit sans doute la pension qu'elle sollicitoit, à l'entretien d'un Acteur de l'Opéra-Comique.

Une cinquième s'avança avec intrépidité, & demanda, d'un ton assuré, la récompense des services de feu Monsieur son époux, Aga des Janissaires, qui avoit laissé la vie sous les murs de Matatras. Le Sultan tourna sa bague sur elle, mais inutilement. Son Bijou fut muet. Il faut avouer, dit l'Auteur Africain qui l'avoit vue, qu'elle étoit si laide, qu'on eût été fort étonné que son Bijou eût eu quelque chose à dire.

Mangogul en étoit à la sixième, & voici les propres mots de son Bijou : » Vraiment, Madame a bonne grâce, dit-il, en parlant de celle dont le Bijou avoit obstinément gardé le silence, de solliciter des pensions, tandis qu'elle vit de la Poule ; qu'elle tient chez elle un breland, qui lui donne plus de trois mille sequins par an ; qu'on y fait de petits soupers aux dépens des joueurs ; & qu'elle a reçu six cents sequins d'Osman, pour

m'attirer à un de ces soupers, où le traître d'Osman «

On fera droit sur vos demandes, Mesdames, leur dit le Sultan : vous pouvez sortir à présent. Puis, adressant la parole à ses Conseillers, il leur demanda s'ils ne trouveroient pas ridicule d'accorder des pensions à une foule de petits bâtards de Bramines & d'autres, & à des femmes qui s'étoient occupées à déshonorer de braves gens qui étoient allés chercher de la gloire à son service, aux dépens de leur vie.

Le Sénéchal se leva, répondit, péroré, résuma, & opina obscurément, à son ordinaire. Tandis qu'il parloit, Nec, revenue de son évanouissement, & furieuse de son aventure ; mais qui, n'attendant point de pension, eût été désespérée qu'une autre en obtint une, ce qui seroit arrivé, selon toute apparence, rentra dans l'anti-chambre, glissa dans l'oreille à deux ou trois de ses amies, qu'on ne les avoit rassemblées que pour entendre à l'aise jaser leurs Bijoux ; qu'elle-même, dans la salle d'audience, en avoit oui un débiter des horreurs ; qu'elle se garderoit bien de le nommer ; mais qu'il faudroit être folle pour s'exposer au même danger.

Cet avis passa de main en main, & dispersa la foule des Veuves. Lorsque l'Huissier ouvrit la porte pour la seconde fois, il ne s'en trouva plus. » Eh bien, Sénéchal, me croirez-vous une autre fois, dit Mangogul, instruit de la défection, à ce bon homme, en lui frappant sur l'épaule ? Je vous avois promis de vous délivrer de toutes ces pleureuses, & vous en voilà quitte. Elles étoient pourtant très-assidues à vous faire leur cour, malgré vos quatre-vingts ans sonnés. Mais quelques prétentions que vous y puissiez avoir, car je

connois la facilité que vous aviez d'en former vis-à-vis de ces Dames, je compte que vous me ferez gré de leur évasion. Elles vous donnoient plus d'embarras que de plaisir «.

L'Auteur Africain nous apprend, que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo ; & que c'est par cette raison que le Gouvernement y est si réservé à accorder des pensions. Mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'Anneau de Cucufa, comme on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXV.

Douzième Essai de l'Anneau.

QUESTION DE DROIT.

LE Viol étoit sévèrement puni dans le Congo ; or, il en arriva un très-célebre sous le regne de Mangogul. Ce Prince, à son avènement à la Couronne, avoit juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime : mais quelque sévères que soient les Loix, elles n'arrêtent guere ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable étoit condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avoit péché : opération cruelle, dont il perissoit ordinairement ; celui qui la faisoit, y prenant moins de précaution que Petit.

Kerfael, jeune-homme de naissance, languissoit depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune & jolie, étoit sa Lucrece & son accusatrice. Ils

avoient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignoroit : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvoit point à redire. Ainsi, le Public auroit eu mauvaise grace de se mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kerfael s'attacha à une Danseuse de l'Opéra de Banza, & négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il vouloit que sa retraite fût décente, ce qui l'obligeoit à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, de cet abandon, médita sa vengeance, & profita de ce reste d'affiduité pour perdre son infidèle.

Un jour que le commode époux les avoit laissés seuls, & que Kerfael, ayant déceint son cimenterre, tâchoit d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux Amans, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme alarmée ; celle-ci, les yeux égarés, & mettant en cinq ou six coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayans, & appella à son secours son époux & ses domestiques, qui accoururent, & devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disoit avoir reçue de Kerfael, en montrant le cimenterre, » que l'infame a levé dix fois sur ma tête, ajoutoit-elle, pour me soumettre à ses desirs ».

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut, ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit, & il fut conduit en prison, & abandonné aux poursuites de la Justice & du Cadilesker.

Les Loix ordonnoient que Fatmé seroit visitée. Elle le fut donc, & le rapport des Matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avoient un Protocole pour constater l'état d'une femme violée, & toutes les conditions requises concou-

rent contre Kerfael. Les Juges l'interrogerent ; Fatmé lui fut confrontée, on entendit les témoins. Il avoit beau protester de son innocence, nier le fait, & démontrer, par le commerce qu'il avoit entretenu plus de deux ans avec son accusatrice, que ce n'étoit pas une femme qu'on violât. La circonstance du cimenterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kerfael à la vue de l'époux & des domestiques, toutes ces choses formoient, selon les Juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenoit pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, & soutenoit que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'étoit jamais relâchée, avoit sans doute poussé Kerfael à lui arracher de force ce qu'il avoit désespéré d'obtenir par séduction. Le Procès-verbal des Duegnes étoit encore une pièce terrible. Il ne falloit que le parcourir, & le comparer avec les dispositions du Code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kerfael. Il n'attendoit son salut, ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille, & les Magistrats avoient fixé le Jugement définitif de son Procès au treize de la Lune de Rébeg. On l'avoit même annoncé au Peuple à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, & partagea long-tems les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avoient jamais eu à redouter le viol, alloient criant que l'attentat de Kerfael étoit énorme ; que, si l'on n'en faisoit un exemple sévère, l'innocence ne seroit plus en sûreté ; & qu'une honnête femme risqueroit d'être insultée jusqu'aux pieds des Autels. Puis, elles citoient des occasions où de petits audacieux avoient osé attaquer la vertu de plusieurs Dames

respectables: les détails ne laissoient aucun doute que les Dames respectables dont elles parloient, n'étoient elles-mêmes; & tous ces propos se tenoient avec des Bramines moins innocens que Kerfael, & par des Dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifiants.

Les Petits-Maitres, au contraire, & même quelques Petites-Maitresses avançoient que le viol étoit une chimere; qu'on ne se rendoit jamais que par capitulation; & que, pour peu qu'une place fût défendue, il étoit de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venoient à l'appui des raisonnemens: les femmes en connoissoient, les Petits-Maitres en créoient, & l'on ne finissoit point de citer des femmes qui n'avoient point été violées. » Le pauvre Kerfael! disoit-on: de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la petite Bimbrequette? c'étoit le nom de la Danseuse; que ne s'en tenoit-il à Fatmé? Ils étoient au mieux, & l'époux les laissoit aller leur chemin, que c'étoit une bénédiction. . . . Les Sorcières de Matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutoit-on, & n'y ont vu goutte; car, qui est-ce qui voit clair là? Et puis Messieurs les Sénateurs vont le priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point autorisées. . . . Si cette exécution a lieu, interrompoit un autre, je me fais Fri-Maçon «.

Mirzôza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul, qui plaisantoit de l'état futur de Kerfael, que si les Loix parloient contre Kerfael, le bon sens déposoit contre Fatmé. » Il est inoui, d'ailleurs, ajoutoit-elle, que, dans un Gouvernement sage, on s'arrête tellement à la

lettre des Loix, que la simple allégation d'une accusatrice suffise pour mettre en péril la vie d'un Citoyen. La réalité d'un viol ne sauroit être trop bien constatée; & vous conviendrez, Seigneur, que ce fait est du moins autant de la compétence de votre Anneau, que de vos Sénateurs. Il seroit assez singulier que les Matrones en fussent sur cet article plus que les Bijoux mêmes. Jusqu'à présent, Seigneur, la Baguette de votre Hauteffe n'a presque servi qu'à satisfaire votre curiosité. Le Génie, dont vous la tenez, ne se feroit-il point proposé de fin plus importante? Si vous l'employiez à la découverte de la vérité, & au bonheur de vos Sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offensât? Essayez. Vous avez en main un moyen infailible de tirer de Fatmé l'aveu de son crime, ou la preuve de son innocence «. Vous avez raison, reprit Mangogul, & vous allez être satisfaite «.

Le Sultan partit sur le champ; il n'y avoit pas de tems à perdre, car c'étoit le 12 au soir de la Lune de Rébeg, & le Sénat devoit prononcer le 13. Fatmé venoit de se mettre au lit, ses rideaux étoient entr'ouverts. Une bougie de nuit jettoit sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au Sultan, malgré l'agitation violente qui la défiguroit. La compassion & la haine, la douleur & la vengeance, l'audace & la honte, se peignoient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédoient dans son cœur. Elle pouffoit de profonds soupirs, versoit des larmes, les essuyoit, en répandoit de nouvelles, restoit quelques momens la tête abattue & les yeux baissés, les relevoit brusquement, & lançoit vers le Ciel des regards furieux. Cependant, que faisoit Mangogul? Il se parloit à lui-même, & se disoit tout bas: » voilà tous les symp-

tômes du désespoir. Son ancienne tendresse pour Kerfael s'est réveillée dans toute sa violence. Elle a perdu de vue l'offense qu'on lui a faite ; & elle n'envisage plus que le supplice réservé à son Amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal Anneau, & son Bijou s'écria vivement.

» Encore douze heures, & nous serons vengés. . . . Il périra, le traître, l'ingrat, & son sang versé « Fatmé, effrayée du mouvement extraordinaire qui se passoit en elle, & frappée de la voix sourde de son Bijou, y porta les deux mains, & se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'Anneau puissant continuoît d'agir ; & l'indocile Bijou, repoussant tout obstacle, ajouta : » Oui, nous serons vengés. O toi qui m'as trahie, malheureux Kerfael, meurs ! & toi, qu'il m'a préférée, Bimbrelouque, désespere-toi . . . Encore douze heures ! Ah ! que ce tems va me paroître long. Hâtez-vous, doux momens, où je verrai le traître, l'ingrat Kerfael sous le fer des bourreaux, son sang couler. . . Ah ! malheureuse, qu'ai-je dit ? . . . Je verrois sans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrois le couteau funeste levé. . . . Ah ! loin de moi cette cruelle idée. . . Il me hait, il est vrai ; il m'a quitté pour Bimbrelouque ; mais, peut-être qu'un jour. . . que dis-je, peut-être ? . . . l'amour le ramènera sans doute sous ma loi. Cette petite Bimbrelouque est une fantaisie qui lui passera : il faut qu'il reconnoisse tôt ou tard l'injustice de sa préférence, & le ridicule de son nouveau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras ton Kerfael. Oui, tu le reverras. Leve-toi promptement, cours, vole détourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop tard ? . . . Mais, où courrai-je, lâche que je suis ! Les mépris de Kerfael ne m'an-

noncent-ils pas qu'il m'a quittée sans retour. Bimbrelouque le possède, & c'est pour elle que je le conservois. Ah ! qu'il périsse plutôt de mille morts ! S'il ne vit plus pour moi, que m'importe qu'il meure ? . . . Oui, je le sens, mon courroux est juste. L'ingrat Kerfael a mérité toute ma haine. Je ne me repens plus de rien. J'avois tout fait pour le conserver, je ferai tout pour le perdre. Cependant, un jour plus tard, & ma vengeance étoit trompée. Mais son mauvais Génie me l'a livré au moment même qu'il m'échappoit. Il est tombé dans le piège que je lui préparois. Je le tiens. Le rendez-vous où je scus l'attirer, étoit le dernier que tu me destinois : mais, tu n'en perdras pas si-tôt la mémoire. . . Avec quelle adresse tu fus l'amener où tu le voulois, Fatmé ! Que ton désordre fut bien préparé ! Tes cris, ta douleur, tes larmes, ton embarras, tout, jusqu'à ton silence, a proscrit Kerfael. Rien ne peut le soustraire au destin qui l'attend. Kerfael est mort. . . Tu pleures, malheureuse ! Il en aimoit une autre, que t'importe qu'il vive « ?

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce discours : il retourna sa bague ; & tandis que Fatmé reprenoit ses esprits, il revola chez la Sultane. » Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous entendu ? Kerfael est-il toujours coupable, & la chaste Fatmé « ? . . . » Dispensez-moi, je vous prie, répondit le Sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre. Qu'une femme irritée est à craindre ! Qui croiroit qu'un corps formé par les Graces, renfermât quelquefois un cœur pétri par les Furies ? Mais le Soleil ne se couchera pas demain sur mes Etats, qu'ils ne soient purgés d'un monstre plus dangereux que ceux qui naissent dans mes déserts «.

Le Sultan fit appeller aussi-tôt le grand Sénéchal, & lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kerfael dans un des appartemens du Serrail, & d'annoncer au Sénat que sa Hauteffe se réservoit la connoissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le Sultan, accompagné du Sénéchal & d'un Effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, & y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, & conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites, on introduisit Kerfael. Il n'attendoit que la mort : il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisans dirent, qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il étoit menacé de perdre en eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en étoit. Il se prosterna respectueusement devant sa Hauteffe. Mangogul lui fit signe de se relever ; &, lui tendant la main : » Vous êtes innocent, lui dit-il ; soyez libre. Rendez grâces à Brama de votre salut. Pour vous dédommager des maux que vous avez soufferts, je vous accorde deux mille sequins de pension sur mon trésor, & la première Commanderie vacante dans l'Ordre de Crocodile «.

Plus on répandoit de grâces sur Kerfael, plus Fatmé craignoit le supplice. Le grand Sénéchal opinoit à la mort par la Loi, *Si femina ff. vi C. calumniatrix*. Le Sultan inclinoit pour la prison perpétuelle. Mirzoza, trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugemens, & trop d'indulgence dans l'autre, condamna le Bijou de Fatmé au cadénat. L'instrument Florentin lui fut appliqué publiquement, & sur l'échaffaud même dressé pour

l'exécution de Kerfael. Elle passa delà dans une maison de force, avec les matrones qui avoient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

CHAPITRE XXVI.

Métaphysique de Mirzoza.

LES AMES.

TANDIS que Mangogul interrogeoit les Bijoux d'Haria, des Veuves & de Fatmé, Mirzoza avoit eu tout le tems de préparer sa leçon de Philosophie. Une soirée, que la Manimonbanda faisoit ses dévotions, qu'il n'y avoit, ni tables de jeu, ni cercle chez elle, & que la Favorite étoit presqu' sûre de la visite du Sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, & l'autre sur ses épaules, passa ses deux bras par les fentes, se coiffa de la perruque du Sénéchal de Mangogul, & du bonnet quarré de son Chapelain ; & se crut habillée en Philosophe, lorsqu'elle se fut déguisée en chauve-fouris.

Sous cet équipage, elle se promenoit en long & en large dans ses appartemens, comme un Professeur du College-Royal, qui attend des Auditeurs. Elle affectoit jusqu'à la physionomie sombre & réfléchie d'un Savant qui médite. Mirzoza ne conserva pas long-tems ce sérieux forcé. Le Sultan entra avec quelques-uns de ses Courtisans, & fit une révérence profonde au nouveau Philosophe, dont la gravité déconcerta celle de son Auditoire, & fut, à son tour, déconcertée par les éclats de rire qu'elle avoit excités. » Madame, lui dit Man-

gogul, n'aviez-vous pas assez d'avantage du côté de l'esprit & de la figure, sans emprunter celui de la robe? Vos paroles auroient eu, sans elle, tout le poids que vous leur eussiez désiré». Il me paroit, Seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la respectez guere cette robe, & qu'un Disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître. » Je m'apperçois, repliqua le Sultan, que vous avez déjà l'esprit & le ton de votre nouvel état. Je ne fais à présent nul doute, que votre capacité ne réponde à la dignité de votre ajustement, & j'en attends la preuve avec impatience«. . . Vous ferez fatigues dans la minute, répondit Mirzoza, en s'asseyant au milieu d'un grand canapé. Le Sultan & les Courtisâns se placèrent autour d'elle, & elle commença.

» Les Philosophes de Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de votre Hauteffe, ne l'ont-elle jamais entretenue de la nature de l'Âme? Oh, très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systêmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; & sans un sentiment intérieur, qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matiere, ou j'en aurois nié l'existence, ou je l'aurois confondue avec le corps. Entrepréndriez-vous de nous débrouiller ce chaos? »

» Je n'ai garde, reprit Mirzoza, & j'avoue que je ne suis pas plus avancée, de ce côté-là, que vos Pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux & moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matiere, & qu'ils la tiennent pour démontrée; mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances? »

» Non, dit Mangogul, tous convenoient assez

généralement qu'elle réside dans la tête, & cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; & l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle; ou qu'il manque de tête.

» Voilà donc, reprit la Sultane, où se réduisent vos longues études & toute votre Philosophie, à supposer un fait, & à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier Géographe, si, présentant à votre Hauteffe la Carte de ses Etats, il avoit mis l'Orient à l'Occident; ou le Nord au Midi? »

» C'est une erreur trop grossiere, répondit Mangogul, & jamais Géographe n'en a commis une pareille.

» Cela peut être, continua la Favorite; & en ce cas, vos Philosophes ont été plus mal-adroits que le Géographe le plus mal-aderoit ne peut l'être. Ils n'avoient point un vaste Empire à lever: il ne s'agissoit point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'étoit question que de descendre en eux-mêmes, & d'y marquer le vrai lieu de leur Âme. Cependant ils ont mis l'Est à l'Ouest, ou le Sud au Nord. Ils ont prononcé que l'Âme est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent, sans qu'elle ait habité ce séjour, & que sa première résidence est dans les pieds.

» Dans les pieds! interrompit le Sultan; voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue.

» Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; & ce sentiment, qui vous paroît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé; au contraire, de tous ceux que vous admettez comme vrais, & qu'on reconnoît pour faux en les approfondissant. Votre Hauteffe convenoit avec moi,

tout-à-l'heure, que l'existence de notre Ame n'étoit fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendoit à elle-même; & je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'Ame dans le lieu que je lui assigne «.

C'est où nous vous attendons, dit Mangogul.

» Je ne demande point de grâces, continua-t-elle, & je vous invite tous à me proposer vos difficultés. Je vous disois donc que l'Ame fait sa première résidence dans les pieds; que c'est-là qu'elle commence à exister, & que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait, & je vais peut-être jeter les premiers fondemens d'une Métaphysique expérimentale «.

» Nous avons tous éprouvé, dans l'enfance, que l'Ame assoupie reste, des mois entiers, dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, & les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'Ame cherche à se détendre, & à se réveiller : c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premières fonctions; c'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête & ses bras sont immobiles dans le sein de sa mere; mais ses pieds s'allongent, se replient, & manifestent son existence & ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendroient la tête, le corps & les bras? Ils ne fortiroient jamais de leur prison, s'ils n'étoient aidés par les pieds; ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, & qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la Nature; & lorsque quelque membre veut se mêler de commander, & que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers, & Dieu sait ce

qui en arrive quelquefois à la mere & à l'enfant «.

» L'enfant est-il né? c'est encore dans les pieds que se font les principaux mouvemens. On est contraint de les assujettir, & ce n'est jamais sans quelque indocilité de leur part. La tête est un bloc, dont on fait tout ce qu'on veut; mais les pieds sentent, secouent le joug, & semblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte «.

» L'enfant est-il en état de se soutenir? les pieds font mille efforts pour se mouvoir; ils mettent tout en action; ils commandent aux autres membres; & les mains obéissantes, vont s'appuyer contre les murs, & se portent en avant pour prévenir les chûtes, & faciliter l'action des pieds «.

» Où se tournent toutes les pensées d'un enfant, & quels sont ses plaisirs, lorsqu'affermi sur ses jambes, ses pieds ont acquis l'habitude de se mouvoir? c'est de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de sauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît; c'est pour nous une marque d'esprit; & nous augurons qu'un enfant ne fera qu'un stupide, lorsque nous le voyons indolent & morne. Voulez-vous contrister un enfant de quatre ans? Asséyez-le pour un quart-d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaises, l'humeur & le dépit le saisiront. Aussi ne sont-ce pas seulement ses jambes que vous privez d'exercice, c'est son Ame que vous tenez captive «.

» L'Ame reste dans les pieds jusqu'à l'âge de deux ou trois ans : elle habite les jambes à quatre : elle gagne les genoux & les cuisses à quinze. Alors on aime la danse, les armes, les courses, & les autres violens exercices du corps. C'est la passion dominante de tous les jeunes gens, & c'est la fureur de quelques-uns. Quoi! l'Ame ne résideroit pas

dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, & où elle éprouve ses sensations les plus agréables ? Mais si sa résidence varie dans l'enfance & dans la jeunesse, pourquoi ne varieroit-elle pas pendant toute la vie ?

Mirzoza avoit prononcé cette tirade avec une rapidité qui l'avoit essoufflée. Selim, un des Favoris du Sultan, profita du moment qu'elle reprenoit haleine, & lui dit : « Madame, je vais user de la liberté que vous avez accordée de vous proposer ses difficultés. Votre système est ingénieux, & vous l'avez présenté avec autant de grace que de netteté ; mais je n'en suis pas séduit au point de le croire démontré. Il me semble qu'on pourroit vous dire, que dans l'enfance même, c'est la tête qui commande aux pieds, & que c'est de là que partent les esprits ; qui, se répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres membres, les arrêtent ou les meuvent, au gré de l'Âme assise sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner de la sublime Porte les ordres de sa Hauteffe, qui font agir tous ses sujets ».

« Sans doute, repliqua Mirzoza ; mais on me diroit une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrois que par un fait d'expérience. On n'a, dans l'enfance, aucune certitude que la tête pense ; & vous-même, Seigneur, qui l'avez si bonne, & qui, dans vos plus tendres années, passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour lors ? Mais vous pourriez bien assurer, que quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos Gouvernantes, c'étoit alors les pieds qui gouvernoient la tête ».

« Cela ne conclut rien, dit le Sultan. Sélim étoit vif, & mille enfans le sont de même. Ils ne réfléchissent point ; mais ils pensent ; le tems s'écoule, la

la

la mémoire des choses s'efface, & ils ne se souviennent plus d'avoir pensé ».

« Mais par où pensoient-ils ? repliqua Mirzoza ; car c'est-là le point de la question ».

« Par la tête, répondit Sélim ».

« Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, repliqua la Sultane. Laissez-là votre lanterne foudue ; dans laquelle vous supposez une lumière qui n'apparoît qu'à celui qui la porte : écoutez mon expérience, & convenez de la vérité de mon hypothèse. Il est si constant que l'Âme commence par les pieds son progrès dans le corps, qu'il y a des hommes & des femmes en qui elle n'a jamais monté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légèreté de Nini & le vol de Saligo : répondez-moi donc sincèrement. Croyez-vous que ces créatures aient l'Âme ailleurs que dans les jambes ? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer & Zélindor, la tête est soumise aux pieds ? La tentation continuelle d'un danseur, c'est de se considérer les jambes. Dans tous ses pas, l'œil attentif fuit la trace du pied, & la tête s'incline respectueusement devant les pieds, ainsi que devant sa Hauteffe ses invincibles Pachas ».

« Je conviens de l'observation, dit Sélim ; mais je nie qu'elle soit générale ».

« Aussi ne prétends-je pas, repliqua Mirzoza, que l'âme se fixe toujours dans les pieds. Elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore ; mais je soutiens que les autres membres sont toujours subordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie selon l'âge, le tempérament, les conjonctures ; & de là naissent la différence des goûts, la diversité des inclinations, & celle des caractères. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe ? Et la multitude

des phénomènes auxquels il s'étend, ne prouve-t-elle pas sa certitude ? »

» Madame, lui répondit Sélim, si vous en faifiez l'application à quelques-uns, nous en recevriions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore. «

» Très-volontiers, repliqua Mirzoza, qui commençoit à sentir ses avantages. Vous allez être satisfait : suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est nôtre philosophie, à nous autres femmes ; & vous l'entendez presque aussi-bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans, l'ame occupe les pieds & les jambes ; mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis, ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un Précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, & la conduire dans le cerveau où elle se métamorphose communément en mémoire, & presque jamais en jugement. C'est le sort des enfans de Collège. Pareillement, s'il arrive qu'une Gouvernante imbécille se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connoissances, & néglige le cœur & les mœurs, l'ame vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux ; & son élève n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'ame occupe le Bijou, & ne s'en écarte jamais.

La femme galante, celle dont l'ame est tantôt dans le Bijou, & tantôt dans les yeux.

La femme tendre, celle dont l'ame est habituellement dans le cœur ; mais quelquefois aussi dans le Bijou.

La femme vertueuse, celle dont l'ame est tan-

tôt dans la tête, tantôt dans le cœur ; mais jamais ailleurs.

Si l'ame se fixe dans le cœur, elle formera les caractères sensibles, compatissans, vrais, généreux. Si quittant le cœur, pour n'y plus revenir, elle se relogie dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes & cruels.

La classe de ceux en qui l'ame ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des Petits-Maitres, des Coquettes, des Musiciens, des Poètes, des Romanciers, des Courtisans, & de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Ecoutez raisonner ces êtres, & vous connoîtrez sur le champ des ames vagabondes, qui se ressentent des différens climats qu'elles habitent. «

» S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités. Nos Sages tiennent toutefois pour constant, qu'elle n'a rien produit en vain. «

» Laissons-là vos Sages & leurs grands mots, répondit Mirzoza ; & quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, & nous en apprendrons qu'elle a placé l'ame dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête & le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus & le séjour de la vérité ; mais le plus souvent, elle s'arrête en chemin, & préfère un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah ! s'il m'étoit donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirois, par un spectacle bien étrange : en un moment, j'ôtterois à chaque ame les parties de sa demeure qui lui sont

superflues, & vous verriez chaque personne caractérisée par celle qui lui resteroit. Ainsi, les Danseurs seroient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les Chanteurs à un gosier; la plupart des femmes à un Bijou; les Héros & les Spadassins à une main armée; certains Savans à un crâne sans cervelle: il ne resteroit à une Joueuse, que deux bouts de mains, qui agiteroient sans cesse des cartes; à un Glouton, que deux mâchoires toujours en mouvement; à une Coquette, que deux yeux; à un Débauché, que le seul instrument de ses passions: les Ignorans & les Parresseux seroient réduits à rien.

» Pour peu que vous laissassiez de mains aux femmes, interrompit le Sultan, ceux que vous réduiriez au seul instrument de leurs passions, seroient courus. Ce seroit une chasse plaisante à voir; & si l'on étoit par-tout ailleurs aussi avide de ces oiseaux que dans le Congo, bientôt l'espèce en seroit éteinte.

» Mais les personnes tendres & sensibles, les amans constans & fideles, de quoi les composeriez-vous? demanda Sélim à la Favorite.

» D'un cœur, répondit Mirzoza; & je fais bien, ajouta-t-elle, en regardant tendrement Mangogul, quel est celui à qui le mien chercheroit à s'unir. Le Sultan ne put résister à ce discours: il s'élança de son fauteuil vers la Favorite. Ses Courtisans disparurent, & la chaire du nouveau Philosophe devint le théâtre de leurs plaisirs: il lui témoigna, à plusieurs reprises, qu'il n'étoit pas moins enchanté de ses sentimens, que de ses discours; & l'équipage philosophique en fut mis en désordre. Mirzoza rendit à ses femmes les jupons noirs, renvoya au Lord Sénéchal son énorme perruque, & à M. l'Abbé son bonnet carré, avec

assurance qu'il seroit sur la feuille, à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit? Une place à l'Académie étoit la moindre récompense qu'il pouvoit espérer; mais malheureusement, il ne favoit que deux ou trois cents mots, & n'avoit jamais pu parvenir à en composer deux Ritournelles.

CHAPITRE XXVII.

Suite de la Conversation précédente.

MANGOGUL étoit le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza sans l'avoir interrompue. Comme il contredisoit assez volontiers, elle en fut étonnée. » Le Sultan admettoit-il mon système d'un bout à l'autre? se disoit-elle à elle-même. Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'auroit-il trouvé trop mauvais, pour daigner le combattre? Cela pourroit être. Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent, d'accord; mais ce ne sont pas non plus les plus fausses; & je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal.

Pour sortir de ce doute, la Favorite se détermina à questionner Mangogul. » Eh bien, Prince, lui dit-elle, que pensez-vous de mon système? Il est admirable, lui répondit le Sultan. Je n'y trouve qu'un seul défaut. » Et quel est ce défaut? lui demanda la Favorite. C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudroit, en suivant vos idées, que nous eussions tous des ames; or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposi-

tion. J'ai une ame : voilà un animal qui se conduit, la plupart du tems, comme s'il n'en avoit point; & peut-être encore n'en a-t-il point, lors même qu'il agit comme s'il en avoit une. Mais il a un nez fait comme le mien; je sens que j'ai une ame, & que je pense; donc cet animal a une ame, & pense aussi de son côté. Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, & il y en a tout autant qu'il est impertinent.

» J'avoue, dit la Favorite, qu'il n'est pas toujours évident que les autres pensent. Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas. Mais ce seroit, ce me semble, aller bien vite; reprit Mirzoza, que d'en conclure, qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne penseront jamais. On n'est point toujours une bête, pour l'avoir été quelquefois; & Votre Hautesse

Mirzoza craignant d'offenser le Sultan, s'arrêta-là tout court. » Achevez, Madame, lui dit Mangogul, je vous entends, & ma Hautesse n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est-ce pas? Je vous répondrai, que je l'ai faite quelquefois, & que je pardonnois même alors aux autres de me prendre pour telle; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquoient pas, quoiqu'ils n'osassent pas me le dire. Ah! Prince, s'écria la Favorite, si les hommes refusoient une ame au plus grand Monarque du monde, à qui en pourroient-ils accorder une?

» Treve de complimens, dit Mangogul. J'ai déposé, pour un moment, la Couronne & le Sceptre. J'ai cessé d'être Sultan pour être Philosophe; & je puis entendre & dire la vérité. Je vous ai, je crois, donné des preuves de l'un; & vous m'avez injurié, sans m'offenser, & tout à votre aise,

que je n'avois été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'acheve de remplir les devoirs de mon nouveau caractère.

» Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui porte des pieds, des bras, des mains, des yeux & des oreilles, comme j'en ai, possède une ame comme moi; je vous déclare que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, que les trois quarts des hommes & toutes les femmes ne sont que des automates.

» Il pourroit bien y avoir dans ce que vous dites-là, répondit la Favorite, autant de vérité que de politesse.

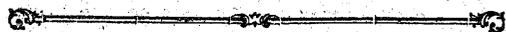
» Oh! dit le Sultan, voilà-t-il pas que Madame se fâche! Et de quoi diable vous avisez-vous de philosopher, si vous ne voulez pas qu'on vous parle vrai? Est-ce dans les écoles qu'il faut chercher la politesse? Je vous ai laissé vos coudées franches: que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous disois donc, que vous êtes toutes des bêtes.

» Oui, Prince; & c'est ce qui vous restoit à prouver, ajouta Mirzoza.

» C'est le plus aisé, répondit le Sultan. Alors, il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites & redites, avec le moins d'esprit & de légèreté qu'il est possible, contre un sexe qui possède au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; & vous ne vous seriez jamais ennuyé de votre vie, si je vous rapportois tous les raisonnemens de Mangogul. Ce Prince, qui ne manquoit pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous en allez juger. » Il est si vrai, morbleu, disoit-il, que la femme n'est qu'un animal, que je gage, qu'en tour-

niant l'Anneau de Cúcufa sur ma jument, je la fais parler comme une femme «.

» Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait, & qu'on fera jamais contre nous «. Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ses ris ne finissoient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience, qui s'étoit présentée à son imagination.



CHAPITRE XXVIII.

Treizieme Essai de l'Anneau.

LA PETITE JUMENT.

JE ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au Lecteur celui de la Sultane Favorite; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grâce de celui de la jument du Sultan. Sa taille étoit médiocre: elle se tenoit assez bien; on lui reprochoit seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avoit le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe sèche, le jarret ferme, & la croupe légère. On lui avoit appris long-tems à danser, & elle faisoit la révérence comme un Président à la messe-rouge. C'étoit en somme une assez jolie bête, douce sur-tout: on la montoit aisément; mais il falloit être excellent Ecuyer, pour n'en être pas défarçonné. Elle avoit appartenu au Sénateur Aaron; mais un beau soir, voilà la petite Quinteuse qui prend le mord aux dents, jette Monsieur le Rapporteur les quatre fers en l'air, & s'enfuit à toute bride dans les haras du Sultan,

emportant sur son dos, selle, bride, harnois, houffes, & caparaffons de prix, qui lui alloient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier Secrétaire Ziguezague. » Ecoutez attentivement, lui dit-il, & écrivez «. A l'instant, il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caraccoller, ruer, volter, en hennissant sous queue. . . . » A quoi pensez-vous? dit le Prince à son Secrétaire: écrivez donc «. . . . Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que Votre Hauteffe commence. . . . » Ma jument, dit Mangogul, vous dictera pour cette fois: écrivez «.

Ziguezague, que cet ordre humilioit trop, à son avis, prit la liberté de représenter au Sultan, qu'il se tiendroit toujours fort honoré d'être son Secrétaire; mais non celui de sa jument. . . . » Ecrivez, vous dis-je, lui réitéra le Sultan «. Prince, je ne puis, repliqua Ziguezague; je ne fais point l'orthographe de ces fortes de mots. . . . Ecrivez toujours, dit encore le Sultan. . . . » Je suis au désespoir de défobéir à Votre Hauteffe, ajouta Ziguezague. Mais. . . . » Mais vous êtes un faquin, interrompit Mangogul, irrité d'un refus si déplacé; fortex de mon Palais, & n'y reparoissez pas «.

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit par son expérience qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des Grands; ou doit laisser ses sentimens à la porte. On appella son second. C'étoit un Provençal, franc, honnête, mais sur-tout défintéressé. Il vola où il crut que son devoir & sa fortune l'appelloient, fit un profond salut au Sultan, un plus profond à sa jument, & écrivit tout ce qu'il plut à la Cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours, aux Archives du

Congo. Ce Prince en fit distribuer sur le champ des copies à tous ses Interpretes & Professeurs en langues étrangères, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'étoit une scene de quelques vieilles Tragédies Grecques, qui lui paroissoit fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'étoit un fragment important de la Théologie des Egyptiens; celui-ci prétendoit que c'étoit l'exorde de l'Oraison funebre d'Annibal en Carthaginois; celui-là assura que la Piece étoit écrite en Chinois, & que c'étoit une priere fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientoient le Sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappella le voyage de Gulliver, & ne douta point qu'un homme qui avoit séjourné aussi long-tems que cet Anglois dans une île où les chevaux ont un Gouvernement, des Loix, des Rois, des Dieux, des Prêtres, une Religion, des Temples & des Autels, & qui paroissoit si parfaitement instruit de leurs mœurs & de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet, Gulliver lut & interpréta tout courant le discours de la jument, malgré les fautes d'écriture dont il fourmilloit. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction, & à l'honneur de son système, que c'étoit un abrégé historique des Amours d'un vieux Pacha à trois queues avec une petite jument, qui avoit été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singulière; mais dont la vérité n'étoit ignorée ni du Sultan, ni d'aucun autre, à la Cour, à Banza, & dans le reste de l'Empire.

CHAPITRE XXIX.

*Le meilleur peut-être, & le moins lu de cette Histoire:
Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la Région des
Hypothesés.*

AH! dit Mangogul, en bâillant & se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais philosophie. Ces conversations sont malsaines. Hier, je me couchai sur des idées creuses; & au lieu de dormir en Sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes Ministres ne travailleront en un an. Vous riez; mais pour vous convaincre que je n'exagere point, & me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnemens m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

Je commençois à m'assoupir, & mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir, à mes côtés, un animal singulier. Il avoit la tête de l'Aigle, les pieds du Griffon, le corps du Cheval, & la queue du Lion. Je le saisis, malgré ses caracoles; & m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussi-tôt il déploya de longues ailes qui partoient de ses flancs, & je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

Notre course avoit été longue, lorsque j'aperçus dans le vague de l'espace un édifice suspendu comme par enchantement. Il étoit vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondemens, car il ne portoit sur rien. Ses colonnes, qui n'avoient

pas un demi-pied de diametre, s'élevoient à perte de vue, & soutenoient des voûtes qu'on ne distinguoit qu'à la faveur des jours dont elles étoient symétriquement percées.

C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre ; car je trouvois moins de hazard à voltiger sur mon Hyppogrife, qu'à me promener sous ce Portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitoient, & par une sécurité remarquable qui regnoit sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, & je confidere ceux qui la faisoient.

C'étoient des vieillards ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint & sans force, & presque tous contrefaits. L'un avoit la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. Celui-ci péchoit par le corps ; celui-là manquoit par les jambes. La plupart n'avoient point de pieds, & n'alloient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisoit tomber, & ils demeuroient à terre, jusqu'à ce qu'il prit envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisoient au premier coup d'oeil. Ils avoient dans la physionomie je ne fais quoi d'intéressant & de hardi. Ils étoient presque nus ; car tout leur vêtement consistoit en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvroit pas la centième partie de leur corps.

Je continue de fendre la presse, & je parviens au pied d'une Tribune à laquelle une grande toile d'araignée servoit de dais. Du reste, sa hardiesse répondoit à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille, & s'y soutenait en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupoit. C'étoit un Vieillard à longue barbe, aussi sec & plus nud qu'aucun de ses

Disciples. Il trempoit dans une coupe pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portoit à sa bouche, & souffloit des bulles à une foule de Spectateurs qui l'environnoient, & qui travailloient à les porter jusqu'aux nues.

« Où suis-je ? me dis-je à moi-même, confus de ces puérités. Que veut dire ce souffleur avec ses bulles, & tous ces enfans décrépits, occupés à les faire voler ? Qui me développera ces choses . . . » ? Les petits échantillons d'étoffes m'avoient encore frappé, & j'avois observé que plus ils étoient grands, moins ceux qui les portoit s'intéressoient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paroîtroit le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étoient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés, que l'art déroboit aux yeux les coutures. Il alloit & venoit dans la foule, s'embarassant assez peu de ce qui s'y passoit. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, & j'allai droit à lui. « Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Et qui sont tous ces gens ? lui demandai-je sans façon . . . Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèses, & ces gens-là sont des systématiques. » Mais par quel hazard, lui repliquai-je, le divin Platon se trouve-t-il ici, & que fait-il parmi ces infernés ? . . . Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit Sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des systemes. » Et à quoi les occupez-vous ? . . . A connoître l'homme, à pratiquer la vertu, & à sacrifier aux Graces . . . Ces occupations sont belles : mais que signifient tous ces petits lambeaux d'étoffes, par lesquels vous ressemblez mieux à des gueux qu'à des Philoso-

phes « ? Que me demandez-vous là, dit-il, en soupirant, & quel souvenir me rappelez-vous ? Ce Temple fut autrefois celui de la Philosophie. Hélas ! que ces lieux sont changés ! La chaire de Socrate étoit dans cet endroit... » Quoi donc ! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avoit-il un chalumeau, & souffloit-il aussi des bulles « ?... Non, non, me répondit Platon : ce n'est pas ainsi qu'il mérita des Dieux le nom du plus sage des hommes. C'est à faire des têtes, c'est à former des cœurs qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, & les beaux jours de la Philosophie passèrent. Ces piéces d'étoffes que ces systématiques mêmes se font honneur de porter, sont des lambeaux de son habit. Il avoit à peine les yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de Philosophie, se jetterent sur sa robe, & la déchirerent. » J'entends, repris-je ; & ces piéces leur ont servi d'étiquette à eux & à leur longue postérité «... Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, & nous restituera la robe de Socrate « ?

Il en étoit à cette exclamation pathétique, lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents, mais assurés. Il avoit la tête petite, le corps menu, les bras faibles & les jambes courtes ; mais tous ses membres grossissoient & s'allongeoient à mesure qu'il s'avançoit. Dans le progrès de ces accroissemens successifs, il m'apparut sous cent formes diverses : je le vis diriger vers le ciel un long télescope ; estimer, à l'aide d'un pendule, la chute des corps ; constater, avec un tube rempli de mercure, la pesanteur de l'air, & le prisme à la main décomposer la lumière. C'étoit alors un énorme géolosse : sa tête touchoit aux cieux, ses pieds se

perdoient dans l'abyme, & ses bras s'étendoient de l'un à l'autre pôle. Il secouoit de la main droite un flambeau, dont la lumière se répandoit au loin dans les airs, éclairoit au fond des eaux, & pénétrait dans les entrailles de la terre. » Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous « ? Reconnoissez l'Expérience, me répondit-il, c'est elle-même. » A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, & les colonnes du Portique des Hypotheses chanceler, ses voûtes s'affaïsser, & son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds. » Fuyons, me dit encore Platon, fuyons : cet édifice n'a plus qu'un moment à durer «. A ces mots, il part, je le suis. Le Colosse arrive, frappe le Portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, & je me réveille.

» Ah ! Prince, s'écria Mirzoza, c'est à faire à vous de rêver. Je serois fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit ; mais à présent que je fais votre rêve, je serois bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu «.

» Madame, lui dit Mangogul, je connois des nuits mieux employées que celles de ce rêve qui vous plaît tant ; & si j'avois été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que n'espérant point vous trouver dans la région des Hypotheses, j'aurois tourné mes pas ailleurs. Je n'aurois point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurois lieu de m'en consoler «.

» Prince, lui répondit Mirzoza, il faut espérer que ce ne fera rien, & qu'un ou deux essais de votre Anneau vous en délivreront «. Il faut voir, dit Mangogul : la conversation dura quelques momens encore entre le Sultan & Mirzoza ; & il ne la quitta que sur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXX.

Quatorzieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU MUET.

DE toutes les femmes qui brilloient à la Cour du Sultan, aucune n'avoit plus de graces & d'esprit que la jeune Eglé, femme du grand Echanfon de sa Hauteffe. Elle étoit de toutes les parties de Maogogul, qui aimoit la légèreté de sa conversation; & comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs & d'amusemens par-tout où Eglé ne se trouvoit point, Eglé étoit encore de toutes les parties des Grands de sa Cour. Bals, Spectacles, Cercles, Festins, petits Soupers, Chasses, Jeux, par-tout on vouloit Eglé, on la rencontroit par-tout: il sembloit que le goût des amusemens la multipliât au gré de ceux qui la desiroient. Il n'est donc pas besoin que je dise, que s'il n'y avoit aucune femme autant souhaitée qu'Eglé, il n'y en avoit point d'aussi répandue.

Elle avoit toujours été poursuivie d'une foule de soupirans; & l'on s'étoit persuadé qu'elle ne les avoit pas tous maltraités. Soit inadvertence, soit facilité de caractère, ses simples politesses ressembloient souvent à des attentions marquées; & ceux qui cherchoient à lui plaire, supposoient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avoit jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique, ni médifante, elle n'ouvroit la bouche que pour dire des choses flatteuses; & c'étoit avec tant d'ame & de vivacité, qu'en

qu'en plusieurs occasions ses éloges avoient fait naître le soupçon qu'elle avoit un choix à justifier, c'est-à-dire, que ce monde dont Eglé faisoit l'ornement & les délices, n'étoit pas digne d'elle.

On croiroit aisément qu'une femme, en qui l'on n'avoit peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devoit point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, & de cruels. Les Dévotes de Banza lui trouverent un air trop libre, je ne fais quoi de dissipé dans le maintien, ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle, en conclurent que ses mœurs étoient au moins équivoques, & le suggèrerent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la Cour ne la traiterent pas plus favorablement. Elles suspecterent les liaisons d'Eglé, lui donnerent des Amans, l'honorèrent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres; on savoit des détails, on citoit des témoins. » Eh bon, se disoit-on à l'oreille, on l'a surpris tête-à-tête avec Melraim dans un des bosquets du grand Parc. Eglé ne manque pas d'esprit, ajoutoit-on; mais Melraim en a trop pour s'amuser de ses discours, à dix heures du soir, dans un bosquet... Vous vous trompez, répondoit un petit-Maitre, je me suis promené cent fois sur la brune avec elle, & je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, savez-vous que Zulémar est assidu à sa toilette... Sans doute, nous le savons, & qu'elle ne fait de toilette que quand son mari est de service chez le Sultan... Le pauvre Célébi, continuoit une autre, sa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette & ces boucles qu'elle a reçues du Pacha Ismaël.... Est-il bien vrai, Madame?.... C'est la vérité pure; je le tiens d'elle-même; mais au nom de Brama;

que ceci ne vous passe point. Eglé est mon amie, & je serois bien fâchée Hélas ! s'écrioit douloureusement une troisième, la pauvre petite créature se perd, de gaieté de cœur : c'est dommage pourtant. Mais aussi vingt intrigues à la fois : cela me paroît fort «.

Les petits-Maîtres ne la ménageoient pas davantage. L'un racontoit une partie de chasse où ils s'étoient égarés ensemble. Un autre dissimuloit, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avoit eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avoit accrochée. Celui-ci faisoit l'éloge de son esprit & de ses charmes, & le terminoit en montrant son portrait, qu'à l'en croire, il tenoit de la meilleure main. » Ce portrait, disoit celui-là, est plus ressemblant que celui dont elle a fait présent à Jénaki «.

Ces discours passèrent jusqu'à son époux. Célébi aimoit sa femme, mais décevoit toute-fois, & sans que personne en eût le moindre soupçon. Il se refusa d'abord aux premiers rapports ; mais on revint à la charge, & de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyans que lui : plus il avoit accordé de liberté à Eglé, plus il eut de soupçon qu'elle en avoit abusé. La jalousie s'empara de son ame. Il commença par gêner sa femme. Eglé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé, qu'elle se sentoît innocente. Sa vivacité, & les conseils de ses bonnes amies la précipiterent dans des démarches inconsiderées, qui mirent toutes les apparences contre elle, & qui pensèrent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque tems dans sa tête mille projets de vengeance, & le fer, & le poison, & le lacet fatal, & se déterminâ pour un supplice plus lent & plus cruel, une retraite dans

ses terres. C'est une mort véritable pour une femme de Cour. En un mot, les ordres sont donnés ; un soir Eglé apprend son sort : on est insensible à ses larmes, on n'écoute plus ses raisons, & la voilà reléguée à quatre-vingt lieues de Banza, dans un vieux Château, où on ne lui laisse pour toute compagnie que deux femmes & quatre Eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-Maîtres oublièrent ses aventures, les femmes lui pardonnèrent son esprit & ses charmes, & tout le monde la plaignit. Mangogul apprit de la bouche même de Célébi les motifs de la terrible résolution qu'il avoit prise contre sa femme, & parut seul l'approuver.

Il y avoit près de six mois que la malheureuse Eglé gémissoit dans son exil, lorsque l'aventure de Kerfael arriva. Mirzoza souhaitoit qu'elle fût innocente ; mais elle n'osoit s'en flatter. Cependant elle dit un jour au Sultan : » Prince, votre Anneau qui vient de conserver la vie à Kerfael, ne pourroit-il pas finir l'exil d'Eglé ? Mais je n'y pense pas : il faudroit pour cela consulter son Bijou, & la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingt lieues d'ici «. Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Eglé ? » Oui, Prince, sur-tout si elle est innocente, dit Mirzoza « ... Vous en faurez des nouvelles avant une heure d'ici, repliqua Mangogul. Ne vous souvient-il plus des propriétés de ma Bague ? ... A ces mots, il passa dans les jardins, tourna son Anneau, & se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitoit Eglé.

Il y découvrit Eglé seule & accablée de douleur : elle avoit la tête appuyée sur sa main ; elle proféroit tendrement le nom de son époux, &

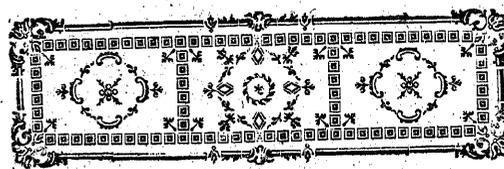
elle arrosoit de ses larmes un gazon sur lequel elle étoit assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son Anneau, & le Bijou d'Eglé dit tristement : » J'aime Célébi «. Le Sultan attendit la fuite : mais la fuite ne venant point, il s'en prit à son Anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Eglé : mais sa peine fut inutile. Le Bijou reprit : » J'aime Célébi «, & s'arrêta tout court. » Voilà, dit le Sultan, un Bijou bien discret. Voyons encore, & ferons-lui de plus près le bouton «. En même tems, il donna à sa Bague toute l'énergie qu'elle pouvoit recevoir, & la tourna subitement sur Eglé : mais son Bijou continua d'être muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompoit que pour répéter ces paroles plaintives : J'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres «.

Mangogul prit son parti, & revint en quinze minutes chez Mirzoza. » Quoi, Prince, lui dit-elle, déjà de retour ? Eh bien, qu'avez-vous appris ? Rapportez-vous matière à nos conversations « ? . . . Je ne rapporte rien, lui répondit le Sultan. . . Quoi ! rien ? . . . Précisément, rien. Je n'ai jamais entendu de Bijou plus taciturne, & n'en ai pu tirer que ces mots : » J'aime Célébi, j'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres. Ah ! Prince, reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous là ? Quelle heureuse nouvelle ! Voilà donc enfin une femme sage. Souffrirez-vous qu'elle soit plus long-tems malheureuse ? » Non, répondit Mangogul : son exil va finir ; mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu ? Eglé est sage : mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi, que je la rappelle à ma Cour, afin qu'elle continue de l'être : cependant, vous serez satisfaite «.

Le Sultan manda sur le champ Célébi, & lui dit, qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Eglé, il les avoit reconnus faux, & qu'il lui ordonnoit de la ramener à la Cour. Célébi obéit, & présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jeter aux pieds de Sa Hauteffe : mais le Sultan l'arrêtant : » Madame ; lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous imputoit. Continuez d'embellir ma Cour ; mais souvenez-vous qu'une jolie femme se fait quelquefois autant de tort par des imprudences que par des aventures «.

Dès le lendemain, Eglé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un souris. Les petits-Maitres redoublèrent auprès d'elle de fadeurs, & les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, & recommencerent de la déchirer.

Fin de la première Partie.



LES

B I J O U X

INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Mangogul avoit-il raison ?

DEPUIS que Mangogul avoit reçu le présent fatal de Cucufa, les ridicules & les vices du sexe étoient devenus la matière éternelle de ses plaisanteries : il ne finissoit pas, & la Favorite en fut souvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui sur Mirzoza, ainsi que sur bien d'autres qu'elle, c'étoit de la mettre en mauvaise humeur, & de jeter de l'aigreur dans ses propos. Alors, malheur à ceux qui l'approchoient ; elle ne distinguoit personne, & le Sultan même n'étoit pas épargné.

» Prince, lui disoit-elle un jour dans un de ces momens fâcheux, vous qui savez tant de choses, vous ignorez peut-être la nouvelle du jour » Et quelle est-elle ? demanda Mangogul . . . » C'est que vous apprenez par cœur, tous les matins, trois pages de Brantome ou d'Ouville : on n'assure

pas de ces deux profonds Ecrivains quel est le préféré... » On se trompe, Madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon, qui... » Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la Favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait de nous, sont si mauffades, qu'il vaudrait encore mieux rechauffer les vieilles. Il y a vraiment de fort bonnes choses dans ce Brantôme : si vous joigniez à ses historiettes trois ou quatre chapitres de Bayle, vous auriez incessamment à vous seul autant d'esprit que le Marquis d'A... & le Chevalier de Mouhi. Cela répandrait dans vos entretiens une variété surprenante. Lorsque vous auriez équipé les femmes de toute pièce, vous tomberiez sur les Pagodes; des Pagodes, vous reviendriez sur les femmes. En vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impies, pour être tout-à-fait amusant.

» Vous avez raison, Madame, lui répondit Mangogul, & je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde & dans l'autre, ne peut trop se méfier de la puissance des Pagodes, de la probité des hommes & de la sagesse des femmes.

» C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque, que cette sagesse, reprit Mirzoza « ?... » Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul.

» Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos Ministres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant efflué les éloges de votre Sénéchal, des Gouverneurs de vos Provinces, de vos Secrétaires, de votre Trésorier, en un mot, de tous vos Officiers, que je suis en état de vous les répéter mot pour mot. Il est étrange que l'objet de votre tendresse soit seul excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

» Et qui vous a dit que cela soit ? repliqua le Sultan. Songez donc, Madame, que vous n'entrez pour rien dans les discours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général... »

» Je ne le conseillerois pas à Madame, ajouta Sélim, qui étoit présent à cette conversation, elle n'y pourroit gagner que des défauts.

» Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les compliments que l'on m'adresse aux dépens de mes semblables. Quand on s'avise de me louer, je voudrais qu'il n'en coûtât rien à personne. La plupart des galanteries qu'on nous débite, ressemblent aux fêtes somptueuses que votre Hauteffe reçoit de ses Pachas; ce n'est jamais qu'à la charge du public.

» Laissons cela, dit Mangogul; mais, en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc, délices de mon ame, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode; quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs meres, & comment on vous coiffe une jolie femme du préjugé, que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison, & s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui, & s'enterrer toute vive; & puis nous sommes si entreprenans, nous autres hommes, & un jeune enfant, sans expérience, est si comblée de se voir entreprise! J'ai prétendu que les femmes sages étoient rares, excessivement rares; & loin de m'en dédire, j'ajouterois volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense.

» Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre sexe pour le déchirer impitoyablement.

» Madame, dit Sélim, sa Hauteſſe, à qui il n'a pas été poſſible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penſer des femmes comme elle fait; & vous qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guere avoir d'autres idées, que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne ſuis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement, à qui les avantages de la vertu ſont connus par expérience, & que la réflexion a éclairées ſur les ſuites ſâcheuſes du défordre; des femmes heureuſement nées, bien élevées, qui ont appris à ſentir leur devoir, qui l'aiment, & qui ne ſ'en écarteront jamais «.

» Sans ſe perdre en raifonnemens, ajouta la Favorite, Eglé, vive, aimable, charmante, n'eſt-elle pas en même-tems un modele de ſageſſe? Prince, vous n'en pouvez douter, & tout Banza le fait de votre bouche. Or, il y a une femme ſage, il peut y en avoir mille «.

» Oh! pour la poſſibilité, dit Mangogul, je ne la diſpute point «.

» Mais ſi vous convenez qu'elles ſont poſſibles, reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'exiſtoient pas «?

» Rien que leurs Bijoux, répondit le Sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'eſt pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe, ſi vous ne l'avez pris à quelque Bramine. Faites appeler le Chapelain de la Manimonbanda, & il vous dira que vous m'avez prouvé l'exiſtence des femmes ſâges, à peu près comme on démontre celle de Brahma en Braminologie. Par hafard n'auriez-vous point fait un cours dans cette ſublime Ecole, avant que d'entrer au Serrail «?

» Point de mauvaiſes plaifanteries, reprit Mirzoza; je ne conclus pas ſeulement de la poſſibi-

lité, je parle d'un fait, d'une expérience «.

» Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience iſolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'eſſais que vous connoiſſez bien; mais je ne veux point ajouter à votre humeur, par une longue contradiction «.

» Il eſt heureux, dit Mirzoza, d'un ton chagrin, qu'au bout de deux heures vous vous laſſiez de me perſécuter «.

» Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages paſſés; & ſi je rencontre, dans la ſuite des épreuves qui me reſtent à tenter, une ſeule femme vraiment & conſtamment ſage «... Que ferez-vous? interrompit vivement Mirzoza «...

» Je publierai, ſi vous voulez, que je ſuis enchanté de votre raifonnement ſur la poſſibilité des femmes ſâges; j'accréditerai votre Logique de tout mon pouvoir, & je vous donnerai mon Château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il eſt orné, ſans en excepter le petit Sapajou en émail, & les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de Madame de Vérue «.

» Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines du Château & du petit Sapajou «.

» Soit, répondit, Mangogul, Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque délai, avant que d'interroger le Bijou d'Eglé. Il faut bien laſſer à l'air de la Cour, & à la jalouſie de ſon époux, le tems d'opérer «.

Mirzoza accorda le mois à Mangogul: c'étoit la moitié plus qu'il ne demandoit, & ils ſe ſéparèrent également remplis d'eſpérance. Tout Banza l'eût été de paris pour & contre, ſi la promeſſe du Sultan ſe fût divulguée. Mais Sélim ſe tut, & Mango-

gul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortoit de l'appartement de la Favorite, lorsqu'il l'entendit qui lui crioit du fond de son cabinet : » Prince, & le petit Sapajou « » Et le petit Sapajou, lui répondit Mangogul, en s'éloignant «. Il alloit, de ce pas, dans la petite maison d'un Sénateur, où nous le suivrons.

CHAPITRE II.

Quinzième Essai de l'Anneau.

ALPHANE.

LE Sultan n'ignoroit pas que les jeunes Seigneurs de la Cour avoient tous de petites maisons; mais il apprit que ces réduits étoient aussi à l'usage de quelques Sénateurs. Il en fut étonné. » Que fait-on là, se dit-il en lui-même? (Car il conservera, dans cette partie, l'habitude de parler seul, qu'il a contractée dans la première.) Il me semble qu'un homme à qui je confie la tranquillité, la fortune, la liberté & la vie de mon peuple, ne doit point avoir de petite maison. Mais la petite maison d'un Sénateur est peut-être autre chose que celle d'un petit-Maître. . . . Un Magistrat, devant qui l'on discute les intérêts les plus grands de mes sujets, & qui tient en ses mains l'urne fatale, d'où il tirera le sort de la veuve, oublieroit la dignité de son état, l'importance de son ministère; & tandis que Cochin fatigue vainement ses poumons à porter jusqu'à ses oreilles les cris de l'orphelin, il méditeroit, dans sa tête, les sujets galans qui doivent orner les dessus de porte d'un lieu de débauches secrètes! Cela ne peut être. . . . Voyons pourtant «.

Il dit, & part pour Alcanto. C'est-là qu'est située la petite maison du Sénateur Hyppomanès. Il entre: il parcourt les appartemens; il en examine l'ameublement: tout lui paroît galant. La petite maison d'Agéfile, le plus délicat & le plus voluptueux de ses Courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminoit à sortir, (ne sachant que penser; car, après tout, les lits de repos, les alcoves à glace, les sofas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, & le reste, n'étoient que des témoins muets de ce qu'il avoit envie d'apprendre), lorsqu'il aperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, & plongée dans un sommeil profond. Il tourna son Anneau sur elle, & tira de son Bijou les anecdotes suivantes.

» Alphane est fille d'un Robin. Si sa mere eût moins vécu, je ne serois pas ici. Les biens immenses de la famille se sont éclipsés entre les mains de la vieille folle; & elle n'a presque rien laissé à quatre enfans qu'elle avoit, trois garçons & une fille, dont je suis le Bijou. Hélas! c'est bien pour mes péchés! Que d'affronts j'ai soufferts! Qu'il m'en reste encore à souffrir! On disoit dans le monde, que le cloître convenoit assez à la fortune & à la figure de ma Maîtresse; mais je sentoient qu'il ne me convenoit point à moi: je préférerai l'art militaire à l'état monastique, & je fis mes premières campagnes sous l'Emir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand Nangazaki. Mais l'ingratitude du service m'en a détaché, & j'ai quitté l'Epée pour la Robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin de Sénateur, tout bouffi de ses talens, de son esprit, de sa figure, de son équipage, & de ses aïeux. Depuis deux heures je l'attends. Il viendra apparemment; car son Intendant m'a prévenu, que, quand il vient, c'est

sa manie que de se faire attendre long-temps ».

Le Bijou d'Alphane en étoit-là, lorsqu'Hyppomanès arriva. Au fracas de son équipage, & aux caresses de sa familiere Levrette, Alphane s'éveilla. » Enfin, vous voilà donc, ma Reine, lui dit le petit Président. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez, comment trouvez-vous ma petite maison ? Elle en vaut bien une autre, n'est-ce pas ? »

Alphane jouant la niaise, la timide, la défolée, (comme si nous n'eussions jamais vu de petites maisons, disoit son Bijou, & que je ne fusse jamais entré pour rien dans ses aventures), s'écria douloureusement : » Monsieur le Président, je fais pour vous une démarche étrange. Il faut que je sois entraînée par une terrible passion, pour en être aveuglée sur les dangers que je cours. Car enfin, que ne diroit-on pas, si l'on me soupçonnoit ici « ?

» Vous avez raison, lui répondit Hyppomanès ; votre démarche est équivoque. Mais vous pouvez compter sur ma discrétion «.

» Mais reprit Alphane, je compte aussi sur votre sagesse «.

» Oh ! pour cela, lui dit Hyppomanès en ricanant, je serai fort sage ; & le moyen de n'être pas dévot comme un Ange dans une petite maison ? Sans mentir, vous avez-là une gorge charmante «

» Finissez donc, lui répondit Alphane : déjà vous manquez à votre parole «.

» Point du tout, lui repliqua le Président : mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous semble de cet ameublement ? Puis s'adressant à sa Levrette, viens ici Favorite. Donne la patte, ma fille. C'est une bonne fille que Favorite. Mademoiselle

voudroit-elle faire un tour de jardin ? Allons sur ma terrasse, elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins ; mais peut-être qu'ils ne vous connoîtront pas «

» Monsieur le Président, je ne suis pas curieuse, lui répondit Alphane, d'un ton piqué. Il me semble qu'on est mieux ici «.

» Comme il vous plaira, reprit Hyppomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connoissent, m'ont assuré qu'il étoit bon «. Tout en tenant ces impertinens propos à Alphane, Hyppomanès tiroit sa robe par les manches, délaçoit son corset, détachoit ses jupes, & dégageoit ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsqu'Alphane fut presque nue, elle s'aperçut qu'Hyppomanès la déshabilloit. . . . » Que faites-vous-là ? s'écria-t-elle toute surprise. Président, vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout de bon «.

» Ah ! ma Reine, lui répondit Hyppomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela seroit d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserois-je vous prier de passer dans ce lit « !

» Dans ce lit ? reprit Alphane. Ah ! Monsieur le Président, vous abusez de ma tendresse. Que j'aie dans un lit ! Moi, dans un lit « !

» Eh non, ma Reine, lui répondit Hyppomanès, ce n'est pas cela ; qui vous dit d'y aller ? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire ; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter « . . . Cependant il la prit à bras-corps, & faisant quelque effort. . . . » Oh ! qu'elle

pefe ! difoit-il. Mais, mon enfant, fi tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais «.

Alphane fentit qu'il difoit vrai, s'aïda, parvint à fe faire lever, & s'avança vers ce lit, qui l'avoit tant effrayée, moitié à pied, moitié fur les bras d'Hyppomanès, à qui elle balbutioit, en minaudant. » En vérité, il faut que je fois folle pour être venue. Je comptois fur votre fageffe, & vous êtes d'une extravagance « » Point du tout, lui répondit le Prédent, point du tout ; vous voyez bien que je ne fais rien qui ne foit décent, très-décent «.

Je penfe qu'ils fe dirent encore beaucoup d'autres gentilleffes ; mais le Sultan n'ayant pas jugé à propos de fuivre leur converfation plus long-tems, elles feront perdues pour la pofterité : c'eft dommage !

CHAPITRE III.

Seizieme Effai de l'Anneau.

LES PETITS-MAÎTRES.

DEUX fois la femaine il y avoit cercle chez la Favorite. Elle nommoit la veille les femmes qu'elle y defiroit, & le Sultan donnoit la lifte des hommes. On y venoit fort paré. La converfation étoit générale, ou fe partageoit. Lorsque l'histoire galante de la Cour ne fournisfoit pas d'aventures amufantes, on en imaginoit, ou l'on s'embarquoit dans quelques mauvais contes ; ce qui s'appelloit continuer les *Mille & une Nuit*. Les hommes avoient le privilège de dire toutes les extravagances qui leur

leur venoient, & les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le Sultan & la Favorite étoient là confondus parmi leurs fujets : leur préfençe n'interdifoit rien de ce qui pouvoit amufer, & il étoit rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avoit compris, de bonne heure, que ce n'étoit qu'au pied du trône qu'on trouve le plaifir ; & perfonne n'en defcendoit de meilleure grace, & ne favoit déposer plus à propos la majefté.

Tandis qu'il parcouroit la petite maifon du Sénateur Hyppomanès, Mirzoza l'attendoit dans le fallon couleur de rofe, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Leocris, la vive Sérica, Amine & Benzairé, femmes de deux Emirs ; la prude Orphife, & la grande Sénéchale Vétula, mère temporelle de tous les Bramines. Il ne tarda pas à paroître. Il entra, accompagné du Comte Hannetillon & du Chevalier Fadaës. Alciphénor, vieux libertin, & le jeune Marmolin, fon difciple, le fuivoient ; & deux minutes après, arriverent le Pacha Grifgrif, l'Aga Fortimbek, & le Sélictar Patte-de-Velours. C'étoit bien les petits-Maitres les plus déterminés de la Cour ; Mangogul les avoit raflemblés à defsein. Rebattu du récit de leurs galans exploits, il s'étoit propofé de s'en inftruire à n'en pouvoir douter plus long-tems. » Eh bien, Meflieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de ce qui fe paffe dans l'Empire galant, qu'y fait-on de nouveau ? Où en font les Bijoux parlans « . . . !

» Seigneur, répondit Alciphénor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant ; fi cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est fi réjouiffant que l'indifcrétion du Bijou de Zobéïde. Il a fait à fon mari un dénombrement d'aventures. Cela est prodigieux, continua Marmolin ; on compte cinq Agas, vingt Capitaines,

une compagnie de Janissaires presqu'entière ; douze Bramines. On ajoute qu'il m'a nommé ; mais c'est une mauvaise plaisanterie. Le bon de l'affaire , reprit Grifgrif , c'est que l'époux effrayé s'est enfui en se bouchant les oreilles «.

» Voilà qui est bien horrible , dit Mirzoza , oui Madame , interrompit Fortimbek , horrible , affreux , exécration ! » Plus que tout cela , si vous voulez , reprit la Favorite , de déshonorer une femme sur un oui-dire «.

» Madame , cela est à la lettre : Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité , dit Patte-de-Velours : cela est positif , dit Grifgrif. Bon , ajouta Hannetillon , il en court déjà une Epigramme , & l'on ne fait pas une Epigramme sur rien. Mais pourquoi Marmolin seroit-il à l'abri du caquet des Bijoux ? Celui de Cynare s'est bien avisé de parler à son tour , & de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela ? C'est plutôt fait de s'en consoler , dit Patte-de-Velours. Vous avez raison , répondit Hannetillon ; & tout de suite il se mit à chanter : *Mon bonheur fut si grand que j'ai peine à le croire.*

» Comte , dit Mangogul , en s'adressant à Hannetillon , vous avez donc connu particulièrement Cynare « ?

» Seigneur , répondit Patte-de-Velours , qui en doute ? Il l'a promenée pendant plus d'une lune : ils ont été chansonnés ; & cela dureroit encore , s'il ne s'étoit enfin aperçu qu'elle n'étoit point jolie , & qu'elle avoit la bouche grande. D'accord , reprit Hannetillon ; mais ce défaut étoit réparé par un agrément qui n'est pas ordinaire «.

» Y a-t-il long-tems de cette aventure , demanda la prude Orphise ? Madame , lui répondit Hannetillon , je n'en ai pas l'époque présente. Il

faudroit recourir aux Tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verroit le jour & le moment ; mais c'est un gros volume , dont mes gens s'amuse dans mon anti-chambre «.

» Attendez , dit Alciphénor : je me rappelle que c'est précisément un an après que Grifgrif s'est brouillé avec Madame la Sénéchale. Elle a une mémoire d'ange , & elle va vous apprendre au juste . . . que rien n'est plus faux que votre date , répondit gravement la Sénéchale. On fait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût. Cependant , Madame , reprit Alciphénor , vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage , lorsqu'on l'introduisoit dans votre appartement par un escalier dérobé , toutes les fois que Sa Hauteffe appelloit Mr. le Sénéchal au Conseil. Je ne vois pas de plus grande extravagance , ajouta Patte-de-Velours , que d'entrer furtivement chez une femme à propos de rien : car on ne pensoit de ses visites que ce qui en étoit ; & Madame jouissoit déjà de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis «.

» Mais il y a un siècle de cela , dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce tems que Zulica fit faux-bond à Mr. le Sélictar , qui étoit bien son serviteur , pour occuper Grifgrif , qu'elle a planté là , six mois après ; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami : je la vois , je l'admire , & le tout sans prétention «.

» Zulica , dit la Favorite , est pourtant fort aimable. Elle a de l'esprit , du goût , & je ne fais quoi d'intéressant dans la physionomie , que je préférerois à des charmes. J'en conviens , répondit Fadaès ; mais elle est maigre , elle n'a point de gorge , & la cuisse si décharnée , que cela fait pitié «.

» Vous en savez apparemment des nouvelles ? ajouta la Sultane. Bon, Madame, reprit Hanne-tillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, & si j'en fais là-dessus autant que Fadaès. Je le croirois volontiers, dit la Favorite.

» Mais à propos, pourroit-on demander à Grif-grif, dit le Sélictar, si c'est pour long-tems qu'il s'est emparé de Zirphile. Voilà ce qui s'appelle une jolie femme. Elle a le corps admirable. Eh ! qui endoute ? ajouta Marmolin.

» Que le Sélictar est heureux ! continua Fadaès. Je vous donne. Fadaès, interrompit le Sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la Cour. Je lui connois la femme du Visir, les deux plus jolies Actrices de l'Opéra, & une Grifette adorable, qu'il a placée dans une petite maison. Et je donnerois, reprit Fadaès, & la femme du Visir, & les deux Actrices & la Grifette pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le Sélictar est assez bien, & qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit ; & s'avancant ensuite vers Léoris, en vérité, Madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir . . .

» Il y avoit je ne fais combien, dit Marmolin, qu'Hanne-tillon balançoit entre Mélisse & Fatime : ce sont deux femmes charmantes. Il étoit aujourd'hui pour la blonde Mélisse ; demain pour la brune Fatime. Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé ! Que ne les prenoit-il l'une & l'autre ? C'est ce qu'il a fait, dit Alciphénor.

Nos petits-Maitres étoient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobéide, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé & Zirphile, se firent annoncer. Ce contre-tems les déconcerta pour un moment ; mais ils ne tardèrent pas à se remettre, & à tomber sur d'autres

femmes, qu'ils n'avoient épargnées dans leurs médisances que parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur dit : » Messieurs, avec le mérite & la probité sur-tout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'avez eu toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai toutefois que je serois bien aise d'entendre là-dessus les Bijoux de ces Dames, & que je remercirois Brama de grand cœur, s'il lui plaisoit de rendre justice à la vérité par leur bouche . . . »

» C'est-à-dire, reprit Hanne-tillon, que Madame desireroit entendre deux fois les mêmes choses. Eh bien, nous allons les lui répéter.

Cependant, Mangogul tournoit son Anneau suivant le rang d'ancienneté. Il débuta par la Sénéchale, dont le Bijou toussa trois fois, & dit, d'une voix tremblante & cassée : » Je dois au grand Sénéchal les prémices de mes plaisirs : mais il y avoit à peine six mois que je lui appartenois, qu'un jeune Bramine fit entendre à ma Maîtresse, qu'on ne manquoit point à son époux tant qu'on pensoit à lui. Je goûtai sa morale, & je crus pouvoir admettre dans la suite, en sûreté de conscience, un Sénateur, puis un Conseiller d'Etat, puis un Pontife, puis un ou deux Maîtres des Requêtes, puis un Musicien . . . Et Marmolin, dit Fadaès à Marmolin ! répondit le Bijou, je ne le connois pas ; à moins que ce ne soit ce jeune fat, que ma Maîtresse fit chasser de son Hôtel, pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire . . . »

Le Bijou de Cynare prit la parole, & dit : » Alciphénor, Fadaès, Grif-grif, demandez-vous ? j'étois assez faufile ; mais voilà la première fois de

ma vie que j'entends nommer ces gens-là. Au reste, j'en saurai des nouvelles par l'Emir Amaleck, le Financier Télénor, ou le Visir Abdiram, qui voient toute la terre, & qui sont mes amis... »

» Le Bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon : il passe sous silence Zarafis, Abiram, & le vieux Trébister, & le jeune Mahmoud, qui n'est pas fait pour être oublié ; & n'accuse pas le moindre petit Bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les Monastères. «

» J'ai reçu quelques visites en ma vie, lui dit le Bijou de Mélisse ; mais jamais aucune de Grifgrif & de Fortimbek, & moins encore d'Hannetillon «.

» Bijou, mon cœur, lui répondit Grifgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbeck & moi, tant qu'il vous plaira ; mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot ; & c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, & qui peut encore faire la réputation d'un Bijou «.

» Celle d'imposeur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit, en sanglotant, le Bijou de Fatimé. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer ? Le fils de l'Empereur des Abyssins vint à la Cour d'Erguebed : je lui plus, il me rendit des soins ; mais il eût échoué, & j'aurais continué d'être fidèle à mon époux, qui m'étoit cher, si le traître de Patte-de-Velours, & son lâche complice Fadaès, n'eussent corrompu mes femmes, & introduit le jeune Prince dans mes bains. «

Les Bijoux de Zirphile & de Zulica, qui avoient la même cause à défendre, parlèrent tous deux en même-tems, mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce

qui lui appartenait... Des faveurs, s'écrioit l'un... A Patte-de-Velours ! disoit l'autre... Passe pour Zinzime... Cerbélon... Benengel... Agarias... l'Esclave François Riqueli... le jeune Éthiopien Thézaca... Mais pour le fade de Patte-de-Velours... l'insolent Fadaès... j'en jure par Brama... j'en atteste la grande Pagode, & le Génie Cucufa... je ne les connois point... Je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux.

Zirphile & Zulica parleroient encore, si Mangogul n'eût retourné son Anneau ; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir sur elles, leurs Bijoux se turent subitement, & un silence profond succéda au bruit qu'ils faisoient. Alors, le Sultan se leva, & lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux : « Vous êtes bien osés, leur dit-il, de déchirer des femmes, dont vous n'avez jamais eu l'honneur d'approcher, & qui vous connoissent à peine de nom. Qui vous a fait assez hardis pour mentir en ma présence ? Tremblez, malheureux ». A ces mots, il porta la main sur son cimenterre ; mais les femmes effrayées poussèrent un cri qui l'arrêta. » J'allois, reprit Mangogul, vous donner la mort que vous avez méritée ; mais c'est aux Dames, à qui vous avez fait injure, à décider de votre sort. Vils insectes, il va dépendre d'elles, de vous écraser, ou de vous laisser vivre. Parlez, Mesdames, qu'ordonnez-vous ?

» Qu'ils vivent, dit Mirzoza, & qu'ils se taisent, s'il est possible. «

» Vivez, reprit le Sultan, ces Dames vous le permettent ; mais si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure, par l'ame de mon pere «... »

Mangogul n'acheva pas son serment : il fut interrompu par un des Gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les Comédiens étoient prêts.

Ce Prince s'étoit imposé la loi de ne jamais regarder les Spectacles. Qu'on commence, dit-il ; & à l'instant il donna la main à la Favorite, qu'il accompagna jusqu'à sa Loge.

CHAPITRE IV.

Dix-septieme Essai de l'Anneau.

LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avoit des Comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composoient la troupe, à peine comptoit-on un grand Acteur, & deux Actrices passables. Le Génie des Auteurs étoit obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre ; & l'on ne pouvoit se flatter, qu'une Piece seroit jouée avec quelque succès, si l'on n'avoit eu l'attention de modérer les caractères sur les vices des Comédiens. Voilà ce qu'on entendoit de mon tems par avoir l'usage du théâtre. Jadis, les Acteurs étoient faits pour les Pieces ; alors, l'on faisoit les Pieces pour les Acteurs. Si vous présentiez un Ouvrage, on examinoit, sans contredit, si le sujet en étoit intéressant, l'intrigue en étoit bien nouée, les caractères soutenus, & la diction pure & coulante ; mais n'y avoit-il point de rôle pour Roscius & pour Amiane, il étoit refusé.

Le Killar Agati, Surintendant des plaisirs du Sultan, avoit mandé la Troupe telle quelle, & l'on eut ce jour au Serrail la premiere représentation d'une Tragédie. Elle étoit d'un Auteur mo-

derne, qu'on applaudissoit depuis si long-tems, que sa Piece n'auroit été qu'un tissu d'impertinences, qu'on eût persisté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'étoit pas démenti. Son Ouvrage étoit bien écrit, ses scènes amenées avec art, ses incidens adroitement ménagés, l'intérêt alloit en croissant, & les passions en se développant : les actes, enchaînés naturellement & remplis, tenoient sans cesse le Spectateur suspendu sur l'avenir, & satisfait du passé : & l'on en étoit au quatrieme de ce chef-d'œuvre, à une scène fort vive, qui en préparoit une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avoit à écouter les endroits touchans, Mangogul tira sa lorgnette, & jouant l'inattention, se mit à parcourir les Loges. Il aperçut à l'Amphithéâtre une femme fort émue ; mais d'une émotion peu relative à la Piece & très-déplacée : son Anneau fut à l'instant dirigé sur elle ; & l'on entendit, au milieu d'une reconnoissance très-pathétique, un Bijou haletant, s'adresser à l'Acteur en ces termes : « Ah ! . . . Ah ! . . . Finissez donc : Orgogli . . . vous m'attendrissez trop . . . Ah ! . . . Ah ! . . . On n'y tient plus . . . »

On prêta l'oreille, on chercha des yeux l'endroit d'où partoit la voix : il se répandit dans le parterre, qu'un Bijou venoit de parler. Lequel, & qu'a-t-il dit ? se demandoit-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessoit de battre des mains, & de crier, *bis, bis*. Cependant, l'Auteur placé dans les coulisses, qui craignoit que ce contre-tems n'interrompit la représentation de sa Piece, écumoit de rage, & il donnoit tous les Bijoux au diable. Le bruit fut grand, & dura. Sans le respect qu'on devoit au Sultan, la Piece en demeuuroit à cet incident ; mais Mangogul fit signe

qu'on se tint. Les Acteurs reprirent, & l'on acheva.

Le Sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le Bijou qui l'avoit faite. Bientôt on lui apprit que le Comédien devoit se rendre chez Eriphile : il le prévint, grâce au pouvoir de sa bague, & se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsqu'Orgogli se fit annoncer.

Eriphile étoit sous les armes, c'est-à-dire, dans un déshabillé galant, & nonchalamment couchée sur un lit de repos. Le Comédien entra d'un air tout à la fois, empressé, conquérant, avantageux, & fat. Il agitoit de la main gauche un chapeau simple à plumer blanc, & se caressoit le dessous du nez avec l'extrémité des doigts de la droite ; geste fort théâtral, & que les connoisseurs admiraient. Sa révérence fut cavalière, & son compliment familier. » Eh ! ma Reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en s'inclinant vers Eriphile ; comme vous voilà ! Mais savez-vous bien qu'en négligé vous êtes adorable ?... »

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce Prince étoit jeune, & pouvoit ignorer des usages.

» Mais tu me trouves donc bien, mon cher, lui répondit Eriphile « ... J'en suis tout-à-fait aise. Je voudrois bien que tu me répétasses un peu cet endroit qui m'a si fort émue tantôt. Cet endroit... là... oui... C'est cela même... Que ce fripon est séduisant !... Mais poursuis, cela me remue singulièrement... »

En prononçant ces paroles, Eriphile lançoit à son Héros des regards qui disoient tout, & lui tendoit une main que l'impertinent Orgogli baisoit comme par manière d'acquiescement. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamoit avec emphase, & sa Dame troublée le conjuroit de finir. Mangogul jugeant à ses mines, que son Bijou se

chargeroit volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scène, que d'en être témoin. Il disparut, & se rendit chez la Favorite qui l'attendoit.

Au récit que le Sultan lui fit de cette aventure... » Prince, que dites-vous ? s'écria-t-elle. Les femmes sont donc tombées dans le dernier degré de l'avilissement ! Un Comédien, l'esclave du public ! Un Baladin ! Encore si ces gens-là n'avoient que leur état contre eux ; mais la plupart sont sans mœurs, sans sentimens ; & , entre eux, cet Orgogli n'est qu'une machine. Il n'a jamais pensé ; & s'il n'eût point appris des rôles, peut-être ne parleroit-il pas... »

» Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y pensez pas avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria ? Parbleu, un Comédien vaut bien un gredin, ce me semble.

» Vous avez raison, Prince, lui repliqua la Favorite. Je suis folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la peine. Que Palabria soit idolâtre de ses magots ! Que Salica fasse traîner ses vapeurs par Fariadi, comme elle l'entend ! Qu'Haria vive & meure au milieu de ses bêtes ! Qu'Eriphile s'abandonne à tous les Baladins du Congo ! Que m'importe, à moi ? Je ne risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il faut s'en détacher, & m'y voilà toute résolue... »

» Adieu donc le petit Sapajou, dit Mangogul.

» Adieu le petit Sapajou, repliqua Mirzoza, & la bonne opinion que j'avois de mon sexe : je crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes chez moi, de plus de quinze jours.

» Il faut avoir quelqu'un, ajouta le Sultan.

» Je jouirai de votre compagnie, ou je l'at-

drai, répondit la Favorite; & si j'ai des instans de trop, j'en disposerai en faveur de Ricaric & de Sélim, qui me sont attachés, & dont j'aime la société. Quand je serai lassé de l'érudition de mon Lecteur, votre Courtisan me réjouira des aventures de sa jeunesse.

CHAPITRE V.

Entretien sur les Lettres.

LA Favorite aimoit les beaux-esprits, sans se piquer d'être bel-esprit elle-même. On voyoit sur sa toilette, entre les diamans & les pompons, les Romans & les Pièces fugitives du tems; & elle en jugeoit à merveille. Elle passoit, sans se déplacer, d'un Cavagnol & d'un Biribi, à l'entretien d'un Académicien ou d'un Savant; & tous avouoient que la seule finesse du sentiment lui découvroit, dans ces ouvrages, des beautés ou des défauts qui se déroboient quelquefois à leurs lumières. Mirzoza les étonnoit par sa pénétration, & les embarrassoit par ses questions; mais n'abusoit jamais des avantages que l'esprit & la beauté lui donnoient: on n'étoit point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'un après-midi qu'elle avoit passé avec Mangogul, Sélim vint, & elle fit appeler Ricaric. L'Auteur Africain a réservé pour un autre endroit le caractère de Sélim; mais il nous apprend ici que Ricaric étoit de l'Académie Congoise; que son érudition ne l'avoit point empêché d'être homme d'esprit; qu'il s'étoit rendu profond dans la connoissance des siècles passés; qu'il avoit un attachement scrupuleux pour les règles

anciennes, qu'il citoit éternellement; que c'étoit une machine à principes, & qu'on ne pouvoit être partisan plus zélé des premiers Auteurs du Congo, mais sur-tout d'un certain Miroufla, qui avoit composé, il y avoit environ 3040 ans, un Poème sublime, en langage Cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avoient chassé les Singes qui l'occupoient de tems immémorial. Ricaric l'avoit traduit en Congois, & en avoit donné une fort belle édition, avec des notes, des scholies, des variantes, & tous les embellissemens d'une *Bénédictine*. On avoit encore de lui deux Tragédies mauvaises dans toutes les règles, un éloge des Crocodiles & quelques Opéra.

» Je vous apporte, Madame, lui répondit Ricaric, en s'inclinant, un roman qu'on donne à la Marquise Tamazi, mais où l'on reconnoît par malheur la main de Mulhazen, la réponse de Lambadago, notre Directeur, au discours du Poète Tuxigraphe que nous reçûmes hier, & le Tamerlan de ce dernier.

» Cela est admirable, dit Mangogul. Les presses vont incessamment; & si les maris du Congo faisoient aussi-bien leur devoir que les Auteurs, je pourrois, dans moins de dix ans, mettre seize cents mille hommes sur pied, & me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la Harangue, mais sur-tout ce qui me concerne.

Ricaric la parcourut des yeux, & tomba sur cet endroit. » Les aïeux de notre auguste Empereur se sont illustrés sans doute. Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux siècles à venir bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, d'admiration? Parlons plus exactement, d'incrédulité. Si nos ancêtres ont eu raison d'assurer que

la postérité prendroit pour des fables les merveilles du regne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penser que nos neveux refuseront d'ajouter foi aux prodiges de sagesse & de valeur dont nous sommes témoins ?

» Mon pauvre Monsieur Lambadago, dit le Sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour eclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparaître celle de mon pere devant la mienne, & ainsi de suite, tant qu'il y aura des Académiciens. Qu'en pensez-vous, Monsieur Ricaric ?

» Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire à Votre Hauteffe, fut extrêmement goûté du Public.

» Tant pis, repliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo ? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louoit le grand Aben.

» Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'est autre chose que l'art de parler d'une maniere noble, & tout ensemble agréable & persuasive.

» Ajoutez, & sensée, continua le Sultan, & jugez, d'après ce principe, votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderné, ce n'est qu'un faux déclamateur.

» Mais Prince, repartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à Votre Hauteffe, me permettra-t-elle . . . ?

» Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant ma Hauteffe, & de m'apprendre nettement si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer.

» Non, Prince, répondit Ricaric; & il alloit enfler une longue tirade d'autorités, & citer tous les Rhéteurs de l'Afrique, des Arabies & de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim.

» Tous vos Auteurs, lui dit le Courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-mal-adroit & fort indécent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, M. Ricaric. Je vous honore singulièrement; mais, en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous que le Sultan regnant, juste, aimable, bienfaisant, grand Guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos Rhéteurs, pour être aussi grand que ses ancêtres; & qu'un fils qu'on élève, en déprimant son pere & son aieul, seroit bien ridiculement vain, s'il ne sentoît pas qu'en l'embellissant d'une main, on le défigure de l'autre ? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed & de Kanoglou ?

» M. Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient, & ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des especes de filouteries à la mémoire de nos peres. Dites cela de ma part en pleine Académie à la prochaine séance.

» Il y a trop long-tems, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton, pour espérer quelque fruit de cet avis.

» Je crois, Monsieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'Académie est encore le sanctuaire du bon goût; & ses beaux jours ne nous offrent, ni Philosophes, ni Poètes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre

Théâtre passoit, & peut passer encore pour le premier Théâtre de l'Afrique. Quel ouvrage que le Tamerlan de Tuxigraphe ! c'est le pathétique d'Euriposé & l'élevation d'Azophe : c'est l'antiquité toute pure.

» J'ai vu, dit la Favorite, la première représentation de Tamerlan, & j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage conduit, le dialogue élégant, & les convenances bien observées.

» Quelle différence, Madame, interrompit Ricaric, entre un Auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens ; & la plupart de nos Modernes.

» Mais ces Modernes, dit Sélim, que vous frondez ici à votre aise, ne sont pas aussi méprisables que vous le prétendez. Quoi donc ! ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caractères, des tirades ? Et que m'importe à moi des règles, pourvu qu'on me plaise ? Ce ne sont assurément, ni les observations du sage Almudir & du savant Abaldok, ni la Poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pièces d'Aboulcazem, de Muhardar, d'Albaboukre, & de tant d'autres Sarrazins. Y a-t-il d'autre règle que l'imitation de la Nature ; & n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée ?

» La Nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont vraies ; mais toutes ne sont pas également belles. C'est dans ces ouvrages, dont il ne paroît pas que vous fassiez grand cas, qu'il faut apprendre à choisir. Ce sont les recueils de leurs expériences ; & de celles qu'on avoit faites avant eux. Quelque esprit que l'on ait, on n'apperçoit les choses que les unes après les autres ; & un seul homme ne peut

peut se flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avoit découvert dans les siècles qui l'ont précédé. Autrement, il faudroit avancer qu'une seule science pourroit devoir sa naissance, ses progrès, & toute sa perfection à une seule tête ; ce qui est contre l'expérience.

» M. Ricaric, repliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les Modernes jouissant des trésors amassés jusqu'à leurs tems, doivent être plus riches que les Anciens ; ou, si cette comparaison vous déplaît, que montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur mécanique, leurs calculs, en comparaison des nôtres ? Et pourquoi notre éloquence & notre poésie n'auroient-elles pas aussi la supériorité ?

» Sélim, répondit la Sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos Tragédies sont inférieures à celles des Anciens. Pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'esprit trop orné, pour que le Théâtre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs, & à leur religion, & qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé, & convéquez que leurs sujets sont nobles, bien choisis, intéressans ; que l'action se développe comme d'elle-même ; que leur dialogue est simple, & fort voisin du naturel ; que les dénouemens n'y sont pas forcés ; & que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'Isle d'Alindala ; examinez tout ce qui

s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim & le rusé Forfanti y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipfile; ne perdez pas un mot de ses plaintes; & dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une piece moderne, qui puisse supporter le même examen, & prétendre au même degré de perfection; & je me tiens pour vaincue.

» De par Brama, s'écria le Sultan en bâillant, Madame a fait une dissertation académique.

» Je n'entends point les regles, continua la Favorite, & moins encore les mots savans dans lesquels on les a conçues. Mais je fais qu'il n'y a que le vrai qui plaise & qui touche. Je fais encore, que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imitation si exacte d'une action, que le spectateur, trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela, dans ces Tragédies que vous nous vantez ?

» En admirez-vous la conduite ? Elle est ordinairement si compliquée, que ce seroit un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de tems. La ruine ou la conservation d'un Empire, le mariage d'une Princesse, la perte d'un Prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration ? On l'ébauche au premier acte : elle est liée, affermie au second ; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisieme ; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée ; & vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance ? Je ne vous le pardonnerois jamais, à vous, qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin

une misérable intrigue, & combien la plus petite affaire de politique absorbe de tems en démarches, en pour-parlers, & en délibérations.

» Il est vrai, Madame, répondit Sélim, que nos pieces sont un peu chargées ; mais c'est un mal nécessaire : sans le secours des épisodes, on se morfondroit.

» C'est-à-dire, que, pour donner de l'ame à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre, ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives & des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un Prince est sur le point de perdre sa Maîtresse, son Trône & la vie.

» Madame, vous avez raison, dit Mangoul : ce sont des airs lugubres qu'il faut alors ; & je vais vous en ordonner. Mangoul se leva, sortit, & la conversation continua entre Sélim, Ricaric, & la Favorite.

» Au moins, Madame, repliqua Sélim, vous ne nierez pas, que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramene. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques.

» Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit, & le papillotage qui y regne, sont à mille lieues de la Nature. C'est en vain que l'Auteur cherche à se dérober, mes yeux percent, & je l'apperçois sans cesse derriere ses personnages. Cinna, Sertorius, Maxime, Emilie, sont, à tout moment, les sarbaçanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrazins. M. Ricaric vous en traduira ; si vous voulez, quelques morceaux, & vous entendrez la pure Nature s'exprimer par leur bouche. Je dirois volontiers aux Modernes : » Messieurs,

au lieu de donner à tout propos de l'esprit à vos personnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en donnent. «

» Après ce que Madame vient de prononcer de la conduite & du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grace aux dénouemens. «

» Non, sans doute, reprit la Favorite, il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené, l'autre est miraculeux. Un Auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scènes en scènes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde se met à pleurer ; & moi, je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons ? Les Princes & les Rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien ? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux ? Les Princesses poussent-elles des sifflemens aigus ? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection ; & moi je tiens presque pour démontré, que de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains se sont appliqués dans ces derniers siècles, c'est le plus imparfait. «

La Favorite en étoit-là de sa sortie contre nos pièces de Théâtre, lorsque Mangogul rentra. » Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer. J'ai, comme vous voyez, des secrets pour abrégier une poétique, quand je la trouve longue. «

» Je suppose, continua la Favorite, un nouveau débarqué d'Angore, qui n'ait jamais entendu parler du spectacle ; mais qui ne manque, ni de sens, ni d'usage ; qui connoisse un peu la Cour des Princes, les maneges des Courtisans, les jalousies

des Ministres, & les tracasseries des femmes ; & à qui je dise en confidence : » Mon ami, il se fait dans le Serrail des mouvemens terribles. Le Prince, mécontent de son fils, en qui il soupçonne de la passion pour la Manimonbanda, est homme à tirer de tous les deux la vengeance la plus cruelle : cette aventure aura, selon toutes les apparences, des suites fâcheuses. Si vous voulez, je vous rendrai témoin de tout ce qui se passera. « Il accepte ma proposition, & je le mene dans une loge grillée, d'où il voit le théâtre qu'il prend pour le Palais du Sultan. Croyez-vous, que malgré tout le sérieux que j'affecterois, l'illusion de cet homme durât un instant ? Ne conviendrez-vous pas au contraire, qu'à la démarche empesée des Acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtemens, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, & à mille autres difformances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la première scène, & me déclarer, ou que je me joue de lui, ou que le Prince & toute sa Cour extravaguent ? «

» Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe ; mais ne pourroit-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle, avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement, & non l'événement même qu'on y verra. «

» Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la manière la plus naturelle ? «

» C'est-à-dire, Madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs. «

» Et que si l'on vous en croit, continua Sélim, l'Empire est menacé de la décadence du bon goût ; que la barbarie va renaître, & que nous sommes

sur le point de retomber dans l'ignorance des siècles de Mamurra & d'Orondado «.

» Seigneur, ne craignez rien de semblable. Je hais les esprits chagrins, & n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de Sa Hauteffe m'est trop chère, pour que je pense jamais à donner atteinte à la splendeur de son regne. Mais si l'on nous en croyoit, n'est-il pas vrai, Monsieur Ricaric, que les lettres brilleroient peut-être avec plus d'éclat « ?

» Comment ! dit Mangogul : auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon Sénéchal « ?

» Non, Seigneur, répondit Ricaric ; mais après avoir remercié Votre Hauteffe, de la part de tous les gens de lettres, du nouvel Inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerois à votre Sénéchal, en toute humilité, que le choix des Savans, préposés à la révision des manuscrits, est une affaire très-délicate ; qu'on confie ce soin à des gens qui me paroissent fort au dessous de cet emploi ; & qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'étranger des sommes considérables avec leurs ouvrages ; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, & mille autres inconvéniens qu'il seroit trop long de détailler à Votre Hauteffe. Je lui conseillerois de retrancher les pensions à certaines langues littéraires, qui demandent sans raison & sans cesse. Je parle des Glossateurs, Antiquaires, Commentateurs, & autres gens de cette espèce, qui seroient fort utiles, s'ils faisoient bien leur métier ; mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures, & d'éclaircir les endroits

clairs. Je voudrois qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, & qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand Auteur fût ternie par l'avidité d'un Libraire, qui recueille & publie, long-tems après la mort d'un homme, des ouvrages qu'il avoit condamnés à l'oubli pendant sa vie. Et moi, continua la Favorite, je lui marquerois un petit nombre d'hommes distingués, tels que M. Ricaric, sur lesquels il pourroit rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un fol, tandis que le précieux Chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor «.

» Eh bien, Madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez «.

» Monsieur Ricaric, dit la Favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous : je sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre ; & j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite «.

» Pourroit-on, Madame, vous demander quelle est cette injure ? reprit Mangogul «.

» Oui, Seigneur, & vous l'apprendrez. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les Belles-Lettres ; vous débutez par un morceau sur l'Eloquence moderne, qui n'est pas merveilleux ; & lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jetté, l'ennui & les bâillemens vous prennent, vous vous tourmentez sur votre fauteuil, vous changez cent fois de posture, sans en trouver une bonne ; las, enfin, de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement vo-

tré parti, vous vous levez, & vous disparoissez; & où allez-vous encore? Peut-être écouter un Bijou!»

» Je conviens, Madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses, & de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais Juge. Je pourrois ajouter à cela, Madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillois presque aussi infructueusement à vous procurer un Château; enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur le champ».

» Et comment cela? dit la Favorite». » Le voici, répondit le Sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avois essuyée, j'allois interroger quelque Bijou». » Eh bien, Prince, eh bien? » Je n'en ai jamais entendu de si mauffades que les deux sur lesquels je suis tombé». » J'en suis au comble de mes joies, reprit la Favorite». » Ils se sont mis à parler l'un & l'autre une langue inintelligible. J'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais je meure si j'en comprends un mot».



CHAPITRE VI.

*Dix-huitième & dix-neuvième Essais de l'Anneau.
Sphéroïde l'applatie, & Girgiro l'entortillé. Attrape
qui pourra.*

» CELA est singulier, continua la Favorite. Jusqu'à présent j'avois imaginé que si l'on avoit quelques reproches à faire aux Bijoux, c'étoit d'avoir parlé très-clairement». » Oh, parbleu, Madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas, & les entendra qui pourra».

» Vous connoissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est renfoncée dans les épaules, à qui l'on apperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes, & le ventre si dévalé, qu'on la prendroit pour un magot, ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée *Sphéroïde l'applatie*; qui s'est mis en tête que Brama l'appelloit à l'étude de la Géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe; & qui conséquemment auroit pu se déterminer pour l'artillerie; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû fortir du sein de la nature, comme un boulet de la bouche d'un canon».

» J'ai voulu savoir des nouvelles de son Bijou, & je l'ai questionné. Mais ce Vorticose s'est expliqué en termes d'une Géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, & que peut-être ne s'entendoit-il pas lui-même. Ce n'étoit que lignes droites, surfaces concaves; quantités données, longueur, largeur, profondeur, solide, forces vives, forces

mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrante en elle-même, avec son point conjugué «.....

» Que votre Hauteſſe me faſſe grace du reſte, s'écria douloureuſement la Favorite; vous avez une cruelle mémoire. Cela eſt à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hazard, l'autre ſeroit-il auſſi réjouiffant «.

» Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige. J'ai retenu ſon amphigouri mot pour mot, bien qu'il ſoit tellement dénué de ſens & de clarté, que ſi vous m'en donniez une fine & critique expoſition, vous me feriez; Madame, un préſent gracieux «.

» Comment avez-vous dit, Prince? s'écria Mirzoza. Je veux mourir, ſi vous n'avez déroché cette phraſe à quelqu'un «.

» Je ne fais comment cela s'eſt fait, répondit Mangogul; car ces deux Bijoux ſont aujourd'hui ſes ſeules perſonnes à qui j'aie donné audience. Le dernier ſur qui j'ai tourné mon Anneau, après avoir gardé le ſilence un moment, a dit, comme s'il ſe fut adreſſé à une aſſemblée « :

M E S S I E U R S ,

» Je me diſpenſerai de chercher, au mépris de ma propre raiſon, un modele de penſer & de m'exprimer. Si toutefois j'avance quelque choſe de neuf, ce ne ſera point affectation, le ſujet me l'aura fourni; ſi je répète ce qui aura été dit, je l'aurai penſé comme les autres «.

» Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début, & m'accuſer de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en ſe perte. Un Bijou, comme moi, n'eſt fait, ni pour lire, ni pour profiter de ſes lec-

tures, ni pour preſſentir une objection, ni pour y répondre «.

» Je ne me refuſerai point aux réflexions, & aux ornemens proportionnés à mon ſujet, d'autant plus qu'à cet égard, il eſt d'une extrême modéſtie, n'en permettant, ni la quantité, ni l'éclat; mais j'éviterai de deſcendre dans ces petits & menus détails, qui ſont du partage d'un Orateur ſtérile. Je ſerois au deſeſpoir d'être ſouſçonné de ce défaut «.

» Après vous avoir inſtruit, Meſſieurs, de ce que vous devez attendre de mes découvertes & de mon élocution, quelques coups de pinceau ſuffiront pour vous eſquiſſer mon caractère «.

» Il y a, vous le ſavez tous, Meſſieurs, comme moi, deux fortes de Bijoux: des Bijoux orgueilleux & des Bijoux modéſtes: les premiers veulent primer, & tenir par-tout le haut bout; les ſeconds, au contraire, affectent de ſe prêter, & ſe préſentent d'un air ſoumis. Cette double intention ſe manifeſte dans les projets de l'exécution, & les détermine les uns & les autres à agir ſelon le génie qui les guide «.

» Je crus, par attachement aux préjugés de la première éducation, que je m'ouvrerois une carrière plus ſûre, plus facile & plus gracieuſe, ſi je préférois le rôle de l'humilité à celui de l'orgueil; & je m'offris avec une pudeur enfantine, & des ſupplications engageantes, à tous ceux que j'eus le bonheur de rencontrer «.

» Mais que les tems ſont malheureux! Après dix fois plus de *mais*, de *ſi* & de *comme*, qu'il n'en falloit pour impatienter le plus deſœuvré de tous les Bijoux, on accepta mes ſervices. Hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Mon premier poſſeſſeur ſe livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaſſa, & je retombai dans le deſœuvrement «.

» Je venois de perdre un trésor, & je ne me flattai point que la fortune m'en dédommageroit; en effet, la place vacante fut occupée, mais non remplie, par un sexagénaire, en qui la bonne volonté manquoit moins que le moyen «.

» Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la mémoire de mon état passé. Il eut pour moi toutes ces manières reconnues pour polies & concurrentes dans la carrière que je suivois; mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets «.

» Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté court, lui fit trouver, dans les trésors de la faculté naturelle, quelque adoucissement à ma peine, cette compensation me parut insuffisante, en dépit de mon imagination, qui se fatiguoit vainement à chercher des rapports nouveaux, & même à en supposer d'imaginaires «.

» Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle fait l'idée, & fait barrière à tout ce qui veut ensuite se présenter sous d'autres formes; & telle est, le dirai-je, à notre honte, la nature ingrate des Bijoux, que devant eux la bonne volonté n'est jamais réputée pour le fait «.

» La remarque me paroît si naturelle, que, sans en être redevable à personne, je ne pense pas être le seul à qui elle soit venue; mais si quelqu'un, avant moi, en a été touché, du moins je suis, Messieurs, le premier qui entreprends, par sa manifestation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux «.

» Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la voix jusqu'ici, d'avoir manqué ce trait; mon amour-propre se trouvant trop satisfait de pouvoir, après un si grand nombre d'Orateurs, présenter mon observation comme quelque chose de neuf «....

» Ah! Prince, s'écria vivement Mirzoza, il me

semble que j'entends le Chyromant de la Manimonbanda. Adressez-vous à cet homme, & vous aurez l'interprétation fine & critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux «.

L'Auteur Africain dit que Mangogul sourit, & continua. Mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premières pages de la Fée Taupe, la fuite seroit plus ennuyeuse que les dernières de la Fée Mouftache.

CHAPITRE VII.

Rêve de Mirzoza.

APRÈS que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, & l'on se coucha.

Cette nuit, la Favorité pouvoit se promettre un sommeil profond; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant; & les idées, qui l'avoient occupée, se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au Sultan.

» J'étois, lui dit-elle, dans mon premier sommeil, lorsque je me suis senti transporter dans une galerie immense, toute pleine de livres. Je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenoient: ils furent alors, pour moi, ce qu'ils sont pour bien d'autres, qui ne dorment pas. Je ne regardai pas un seul titre: un spectacle plus frappant m'attira toute entière «.

» D'espace en espace, entre les armoires qui renfermoient les livres, s'élevoient des pieds

taux, sur lesquels étoient posés des bustes de marbre & d'airain d'une grande beauté. L'injure des tems les avoit épargnés; à quelques légères défectuosités près, ils étoient entiers & parfaits. Ils portoient empreintes cette noblesse & cette élégance que l'antiquité a su donner à ses Ouvrages. La plupart avoient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, & la physionomie intéressante «.

» J'étois inquiète de savoir leurs noms, & de connoître leur mérite, lorsqu'une femme sortit de l'embrasure d'une fenêtre, & m'aborda. Sa taille étoit avantageuse, son pas majestueux, & sa démarche noble. La douceur & la fierté se confondoient dans ses regards, & sa voix avoit je ne sais quel charme qui pénétrait. Un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante, de satin blanc, faisoient tout son ajustement. » Je connois votre embarras, me dit-elle, & je vais satisfaire votre curiosité. Les hommes, dont les bustes vous ont frappée, furent mes Favoris. Ils ont consacré leurs veilles à la perfection des beaux-arts, dont on me doit l'invention: ils vivoient dans les pays de la terre les plus policés; & leurs Ecrits, qui ont fait les délices de leurs contemporains, sont l'admiration du siècle présent. Approchez-vous, & vous appercevrez en bas-reliefs, sur les pedestaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet intéressant, qui vous indiquera du moins le caractère de leurs Ecrits «.

» Le premier buste que je considérai, étoit un Vieillard majestueux, qui me parut aveugle: il avoit, selon toute apparence, chanté des combats; car c'étoit les sujets des côtés de son pedestal. Une seule figure occupoit la face antérieure; c'étoit un jeune Héros: il avoit la main posée sur la garde de son cimenterre, & l'on voyoit un bras

de femme qui l'arrêtoit par les cheveux, & qui sembloit tempérer sa colere «.

» On avoit placé vis-à-vis de ce buste, celui d'un jeune homme; c'étoit la modestie même: ses regards étoient tournés sur le Vieillard, avec une attention marquée. Il avoit aussi chanté la guerre & les combats; mais ce n'étoient pas les seuls sujets qui l'avoient occupé: car des bas-reliefs qui l'environnoient, le principal représentoit, d'un côté, des Laboureurs courbés sur leurs charrues, & travaillant à la culture des terres; & de l'autre, des Bergers étendus sur l'herbe, & jouant de la flûte entre leurs moutons & leurs chiens «.

» Le buste placé au dessous du Vieillard, & du même côté, avoit le regard effaré: il sembloit suivre de l'œil quelque objet qui fuyoit; & l'on avoit représenté au dessous une lyre jettée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés, & des chevaux fougueux, échappés dans une vaste plaine «.

» Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa: il me semble que je le vois encore: il avoit l'air fin, le nez aquilin & pointu, le regard fixe, & le ris malin. Les bas-reliefs, dont on avoit orné son pedestal, étoient si chargés, que je ne finirois point, si j'entreprendois de vous les décrire «.

» Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma Conductrice «.

» Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur ses lèvres, & la probité sur son visage? Ce fut, me dit-elle, l'ami & la victime de l'un & de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens éclairés & vertueux; & ses concitoyens ingrats lui ôtèrent la vie «.

» Et ce buste qu'on a mis au dessous? ... Lequel? Celui qui paroît soutenu par les Graces qu'on a sculptées sur les faces de son pedestal «.

tal? . . . » Celui-là même « . . . C'est le disciple & l'héritier de l'esprit & des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé «.

» Et ce gros Joufflu, qu'on a couronné de pampre & de myrte, qui est-il « ? . . . C'est un Philosophe aimable, qui fit son unique occupation de chanter, & de goûter le plaisir. Il mourut entre les bras de la volupté «.

» Et cet autre aveugle « ? . . . C'est, me dit-elle. . . Mais, je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étois en pays de connaissance, & je m'approchai, avec précipitation, du buste qu'on lui avoit placé en face. Il étoit posé sur un trophée des différens attributs des Sciences & des Arts : les Amours solâtroient entr'eux sur un des côtés de son piedestal. On avoit groupé sur l'autre, les Génies de la Politique, de l'Histoire, & de la Philosophie. On voyoit sur le troisième, deux armées rangées en bataille : ici l'étonnement & l'horreur regnoient sur les visages ; on y découvroit aussi des vestiges de l'admiration & de la pitié. Ces sentimens naissoient apparemment des objets qui s'offroient à la vue. C'étoit un jeune homme expirant, & à ses côtés un Guerrier plus âgé, qui tournoit ses armes contre lui-même. Tout étoit dans ces figures de la dernière beauté ; & le désespoir de l'une, & la langueur mortelle qui parcouroit les membres de l'autre. Je m'approchai, & je lus au dessous, en lettres d'or : *Hélas ! c'étoit son fils.*

Là on avoit sculpté un Soudan furieux, qui enfonçoit un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournoient les yeux, & les autres fondoient en larmes. On avoit gravé ces mots autour de ce bas relief : *Est-ce vous, Nérestan ?*

J'allois

J'allois passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il étoit occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitoient en foule dans la Galerie. Les uns portoient des encensoirs, d'où s'exhaloit une vapeur grossière ; les autres des guirlandes d'œillet d'Inde & d'autres fleurs cueillies sans choix, & arrangées sans goût. Ils s'attrouperent autour des bustes, & les encensèrent en chantant des Hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachoit aux bustes, à qui leurs couronnes donnoient un air tout-à-fait ridicule. Mais les Antiques reprirent bientôt leur éclat ; & je vis les couronnes se faner, & tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces especes de Barbares une querelle sur ce que quelques-uns n'avoient pas, au gré des autres, fléchi les genoux assez bas ; & ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard, & rétablit le calme dans sa demeure.

Ils étoient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée, une longue file de Pygmées : ces petits hommes n'avoient pas deux coudées de hauteur ; mais en récompense, ils portoient des dents fort aiguës, & des ongles. Ils se séparèrent en plusieurs bandes, & s'emparèrent des bustes. Les uns tâchoient d'égratigner les bas-reliefs, & le parquet étoit jonché des débris de leurs ongles. D'autres plus insolens s'élevoient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, & leur donnoient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'appercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenoient sur celui du Pygmée. Aussi, en

Tome IV. Part. II.

M

les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

» Vous voyez, me dit ma Conductrice, quelle est l'audace & le châtement de ces Mirmidons. Il y a long-tems que cette guerre dure, & toujours à leur désavantage. J'en use moi-même avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de ceux-ci pourroit défigurer les bustes: les efforts des autres finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer ici, je vous conseille de passer à de nouveaux objets.

Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, & je vis un atelier occupé par une autre sorte de Pygmées: ceux-ci n'avoient ni dents, ni ongles; mais en revanche, ils étoient armés de rasoirs & de ciseaux. Ils tenoient entre leurs mains des têtes qui paroissent animées, & s'occupoient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez & les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, & à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettoient à les considérer & à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvés les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avoient beau jeter les hauts cris, ils ne daignoient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandoit son nez, & qui représentoit qu'il ne lui étoit pas possible de se montrer sans cette pièce. » Eh ? tête, ma mie, lui répondoit le Pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre regret, vous défiguroit. Il étoit long, long... Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante, & l'on vous courra... »

Le sort de ces têtes m'attendrissoit; lorsque j'aperçus plus loin d'autres Pygmées plus cha-

ritables, qui se traînoient à terre avec des lunettes. Ils ramassoient des nez & des oreilles, & les rajustoient à quelques vieilles têtes, à qui le tems les avoit enlevés. Il y en avoit entr'eux, mais en petit nombre, qui y réussissoient: les autres mettoient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez; & les têtes n'en étoient que plus défigurées.

J'étois fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifioient: je le demandai à ma Conductrice, & elle avoit la bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut.

» Cela est cruel, dit Mangogul; cette femme vous auroit développé bien des mystères. Mais à son défaut, je serois d'avis que nous nous adressassions à mon Joueur de gobelets Bloculocus. Qui? reprit la Favorite; ce nigaud, à qui vous avez accordé le Privilège exclusif de montrer la lanterne magique dans votre Cour? Lui-même, répondit le Sultan. Il nous interprétera votre songe, ou personne. Qu'on appelle Bloculocus, dit Mangogul.

CHAPITRE VIII.

Vingt-unième & vingt-deuxième Essais de l'Anneau.

FRICAMONE ET GALLIPIGA.

L'AUTEUR Africain ne nous dit point que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il partit, qu'il alla consulter quelques Bijoux; & que, satisfait de ce qu'il en

avoit appris, il rentra chez la Favorite en pouffant les cris de joie qui commencent ce Chapitre. » Victoire ! victoire, s'écria-t-il. Vous triompez, Madame, & le Château, les Porcelaines, & le Petit Sapajou sont à vous «.

» C'est Eglé, sans doute, reprit la Favorite... ? Non, Madame, non, ce n'est point Eglé, interrompit le Sultan, c'est une autre. Ah ! Prince, dit la Favorite, ne m'avez pas plus long-tems l'avantage de connoître ce Phénix... Eh bien, c'est... qui l'auroit jamais cru ? C'est, dit la Favorite.... Fricamone, répondit Mangogul..... Fricamone ! reprit Mirzoza, je ne vois rien d'impossible à cela. Cette femme a passé au couvent la plus grande partie de sa jeunesse ; & depuis qu'elle en est sortie, elle a mené la vie la plus édifiante & la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle, & elle s'est rendue comme l'Abbesse d'un troupeau de jeunes Dévotes qu'elle forme à la perfection, & dont sa maison ne désemplit pas. Il n'y avoit rien à faire là pour vous autres, ajouta la Favorite en fouriant, & secouant la tête «.

» Madame, vous avez raison, dit Mangogul. J'ai questionné son Bijou, point de réponse. J'ai redoublé la vertu de ma Bague, en la frottant & refrottant, rien n'est venu. Il faut ; me disois-je en moi-même, que ce Bijou soit sourd. Et je me disposois à laisser Fricamone sur le lit de repos où je l'avois trouvée, lorsqu'elle s'est mise à parler, par la bouche, s'entend «.

» Chere Acaris, s'écrioit-elle, que je suis heureuse dans ces momens que je dérobe à tout ce qui m'obsède, pour me livrer à toi ! Après ceux que je passe entre tes bras, ce sont les plus doux de ma vie Rien ne me distrait. Autour de moi tout est dans le silence ; mes rideaux entr'ou-

verts n'admettent de jour que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendresse, & te voir. Je commande à mon imagination, elle t'évoque, & d'abord je te vois Chere Acaris, que tu me parois belle ! Oui, ce sont là tes yeux, c'est ton souris, c'est ta bouche... Ne me cache point cette gorge naissante... Souffre que je la baise... Je ne t'ai point assez vue... Que je la baise encore... Ah ! laisse-moi mourir sur elle... Quelle fureur me saisit ! ... Acaris, chere Acaris, où es tu ? ... Viens donc, chere Acaris... Ah ! chere & tendre amie, je te le jure, des sentimens inconnus se sont emparés de mon ame. Elle en est remplie ; elle en est étonnée ; elle n'y suffit pas... Coulez larmes délicieuses ; coulez, & soulagez l'ardeur qui me dévore... Non, chere Acaris, non : cet Alizali que tu me préfères, ne t'aimera point comme moi... Mais j'entends quelque bruit... Ah ! c'est Acaris, sans doute... Viens, chere ame, viens... «

» Fricamone ne se trompoit point, continua Mangogul, c'étoit Acaris, en effet. Je les ai laissés s'entretenir ensemble ; & fortement persuadé que le Bijou de Fricamone continueroit d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu... Mais, reprit la Sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut qu'elle soit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, Prince, non : j'ai plus de conscience que vous ne m'en supposez. Je n'ai rien à objecter à cette épreuve : mais je sens quelque chose qui me défend de m'en prévaloir, & je ne m'en prévaudrai point. Voilà qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre Château, ni de vos Porcelaines, ou je les aurai à meilleurs titres «.

» Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe,

Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit Sapajou «.

» Prince, je l'ai bien vu, repliqua Mirzoza. Je fais qu'il est charmant. Mais je soupçonne cette Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'est votre envie qu'il m'appartienne un jour, adressez-vous ailleurs «.

» Ma foi, Madame, reprit Mangogul, après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la Maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner «.

» Ah ! Prince, vous rêvez, lui répondit la Favorite. Je ne connois point votre Mirolo ; mais qui qu'il soit, puisqu'il a une Maîtresse, ce n'est pas pour rien «.

» Vraiment vous avez raison, dit Mangogul : cependant, je gagerois bien encore que le Bijou de Callipiga ne fait rien de rien «.

» Accordez-vous donc, continua la Favorite. De deux choses l'une : ou le Bijou de Callipiga... Mais j'allois m'embarquer dans un raisonnement ridicule... Faites, Prince, tout ce qu'il vous plaira. Consultez le Bijou de Callipiga : s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi «.

Mangogul partit, & se trouva dans un instant à côté du sopha jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposoit. Il eut à peine tourné la Bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde, qui murmuroit le discours suivant : « Que me demandez-vous ? Je ne comprends rien à vos questions. On ne songe seulement pas à moi. Il me semble pourtant que j'en vaux bien un autre. Mirolo passe souvent à ma porte, il est vrai ; mais

..... Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La République des Lettres auroit certainement obligation à celui qui nous restitueroit le discours de

Bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernières phrases. Nous invitons les Savans à les méditer, & à voir si cette lacune ne seroit point une omission volontaire de l'Auteur mécontent de ce qu'il avoit dit, & qui ne trouvoit rien de mieux à dire

..... On dit que mon rival auroit des autels au de-là des Alpes. Hélas ! sans Mirolo, l'Univers entier m'en élèveroit «.

Mangogul revint aussi-tôt au Serrail, & répéta à la Favorite la plainte du Bijou de Callipiga, mot pour mot ; car il avoit la mémoire merveilleuse. » Il n'y a rien là, Madame, lui dit-il, qui ne vous donne gagné : je vous abandonne tout ; & vous en remercirez Callipiga, quand vous le jugerez à propos «.

« Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, & non pas «

» Mais, Madame, reprit le Sultan, je n'en connois pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près «.

» Et moi, Prince, repliqua la Favorite, je m'entends bien ; & voici Sélim & Bloculocus qui nous jugeront «.

Sélim & Bloculocus entrèrent aussi-tôt. Mangogul les mit au fait, & ils décidèrent tous deux en faveur de Mirzoza.

CHAPITRE IX.

Les Songes.

» SEIGNEUR, dit la Favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il

m'est passé, la nuit dernière, par la tête une foule d'extravagances. C'est un songe, mais Dieu fait quel songe; & l'on m'a assuré que vous étiez le premier homme du Congo, pour déchiffrer les songes. Dites-moi donc vite ce que signifie celui-ci; » & tout de suite elle lui conta le sien.

» Madame, lui répondit Bloculocus, je suis assez médiocre Onéirocritique «

» Ah! sauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la Favorite: laissez-là la science, & parlez-moi raison «.

» Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être satisfaite. J'ai sur les songes quelques idées singulières: c'est à cela seul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, & l'épithète de songe-cieux: je vais vous les exposer le plus clairement qu'il me sera possible «.

» Vous n'ignorez pas, Madame, continua-t-il, ce que le gros des Philosophes, avec le reste des hommes, débite là dessus. Les objets, disent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour, occupent notre ame pendant la nuit. Les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, subsistent. Les esprits animaux habitués à se porter dans certains endroits, suivent une route qui leur est familière; & de-là naissent ces représentations involontaires qui nous affligent, ou qui nous réjouissent. Dans ce système il sembleroit qu'un Amant heureux devroit toujours être bien servi par ses rêves. Cependant il arrive souvent qu'une personne qui ne lui est pas inhumaine, quand il veille, le traite, en dormant, comme un Nègre; ou qu'au lieu de posséder une femme charmante, il ne rencontre dans ses bras qu'un petit monstre tout contrefait «.

» Voilà précisément mon aventure de la nuit

dernière, interrompit Mangogul; car je rêve presque toutes les nuits: c'est une maladie de famille, & nous rêvons tous de pere en fils, depuis le Sultan Togrul, qui révoit en 74350000002, & qui commença. . . . Or donc, la nuit dernière, je vous voyois, Madame, dit-il à Mirzoza. C'étoit votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légère, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près, qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchois, je me trouyai nez-à-nez avec le museau d'un doguin.

Je fis un cri horrible. Kotluk, mon Chambellan, accourut, & me demanda ce que j'avois. » Mirzoza, lui répondis-je, à moitié endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse. Elle est devenue Danoise. Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il se retira, & je me rendormis: mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps, & la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomène « ?

» Je n'en désespere pas, répondit Bloculocus, pourvu que Votre Hauteffe convienne avec moi d'un principe fort simple. C'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres, par les qualités qui leur sont communes; & que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise, & qui les distingue «.

» Cela est clair, repliqua Mirzoza. Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit; & Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur «.

» Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle es-

pece, ou, si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient, ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de l'or, un stras pour un brillant, un Calculateur pour un Géometre, un Phrasier pour un bel-esprit, Criton pour un honnête homme, & Phédime pour une jolie femme, ajouta la Sultane.

» Eh bien, Madame, savez-vous ce que l'on pourroit dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugemens ? Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza.

» Fort bien, Madame, continua Bloculocus ; rien n'est plus philosophique, ni plus exact en mille rencontres que cette expression familière : *Je crois que vous rêvez* ; car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, & qui n'ont que rêver les yeux ouverts.

» C'est bien de ceux-là, interrompit la Favorite, qu'on peut dire à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe.

» Je ne peux trop m'étonner, Madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous faisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugemens précipités, qui se succèdent avec une rapidité incroyable, & qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre.

» Oh ! que je vous entends bien, dit Mirzoza ; & c'est un ouvrage en marquetérie, dont les pièces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins régulièrement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide, & la mémoire plus fidelle. Ne seroit-ce pas même en cela que consisteroit la folie ? Et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des

éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, & que des précipices s'entr'ouvrent sous ses pieds ; ou qu'Ariadne, placée devant son miroir, se sourit à elle-même, se trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles, & la bouche petite ; ne seroit-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme présens & réels ?

» Vous y êtes, Madame ; oui, si l'on examine bien les fous, dit Bloculocus, on sera convaincu que leur état n'est qu'un rêve continu.

» J'ai, dit Sélim, en s'adressant à Bloculocus, pardevant moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille, ce qui me détermine à les adopter. Je révois une fois que j'entendois des hennissements, & que je voyois sortir de la grande Mosquée deux files parallèles d'animaux singuliers. Ils marchaient gravement sur leurs pieds de derrière : le capuchon, dont leurs museaux étoient affublés, percés de deux trous, laissoit sortir deux longues oreilles mobiles & velues ; & des manches fort longues leur enveloppoient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le tems pour trouver quelque sens à cette vision ; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avois été la veille à Montmartre.

» Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand Sultan Erguebed en personne, & qu'harrassé d'une marche forcée, je dormois dans ma tente, il me sembla que j'avois à solliciter au Divan la conclusion d'une affaire importante ; j'allai me présenter au Conseil de la Regence ; mais jugez combien je dus être étonné. Je trouvai la salle pleine de rateliers, d'auges, de mangeoires, & de cages à poulets ; & je ne vis

dans le fauteuil du grand-Sénéchal qu'un bœuf qui ruminait ; à la place du Séraskier, qu'un moulin de Barbarie ; sur le banc du Testedar, qu'un aigle à bec crochu, & à longues ferres ; au lieu du Kiaia & du Kadilesker, que deux gros hiboux en fourrures ; & pour Visirs, que des oyes avec des queues de paon. Je présentai ma requête ; & j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla «.

» Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer ? dit Mangogul. Vous aviez alors une affaire au Divan, & vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie. Mais moi, Seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien «.

» Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un, que Madame avoit, ou que vous aviez aperçu à quelqu'autre une palatine de queue de Marte ; & que les Danois vous frappèrent la première fois que vous en vîtes. Il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en falloit pour exercer votre ame pendant la nuit. La ressemblance de la couleur vous fit substituer une crinière à une palatine ; & tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien, à la place d'une très-belle tête de femme «.

» Vos idées me paroissent justes, répondit Mangogul : que ne les mettez-vous au jour ? Elles pourroient contribuer au progrès de la divination par les songes ; science importante, qu'on cultivoit beaucoup il y a deux mille ans, & qu'on a trop négligé depuis. Un autre avantage de votre système, c'est qu'il ne manqueroit pas de répandre des lumières sur plusieurs ouvrages, tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le *Traité des idées de Platon*,

les *Fragmens d'Hermès trismégiste*, les *Paradoxes Littéraires du Pere H.* . . le *Newton*, l'*Optique des couleurs*, & la *Mathématique universelle d'un certain Bramine*. Par exemple, ne nous diriez-vous pas, Monsieur le Devin, ce qu'Orcotome avoit vu pendant le jour, quand il rêva son Hypothèse ; ce que le Pere C. . . avoit rêvé, quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs ; & quel avoit été le songe de Cléobule, quand il composa sa Tragédie « ?

» Avec un peu de méditation j'y parviendrois, Seigneur, répondit Bloculocus ; mais je réserve ces phénomènes délicats pour le tems où je donnerai au public ma traduction de Philoxène, dont je supplie Votre Hautesse de m'accorder le privilège «.

» Très-volontiers, dit Mangogul ; mais qu'est-ce que ce Philoxène. . . ? Prince, reprit Bloculocus, c'est un Auteur Grec, qui a très-bien entendu la matière des songes. . . Vous savez donc le Grec. . . ? Moi ! Seigneur, point du. . . Ne m'avez-vous pas dit, que vous traduisiez Philoxène ; & qu'il avoit écrit en Grec ? Oui, Seigneur ; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point. Cela est merveilleux, dit le Sultan : Seigneur Bloculocus, traduisez donc le Grec sans le savoir. Je vous donne ma parole ; que je n'en dirai mot à personne, & que je ne vous en honorerai pas moins singulièrement «.

CHAPITRE X.

Vingt-troisième Essai de l'Anneau,

FANNI.

IL restoit encore assez de jour, lorsque cette conversation finit; ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement; ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avoient occupé jusqu'alors. Il se rendit aussi-tôt chez Fanni; mais il ne la trouva point. Il revint après souper, elle étoit encore absente. Il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul étoit aujourd'hui, dit l'Auteur Africain dont nous traduisons le Journal, à neuf heures & demie chez Fanni. On venoit de la mettre au lit. Le Sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque tems, & ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avoit couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade. Grande, *dégingantée*, elle a la démarche indécente, point de traits, peu d'agrémens, un air d'intrépidité, qui n'est passable qu'à la Cour. Pour de l'esprit, on lui en reconnoit tout ce que la galanterie en peut communiquer: & il faut qu'une femme soit née bien imbécille, pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en étoit-là.

Elle appartenoit en dernier ressort à un homme fait à son caractère. Il ne s'effarouchoit guere de

ses infidélités, sans être toutefois aussi-bien informé que le public, jusqu'où elles étoient poussées. Il avoit pris Fanni par caprice, & il la gardoit par habitude: c'étoit comme un ménage arrangé. Ils avoient passé la nuit au bal, s'étoient couchés sur les neuf heures, & s'étoient endormis sans façon. La nonchalance d'Alonzo auroit moins accommodé Fanni, sans la facilité de son humeur. Nos gens dormoient donc profondément dos à dos, lorsque le Sultan tourna sa bague sur le Bijou de Fanni. A l'instant, il se mit à parler, sa Maîtresse à ronfler, & Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé, à plusieurs reprises, ce n'est pas Alonzo: » Quelle heure est-il? Que me veut-on? dit-il. Il me semble qu'il n'y a pas si longtemps que je repose: qu'on me laisse un moment.

Monsieur alloit se rendormir; mais ce n'étoit pas l'avis du Sultan. » Quelle persécution! reprit le Bijou. Encore un coup, que me veut-on? Malheur à qui a des aïeux illustres! La sottise conduite que celle d'un Bijou parlant! Si quelque chose pouvoit me consoler des fatigues de mon état, ce seroit la bonté du Seigneur à qui j'appartiens. Oh! pour cela, c'est bien le meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tracasserie; en revanche, aussi nous avons bien usé de la liberté qu'il nous a laissée. Où en étois-je, de par Brama, si je fusse devenu le partage d'un de ces maussades, qui vont sans cesse épiant? La belle vie que nous aurions menée.

Ici, le Bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, & se mit tout de suite à esquiver, avec une rapidité surprenante, une foule d'événemens héroïques, comiques, burlesques, tragi-comiques; & il en étoit tout essoufflé, lorsqu'il continua en ces termes. » J'ai quelque mé-

moire, comme vous voyez; mais je ressemble à tous les autres: je n'ai retenu que la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous donc de ce que je viens de vous raconter: il ne m'en revient pas davantage.

Cela est honnête, disoit Mangogul en lui-même: cependant, il insistoit. » Mais que vous êtes impatientant, reprit le Bijou. Ne diroit-on pas, que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser? Allons, j'asons donc, puisqu'il le faut: peut-être que quand j'aurai tout dit, il me sera permis de faire autre chose.

» Fanni, ma Maîtresse, continua le Bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la Cour pour s'enfermer dans son Hôtel de Banza. On étoit pour lors au commencement de l'Automne, & il n'y avoit personne à la Ville. Et qu'y faisoit-elle donc, me demanderez-vous? Ma foi, je n'en fais rien. Mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose; & si elle s'en fût occupée, j'en serois instruit. Elle étoit apparemment désœuvrée; oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour & demi à ne rien faire, & à crever d'ennui.

» Je me chagrinois à périr de ce genre de vie, lorsqu'Amifador s'avisâ de nous en tirer... Ah! vous voilà, mon pauvre Amifador: vraiment j'en suis charmée. Vous me venez fort à propos... Et qui vous savoit à Banza, lui répondit Amifador?... Oh, pour cela, personne: ni toi, ni d'autres, ne l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a réduite ici?... Non, au vrai, je n'y entends rien... » Rien du tout?... Non, rien... » Eh bien apprends, mon cher, que je voulois me convertir... Vous convertir?... Eh, oui... Regardez-moi un peu; mais vous êtes aussi charmante que jamais, & je ne vois rien

là

là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie... Non, ma foi, c'est tout de bon. J'ai résolu de renoncer au monde: il m'ennuie... C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure, si vous êtes jamais dévoté... Je le ferai, te dis-je: les hommes n'ont plus de bonne foi... Est-ce que Mazul vous auroit manqué? Non, il y a un siècle que je ne le vois plus... C'est donc Zupholo?... Encore moins; j'ai cessé de le voir, je ne sais comment, sans y penser... Ah! j'y suis; c'est le jeune Imola?... » Bon, est-ce qu'on garde ces colifichets-là?... Qu'est-ce donc?... » Je ne sais: j'en veux à toute la terre... Ah! Madame, vous n'avez pas raison; & cette terre, à qui vous en voulez, vous feroit encore de quoi réparer vos pertes... » Amifadar, en vérité, tu crois donc qu'il y a encore de bonnes âmes échappées à la corruption du siècle, & qui savent aimer?... Comment, aimer! Est-ce que vous donneriez dans ces misères-là? Vous voulez être aimée, vous?... » Eh pourquoi non?... Mais songez donc, Madame, qu'un homme qui aime, prétend l'être, & l'être tout seul. Vous avez trop de jugement, pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un Amant tendre & fidèle. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver que d'eux, n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux; cela ne vous convient certainement pas. Il seroit beau voir, que vous vous enflammassiez dans une belle passion, & que vous lassiez vous donner tous les travers d'une petite Bourgeoise...

» Mais il me semble, Amifadar, que tu as raison. Je crois, qu'en effet, il ne nous seroit pas de s'écarter des amours. Changeons donc, puisqu'il faut

changer. Aussi-bien je ne vois pas que ces femmes tendres, qu'on nous propose pour modèles, soient plus heureuses que les autres «... Qui vous a dit cela, Madame ?... » Personne ; mais cela se pressent... Méfiez-vous de ces pressentimens. Une femme tendre fait son bonheur, fait le bonheur de son Amant ; mais, ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes... » Ma foi, mon cher, il ne va à personne, & toutes s'en trouvent mal. Quel avantage y auroit-il à s'attacher ?.. Mille. Une femme qui s'attache conservera sa réputation ; sera souverainement estimée de celui qu'elle aime ; & vous ne sauriez croire combien l'amour doit à l'estime... » Je n'entends rien à ces propos : tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'estime, & je ne fais quoi encore. Ne dirait-on pas, que l'inconstance doive déshonorer ? Comment ! je prends un homme ; je m'en trouve mal ; j'en prends un autre qui ne me convient pas ; je change celui-ci pour un troisième, qui ne me convient pas davantage ; & pour avoir eu le guignon de rencontrer mal une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux «... Je veux, Madame, qu'une femme qui s'est trompée dans un premier choix, n'en fasse pas un second, de peur de se tromper encore, & d'aller d'erreur en erreur... » Ah quelle morale ! Il me semble, mon cher, que tu m'en prêchois une autre tout à l'heure. Pourroit-on savoir comment il faudroit à votre goût qu'une femme fût faite « ?... Très-volontiers, Madame ; mais il est tard, & cela nous mènera loin... » Tant mieux ; je n'ai personne, & tu me feras compagnie. Voilà qui est décidé, n'est-ce pas ? Place-toi donc sur cette Duchesse, & continue : je t'entendrai plus à mon aise. «

Amifadar obéit, & s'assit auprès de Fanni.

» Vous avez-là, Madame, lui dit-il, en se penchant vers elle, & lui découvrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrangement... Tu as raison... Eh pourquoi donc cacher de si belles choses, ajouta-il, en les baisant ?... Allons, finissez. Sçavez-vous bien, que vous êtes fou?... Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le Moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée «.

» Je ferois donc dans ma Maîtresse, reprit Amifadar, de la figure, de l'esprit, des sentimens, de la décence sur-tout. Je voudrais qu'elle approuvât mes soins, qu'elle ne me conduisît pas par des mines ; qu'elle m'apprit une bonne fois si je lui plais ; qu'elle m'instruisît elle-même des moyens de lui plaire davantage ; qu'elle ne me cédât point les progrès que je ferois dans son cœur ; qu'elle n'écût que moi ; n'eût des yeux que pour moi, ne pensât, ne rêvât que de moi, n'aimât que moi, ne fit rien qui ne tendît à m'en vaincre ; que cédant un jour à mes transports, je visse clairement que je dois tout à mon amour & au sien. Quel triomphe, Madame ! Et qu'un homme est heureux de posséder une telle femme !... Mais, mon pauvre Amifadar, tu extravagues ; rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point... » Je vous fais excuse, Madame, il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares, j'ai cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas ! si la mort ne me l'eût ravie ; car, ce n'est jamais que la mort qui vous enlève ces femmes-là, peut-être à présent serois-je entre ses bras «... Mais, comment te conduisois-tu donc avec elle ?... » J'aimois éperduement : je ne manquois aucune occasion de donner des preuves de ma tendresse. J'avois la dou-

ce satisfaction de voir qu'elles étoient bien reçues. J'étois fidele jusqu'au scrupule. On me l'étoit de même. Le plus ou le moins d'amour étoit le seul sujet de nos différends. C'est dans ces petits démêlés que nous nous développons. Nous n'étions jamais si tendres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses succédoient toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avoit alors d'amour & de vérité dans nos regards ! Je lisois dans ses yeux, elle lisoit dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale & mutuelle . . . Et où cela vous menoit-il ? . . . » A des plaisirs inconnus à tous les Mortels moins amoureux & moins vrais que nous. . . « Vous jouissiez ? . . . » Oui, je jouissois, mais d'un bien dont je faisois un cas infini. Si l'estime n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. Nous nous montrions à cœur ouvert, & vous ne sçauriez croire combien la passion y gagnoit. Plus j'examinois, plus j'apercevois de qualités, plus j'étois transporté. Je passois à ses genoux la moitié de ma vie, je regrettois le reste. Je faisois son bonheur, elle combloit le mien. Je la voyois toujours avec plaisir, je la quittois toujours avec peine. C'est ainsi que nous vivions. Jugez à présent, Madame, si les femmes tendres sont si fort à plaindre. . . » Non elles ne le sont pas ; si ce que vous me dites est vrai ; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une passion, telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne, par de grandes. . . » J'en avois, Madame, mais je les chérissais. Je ressentais des mouvemens de jalousie. La moindre altération que je remarquais sur le visage de ma Maitresse, portoit l'allarme au fond de mon ame. . . » Quelle extravagance ! Tout bien calculé, je

conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent ; en prendre à son aise ; tenir tant qu'on s'amuse ; quitter dès qu'on s'ennuye, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis. . . » J'avoue que cette façon convient assez à des petites Maitresses, à des libertines ; mais, un homme tendre & délicat ne s'en accommode point. Elle peut tout au plus l'amuser, quand il a le cœur libre, & qu'il veut faire des comparaisons. En un mot, une femme galante ne seroit point du tout mon fait. . . » Tu as raison, mon cher Amisadar, tu penses à ravir. Mais, aimes-tu quelque chose à présent ? . . . » Non, Madame, si ce n'est vous ; mais, je n'ose vous le dire. . . » Ah ! mon cher, ose : tu peux dire, lui repliqua Fanni, le regardant fixement «.

Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendoit sur la gorge de Fanni, & on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvoit aucun obstacle, se glissoit. On continuoit de le charger de regards, qu'il ne méfinterprétoit point. Je m'apercevois bien, moi, dit le Bijou, qu'il avoit raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avoit tant louée. On le pressoit de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissoit : aussi n'en fit-il rien. Il baisoit les mains, revenoit à la gorge, passoit à la bouche ; rien ne lui résistoit. Insensiblement, la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main : elle étoit fine, Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès : elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, & Amisadar travailloit à s'arranger,

Lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit Philosophe de manquer de respect; mais il fut, à son tour, si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisoit, qu'en achevant son bonheur.

Qu'il me parut charmant ! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé & suivi, aucun ne le fut tant à mon gré. Je ne puis en parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez long-tems que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la première fois.

Alonzo ne perdit pas un mot du Bijou de Fanni ; & il n'étoit pas moins pressé que Mangogul d'apprendre le reste de l'aventure. Ils n'eurent le tems ni l'un ni l'autre de s'impatiser, & le Bijou historien reprit en ces termes.

» Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est qu'Amifadar partit au bout de quelques jours pour la campagne ; qu'on lui demanda raison de son séjour à la Ville, & qu'il raconta son aventure avec ma Maîtresse ; car quelqu'un de sa connoissance & de celle d'Amifadar, passant devant notre Hôtel, demanda par hasard, ou par soupçon, si Madame y étoit, se fit annoncer, & monta. . . » Ah ! Madame, qui vous croiroit à Banza, & depuis quand y êtes-vous ? . . . » Depuis un siècle, mon cher, depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société. . . Pourroit-on vous demander, Madame, par quelle raison « ? . . Hélas ! c'est qu'elle me fatiguoit. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudroit, ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule ; & franchement, l'un & l'autre me paroît fort. . . Mais, Madame, vous voilà tout-à-fait édifiante,

est-ce que les discours du Bramine Brelibibi vous auroient convertie ? . . Non, c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a pris subitement : & il n'a pas tenu à ce pauvre Amifadar que je ne sois à présent dans la haute réforme. . . » Madame l'a donc vu depuis peu ? . . . » Oui, une fois ou deux. . . « Et vous n'avez vu que lui ? . . . Ah pour cela, non, c'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite. . . » Cela est singulier. . . » Et qu'y a-t-il donc de singulier là-dedans ? . . . » Rien qu'une aventure qu'il a eue, ces jours passés, avec une Dame de Banza, seule comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme vous. Mais je vais vous en faire le conte : cela vous amusera peut-être ? . . Sans doute, reprit Fanni ; & tout de suite l'ami d'Amifadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le Bijou : & quand il en fut où j'en suis. . . » Eh bien, Madame, qu'en pensez-vous ? lui dit-il, Amifadar n'est-il pas fortuné ? . . Mais lui répondit Fanni, Amifadar est peut-être un menteur. Croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur. . . » Mais considérez, Madame, lui repliqua Marfupha, qu'Amifadar n'a nommé personne, & qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous en ait imposé. . . J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni, Amifadar a de l'esprit, il est bienfait : il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute ; & entr'eux Amifadar est unique. . . » Quoi donc, Madame, interrompit Marfupha, Amifadar seroit-il le seul homme qui sût persuader ; & ne rendez-vous point justice à d'autres qui méritent autant que lui

un peu de part dans votre estime » ? . . . Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît ? . . . » De moi, Madame, qui vous trouve charmante, & » . . . C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant l'œil ne me va point. Je suis à faire peur. . . » Vous vous trompez, Madame ! ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous donne un air si touchant, si tendre ! . . .

A ces propos galans, Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation ; & quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma Maîtresse. » Sérieusement, Amisadar a tenté votre conversion : c'est un homme admirable pour les conversions. Pourriez-vous me communiquer un échantillon de sa morale ? Je gagerois bien qu'elle diffère peu de la mienne » Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre & de la femme galante. Il en est lui pour les femmes tendres. . . » Et vous aussi sans doute » ? . . . Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer, que nous étions toutes les unes comme les autres, & que nous agissions par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini ; mais qui n'existent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais qu'elle créature idéale, une chimère de femme, un être de raison coëffé. . . . » Madame, lui répondit Marsupha, je connois Amisadar ; c'est un garçon qui a du sens, & qui a fréquenté les femmes. S'il vous dit qu'il y en a ait pas, je ne m'accorderois point de leurs façons, interrompit Fanni. . . . Je le crois, lui répondit Marsupha ; aussi vous avez pris une sorte

de conduite, plus conforme à votre naissance, & à votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des Philosophes ; elles sécheroient sur pied à la Cour « . . .

Le Bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une de qualités principales de ces Orateurs, c'étoit de s'arrêter à propos. Ils parloient comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques Auteurs avoient conclu que c'étoient de pures machines. Et voici comment ils raisoient. . . Ici l'Auteur Africain rapporte tout du long l'argument métaphysique des Cartésiens contre l'âme des bêtes, qu'il applique, avec toute la sagacité possible, au caquet des Bijoux. En un mot, son avis est que les Bijoux parloient comme les oiseaux chantent ; c'est-à-dire, si parfaitement sans avoir appris, qu'ils étoient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son Prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la Favorite ; du moins, c'est-là que nous le trouverons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire des Voyages de Sélim.

MANGOGUL qui ne songeoit qu'à varier ses plaisirs, & multiplier les essais de son Anneau, après avoir questionné les Bijoux les plus intéressans de sa Cour, fut curieux d'entendre quelques Bijoux de la Ville. Mais comme il auguroit assez mal de ce qu'il en pourroit apprendre, il eut fort désiré les consulter à son aise, & s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir ? C'est ce qui l'embarraisoit. » Vous voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, Seigneur, qu'à donner un bal; & je vous promets, ce soir, plus de ces harangueurs que vous n'en voudrez écouter «.

» Joie de mon cœur, vous avez raison, lui répondit Mangogul. Votre expédient est même d'autant meilleur, que nous n'aurons à coup sûr que ceux dont nous aurons besoin «. Sur le champ, ordre au Kiljar-Agasi, & au Trésorier des plaisirs, de préparer la fête, & de ne distribuer que quatre mille billets. On savoit apparemment là mieux qu'ailleurs, la place que pouvoient occuper six mille personnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul, & la Favorite, se mirent à parler de nouvelles. » Madame fait-elle, dit Sélim à la Favorite, que le pauvre Codindo est mort ? En voilà le premier mot : & de quoi est-il mort ? demanda la Favorite. Hélas ! Madame, lui répondit Sélim, c'est une victime de l'attraction. Il s'étoit entêté, dès sa jeunesse, de ce système, & la cervelle lui en a tourné sur ses vieux jours. Et comment cela ? dit la Favorite «.

» Il avoit trouvé, continua Sélim, selon les méthodes d'Hallei & de Circino, deux célèbres Astronomes du Monoémugi, qu'une certaine Comète, qui a fait du bruit sur la fin du règne de Kanoglou, devoit reparoître avant-hier; & dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, & qu'il n'eût pas le bonheur de l'apercevoir le premier, il prit le parti de passer la nuit sur son donjon; & il avoit encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette «.

» Son fils, craignant qu'il ne fût incommodé

d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche, & l'appella plusieurs fois, » *Mon Pere, mon Pere* : point de réponse. *Mon Pere, mon Pere*, réitéra le petit Codindo. Elle va passer, répondit Codindo; elle passera : Oh ! parbleu, je la verrai. Mais vous n'y pensez pas, mon pere, il fait un brouillard effroyable. . . . Je veux la voir; je la verrai, te dis-je «.

» Le jeune homme convaincu par ces réponses, que son malheureux pere brouilloit, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi; & j'étois chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé. . . » Vite, vite, Monsieur; dépêchez-vous : le vieux Codindo, mon Maître «. . . Eh bien, qu'y a-t-il, Champagne ? Qu'est-il arrivé à ton Maître ? . . » Monsieur, il est devenu fou «. . . Ton maître est fou ? . . . Eh oui, Monsieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes, qu'il en viendra. Monsieur l'Apothicaire y est déjà, & l'on vous attend. Venez vite «. . . Manie, disoit Farfadi, en mettant sa robe & cherchant son bonnet carré; manie, accès terrible de manie. Puis, s'adressant au domestique, Champagne, lui demandoit-il, ton Maître ne voit-il pas des papillons ? N'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture ? . . » Eh non, Monsieur, lui répondoit Champagne. Le pauvre homme est au haut de son Observatoire; sa femme, ses filles, & son fils le tiennent à quatre. Venez vite, vous trouverez votre bonnet carré demain «.

La maladie de Codindo me parut plaisante. Farfadi monta dans mon carrosse, & nous allâmes ensemble à l'Observatoire. Nous entendîmes, du bas de l'escalier, Codindo qui crioit comme un furieux; je veux voir la comète. Je la verrai. Retirez-vous, coquins «.

» Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avoit fait monter son lit au haut de son donjon; car nous le trouvâmes couché. On avoit appelé l'Apothicaire du quartier, & le Bramine de la paroisse qui lui cornoit aux oreilles, lorsque nous arrivâmes: » Mon frere, mon cher frere, il y va de votre salut. Vous ne pouvez, en sûreté de conscience, attendre une comete à l'heure qu'il est: vous vous damnez «. » C'est mon affaire, lui disoit Codindo «. » Que répondrez-vous à Brama? . . . reprenoit le Bramine «. » Monsieur le Curé, lui repliquoit Condido, sans quitter l'oeil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, & celui de Monsieur l'Apothicaire, que voilà, de me vanter son eau tiède; que Monsieur le Médecin fait son devoir de me tâter le pouls, & de n'y rien connaître, & moi, le mien d'attendre la comete. . . On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage. Il continua d'observer avec un courage héroïque; & il est mort dans sa gouttiere, la main gauche sur l'oeil dumême côté, la droite posée sur le tuyau du telescope, & l'oeil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui crioit qu'il avoit commis une erreur de calcul; son Apothicaire, qui lui proposoit un remede; son Médecin qui prononçoit en hochant de la tête, qu'il n'y avoit plus à faire; & son Curé qui lui disoit: Mon frere, faites un acte de contrition, & recommandez-vous à Brama «. . .

» Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur «. » Laissons, ajouta la Favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, & passons à quelque objet plus agréable. Puis s'adressant à Sélim, Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant

comme vous êtes, dans une Cour où regnent les plaisirs avec l'esprit, les talens & la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les Bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément: vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais, après toutes les aventures dont vous ont honoré ces Messieurs, vous devez connoître les femmes; & c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir «.

» Ce compliment, Madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans; mais j'ai de l'expérience; & une de mes premières réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, & moins on acquiert de lumieres. Moi! connoître les femmes! Passe pour les avoir beaucoup étudiées «. » Eh bien, qu'en pensez-vous? lui demanda la Favorite «. » Madame, répondit Sélim, quoique leurs Bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables «.

» En vérité, mon cher, lui dit le Sultan, vous mériteriez d'être Bijou, vous n'auriez pas besoin de muselières «. » Sélim, ajouta la Sultane, laissez-là le ton satyrique, & parlez-nous vrai «. » Madame, lui répondit le Courtisan, je pourrois mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, & que je révere par . . . Eh, toujours de la vénération! Je ne connois rien de si caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza; & s'imaginant que c'étoit par égard pour elle que Sélim se défendoit: » Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle. Nous cherchons à nous amuser; & je m'engage, parole d'honneur, à m'ap-

pliquier tout ce que vous direz d'obligeant de mon sexe, & de laisser le reste aux autres femmes ». Vous avez donc beaucoup étudié les femmes ? Eh bien, faites-nous le récit du cours de vos études. Il a été des plus brillans, à en juger par les succès connus, & il est à présumer qu'ils ne sont pas démentis par ceux qu'on ignore. Le vieux Courtisan céda à ses instances, & commença de la sorte.

» Les Bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvoient compléter mon histoire, ou ne sont plus, ou ne sont point dans nos climats; & ceux qui l'ont commencée, n'ont qu'effleuré la matière. J'ai observé, jusqu'à présent, le secret inviolable que je leur avois promis, quoique je fusse plus fait qu'eux pour parler; mais puisqu'ils ont rompu le silence, il semble qu'ils m'ont dispensé de le garder ».

» Né avec un tempérament tout de feu, je connus à peine ce que c'étoit qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des Gouvernantes que je détestai; mais, en récompense, je me plus beaucoup avec les Femmes-de-chambre de ma mere. Elles étoient, pour la plupart, jeunes & jolies: elles s'entretenoient, se déshabilloient, s'habilloient, devant moi, sans précaution, m'exhortoient même à prendre des libertés avec elles; & mon esprit naturellement porté à la galanterie, mettoit tout à profit. Je passai, à l'âge de cinq ou six ans, entre les mains des hommes avec ces lumières; & Dieu fait combien elles s'étendirent, lorsqu'on me mit sous les yeux les anciens Auteurs, & que mes Maîtres m'interpréterent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétoient point eux-mêmes le sens. Les Pages de mon pere m'apprirent quelques

gentillesse de Collège; & la lecture de l'Aloisia, qu'ils me prêtèrent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avois alors quatorze ans ».

» Je jettai les yeux autour de moi, cherchant, entre les femmes qui fréquentoient dans la maison, celle à qui je m'adresserois; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarassoit. Un commencement de liaison, & plus encore le courage que je me sentois d'attaquer une personne de mon âge, & qui me manquoit vis-à-vis des autres, me décidèrent pour une de mes cousines. Emilie, c'étoit son nom, étoit jeune, & moi aussi; je la trouvai jolie, & je lui plus; elle n'étoit pas difficile, & j'étois entreprenant; j'avois envie d'apprendre, & elle n'étoit pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisons souvent des questions très-ingénues & très-fortes. Un jour elle trompa la vigilance de ses Gouvernantes, & nous nous instruisîmes. Ah! que la Nature est un grand maître! Elle nous mit bientôt au fait du plaisir, & nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites. Ce n'étoit pas le moyen de les prévenir. Emilie eut des indispositions, qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnoit pas la cause. Sa mere la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, & mon pere en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes, mêlées d'un air de satisfaction; & sur le champ, il fut décidé que je voyagerois. Je partis avec un Gouverneur, chargé de veiller attentivement sur ma conduite, & de ne la point gêner; & cinq mois après, j'appris, par la Gazette, qu'Emilie étoit morte de la petite-vérole &, par une lettre de mon pere, que la tendresse qu'elle avoit eue pour moi lui coûtoit la

vie. Le premier fruit de mes amours fert, avec distinction, dans les troupes du Sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit ; & il ne me connoit encore que pour son protecteur «.

» Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance, & de la mort de sa mere. J'en fus vivement touché, & j'en aurois été, je crois inconsolable, sans l'intrigue que j'avois liée avec la femme d'un Corsaire, qui ne me laissa pas le tems de me désespérer. La Tunisienne étoit intrépide ; j'étois fou ; & tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jettoit, je passois de notre hôtel sur sa terrasse, & delà dans un cabinet où elle me perfectionnoit ; car Emilie ne m'avoit qu'ébauché. Son époux revint de course, précisément dans le tems que mon Gouverneur, qui avoit ses instructions, me pressoit à passer en Europe. Je m'embarquai sur un vaisseau qui partoit pour Lisbonne ; mais ce ne fut pas sans avoir fait & réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez «.

» Le bâtiment que nous montions étoit chargé de marchandises ; mais la femme du Capitaine étoit la plus précieuse à mon gré : elle avoit à peine vingt ans : son mari en étoit jaloux comme un tigre ; & ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous. Dona Velina conçut, tout d'un coup, qu'elle me plaisoit, moi que je ne lui étois pas indifférent, & son époux qu'il nous gênoit. Le Marin résolut aussi-tôt de ne pas désespérer, que nous ne fussions au Port de Lisbonne. Je lisois dans les yeux de sa chere épouse combien elle enrageoit des affiduités de son mari. Les miens lui déposoient les mêmes choses ; & l'époux nous comprenoit à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable ;

concevable ; & nous en serions morts, à coup sûr, si le Ciel ne s'en fût mêlé ; mais il aide toujours les ames en peine. A peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse. Je ne manquerois pas, Madame, de faire siffler les vents à vos oreilles, & gronder la foudre sur votre tête ; d'enflammer le Ciel d'éclairs ; de soulever les flots jusqu'aux nues, & de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun Roman, si je ne vous faisois une histoire. Je vous dirai seulement que le Capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter sa chambre, & de s'exposer à un danger par la crainte d'un autre. Il sortit avec mon Gouverneur ; & je me précipitai, sans hésiter, entre les bras de ma belle Portugaise, oubliant tout-à-fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes ; que nous étions portés sur un frêle vaisseau, & m'abandonnant, sans réserve, à l'élément perfide. Notre course fut prompte, & vous jugez bien, Madame, que par le tems qu'il faisoit, je vis bien du pays en peu d'heures. Nous relâchâmes à Cadix, où je laissai à la Signora une promesse de la joindre à Lisbonne, s'il plaisoit à mon Mentor, dont le dessein étoit d'aller droit à Madrid «.

» Les Espagnoles sont plus étroitement resserrées, & plus amoureuses que nos femmes. L'amour se traite là par des espèces d'ambassadrices, qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propositions, de les conduire, de les ramener ; & les Dames se chargent du soin de les rendre heureux. Je ne passai point par ce cérémonial, grâce à la conjoncture. Une grande révolution venoit de placer sur le trône de ce Royaume un Prince du Sang de France : son arrivée & son couronne-

ment donnerent lieu à des fêtes à la Cour, où je parus alors. Je fus accosté dans un bal : on me proposa un rendez-vous pour le lendemain ; je l'acceptai, & je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet, par lequel Donna Oropeza remettoit la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, & l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, & éclairé par des bougies. Ma Déesse ne me fit point attendre : elle entra sur mes pas, & se précipita dans mes bras sans dire mot, & sans quitter son masque. Etoit-elle laide ? Etoit-elle jolie ? c'est-ce que j'ignorois. Je m'aperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle étoit jeune, bien faite, & qu'elle aimoit le plaisir. Lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua, & me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatière. Sélim ouvrit, & présenta en même-tems à la Favorite une boîte d'or, d'un travail exquis, & enrichie de pierreries. » Le présent est gracieux, dit Mangogul. » Ce que j'en estime le plus, ajouta la Favorite, c'est le portrait. Quels yeux ! Quelle bouche ! Quelle gorge ! Mais tout cela n'est-il point flatté ? » Si peu, Madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'auroit peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimois Oropeza, mais j'aimois encore mieux la vie. Ce n'étoit pas non plus l'avis de mon Gouverneur, que je m'exposasse à être poigné de du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme. J'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque Roman du pays, & je partis pour la France. »

» Le Monarque qui régnoit alors en France, étoit grand-pere du Roi d'Espagne, & sa Cour passoit, avec raison, pour la plus magnifique, la plus polie & la plus galante de l'Europe. J'y parus comme un phénomène. » Un jeune Seigneur du Congo, disoit une belle Marquise. Eh mais, cela doit être fort plaisant. Ces hommes-là valent mieux que les nôtres. Le Congo, je crois, n'est pas loin de Maroc. On arrangeoit des soupers dont je devois être. Pour peu que mon discours fût senté, on le trouvoit délié, admirable : on se récrioit, parce qu'on m'avoit d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avois pas le sens commun. » Il est charmant, reprenoit, avec vivacité, une autre femme de Cour. Quel meurtre de laisser retourner une jolie figure comme celle-là dans un vilain pays, où les femmes sont gardées à vue par des hommes qui ne le sont plus ! Est-il vrai, Monsieur ? On dit qu'ils n'ont rien. Cela est bien déparant pour un homme. » Mais, ajoutoit une autre, il faut fixer ici ce grand garçon-là : il a de la naissance, quand on ne le feroit que Chevalier de Malthe. Je m'engage, si l'on veut, à lui procurer de l'emploi ; & la Duchesse Victoria, mon amie de tous les tems, parlera en sa faveur au Roi, s'il le faut. »

» J'eus bientôt des preuves non suspectes de leur bienveillance, & je mis la Marquise en état de prononcer sur le mérite des habitans de Maroc & du Congo ; j'éprouvai que l'emploi que la Duchesse & son amie m'avoient promis, étoit difficile à remplir, & je m'en désist. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures. Je circulai, pendant six mois, dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendoit point la fin d'une autre : on n'en vou-

loit qu'à la jouissance. Tardoit-elle à venir, ou étoit-elle obtenue, on voloit à de nouveaux plaisirs.

» Que me dites-vous là, Sélim ? interrompit la Favorite. La décence est donc inconnue dans ces Contrées ? » Pardonnez moi, Madame, répondit le vieux Courtisan, on n'a que ce mot à la bouche ; mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines. » Et quelles voisines ? demanda Mirzoza. » Les Angloises, répartit Sélim, femmes froides & dédaigneuses en apparence, mais emportées, voluptueuses & vindicatives ; moins spirituelles, & plus raisonnables que les Françaises ; celles-ci aiment le jargon des sentimens, celles-là préfèrent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De la fille d'un Lord Bishop, (ce sont des especes de Bramines, mais qui ne gardent point le célibat,) je passai à la femme d'un Chevalier Baronnet. Tandis qu'il s'échauffoit dans le Parlement à soutenir les intérêts de la Nation contre les entreprises de la Cour, nous avions dans sa maison, sa femme & moi, bien d'autres débats. Mais le Parlement finit, & Madame fut contrainte de suivre son Chevalier dans sa Gentilhommiere. Je me rabattis sur la femme d'un Colonel, dont le Régiment étoit en garnison sur les côtes. J'appartins ensuite à la femme du Lord Maire. Ah ! quelle femme ! Je n'aurois jamais revu le Congo, si la prudence de mon Gouverneur, qui me voyoit déperir, ne m'eût tiré de cette galere. Il supposa des lettres de ma famille, qui me redemandoit avec empressement, & nous nous embarquâmes pour la Hollande. Notre dessein étoit de traverser l'Allemagne, & de nous rendre en Italie, ou

nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique.

» Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guere plus long en Allemagne. Toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes, qu'il faut assiéger dans les formes. On en vient à bout ; mais les approches demandent tant de mesures ; ce sont tant de *si* & de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyent bien-tôt.

» Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la premiere qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avoit pas refusé à beaucoup d'autres. » Ah ! s'écria-t-elle douloureusement, que diroit le grand Alziki mon pere, s'il savoit que je m'abandonne à un petit Congo comme vous. Rien, Madame, lui repliquai-je : tant de grandeur m'épouvante, & je me retire. Ce fut fagement fait à moi ; & si j'avois compromis son Altesse avec ma médiocrité, j'aurois pu m'en souvenir, Brama qui protège les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique.

» Les Italiennes que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut ; c'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a dans ces raffinemens du caprice & de la bizarrerie ; mais vous me le pardonnerez, Mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise & de Rome plusieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoye toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquèrent.

» Je passai quatre ans ou environ en Europe, & rentrai par l'Egypte dans cet Empire, forme, com

me vous voyez, & muni des rares découvertes de l'Italie que je divulguai sur le champ «.

Ici l'Auteur Africain dit que Sélim s'étant aperçu que les lieux communs qu'il venoit de débiter à la Favorite sur les aventures qu'il avoit eues en Europe, & sur les caracteres des femmes des contrées qu'il avoit parcourues, avoient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la Favorite, & continua d'une voix plus basse.

» Madame, lui dit-il, si je n'appréhendois de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterois l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne fais comment elle m'est échappée «.

» Dites, mon cher, lui répondit la Favorite, je vais redoubler d'attention, & vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du Sultan qui dort «.

» Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques Seigneurs de la Cour de France, & nous nous trouvâmes, tout en débarquant, assez bien fauflés. On étoit alors dans la belle saison, & nous allions nous promener, le soir, au Palais-Royal, mon Gouverneur & moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-Maitres, qui nous montrèrent les plus jolies femmes, & nous firent leur histoire vraie ou fautive, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le Jardin étoit déjà peuplé d'un grand nombre de femmes ; mais il en vint, sur les huit heures, un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustemens, & à la foule de leurs poursuivans, je les pris au moins pour des Duchesses. Pen dis ma pensée à un des jeu-

nes Seigneurs de la compagnie ; & il me répondit qu'il s'apercevoit bien que j'étois connoisseur ; & que si je voulois, j'aurois le plaisir de souper, le soir même, avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai son offre, & à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillèrent dans la promenade, & revinrent, en moins d'un quart-d'heure, nous rendre compte de leur négociation. » Messieurs, nous dirent-ils, on vous attendra, ce soir, à souper chez la Duchesse Asterie «. Ceux qui n'étoient pas de la partie, se recrierent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours, on se sépara, & nous montâmes en carrosse pour en aller jouir «.

» Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un second, dont je trouvai les appartemens plus vastes, & mieux meublés qu'ils ne me paroïtroient à présent. On me présenta à la Maitresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, & on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne fais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant «.

» Vous avez donc aimé une fois en votre vie ? interrompit la Favorite. Eh, oui Madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit ; & dès la pointe du jour, je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, & j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni

la facilité de la Dame, ne me détromperent point, & je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allois posséder la femme ou la fille d'un premier Ministre. Ma déesse m'attendoit sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux ; je lui pris la main ; & la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignoit m'accorder. » Est-il bien vrai, lui dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer, & de vous le dire, & qu'il peut, sans vous offenser, se flatter du plus doux espoir. En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge : & comme elle étoit renversée, je me préparois assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, & me dit : » Tiens, mon ami, tu es joli garçon ; tu as de l'esprit ; tu parles comme un ange ; mais il me faut quatre louis. Comment dites-vous ? interrompis-je. » Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire si tu n'a pas tes quatre louis. » Quoi ! Mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous ne valez que cela ? C'étoit bien la peine d'arriver du Congo pour si peu de chose. Et sur le champ je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, & je pars.

» Je commençai, Madame, comme vous voyez, à prendre des Actrices pour des Princeesses. J'en fus du dernier étonnement, reprit Mirzoza ; car enfin la différence est si grande ! Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences. Mais que voulez-vous ! un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avoit fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes.

Sélim en étoit là, lorsque Mangogul se réveilla. » Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant, & se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pour-

roit-on vous demander, beau conteur, quand vous esperez être de retour à Banza, & si j'ai longtemps encore à dormir ? car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage que les bâillemens ne me prennent ; c'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier & les autres.

» Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza.

» Je vous en félicite, reprit le Sultan : puis s'adressant à la Sultane, Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal, nous partirons si la fatigue du voyage vous le permet.

» Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête. Mangogul & Sélim avoient déjà leur domino : la Favorite prit le sien. Le Sultan lui donna la main, & ils se rendirent dans la salle du bal, où ils se séparèrent pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, & moi aussi, dit l'Auteur Africain, quoique j'eusse plus d'envie de dormir que de voir danser.

CHAPITRE XII.

Vingt-quatrième & vingt-cinquième Essais de l'Anneau.

Bal masqué, & suite du Bal masqué.

Les Bijoux les plus extravagans de Banza ne manquèrent pas d'accourir où le plaisir les appelloit. Il en vint en carrosse bourgeois, il en vint par les voitures publiques, & même quelques-uns à pied. Je ne finirois point, dit l'Auteur Africain, dont j'ai l'honneur d'être le *Caudataire*, si

J'entrois dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa Bague dans cette nuit seule qu'elle n'en avoit eu depuis qu'il la tenoit du Génie. Il la tournoit tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois. C'étoit alors qu'il se faisoit un beau bruit. L'un s'écrioit, d'une voix aigre : *Violons, le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plait : l'autre, d'une voix rauque, & moi je veux les *Sautriots*, & moi les *Tricoteis*, disoit un troisieme : & une multitude à la fois, des contredanses usées, comme la *Boulée*, les *Quatre-Faces*, la *Calotine*, la *Chaîne*, le *Pistolet*, la *Marée*, le *Pistolet*, le *Pistolet*. Tous ces cris étoient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendoit d'un côté, *Peste soit du nigaud, il faut l'envoyer à l'école*. De l'autre, *je m'en retournerai donc sans étrener*. Ici, *qui payera mon carrosse ? Là, il m'est échappé, mais je chercherai tant qu'il se retrouvera*. Ailleurs, *à demain ; mais vingt louis au moins, sans cela rien de fait*. Et par-tout des propos qui déroloient des desirs ou des exploits.

Dans ce tumulte une petite Bourgeoise, jeune & jolie démêla Mangogul, le pourfui vit, l'agaça, & parvint à déterminer son Anneau sur elle. On entendit à l'instant son Bijou s'écrier : « Où courez-vous ? Arrêtez, beau masque, ne soyez point insensible à l'ardeur d'un Bijou qui brûle pour vous ». Le Sultan choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avoit hasardée. Il disparut, & chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque & son domino, & l'abandonna aux poursuites de la petite Bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua de dire mille folies à celui qu'elle prenoit pour Mangogul.

Le faux Sultan ne fut pas bête ; c'étoit un homme qui savoit parler par signes : il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle se prit, pendant près d'une heure, pour la Sultane favorite ; & Dieu fait les projets qui lui roulerent dans la tête. Mais l'enchantement dura peu. Lorsqu'elle eut accablé le prétendu Sultan de caresses, elle le pria de se démasquer : il le fit, & montra une physionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenoient point du tout à Mangogul. Ah si, s'écria la petite bourgeoise, si !... » Eh mon petit tame, lui répondit le Suisse, qu'avoir-vous ? moi l'y croire vous avoir rendu d'assez bons services, pour que vous l'y être pas fâchée de me connoître. Mais sa Déesse ne s'amusa point à lui répondre, s'échappa brusquement de ses mains, & se perdit dans la foule.

Ceux d'entre les Bijoux qui n'aspirèrent pas à de si grands honneurs, ne laisserent pas que de rencontrer le plaisir, & tous reprirent la route de Banza, fort satisfaits de leur voyage.

L'on sortoit du bal, lorsque Mangogul entendit deux de ses principaux Officiers, qui se parloient avec vivacité. « C'est ma maîtresse, disoit l'un : j'en suis en possession depuis un an ; & vous êtes le premier qui vous soyez avisé de courir sur mes brisées. A propos de quoi me troubler ? Nafsès, mon ami, adressez-vous ailleurs : vous trouverez cent femmes aimables, qui se tiendront pour trop heureuses de vous avoir ». J'aime Amine, répondit Nafsès. Je ne vois qu'elle qui me plaise. Elle m'a donné des espérances ; & vous trouverez bon que je la suive. Des espérances ! reprit Alibeg « !... Oui, des espérances... Morbleu, cela n'est point... Je vous dis, Monsieur, que cela est, & que vous me ferez raison, sur l'heure,

du démenti que vous me donnez. A l'instant, ils descendirent le grand perron : ils avoient déjà le cimenterre tiré, & ils alloient définir leur démêlé d'une façon tragique, lorsque le Sultan les arrêta, & leur défendit de se battre avant que d'avoir consulté leur Hélène.

Ils obéirent, & se rendirent chez Amine, où Mangogul les suivit de près. » Je suis excédée du bal, leur dit-elle, les yeux me tombent. Vous êtes de cruelles gens, de venir au moment que j'allois me mettre au lit ; mais vous avez tous deux un air bien singulier. Pourroit-on savoir ce qui vous amène ? C'est une bagatelle, lui répondit Alibeg. Monsieur se vante, & même assez hautement, ajouta-t-il, en montrant son ami, que vous lui donnez des espérances, Madame. Qu'en est-il ? Amine ouvroit la bouche ; mais le Sultan tournant sa bague dans le même instant, elle se tut, & son Bijou répondit pour elle. » Il me semble que Nafsés se trompe : non, ce n'est pas à lui que Madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais, qui vaut mieux que lui ? Oh ! que ces hommes font bien fots de croire que des dignités, des honneurs, des titres, des noms vuides de sens, en imposent à des Bijoux ! Chacun a sa philosophie ; & la nôtre consiste principalement à distinguer le mérite de la personne, le vrai mérite de celui qui n'est qu'imaginaire. N'en déplaise à M. Claville, il en fait là-dessus moins que nous, & vous allez en avoir la preuve «.

» Vous connoissez tous deux, continua le Bijou, la Marquise Bibicofa. Vous savez ses amours avec Cléandor, & sa disgrâce, & la haute dévotion qu'elle professe aujourd'hui. Amine est bonne amie, elle a conservé les liaisons qu'elle avoit avec Bibicofa, & n'a point cessé de fréquenter

dans sa maison, où l'on rencontre des Bramines de toute espece. Un d'entr'eux pressoit un jour ma Maitresse de parler pour lui à Bibicofa. Eh que voulez-vous que je lui demande ? lui répondit Amine. C'est une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vraiment elle vous sauroit bon gré de la traiter encore comme une personne de conséquence. Allez, mon ami, le Prince Cléandor & Mangogul ne feront jamais rien pour elle ; & vous vous morfondriez dans les anti-chambres. Mais, répondit le Bramine, Madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directement de la Marquise. Voici ce que c'est. Elle a fait construire un petit minaret dans son hôtel : c'est sans doute pour le Sala, ce qui suppose un Iman ; & c'est cette place que je demande. Que dites-vous ? reprit Amine. Un Iman, vous n'y pensez pas : il ne faut à la Marquise qu'un Marabout, qu'elle appellera de tems à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait le Sala avant que de se mettre au lit ; mais un Iman logé, vêtu, nourri dans son hôtel, avec des appointemens, cela ne va point à Bibicofa. Je connois ses affaires. La pauvre femme n'a pas six mille sequins de revenu, & vous prétendez qu'elle en donnera deux mille à un Iman. Voilà-t-il pas qui est bien imaginé. De par Brama, j'en suis fâché, repliqua l'homme saint ; car voyez-vous, si j'avois été son Iman, je n'aurois pas tardé à lui devenir plus nécessaire ; & quand on en est là, il vous pleut de l'argent & des pensions. Tel que vous me voyez, je suis du Monomotapa, & je fais très-bien mon devoir. Eh ! mais, lui répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre affaire n'est pourrant pas impossible. C'est dommage que le mérite dont vous parlez ne se présume pas. On ne risque rien à

s'employer pour les gens de mon pays, reprit l'homme du Monomotapa : voyez plutôt... Il donna sur le champ à Amine la preuve complete d'un mérite si surprenant, que de ce moment vous perdités à ses yeux la moitié de ce qu'elle vous prisoit. Ah ! vivent les gens du Monomotapa !

Alibeg & Nafès avoient la physionomie allongée, & se regardoient sans mot dire ; mais revenus de leur étonnement, ils s'embrassèrent ; & jettant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du Sultan, & le remercier de les avoir détrompés de cette femme, & de leur avoir conservé la vie & l'amitié réciproque. Ils arriverent dans le moment que Mangogul de retour chez la Favorite, lui faisoit l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, & n'en estima pas davantage les femmes de Cour & les Bramines.

CHAPITRE XIII.

Sélim à Banja.

MANGOGUL alla se reposer au sortir du bal ; & la Favorite, qui ne se sentoit aucune disposition au sommeil, fit appeller Sélim ; & le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, & reprit en ces termes :

» Madame, la galanterie ne remplissoit pas tout mon tems. Je dérobois au plaisir des instans que je donnois à des occupations sérieuses ; & les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêcherent point d'apprendre les fortifications, le manege, les armes, la musique & la danse ; d'observer les usages & les arts des Européens ; &

d'étudier leur politique & leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'Empereur, aieul du Sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la Cour, & bientôt je fus, de toutes les parties du Prince Erguebed, & par conséquent intéressé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition ; & j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouit, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévint. J'avois alors deux qualités avec lesquelles on va vite en amour, de l'audace & de la présomption.

» Je pratiquai d'abord des femmes de qualité. Je les prenois le soir au cercle, ou au jeu chez la Maninobanda ; je passois la nuit avec elles, & nous nous méconnoissions presque le lendemain. Une des occupations de ces Dames, c'est de se procurer des amans, de les enlever même à leurs meilleures amies ; & l'autre, de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles sient une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possèdent je ne sais combien de petites finesse pour attirer celui qu'elles ont en vue, & cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été, & cela sera toujours. Je ne nommerai personne ; mais je connus ce qu'il y avoit de femmes à la Cour d'Erguebed : en réputation de jeunesse & de beauté ; & tous ces engagements furent formés, rompus, renoués, oubliés, en moins de six mois.

» Dégoûté de ce monde, je me jettai dans les Antipodes. Je vis des Bourgeoises, que je trouvois dissimulées, fieres de leur beauté, toutes grimées sur le ton de l'honneur, & presque toujours obsédées par des maris sauvages & brutaux, ou

certaines pieds-plats de cousins, qui faisoient, à jours entiers, les passionnés auprès de leurs cousines, & qui me déplaisoient grandement. On ne pouvoient les tenir seulement un moment. Ces animaux survenoient perpétuellement, dérangeoient un rendez-vous, & se fouoient à tous propos dans la conversation. Malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je voulois, avant que de les planter-là. Ce qui me réjouissoit dans leur commerce, c'est qu'elles se piquoient de sentimens, & qu'il falloit s'en piquer aussi, & qu'elles en parloient à mourir de rire; & puis elles exigeoient des attentions, des petits soins à les entendre, on leur manquoit à tout moment: elles prêchoient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avoient incessamment votre nom à la bouche, & quelquefois on étoit contraint de se montrer avec elles, & d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise. Je me sauvai un beau jour des magasins & de la rue Saint-Denis, pour n'y revenir de ma vie.

» On avoit alors la fureur des petites maisons. J'en louai une dans le Fauxbourg Oriental, & j'y placai successivement une de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, & qu'on renvoie quand on en est las. J'y rassemblois des Amis & des Actrices de l'Opéra: on y faisoit de petits soupers, que le Prince Erguebzed a quelquefois honoré de sa présence. Ah! Madame, j'avois des vins délicieux, des liqueurs exquises, & le meilleur Cuisinier du Congo.

» Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une Province éloignée de la Capitale, où mon Régiment étoit en quartier. Je partis de Banza pour en faire la revue; c'étoit

la

la seule affaire qui m'éloignoit de la Ville; & mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avoit à Baruthi un Monastere peuplé des plus rares beautés. J'étois jeune, & sans barbe; & je méditai de m'y introduire à titre de veuve, qui cherchoit un asyle contre les dangers du siecle. On me fait un habit de femme, je m'en ajuste, & je vais me présenter à la grille de nos Recluses. On m'accueillit affectueusement; on me consola de la perte de mon epoux; on convint de ma pension, & j'entrai.

» L'appartement qu'on me donna, communiquoit au dortoir des Novices. Elles étoient en grand nombre, jeunes pour la plupart, & d'une fraîcheur surprenante. Je les prévins de politesses, & je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours, on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caractères; on m'instruisit des anecdotes; je recus des confidences de toutes couleurs; & je m'aperçus que nous ne manions pas mieux la médifance & la calomnie, nous autres profanes. J'observai la regle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins & les tons doucereux; & l'on se disoit à l'oreille, que la Communauté seroit bienheureuse, si je prenois l'habit.

» Je ne crus pas plutôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge, qui venoit de prendre le premier voile. C'étoit une brune adorable; elle m'appelloit sa maman, je l'appellois mon petit ange: elle me donnoit des baisers innocens, & je lui en rendois de fort tendres. Jeunesse est curieuse. Zirziphile me mettoit à tout propos sur le mariage, & sur les plaisirs des époux. Elle m'en demandoit des nouvelles: j'aiguillois habilement sa curiosité; & de questions

en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnois. Ce ne fut pas la seule Novice que j'instruisis; & quelques jeunes Nonains vinrent aussi s'éduquer dans ma cellule. Je ménageois les momens, les rendez-vous, les heures, si à propos, que personne ne se croioit. Enfin, Madame, que vous dirai-je? La pieuse veuve se fit une postérité nombreuse. Mais lorsque le scandale, dont on avoit gémi tout bas, eût éclaté, & que le conseil des Discrettes assemblé eût appelé le Médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc que toute la maison dormoit, j'escaladai les murs du jardin, & je disparus. Je me rendis aux Eaux de Piombino, où le Médecin avoit envoyé la moitié du Couvent, & où j'achevai, sous l'habit de Cavalier, l'ouvrage que j'avois commencé sous celui de veuve. Voilà, Madame, un fait dont tout l'Empire a mémoire, & dont vous seule connoissez l'auteur.

» Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusemens, toujours de femmes, & de toute espèce, rarement du mystère, beaucoup de sermens, & point de sincérité.

» Mais, à ce compte, lui dit la Favorite, vous n'avez donc jamais aimé? » Bon, répondit Sélim, je pensois bien alors à l'amour; je n'en voulois qu'au plaisir, & qu'à celles qui m'en promettoient «..... » Mais a-t-on du plaisir sans aimer, interrompit la Favorite? Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien? » Eh! Madame, repliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle à dix-huit ou vingt ans?

» Mais, enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? Qu'avez-vous prononcé sur les femmes?

» Qu'elles sont la plupart sans caractère, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment, l'intérêt, le plaisir & la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions; & que celles qui les réunissent toutes trois, sont des monstres.

» Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entroit à l'instant; quoiqu'on ne puisse guère compter sur ces femmes, il faut les excuser. Quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux, qui emporte son Cavalier à travers champs; & presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là. » C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la Duchesse Ménega appelle le Chevalier Kaidar son grand Ecuyer.

» Mais seroit-il possible, dit la Sultane à Sélim; que vous n'avez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne ferez-vous sincère, que pour déshonorer un sexe qui faisoit vos plaisirs, si vous en faisez les délices? Quoi! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne se comprend pas.

» Ah! Madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affoibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable. Oui, Madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir, je vais tout dire; & vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes.

» Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre histoire? demanda le Sultan. » Non Prince, répondit Sélim. » Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me sens aucune envie de dormir.

» Pour moi, reprit la Favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment.

» Qu'il aille se coucher aussi, dit le Sultan; & pendant que vous dormirez, je questionnerai Cypria «.

» Mais, Prince, lui répondit Mirzoza, votre Hauteſſe n'y penſe pas; ce Bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point «.

L'Auteur Africain nous apprend ici que le Sultan, frappé de l'obſervation de Mirzoza, ſe précautionna d'un antiſomnifere des plus violens. Il ajoute que le Médecin de Mangogul, qui étoit bien ſon ami, lui en avoit communiqué la recette, & qu'il en avoit fait la Préface de ſon Ouvrage; mais il ne nous reſte de cette Préface, que les trois dernières lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de

De

De

De *Marianne & du Paysan Par.* quatre pages.

Des *Égaremens du Cœur*, une feuille.

Des *Confessions*, vingt-cinq lignes & demie.

CHAPITRE XIV.

Vingt-fixieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU VOYAGEUR.

TANDIS que la Favorite & Sélim ſe repoſoient des fatigues de la veille, Mangogul parcourroit, avec étonnement, les magnifiques appartemens de Cypria. Cette femme avoit fait, avec ſon Bijou, une fortune à comparer à celle d'un Fermier-Général. Après avoir traversé une longue enfilade de pieces plus richement décorées les unes que les

autres, il arriva dans la ſalle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la Maîtreſſe du logis, à une énorme quantité de pierrieres qui la déſiguroient; & ſon époux, à la bon-homme peinte ſur ſon viſage. Deux Abbés, un bel eſprit & trois Académiciens de Banza, occupoient les côtés du fauteuil de Cypria; & ſur le fond de la ſalle, voltigeoient deux Petits-Maitres, avec un jeune Magiſtrat rempli d'airs, ſoufflant ſur ſes manchettes, ſans ceſſe rajuſtant ſa perruque, viſitant ſa bouche, & ſe félicitant, dans les glaces, de ce que ſon rouge alloit bien. Excepté ces trois papillons, le reſte de la compagnie étoit dans une vénération profonde pour la respectable momie, qui, indecemment étalée, bâilloit, parloit en bâillant, jugeoit mal de tout, & n'étoit jamais contredite. » Comment ! diſoit en ſoi-même Mangogul, qui n'avoit parlé ſeulement depuis long-tems, & qui ſ'en mourroit, comment eſt-elle parvenue à déshonorer un homme de bonne maifon, avec un eſprit ſi gauche, & une figure comme celle-là? Cypria vouloit qu'on la prit pour blonde; ſa peau, petit jaune bigarré de rouge, imitoit aſſez bien une ſulpe panachée: elle avoit les yeux gros, la vue baſſe, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du viſage coupé, les joues creuſes, le front étroit, point de gorge, la main ſèche & le bras décharné. C'étoit avec ces attraits qu'elle avoit enforcelé ſon mari. Le Sultan tourna ſa bague ſur elle, & l'on entendit glapir aſſez-tôt. L'aſſemblée ſ'y trompa, & crut que Cypria parloit par la bouche, & qu'elle alloit juger. Mais ſon Bijou débuta par ces mots:

» Histoire de mes voyages. Je naquis à Maroc en 17000000012; & je danſois ſur le Théâtre de l'Opéra, lorſque Méhémet Tripathoud, qui m'en-

trétenoit, fut nommé Chef de l'Ambassade que notre puissant Empereur envoya au Monarque de la France. Je le suivis dans ce voyage. Les charmes des femmes Françaises m'enlevèrent bientôt mon amant; & sans délai, j'usai de représailles. Les Courtisans, avides de nouveautés, voulurent essayer de la Maroquine; car c'est ainsi qu'on nommoit ma Maîtresse: elle les traita fort humainement; & son affabilité leur valut, en six mois de tems, vingt mille écus en bijoux & autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. Mais le François est volage, & je cessai bientôt d'être à la mode. Je ne m'amusai point à courir les Provinces: Il faut aux grands talens de vastes théâtres; je laissai partir Tripathoud, & je me destinai pour la capitale d'un autre Royaume.

» A Wealthy Lord, travelling through France, dragg'd me to London Ay! that was a man indeed! He water'd me six times a day, and as of ten o' nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts: j never felt such quick and thrilling thrusts. It was not possible for mortal prowess to hold our long, at this rate: so he droop'd by degrees, and j received his soul distilled through his Tarfe. He gave me fifty thousand guineas. This noble Lord was succeed'd by a couple of Privateer Commanders lately return'd from cruising. Being intimate freinds, they fuck'd me, as they had sail'd, in company, endeavouring woth should show most vigour and serve the readiest fire Whilst one was riding at anchor, j to wed the other by his Tarfe, and prepared him for a fresh fire. Upon a modest computation, j reckon'd in about eight days time, j received a hundred and eighty shot. But j soon grew tired with Keeping so strict an account, for there was no end of their broad-

shes. J got twelve thousand pound from'em for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but j had made a prior contract with a German Count.

» *Duxit me Viennam in Austria patriam suam, ubi veneram voluptate, quantam maximam poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendide nimis epulatus hospes. Illi rugosi & contracti Lotharingo more colui, & ed usque longa crassaque mentula, ut dimidiam nondum acciperem, quamvis iterato coitu fractus ritus mihi misere pareret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novaque excogitavimus aries, quibus futuionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat, modò ipsum, equus adhaerescens inguibus, motu quasi rotulario versabam. Sæpe turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatrica me lingua perfricuit. Etsi veneri nunquam indulgebat postica, à tergo me tamen adorsus, cruribus, altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quarens per impedimenta transire. Amatoria Sanchezii præcepta calluit ad unguem, & festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo melius. His à me laudibus acceptis, multis Florenorum millibus mea solvit obsequia, & Romam secessit.*

» *Quella Città è il Tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tuttavia mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là ancora più festeggiate delle più belle porte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una Cortigiana illustre si offerisce a farmi guadagnare mila scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito: salimmo in una*

carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conosciuto; nel quale due Cavaliere colle bragheffe rosse si fecero incontro à noi, e ci condussero in un boschetto spesso e folto, dove cavatosi subito le vesti, vedemmo i più furiosi cazzi che risaltaro mai. Ogn'uno chiavò la sua. Il trastullo poi si prese à quadrille, dopo per farsi guattare in bocca, poscia nelle tette, alla perfine, uno de' chiamatori impadronisi del mio Rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'istesso fu fatto alla conduttrice mia, e ciò tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni nostri ebbero posto fine alla battaglia, facemmo la fricarella per risvegliar il gusto à quei benedetti Signori, i quali ci pagarono con generosità. In più volte guadagnai con loro sessanta mila scudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la Corfigiana. Mi ricordo di uno, che visitava mi spesso, e che sborrava sempre due volte senza cavarlo: è d'un altro il quale usciva da me pian piano, per entrare sotilmente nel mio vicino; e per questo bastava fare su e giù le natiche. Ecco una usanza curiosa, che si pratica in Italia.

Le Bijou de Cypria continua son histoire sur un ton moitié Congeois & moitié Espagnol. Il ne savoit pas apparemment assez cette dernière langue, pour l'employer seule: on n'apprend une langue, dit l'Auteur Africain, qui se pendroit plutôt que de manquer une reflexion commune, qu'en la parlant beaucoup; & le Bijou de Cypria n'eut presque pas le tems de parler à Madrid.

» Je me sauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques desirs secrets qui me rappelloient en arriere, influxo malo del clima! y tuve luego la resolución de ir me a una tierra donde pudiese gozar mis

fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la vieille, où l'on fut le reduire à ses simples fonctions; mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la terea de batter el compas en los bayles que celebrava de dia y de noche; & il s'en acquitta si bien, que nous nous reconciliâmes. Nous partîmes à la Cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la Ciudad, je liai con un Papo venerable por sus Camas: heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, & me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceleser padridos, por haver sido sus primeros pregonos. Avec cette recette, & le goût de la propreté, que je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma Maitresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mos poderoso de una imaginacion Castellana. Un petit pied sert de passeport à Madrid à la fille que tiède la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devois la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrimé à un desfinidor muy virtuoso, que passava a las indias. Je vis, sous les ailes de sa révérence, la terre de promesse, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, & sa Maitresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! Quelles nuits! Dieux, quelles nuits! Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me meo... Algo mas... Ya, ya... Pierdo el sentido... Me muero...

» Après un an de séjour à Madrid & aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtai

point les usages d'un peuple chez qui les Bijoux sont barricadés ; & je sortis promptement d'une contrée, où je risquois ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les Musulmans, pour m'appercevoir qu'ils se font bien policés par le commerce des Européens ; & je leur trouvai la légèreté du François, l'ardeur de l'Anglois, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, & d'assez fortes teintures des raffinemens Italiens. En un mot, un Aga vaut à lui seul un Cardinal, quatre Ducs, un Lord, trois Grands d'Espagne, & deux Princes Allemands.

» De Constantinople j'ai passé, Messieurs, comme vous savez, à la Cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos Seigneurs les plus aimables : & quand je n'ai plus été bon à rien, je me suis jetté sur cette figure-là, dit le Bijou, en indiquant par un geste, qui lui étoit familier, l'époux de Cypria. La belle chute !

L'Auteur Africain finit ce Chapitre par un avertissement aux Dames, qui pourroient être tentées de se faire traduire les endroits, où le Bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangères. » J'aurois manqué, dit-il, au devoir de l'Historien, en les supprimant ; & au respect que j'ai pour le sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les Dames vertueuses, que le Bijou de Cypria s'étoit excessivement gâté le ton dans ses voyages, & que ses récits sont infiniment plus libres, qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais faites.

CHAPITRE XV.

Cydalise.

MANGOGUL revint chez la Favorite, où Sélim l'avoit dévancé. Eh bien, Prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien ? Ni bien, ni mal, répondit le Sultan : je ne les ai point entendus. Et pourquoi donc ? reprit la Favorite ? C'est, dit le Sultan, que son Bijou parle comme une Poliglote toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur ; mais ce seroit un excellent Interprete. Quoi ! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits ? Qu'une chose, Madame, répondit Mangogul, c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes que pour la religion des hommes ; & qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le Latin, le Grec, l'Italien, l'Anglois, & le Congois, dans la perfection, & n'avoir non plus d'esprit qu'un Bijou. C'est votre avis, Madame, & celui de Sélim. Qu'il commence donc son aventure, mais sur-tout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir. Sélim promit au Sultan que la scène seroit en un seul endroit, & dit :

» J'avois environ trente ans, je venois de perdre mon pere, je m'étois marié, pour ne pas laisser tomber ma Maison, & je vivois avec ma femme, comme il convient : des égards, des attentions, de la politesse, des manieres peu familières, mais fort honnêtes. Le Prince Erguebzed étoit

monté sur le Trône : j'avois sa bienveillance long-tems avant son regne : il me l'a continuée jusqu'à sa mort ; & j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zèle & ma fidélité. La place d'Inspecteur-général de ses Troupes vint à vaquer : je l'obtins ; ce poste m'obligea à de fréquens voyages sur la frontière «.

» De fréquens voyages ! s'écria le Sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

» Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un Colonel de Spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon Officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, & qui avoit en sa personne de quoi justifier cette rage ; car il étoit affreusement laid «.

» Il avoit épousé depuis peu Cydalise, jeune, vive, jolie, de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la première entrevue, quelque chose de plus que de la politesse ; dont on se sépare à regret, & qui vous reviennent cent fois dans l'idée, jusqu'à ce qu'on les revoie «.

» Cydalise pensoit avec justesse, s'exprimoit avec grace : sa conversation attachoit ; & si l'on ne se laissoit point de la voir, on se laissoit encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avoit droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs, & je m'en aperçus. Je l'estimois beaucoup : je pris bien-tôt un sentiment plus tendre, & tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avoient un peu gâté. Lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendroit peu ; & que très-honorée de la pour suite de Monsieur l'Inspecteur-général, elle ne se-

roit qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jeta la réponse qu'elle fit à ma déclaration. » Seigneur, me dit-elle, quand j'aurois la présomption de croire que vous êtes touché de quelques appas qu'on me trouve, je ferois une folie d'écouter sérieusement des discours avec lesquels vous en avez trompé mille autres, avant que de me les adresser. Sans l'estime, qu'est-ce que l'amour ? Peu de chose ; & vous ne me me connoissez pas assez pour m'estimer. Quelque esprit, quelque pénétration qu'on ait, on n'a point en deux jours assez approfondi le caractère d'une femme, pour lui rendre des soins mérités. Monsieur l'Inspecteur-général cherche un amusement : il a raison ; & Cydalise aussi, de n'amuser personne « . . .

» J'eus beau lui jurer que je ressentais la passion la plus vraie ; que mon bonheur étoit entre ses mains, & que son indifférence alloit empoisonner le reste de ma vie. » Jargon, me dit-elle, pur jargon. Ou ne pensez plus à moi, ou ne me croyez pas assez étourdie pour donner dans des protestations usées. Ce que vous venez de me dire-là, tout le monde le dit, sans le penser ; tout le monde l'écoute, sans le croire «.

» Si je n'avois eu que du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auroient mortifié ; mais je l'aimois ; elles m'affligèrent. Je partis pour la Cour : son image m'y suivit ; & l'absence, loin d'amortir la passion que j'avois conçue pour elle, ne fit que l'augmenter «.

» Cydalise m'occupoit au point, que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois & le rang qui m'attachoient à la Cour ; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours «.

» Dans l'impossibilité de voler où je l'avois lai-

lée, je formai le projet de l'attirer où j'étois. Je profitai de la confiance dont Erguebed m'honorait : je lui vantai le mérite & la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé Lieutenant des Spahis de la Garde, place qui le fixoit à côté du Prince : & Ostaluk parut à la Cour ; & avec lui Cydalise, qui devint aussi-tôt la beauté du jour.

» Vous avez bien fait, dit le Sultan, de garder vos emplois, & d'appeler votre Cydalise à la Cour ; car, je vous jure par Brama, que je vous laissois partir seul pour sa Province.

» Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilège de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de grâces & de qualités, & plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisoit dans son esprit. Pour l'effacer, & la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, & je ne vis de femmes que celles que le hasard m'offroit chez elle. Il me parut que cette conduite l'avoit touchée, & qu'elle se relâchoit un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attentions, je demandai de l'amour, & l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction ; j'eus part dans sa confiance : elle me consultoit souvent sur les affaires de sa maison ; mais elle ne me disoit pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlois sentimens, elle me répondoit des maximes ; & j'étois désolé. Cet état pénible avoit duré long-tems, lorsque je résolus d'en sortir, & de savoir, une bonne fois pour toutes, à quoi m'en tenir. Comment vous y prîtes-vous ? demanda Mirzoza. Madame, vous l'allez savoir, répondit Mangogul, & Sélim continua.

» Je vous ai dit, Madame, que je voyois Cydalise tous les jours : d'abord, je la vis moins souvent, mes visites devinrent encore plus rares ; enfin, je ne la vis presque plus. S'il m'arrivoit de l'entretenir tête-à-tête, quelquefois, par hasard, je lui parlois aussi peu d'amour, que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna : elle me soupçonna de quelque engagement secret ; & un jour que je lui faisois l'histoire galante de la Cour, Sélim, me dit-elle d'un air distrahit, vous ne m'apprenez rien de vous-même. Vous racontez à ravir les bonnes fortunes d'autrui ; mais vous êtes fort discret sur les vôtres. Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire. Oh oui, m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous me celez aujourd'hui des choses que toute la terre saura demain. A la bonne heure, Madame, lui repliquai-je ; mais personne au moins ne les tiendra de moi. En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos réserves : & qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la blonde Mifs, à la petite Zibiline, à la brune Zéphéra ? A qui vous voudrez encore, Madame, ajoutai-je froidement. Vraiment, reprit-elle, je croirois volontiers que ce ne sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit que par grâce, vous n'êtes pas resté dans l'inaction ; & l'on va vite avec ces Dames-là. Moi, rester dans l'inaction ! lui répondis-je : j'en serois au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, & même un peu pour l'être : & je vous avouerai même qu'il l'est ; mais, ne m'en demandez pas davantage ; peut-être en ai-je déjà trop dit.

» Sélim, reprit elle sérieusement, je n'ai point de secret pour vous ; & vous n'en aurez point pour

moi, s'il vous plaît. Où en êtes-vous ?... » Presqu'à la fin du Roman. . . » Et avec qui, demanda-t-elle avec empressement ? . . . Vous connoissez Martéza ? . . . Oui, sans doute : c'est une femme fort aimable. . . » Eh bien, après avoir tout tenté vainement pour vous plaire, je me suis retourné de ce côté-là. On me desiroit depuis plus de six mois. Deux entrevues m'ont applani les approches : une troisième achevera mon bonheur ; & ce soir, Martéza m'attend à souper. Elle est d'un commerce amusant, léger, un peu caustique ; mais, du reste, c'est la meilleure créature du monde. On fait mieux ses petites affaires avec ces folles-là, qu'avec des collets-montés, qui. » Mais, Seigneur, interrompit Cydalise la vue baissée, en vous faisant compliment sur votre choix, pourroit-on vous faire observer, que Martéza n'est pas neuve ; & qu'avant vous, elle a compté des Amans ? . . . » Qu'importe, Madame ? repris-je. Si Martéza m'aime sincèrement, je me regarderai comme le premier. Mais, l'heure de mon rendez-vous approche : permettez-moi . . . Encore un mot, Seigneur. Est-il bien vrai, que Martéza vous aime ? . . . » Je le crois . . . Et vous l'aimez ? ajouta Cydalise. . . » Madame, lui répondis-je, vous m'avez jetté vous-même entre les bras de Martéza : c'est vous en dire assez. . . » Falloit sortir ; mais Cydalise me tira par mon Doliman, & se retourna brusquement. . . » Madame, me veut-on quelque chose ? A-t-elle quelqu'ordre à me donner ? . . . » Non, Monsieur. Comment, vous voilà ? Je vous croyois déjà bien loin. . . » Madame, je vais doubler le pas. . . » Sélim. . . » Cydalise. . . » Vous partez donc ? . . . Oui, Madame. . . » Ah ! Sélim, à qui me sacrifiez-vous ? L'estime de Cydalise ne valoit-elle pas mieux que les faveurs d'une Martéza ?

Martéza ? . . . » Sans doute, Madame, lui repliquai-je, si je n'avois eu pour vous que de l'estime. Mais je vous aimois. . . » Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport : si vous m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables sentimens. Vous auriez pressenti, vous vous feriez flatté, qu'à la fin votre persévérance l'emporteroit sur ma fierté. Mais vous vous êtes lassé : vous m'avez délaissée ; & peut-être au moment. . . » A ce mot, Cydalise s'interrompit, un soupir lui échappa, & ses yeux s'humectèrent. . . » Parlez, Madame, lui dis-je : achevez. Si, malgré les rigueurs dont vous m'avez accablé, ma tendresse duroit encore ; vous pourriez. . . » Si Martéza m'étoit indifférente : si Cydalise m'étoit plus chère que jamais ; que feriez-vous ? . . . » Une folie de m'expliquer sur des suppositions. . . » Cydalise, de grace, répondez moi comme si je ne supposois rien. Si Cydalise étoit toujours la femme du monde la plus aimable à mes yeux ; & si je n'avois eu le moindre dessein sur Martéza. . . Encore une fois, que feriez-vous ? Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin Cydalise : je vous aimerois. . . » Et Sélim vous adore, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, & baissant ses mains, que j'arrosais de larmes de joie. Cydalise fut interdite. Ce changement inespéré la troubla : je profitai de son désordre, & notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'étoit pas en état de se refuser.

» Et qu'en disoit le bon Ostaluk ? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à sa chère moitié de traiter généreusement un homme à qui il devoit une Lieutenance de Spahis.

» Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude, tant qu'on ne m'écoula point ; mais si

tôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, & brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer : nous fûmes trahis ; & Ostaluk, sûr de son prétendu déshonneur, eut l'audace de m'appeller en duel. Nous nous battîmes dans le grand Parc du Serrail : je le blessai de deux coups, & le contraignis à me devoir la vie.

» Pendant qu'il guériffoit de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme ; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer, & de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute la tristesse de sa situation. Je lui proposai de l'enlever : elle y consentit ; & notre jaloux de retour de la chasse, où il avoit accompagné le Sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'Auteur du rapt, médita sur le champ sa vengeance.

» J'avois caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza ; & de deux nuits l'une, je me dérobois de la ville, pour aller à Cifare. Cependant, Ostaluk mit à prix la tête de son infidelle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, & fut introduit dans mon parc. Un soir j'y prenois le frais avec Cydalise. Nous nous étions enfoncés dans une allée assez sombre ; & j'allois lui prodiguer les plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'étoit celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçoit ; mais je prévins Ostaluk : je tirai ma dague, & Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chère femme ; son cœur palpitoit encore. Je me hâtois de la transporter à la maison ; mais elle expira avant que d'y arriver, sa bouche collée sur la mienne.

» Lorsque je sentis les membres de Cydalise se

refroidir entre mes bras, je pouffai les cris les plus aigus : mes gens accoururent, & m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, & je me renfermai dans mon Palais, désespéré de la mort de Cydalise, & m'accablant des plus cruels reproches. J'aimois vraiment Cydalise ; j'en étois fortement aimé : & j'eus tout le tems de concevoir la grandeur de la perte que j'avois faite, & de la pleurer.

» Mais enfin, reprit la Favorite, vous vous consolâtes ? Hélas ! Madame, répondit Sélim, long-tems je crus que je ne m'en consolerois jamais, & j'appris seulement qu'il n'y a point de douleurs éternelles.

» Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza : les voilà tous. C'est-à-dire, Seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise, dont l'histoire vient de nous attendrir, & que vous avez tant regrettée, fut bien sotte de compter sur vos sermens ; & que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureusement de sa crédulité, vous passez assez doucement vos instans entre les bras d'une autre.

» Eh ! Madame, reprit le Sultan, appeaisez-vous. Sélim aime encore : Cydalise sera vengée. Seigneur, répondit Sélim ; Votre Hauteffe pourroit être mal informée. N'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydalise, qu'un amour véritable nuisoit trop au bonheur ? . . . Sans doute, interrompit Mirzoza : & malgré vos réflexions, je gage, qu'à l'heure qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment encore . . .

» Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oserois l'affûrer : depuis cinq ans, je suis attaché de cœur à une femme charmante. Ce n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter ; car on avoit

toujours été d'une vertu. . . De la vertu ! s'écria le Sultan. Courage, mon ami. Je suis enchanté, quand on m'entretient de la vertu d'une femme de Cour. Sélim, dit la Favorite, continuez-nous votre histoire. . . & croyez toujours dans la fidélité de votre Maîtresse, ajouta le Sultan. Ah ! Prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidelle. Fidelle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur ? Vous le croyez : cela suffit. C'est donc Fulvia que vous aimez à présent ? dit la Favorite. Oui, Madame, répondit Sélim. Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul ; je n'ai point du tout de foi en elle. Elle est perpétuellement obsédée de Bramines, & puis je lui trouve de petits yeux à la Chinoise, avec un nez retroussé, & l'air tout-à-fait tourné du côté du plaisir. Entre nous, qu'en est-il ? Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas. Eh bien, repliqua le Sultan, tout cède à cet attrait ; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes. . . Vous vous trompez, reprit la Favorite : on peut avoir tout l'esprit du monde, & ne point savoir cela. Je gage. . . Toujours des gageures, interrompit Mangogul : cela m'impatiente : ces femmes sont incorrigibles. Eh ! Madame, gagnez votre château, & vous gagerez ensuite «.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, Fulvia ne pourroit-elle pas vous être bonne à quelque chose ? Et comme quoi ? demanda Mirzoza. Je me suis aperçu, répondit le Courtisan, que les Bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de Sa Hauteffe ; & je me suis imaginé que le Génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-pere du Sultan, pourroit bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le Bijou de Fulvia n'a point

encore ouvert la bouche, que je fache : n'y auroit-il pas moyen de l'interroger, de vous procurer le château, & de me convaincre de la fidélité de ma Maîtresse ? Sans doute, reprit le Sultan : qu'en pensez-vous, Madame. . . ? Oh ! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse. Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appas d'un château, à perdre le bonheur de sa vie. Mais vous n'y pensez pas, reprit le Sultan. Fulvia est sage : Sélim en mettroit sa main au feu. Il l'a dit : il n'est pas homme à s'en dédire. Non, Prince, répondit Sélim : & si Votre Hauteffe me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier. Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la Favorite. Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vite : & tout aimable que vous soyez. . . Rassurez-vous, Madame, Puisque le sort en est jeté, j'entendrai Fulvia : le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidelle. . . & de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la Sultane. Quel conte ! dit Mangogul. Vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécille ? Il a perdu la tendre Cydalise ; & le voilà tout plein de vie ; & vous prétendez que s'il venoit à reconnoître Fulvia pour une infidelle, il en mourroit ? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais affommé que de ce coup-là. Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous ? On vous dira mon heure. Sélim s'inclina. Mangogul sortit. La Favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouoit gros jeu. Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, & tous se retirèrent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XVI.

Vingt-septieme Essai de l'Anneau.

FULVIA.

L'AUTEUR Africain qui avoit promis quelque part le caractère de Sélim, s'est avisé de le placer ici. J'estime trop les ouvrages de l'antiquité, pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes, à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui par les graces de leur figure, & la légèreté de leur esprit, font la coqueluche de bien des femmes, & dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'Etat. En un mot, des hommes qui font en tous tems les délices des sociétés. Tel étoit Sélim. Quoiqu'il eût atteint soixante ans, & qu'il fût entré de bonne heure dans la carrière des plaisirs, une constitution robuste, & des ménagemens l'avoient préservé de la caducité. Un air noble, des manières aisées, un jargon séduisant, une grande connoissance du monde, fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisoient considérer à la Cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé à rassembler, mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la Nature les talens & le genre qui l'avoient distingué.

Je demande à présent, continue l'Auteur Africain, si cet homme avoit raison de s'inquiéter sur le compte de sa Maîtresse, & de passer la nuit

somme un fou ? Car le fait est, que mille réflexions lui roulerent dans la tête ; & que plus il aimoit Fulvia, plus il craignit de la trouver infidelle. » Dans quel labyrinthe me suis-je engagé, se disoit-il à lui-même ; & à quel propos ? que me reviendra-t-il si la Favorite gagne un château, & quel fort pour moi si elle le perd ? ... Mais pourquoi le perdrait-elle ? Ne suis-je pas certain de la tendresse de Fulvia ? ... Ah ! je l'occupe toute entière ; & si son Bijou parle, ce ne sera que de moi. . . Mais si le traître. . . Non, non, je l'aurois pressenti. J'aurois remarqué des inégalités ; depuis cinq ans on se seroit démenti. . . Cependant, l'épreuve est périlleuse. . . Mais il n'est plus tems de reculer ; j'ai porté le vase à ma bouche, il faut achever, dussai-je répandre toute la liqueur. . . Peut-être aussi que l'oracle me sera favorable. . . Hélas ! qu'en puis-je attendre ? Pourquoi d'autres auroient-ils attaqué sans succès une vertu dont j'ai triomphé ? ... Ah ! chère Fulvia, je t'offense par ces soupçons, & j'oublie ce qu'il m'en a coûté pour te vaincre. Un rayon d'espoir me luit, & je me flatte que ton Bijou s'obstinera à garder le silence. . . »

Sélim étoit dans cette agitation de pensées, lorsqu'on lui rendit, de la part du Sultan, un billet, qui ne contenoit que ces mots : *Ce soir, à onze heures précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, & écrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour comme la nuit qui l'avoit précédé, flottant entre l'espérance & la crainte. Rien n'est plus vrai que les amans ont de l'instinct : si leur Maîtresse est infidelle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais

tems. L'amant soupçonneux est un chat à qui l'oreille démange dans un tems nébuleux. Les animaux & les amans ont encore ceci de commun, que les animaux domestiques perdent cet instinct, & qu'il s'émousse dans les amans lorsqu'ils sont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim : il regarda cent fois à sa pendule. Enfin le moment fatal arriva, & le Courtisan se rendit chez sa Maîtresse. Il étoit tard ; mais comme on l'introduisoit à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert... » Je ne vous attendois plus, lui dit-elle, & je me suis mise au lit avec une migraine, que je dois aux impatiences où vous me jettez... »

» Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienfaisance, & même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le Sultan, & depuis que je me suis séparé de vous, je n'ai pas disposé d'un moment... Et moi, repliqua Fulvia, j'en ai été d'une humeur affreuse. Comment ! deux jours entiers sans vous appercevoir... Vous savez, reprit Sélim, à quoi je suis obligée par mon rang ; & quelque assurée que paroisse la faveur des Grands... Comment ! interrompit Fulvia, le Sultan vous auroit-il marqué de la froideur ? Auroit-on oublié vos services ? Sélim, vous êtes distrait : vous ne me répondez pas... Ah ! si vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le mauvais accueil du Prince ? Ce n'est pas dans ses yeux, c'est dans les miens, c'est entre mes bras que vous le cherchez... »

Sélim écoutoit attentivement ce discours, examinait le visage de sa Maîtresse, & cherchoit dans ses mouvemens ce caractère de vérité auquel on ne se trompe point, & qu'il est impossible de bien simuler. Quand je dis impossible, c'est à nous au

tres hommes ; car Fulvia se composoit si parfaitement, que Sélim commençoit à se reprocher de l'avoir soupçonnée, lorsque Mangogul arriva. Fulvia se tut aussi-tôt ; Sélim frémit, & le Bijou dit : » Madame a beau faire des pèlerinages à toutes les Pagodes du Congo, elle n'aura point d'enfans ; & pour causes que je fais bien, moi qui suis son Bijou... »

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle ; il voulut se lever ; mais ses genoux tremblans se déroberent sous lui, & il retomba dans son fauteuil. Le Sultan invisible s'approcha, & lui dit à l'oreille : » En avez-vous assez ?... Ah ! Prince, s'écria douloureusement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza & les présentimens de mon cœur ? mon honneur vient de s'éclipser ; j'ai tout perdu. Je me meurs si son Bijou se tait ; s'il parle, je suis mort ; quil parle pourtant. Je m'attends à des lumieres affreuses ; mais je les redoute moins que je ne hais l'état perplexe où je suis... »

Cependant le premier mouvement de Fulvia avoit été de porter la main sur son Bijou, & de lui fermer la bouche. Ce qu'il avoit dit jusques-là supportoit une interprétation favorable ; mais elle appréhendoit pour le reste. Lorsqu'elle commençoit à se rassurer sur le silence qu'il gardoit, le Sultan pressé par Sélim, retourna sa Bague. Fulvia fut contrainte d'écartier les doigts, & le Bijou continua :

» Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les visites trop assidues de tant de saints personnages nuiront toujours à mes intentions, & Madame n'aura point d'enfans. Si je n'étois fêté que par Sélim, je deviendrois peut-être fécond ; mais je mens une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un,

demain c'est l'autre, & toujours à la rame. Le dernier homme que voit Fulvia, c'est toujours celui qu'elle croit destiné par le Ciel à perpétuer sa race. Personne n'est à l'abri de cette fantaisie. La condition fatigante que celle du Bijou d'une femme titrée, qui n'a point d'héritiers ! Depuis dix ans je fais abandonné à des gens qui n'étoient pas faits seulement pour lever l'œil sur moi.

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avoit assez entendu pour être guéri de sa perplexité, il lui fit grace du reste, retourna sa Bague, & sortit, abandonnant Fulvia aux reproches de son amant.

D'abord le malheureux Sélim avoit été pétrifié ; mais la fureur lui rendant les forces & la parole, il lança un regard méprisant sur son infidèle, & lui dit : » Ingrat, perfide, si je vous aimois encore je me vengerois ; mais indigne de ma tendresse, vous l'êtes aussi de mon courroux. Un homme comme moi ! Sélim compromis avec un tas de faquins ! « . . .

» En vérité, l'interrompit brusquement Fulvia, du ton d'une courtisane démasquée, vous avez bonne grace de vous formaliser d'une bagatelle ! Au lieu de me savoir gré de vous avoir dérobé des choses dont la connoissance vous eût désespéré dans le tems, vous prenez feu, vous vous emportez comme si l'on vous avoit offensé. Et quelle raison, Monsieur, auriez-vous de vous préférer à Seton, à Rikel, à Mollis, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la Cour, à qui l'on ne se donne pas seulement la peine de déguiser les passades qu'on leur fait ? Un homme vous, Sélim, est un homme épuisé, caduc, hors d'état, depuis une éternité, de fixer seul une jolie femme qui n'est pas une sottise. Convenez donc que votre

présomption est déplacée, & votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous. » Aussi fors-je & de très-grand cœur, repliqua Sélim, outré d'indignation ; & il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il rentra dans son hôtel, & s'y renferma quelques jours, moins chagrin dans le fond de la perte qu'il avoit faite que de sa longue erreur. Ce n'étoit pas son cœur, c'étoit sa vanité qui souffroit. Il redoutoit les reproches de la Favorite & les plaisanteries du Sultan ; & il évitoit l'une & l'autre.

Il s'étoit presque déterminé à renoncer à la Cour, à s'enfoncer dans la solitude, & à achever en Philosophe une vie dont il avoit perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoa, qui devinoit ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au Serrail, & lui tint ce discours. » Eh bien, mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc ? Ce n'est pas Fulvia, c'est moi que vous punissez de ses infidélités. Nous sommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle est chagrinante ; mais si vous faites quelque cas de la protection du Sultan & de mon estime, vous continuerez d'aimer notre société, & vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne d'un homme tel que vous «.

» Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est tems de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde : je me ferois vanté, il y a quatre jours, de le connoître ; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, & toutes me seroient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe, dont vous avez tous les charmes. Fasse

Brama que vous n'en preniez jamais les travers ! Adieu, Madame, je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous & le Sultan m'avez honoré, m'y suivra, & si mon cœur y forme encore quelques vœux, ce sera pour votre bonheur & sa gloire.

» Sélim, lui répondit la Favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la Cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira ; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage ; on ne verra dans votre retraite qu'humeur & que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert ; & le Sultan « . . . »

L'arrivée de Mangogul interrompit la Favorite : elle lui communiqua le dessein de Sélim. » Il est donc fou, dit le Prince : est-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulyia lui ont tourné la tête ? Puis s'adressant à Sélim . . . Il n'en fera pas ainsi, notre ami. Vous demeurerez, continuait-il, j'ai besoin de vos conseils, &, Madame, de votre société. Le bien de mon Empire & la satisfaction de Mirzoza l'exigent, & cela fera « . . . »

Sélim touché des sentimens de Mangogul & de la Favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la Cour, & fut aimé, chéri, recherché, & distingué par sa faveur auprès du Sultan & de Mirzoza.

CHAPITRE XVII.

Evénemens prodigieux du Regne de Kanoglou, grand-Pere de Mangogul.

LA Favorite étoit fort jeune. Née sur la fin du regne d'Erguebed, elle n'avoit presque aucune idée de la Cour de Kanoglou. Un mot échappé par hazard lui avoit donné de la curiosité pour les prodiges que le Génie Cucufa avoit opérés en faveur de ce bon Prince ; & personne ne pouvoit l'en instruire plus fidèlement que Sélim. Il en avoit été témoin, y avoit eu part, & possédoit à fond l'histoire de ces tems. Un jour qu'il étoit seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, & lui demanda si le regne de Kanoglou, dont on faisoit tant de bruit, avoit vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixoient aujourd'hui l'attention du Congo ?

» Je ne suis point intéressé, Madame, lui répondit Sélim, à préférer le vieux tems à celui du Prince regnant. Il se passe de grandes choses ; mais ce n'est peut-être que l'essai de celles qui continueront d'illustrer Mangogul ; & ma carrière est trop avancée pour que je puisse me flatter de les voir . . . Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza, vous avez acquis, & vous conserverez l'épithete d'Eternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu « . . . »

» Madame, continua Sélim, le regne de Kanoglou a été long, & nos Poètes l'ont surnommé l'Age d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès & des victoires ; mais

les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or étoit quelquefois de mauvais aloi. La Cour, qui donne le ton au reste de l'Empire, étoit fort galante. Le Sultan avoit des Maîtresses, les Seigneurs se piquèrent de l'imiter, & le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouoit gros jeu, on s'entendoit, on ne payoit point, & l'on dépensoit tant qu'on avoit de l'argent & du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances, qui ne furent point exécutées. On prit des Villes, on conquit des Provinces, on commença des palais, & l'on épuisa l'Empire d'hommes & d'argent. Les peuples chantoient victoire, & se mouroient de faim. Les Grands avoient des châteaux superbes & des jardins délicieux, & leurs terres étoient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avoient rendus les maîtres de la mer & la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtoit à l'Etat pour l'entretien de ces carcasses; & malgré les représentations des autres Ministres, il fut ordonné qu'on en feroit un feude joie. Le trésor royal étoit un grand coffre vuide, que cette misérable économie ne remplit point; & l'or & l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnoies furent, un beau matin, converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il étoit de la dernière importance que tous ses sujets lui ressemblassent, & qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, & la moustache rouge comme lui; & il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avoient point cet uniforme, ou qui refusèrent de le contrefaire. Voilà, Madame; est

Âge d'or, voilà ce bon vieux tems que vous entendez regretter tous les jours. Mais laissez dire les radoteurs; & croyez que nous avons nos Turannes & nos Colberts; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé; & que si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étoient sous Kanoglou, le regne de Sa Hauteffe est plus illustre que celui de son aïeul; la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des Princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou.

» Je commencerai par l'origine des Pantins. Sélim, je vous en dispense; je fais cet événement par cœur, lui dit la Favorite; passez à d'autres choses... Madame, lui demanda le courtisan, pourroit-on vous demander d'où vous le tenez? Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit. Oui, Madame, repliqua Sélim, & par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaise humeur quand je vois de petits particuliers obscurs qui n'ont jamais approché des Princes, qu'à la faveur d'une entrée dans la Capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire.

» Madame, continua Sélim, nous avons passé la nuit à un bal masqué dans les grands salons du Serrail, lorsque le Génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, & nous ordonna d'aller nous coucher, & de dormir vingt-quatre heures de suite. On obéit; & ce terme expiré, le Serrail se trouva transformé en une vaste & magnifique galerie de Pantins. On voyoit à l'un des bouts Kanoglou sur son trône. Une longue ficelle usée lui descendoit entre les jambes; une vieille Fée décrépite l'agitoit sans cesse, & d'un coup de poignet, mettoit en mouvement une multitude innombrable de Pantins subalternes, aux-

quels répondoient des fils imperceptibles & déliés, qui partoient des doigts & des orteils de Kanoglou. Elle tiroit, & à l'instant le Sénéchal dresseoit & scelloit des Edits ruineux, où on prononçoit, à la louange de la Fée, un éloge que son Secrétaire lui souffloit; le Ministre de la Guerre envoyoit à l'armée des allumettes; le Surintendant des Finances bâtissoit des maisons, & laissoit mourir de faim les soldats, & ainsi des autres Pantins.

» Si quelques Pantins exécutoient leurs mouvemens de mauvaise grace, ne levoient pas assez les bras, ne fléchissoient pas assez les jambes, la Fée rompoit leurs attaches d'un coup d'arrière-main; ils devenoient paralytiques. Je me souviendrai toujours de deux Emirs très-vaillans qu'elle prit en guignon, & qui demeurèrent perclus des bras pendant toute leur vie.

Les fils qui se distribuoient de toutes les parties du corps de Kanoglou, alloient se rendre à des distances immenses, & faisoient remuer, ou se reposer du fond du Congo jusques sur les confins du Monoémugi, des armées de Pantins. D'un coup de ficelle une ville s'assiégeoit, on ouvroit la tranchée, l'on battoit en breche, l'ennemi se préparoit à capituler; mais il survenoit un second coup de ficelle, & le feu de l'artillerie se ralentissoit; les attaques ne se conduisoient plus avec la même vigueur; on arrivoit au secours de la place, a division s'allumoit entre nos Généraux, & nous tions attaqués, surpris & battus à plate-couture.

Ces mauvaises nouvelles n'attristoient jamais Kanoglou; il ne les apprenoit que quand ses sujets les avoient oubliées; & la Fée ne les lui laissoit annoncer que par des Pantins qui portoient tous un fil à l'extrémité de la langue, & qui ne disoient que ce qu'il lui plaisoit, sous peine de devenir muets.

Les

» Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amèrement les Dévots. Les femmes se mirent à faire des culbutes, & à marcher la tête en bas, les pieds en l'air, & les mains dans leurs mules.

» Cela dérouta d'abord toutes les connoissances, & il fallut étudier les nouvelles physionomies. On en négligea beaucoup qu'on cessa de trouver aimables, lorsqu'elles se montrèrent; & d'autres dont on n'avoit jamais rien dit, gagnèrent infiniment à se faire connoître. Les jupons & les robes tombant sur les yeux, on risquoit à s'égarer, ou à faire de faux-pas; c'est pourquoi on raccourcit les uns, & l'on ouvrit les autres. Telle est l'origine des jupons courts & des robes ouvertes. Quand les femmes se retournèrent sur leurs pieds, elles conservèrent cette partie de leur habillement comme elle étoit; & si l'on considère bien les jupons de nos Dames, on s'apercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui.

» Toute mode qui n'aura qu'un but passera promptement. Pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même tems, le secret de soutenir la gorge en dessus, & l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous.

» Les Dévotes surprises de se trouver la tête en bas & les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faisoit perdre l'équilibre, & trébucher lourdement. De l'avis des Bramines, elles nouèrent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans noirs. Les femmes du monde trouverent cet expédient ridicule, & publièrent que cela gênoit la respiration, & donnoit des vapeurs. Ce prodige eut des suites heureuses; il occasionna beau-

Tome IV. Part. II.

R

coup de mariages, ou de ce qui y ressemble, & une foule de conversions. Toutes celles qui avoient les fesses laides se jetterent, à corps perdu, dans la dévotion, & prirent de petits rubans noirs. Quatre missions de Bramines n'en auroient pas tant fait «.

» Nous sortions à peine de cette épreuve, que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt, & pardelà, se leverent un beau matin, le doigt du milieu pris . . . devinez où, Madame ? dit Sélim à la Favorite. Ce n'étoit ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque. On soupçonna leur maladie, & l'on courut au remède. C'est depuis ce tems que nous sommes dans l'usage de marier des enfans, à qui l'on devrait donner des poupées «.

» Autre bénédiction : la Cour de Kanoglou abondoit en petits-Maitres, & j'avois l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenois des jeunes Seigneurs François, je m'aperçus que nos épaules s'élevoient, & devenoient plus hautes que nos têtes ; mais ce ne fut pas tout : sur le champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon. Et qu'y avoit-il de rare en cela ? demanda la Favorite. Rien, Madame, lui répondit Sélim, si-non que la première métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance, & la seconde celle des perfifleurs dont le regne n'est pas encore passé. On commençoit alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours qu'on alloit, en pirouettant, continuer à un autre, & finir à un troisième, pour qui il devint moitié obscur, moitié impertinent «.

» Une autrefois nous nous trouvâmes tous la-

vue basse : il fallut recourir à Bion. Le coquin nous fit des lorgnettes qu'il nous vendoit dix sequins, & dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De-là viennent, Madame, les lorgnettes d'Opéra.

» Je ne fais ce que les femmes galantes firent à peu près dans ce tems au Génie Cucufa ; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année dont elles avoient passé les nuits au bal, à table, & au jeu, & les jours dans leurs équipages, ou entre les bras de leurs amans, elles furent tout étonnées de se trouver laides. L'une étoit noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle & maigre, celle-là jaunâtre & ridée. Il fallut pallier ce funeste enchantement ; & nos Chymistes découvrirent le blanc, le rouge, les pom-mades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches, & mille autres secrets dont elles usèrent pour cesser d'être laides, & devenir hideuses. Cucufa les tenoit sous cette malediction, lorsque Erguezed qui aimoit les belles personnes, intercèda pour elles. Le Génie fit ce qu'il put ; mais le charme avoit été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement, & les femmes de Cour restèrent telles que vous les voyez encore.

» En fut-il de même des autres ? demanda Mirzoza. Non, Madame, répondit Sélim : ils durent les uns plus, les autres moins. Les épaules hautes s'affaïssèrent peu à peu : on se redressa ; & de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, & l'on minauda. On continua de pirouetter, & l'on pirouette encore aujourd'hui. Entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune Seigneur du bel air ; & zeste, vous le verrez s'écarter de vous en faisant le mou-

linet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa fanté; ou lui chucheter à l'oreille qu'il a soupé, la veille, avec le Rabon; que c'est une fille adorable; qu'il paroît un Roman nouveau; qu'il en a lu quelques pages; que c'est du beau, mais du grand beau; & puis zeste, des pirouettes vers une femme, à qui il demande si elle a vu le nouvel Opéra, & à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir.

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisans, & demanda à Sélim s'il les avoit eus. » Comment! Madame, reprit le vieux courtisan, étoit-il permis de ne pas les avoir, sans passer pour un homme de l'autre monde? Je fis le gros dos, je me redressai, je minauidai, je lorgnai, je pirouettaï, je periffai comme un autre; & tous les efforts de mon jugement se réduisirent à prendre ces travers des premiers, & à n'être pas des derniers à m'en défaire. Sélim en étoit là lorsque Mangogul parut. L'Auteur Africain ne nous apprend ni ce qu'il étoit devenu, ni ce qui l'avoit occupé, pendant le Chapitre précédent. Apparemment qu'il est permis aux Princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères, & de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.



CHAPITRE XVIII.

Vingt-huitième Essai de l'Anneau.

OLYMPIA.

» MADAME, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la Favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les Bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La Bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité. Et comment Votre Hautesse les a-t-elle surpris en mensonge? demanda la Favorite. Vous l'allez savoir, répondit le Sultan. Sélim vous avoit promis toutes ses aventures, & vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien, je viens de consulter un Bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, & qui même n'est pas de son caractère: tyranniser une jolie femme, la mettre en contribution sous peine d'exécution militaire: reconnoissez-vous là Sélim? »

» Eh pourquoi non, Seigneur, repliqua la Favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable: & s'il a tu l'aventure que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est reconcilié avec ce Bijou, qu'ils sont bien ensemble, & qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse.

» La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, auroit dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez: c'est une extravagance de la pre-

mière jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes, dont on tire parti dans la minute, & qu'on ne conserve point.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, & je me sens à présent la conscience tout-à-fait pure.

» Olympia, dit Mangogul... Ah! Prince, interrompit Sélim, je fais ce que c'est, cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée.

» Olympia, reprit Mangogul, femme du premier Caissier du Hâna, s'étoit coiffée d'un jeune Officier, Capitaine dans le Régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les Militaires de partir, & de joindre leurs corps. Mon aieul Kanoglou avoit résolu, cette année, d'ouvrir la Campagne de bonne-heure; & un projet admirable, qu'il avoit formé, n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en fronderent, les femmes en maudirent: chacun avoit ses raisons; je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, & d'empêcher, s'il étoit possible, le départ de Gabalis: c'étoit le nom de son amant. Sélim passoit déjà pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenoit de se faire escorter; & deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim étoit dans son Hôtel, lorsqu'elles arrivèrent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connoissez, & s'informa de ce qui lui attiroit une si belle visite. Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis: il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza; & je viens vous demander un congé de semestre.

» Un congé de semestre, Madame! vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim. Les ordres du Sultan sont précis: je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grâce qui me perdrait infailliblement. Nouvelles instances de la part d'Olympia: nouveaux refus de la part de Sélim... Le Visir m'a promis que je serois compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, Madame, que je me noye pour vous obliger?... Et non, Monsieur, vous ne vous noyerez point, & vous m'obligerez... Madame, cela n'est pas possible: mais si vous voyiez le Visir.... Ah! Monsieur, à qui me renvoyez-vous-là? Cet homme n'a jamais rien fait pour les Dames.... J'ai beau rêver, car je serois comblé de vous rendre service, & je n'y vois plus qu'un moyen. Et quel est-il? demanda vivement Olympia... Votre dessein, répondit Sélim, seroit de rendre Gabalis heureux pour six mois. Mais, Madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart-d'heure des plaisirs que vous lui destinez? Olympia le comprit à merveille; rougit, bégaya, & finit par se récrier sur la dureté de la proposition. N'en parlons plus, Madame, reprit le Colonel d'un air froid: Gabalis partira; il faut que le service du Prince se fasse. J'aurois pu prendre sur moi quelque chose; mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, Madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez. Moi! s'écria vivement Olympia. Ah! Monsieur, expédiez promptement sa patente, & qu'il parte. Les préliminaires essentiels du Traité furent ratifiés sur un sofa; & la Dame croyoit pour le coup tenir Gabalis, lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'étoit que les deux Dames, qui l'avoient accompa-

gnée, & qu'elle avoit laissées dans l'appartement voisin ? Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia . . . & de Gabalis aussi ? ajouta Sélim, il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du Traité. Oui, cela me paroît juste : je vous laisse, Madame, le soin de les y disposer. En vérité, Monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces Dames n'ont nulle prétention à Gabalis ; mais pour les tirer & sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole : & voilà, Madame, ce que Sélim auroit dû vous apprendre.

» Je lui pardonne, dit la Favorite, Olympia n'étoit pas assez bonne à connoître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne fais où vous allez déterrer ces femmes-là. En vérité, Prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château.

» Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul : faites-moi la grâce de vous rappeler quel est le premier essai de ma Bague que je vous proposai ; & vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plutôt.

» Oui, reprit la Sultane, je fais que vous m'avez juré que je serois exceptée du nombre des Bijoux parlans ; & que depuis ce tems, vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées, à une Amine, une Zobéide, une Thésis, une Zulique, dont la réputation étoit presque décidée.

» Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces Bijoux ; mais faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous

J'ai déjà dit, & je vous le répète, la bonne compagnie, en fait de Bijoux ; est plus rare que vous ne pensez ; & si vous ne vous déterminez à gagner vous-même . . .

» Moi ! interrompit vivement Mirzoza, je n'aurai jamais de château de ma vie, si, pour en avoir un, il faut en venir là. Un Bijou parlant ! si donc ! cela est d'une indécence. Prince, en un mot, vous savez mes raisons ; & c'est très-sérieusement que je vous réitère mes menaces.

» Mais, ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayons recours ; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des Bijoux libertins, & puis encore des Bijoux libertins, toujours des Bijoux libertins !

» J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le Bijou d'Eglé ; & j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés.

» Madame, reprit Mangogul, ils expireront hier ; & tandis que Sélim vous faisoit des contes de la vieille Cour, j'apprenois du Bijou d'Eglé que, grâce à la mauvaise humeur de Célébi, & aux assiduités d'Almanzor, sa Maîtresse ne vous est bonne à rien.

» Ah ! Prince, que me dites-vous là ? s'écria la Favorite. C'est un fait, reprit le Sultan. Je vous regalerai de cette histoire une autre fois ; mais en attendant, cherchez une autre corde à votre arc.

» Eglé, la vertueuse Eglé, s'est enfin démentie ! disoit la Favorite surprise. En vérité, je n'en reviens pas.

» Vous voilà toute désorientée, reprit Mangogul, & vous ne savez plus où donner de la tête.

» Ce n'est pas cela, répondit la Favorite, mais

je vous avoue que je comptois beaucoup sur Eglé. Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul. Dites-nous seulement si c'étoit la seule femme sage que vous connussiez ?

» Non, Prince, il y en a cent autres, & des femmes aimables, que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même de... de «.

» Mirzoza, s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, & le Sultan d'éclater de l'embaras de la Favorite, qui connoissoit tant de femmes sages, & qui ne s'en rappelloit aucune «.

» Mirzoza piquée, se tourna du côté de Sélim, & lui dit, mais Sélim aidez-moi donc, votis qui vous y connoissez. Prince, ajouta-t-elle, en portant la parole au Sultan, adressez-vous à... Qui dirai-je ? Sélim, aidez-moi donc. A Mirzoza, continua Sélim. Vous me faites très-mal votre cour, reprit la Favorite. Je ne crains pas l'épreuve ; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vite une autre, si vous voulez que je vous pardonne «.

» On pourroit, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'Amant idéal qu'elle s'est figuré ; & auquel elle comparoit jadis tous ceux qui lui faisoient la cour «.

» Zaïde, reprit Mangogul, je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre. C'est, ajouta la Favorite, peut-être la seule dont la prude Arfinoé, & le fat Jonéki, aient épargné la réputation «.

» Cela est fort, dit Mangogul ; mais l'essai de ma Baguë vaut encore mieux. Allons droit à son Bijou : cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas. Comment ! ajouta la Favorite en riant, vous possédez votre Racine comme un Acteur «.

CHAPITRE XIX.

Vingt-neuvieme Essai de l'Anneau.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

MANGOGUL, sans répondre à la plaisanterie de la Favorite, sortit sur le champ, & se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table, sur laquelle il aperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparées, qui venoient d'un Amant chéri, comme il étoit facile de le préférer, au cas qu'elle en faisoit. Elle écrivoit, des larmes lui couloient des yeux, & mouilloient son papier. Elle baisoit avec transport le portrait, ouvroit les lettres, écrivoit quelques mots, revenoit au portrait, se précipitoit sur les bagatelles dont j'ai parlé, & les pressoit contre son sein.

Le Sultan fut dans un étonnement incroyable. Il n'avoit jamais vu de femme tendre que la Favorite, & Zaïde. Il se croyoit aimé de Mirzoza ; mais Zaïde n'aimoit-elle pas davantage Zuléïman ? & ces deux amans n'étoient-ils point les seuls vrais amans du Congo ?

Les larmes que Zaïde versoit en écrivant, n'étoient point des larmes de tristesse. L'Amour les lui faisoit répandre. Et, dans ce moment, un sentiment délicieux qui naissoit de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, étoit le seul qui l'affectât. » Cher Zuleïman, s'écrioit-elle, que je t'aime ! que tu m'es cher ! Que tu m'occupes agréablement ! Dans les instans où Zaïde n'a point le

bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle est à toi; loin de Zuleiman, son Amour est l'unique entretien qui lui plaise.

Zaïde en étoit là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son Anneau sur elle. A l'instant, il entendit son Bijou soupirer, & répéter les premiers mots du monologue de sa Maîtresse. » Cher Zuleiman, que je t'aime ! que tu m'es cher ! que tu m'occupes agréablement ! Le cœur & le Bijou de Zaïde étoient trop bien d'accord, pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise; mais elle étoit si sûre que son Bijou ne diroit rien, que Zuleiman ne pût entendre avec plaisir, qu'elle desira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, & le Bijou de Zaïde répéta d'une voix douce & tendre : » Zuleiman, cher Zuleiman, que je t'aime ! Que tu m'es cher !

» Zuleiman, s'écria le Sultan, est le mortel le plus fortuné de mon Empire. Quittons ces lieux, où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux, & m'afflige. Il sortit aussitôt, & porta chez la Favorite un air inquiet & rêveur. » Prince, qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle : vous ne me dites rien de Zaïde ? . . . Zaïde, Madame, répondit Mangogul, est une femme adorable ! Elle aime comme on n'a jamais aimé. . . .

» Tant pis pour elle, repartit Mirzoza « . . . Que dites-vous ? reprit le Sultan. . . . » Je dis, répondit la Favorite, que Kermans est un des maussades personnages du Congo ; que l'intérêt & l'autorité des parens ont fait ce mariage-là ; & que jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermans & Zaïde « . . . Eh ! Madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime. . . Et qui donc ? demanda Mirzoza. . . C'est Zuleiman, répondit Mangogul. . . » Adieu donc les Porce-

aines. & le petit Sapajou, ajouta la Sultane « . . . » Ah ! disoit tout bas, Mangogul, cette Zaïde m'a frappé : elle me fuit, elle m'obsède ; il faut absolument que je la revoie « . Mirzoza l'interrompit par quelques questions, auxquelles il répondit des monosyllables. Il refusa un Piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avoit point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui étoit arrivé de sa vie, & ne dormit point. Les charmes & la tendresse de Zaïde, les qualités & le bonheur de Zuleiman le tourmenterent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé, que de retourner chez Zaïde : il sortit de son Palais, sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza ; il y manquoit pour la première fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleiman y étoit avec elle. Il tenoit les mains de sa maîtresse dans les siennes, & il avoit les yeux fixés sur les siens. Zaïde, penchée sur ses genoux, lançoit à Zuleiman des regards animés de la passion la plus vive. Ils garderent quelque tems cette situation ; mais cédant au même instant à la violence de leurs desirs, ils se précipiterent entre les bras l'un de l'autre, & se ferrerent fortement. Le silence profond qui jusqu'alors avoit régné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, & quelques mots inarticulés qui leur échappoient. . . . Vous m'aimez ! . . . Je vous adore ! . . . M'aimerez-vous toujours ? . . . Ah ! le dernier soupir de ma vie fera pour Zaïde ! . . .

Mangogul, accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil, & se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, & qui ne furent point. . . . Après un silence de quel-

ques momens : » Ah ! cher & tendre Amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent, dit Zaïde. Je ne vous en aimerois pas moins, & je n'aurois aucun reproche à me faire... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher & tendre Amant, viens, que j'essuie tes larmes... Zuleïman, vous baïssiez les yeux; qu'avez-vous ? Regardez-moi donc... Viens, cher ami, viens que je te console : colle tes lèvres sur ma bouche, inspire-moi ton ame; reçois la mienne: suspens... Ah ! non... Non «... Zaïde acheva son discours par un soupir violent, & se tut.

L'Auteur Africain nous apprend que cette scene frappa vivement Mangogul; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman, & qu'il y eut des propositions secrettes, portées de sa part à Zaïde, qui les rejetta, & ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

CHAPITRE XX.

L'Amour Platonique.

» **M**AIS cette Zaïde est-elle donc unique ? Mirzoza ne lui cède en rien pour les charmes, & j'ai mille preuves de sa tendresse. Je veux être aimé, je le suis; & qui m'a dit que Zuleïman l'est plus que moi ? J'étois un fou d'envier le bonheur d'un autre. Non, personne sous le Ciel n'est plus heureux que Mangogul «. Ce fut ainsi que commencèrent les remontrances que le Sultan se fit à lui-même. L'Auteur a supprimé le reste : il se contente de nous avertir que le Prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentoient ses Mi-

nistres, & que Zaïde ne lui revint plus dans l'esprit.

Une de ces soirées qu'il étoit fort satisfait de sa maîtresse ou de lui-même, il proposa d'appeler Sélim, & de s'égarer un peu dans les bosquets du Jardin du Serrail. C'étoient des cabinets de verdure, où, sans témoins, l'on pouvoit tout dire, & faire bien des choses. En s'y acheminant, Mangogul jetta la conversation sur les raisons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée sur les grands principes, & entêtée d'idées de vertu qui ne convenoient assurément, ni à son rang, ni à sa figure, ni à son âge, soutenoit què très-souvent, on aimoit pour aimer, & que des liaisons commencées par le rapport des caractères, soutenues par l'estime, & cimentées par la confiance, duroient très-long-tems & très-constamment, sans qu'un Amant prétendit à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

» Voilà, Madame, répondit le Sultan, comme les Romains vous ont gâtée. Vous avez vu là des Héros respectueux, & des Princesses vertueuses, jusqu'à la sottise; & vous n'avez pas pensé que ces êtres n'ont jamais existé que dans la tête des Auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui fait mieux que personne le catéchisme de Cythere, qu'est-ce que l'Amour ? je gagerois bien qu'il vous répondroit, que l'Amour n'est autre chose que «...

» Gageriez-vous, interrompit la Sultane, que la délicatesse des sentimens est une chimere; & que, sans l'espoir de jouir, il n'y auroit pas un grain d'amour dans le monde. En vérité, il faudroit que vous eussiez bien mauvaise opinion du cœur humain «.

» Aussi, l'ai-je, reprit Mangogul. Nos vertus ne sont pas plus déintéressées que nos vices. Le bra-

ve. poursuit la gloire, en s'exposant à des dangers : le lâche aime le repos & la vie ; & l'Amant veut jouir «.

Sélim, se rangeant de l'avis du Sultan, ajouta que si deux choses arrivoient, l'amour seroit banni de la société pour n'y plus reparoître.

» Et quelles sont ces deux choses ! demanda la Favorite «. » C'est, répondit Mangogul, si vous & moi, Madame, & tous les autres, venions à perdre ce que Tanzai & Néardané retrouvèrent en rêvant «.

» Quoi ! vous croyez, interrompit Mirzoza, que, sans ces miseres-là, il n'y auroit, ni estime, ni confiance entre deux personnes de différent sexe ? Une femme avec des talens, de l'esprit, des graces, ne toucheroit plus ? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractère excellent, ne seroit pas écouté ?

» Non, Madame, reprit Mangogul ; car, que diroit-il, s'il vous plait « ?

» Mais, tout plein de jolies choses, qu'on auroit, ce me semble, toujours bien du plaisir à entendre, répondit la Favorite «.

» Remarquez, Madame, dit Sélim, que ces choses se disent tous les jours sans amour. Non, Madame, non, j'ai des preuves completes que, sans un corps bien organisé, point d'amour. Agenor, le plus beau garçon du Congo, & l'esprit le plus délicat de la Cour, si j'étois femme, auroit beau m'étaler sa belle jambe, tourner sur moi ses grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, & se faire valoir par tous ses avantages, je ne lui dirois qu'un mot ; & s'il ne répondoit ponctuellement à ce mot, j'aurois pour lui toute l'estime possible ; mais je ne l'aimerois point ».

» Cela est positif, ajouta le Sultan ; & ce mot mystérieux ;

mystérieux, vous conviendrez de sa justesse & de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel-esprit de Banza avec un Maître-d'Ecole ; vous comprendriez, tout d'un coup, comment le bel-esprit, qui soutenoit votre these, convint, à la fin, qu'il avoit tort, & que son adversaire raisonnoit comme un Bijou. Mais Sélim vous dira cela ; c'est de lui que je le tiens «.

La Favorite imagina qu'un conte que Mangogul ne lui faisoit pas, devoit être fort graveleux, & elle entra dans un des cabinets, sans le demander à Sélim. Heureusement pour lui ; car, avec tout l'esprit qu'il avoit, il eût mal satisfait la curiosité de la Favorite, ou fort allarmé sa pudeur. Mais pour lui donner le change, & éloigner encore davantage l'histoire du Maître-d'Ecole, il lui raconta celle qui suit :

» Madame, lui dit le Courtisan, dans une vaste Contrée, voisine des sources du Nil, vivoit un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avoit pas encore dix-huit ans que toutes les filles s'entredisputerent son cœur, & qu'il n'y avoit guere de femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aimâ fitôt qu'il fut en état d'aimer «.

» Un jour qu'il affistoit dans le Temple au culte public de la grande Pagode, & que, selon le cérémonial usité, il étoit en train de lui faire les dix-sept genuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il étoit épris vint à passer, & lui lança un coup-d'œil, accompagné d'un souris, qui le jetterent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre ; scandalisa tous les assistans par sa chute ; oublia le nombre des genuflexions, & n'en fit que seize «.

» La grande Pagode, irritée de l'offense & du scandale, le punit cruellement. Hilas, c'étoit son nom, le pauvre Hilas se trouva, tout-à-coup, enflammé des desirs les plus violens, & privé, comme sur la main, du moyen de les satisfaire. Surpris, autant qu'attristé, d'une perte si grande, il interrogea la Pagode « Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle, en éternuant, qu'entre les bras d'une femme, qui, connoissant ton malheur, ne t'en aimera pas moins «.

» La présomption est assez volontiers compagne de la jeunesse & de la beauté. Hilas s'imagina que son esprit & les graces de sa personne, lui gagneroient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui restoit, l'aimeroit pour lui-même, & ne tarderoit pas à lui restituer ce qu'il avoit perdu. Il s'adressa d'abord à celle qui avoit été la cause innocente de son infortune. C'étoit une jeune personne, vive, voluptueuse & coquette. Hilas l'adoroit : il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduisit jusqu'ou le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau se tourmenter, & chercher entre les bras de sa Maitresse l'accomplissement de l'oracle ; rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on se rajusta promptement, & l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure c'est que la petite folle la confia à une de ses amies, qui, par discrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des siennes, qui en firent un secret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant la coqueluche de toutes les femmes, en fut méprisé, montré au doigt, & regardé comme un monstre «.

» Le malheureux Hilas, décrié dans sa patrie, prit le parti de voyager, & de chercher au loin le remède à son mal. Il se rendit *incognito*, & sans

suite, à la Cour de l'Empereur des Abyffins. On s'y coëffa d'abord du jeune Etranger. Ce fut à qui l'auroit ; mais le prudent Hilas évita des engagements, où il craignoit d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il étoit plus certain que les femmes qui le poursuivoient, ne trouveroient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe ! Un garçon si jeune, si sage & si beau, disoit-on ; cela est prodigieux : & peu s'en fallut, qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut, & que de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquoit «.

» Après avoir étudié quelque tems la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme, qui avoit passé, je ne fais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'infina peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les Temples, & s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui rappella le goût avec le souvenir. Il y avoit plus d'un mois qu'il fréquentoit les Mosquées, assistoit aux Sermons, & visitoit les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir ; mais ce fut inutilement. Sa Dévote, pour connoître tout ce qui se passoit au Ciel, n'en savoit pas moins comme on doit être fait sur la terre ; & le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable ; mais ce mot ne fut point dit ; & Hilas lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'Oracle, & qui ne le desenchanterent

point, parce qu'elles ne l'aimeraient, que pour ce qu'il n'avoit plus. L'habitude qu'elles avoient à spiritualiser les objets, ne lui servit de rien : elles vouloient du sentiment; mais c'est celui que le plaisir fait naître. » Vous ne m'aimez donc pas ? leur disoit tristement Hilas «..... » Eh ! ne savez-vous pas, Monsieur, lui répondoit-on, qu'il faut connoître avant que d'aimer ? Et vous avouerez que, disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand on vous connoît «.

» Hélas ! disoit-il, en s'en allant, ce pur amour, dont on parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de sentimens, dont tous les hommes & toutes les femmes se piquent, n'est qu'une chimère. L'Oracle m'éconduisit, & j'en ai pour la vie «.

» Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, & qui haïssent un téméraire comme un *Crapaud*. On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre & de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y alloit de bonne foi, & il étoit tout étonné aux tendres propos dont elles s'enfiloiént avec lui, de demeurer tel qu'il étoit. » Il faut, disoit-il en lui-même, que je guérisse, peut-être autrement qu'en parlant « ; & il attendoit une occasion de se placer selon les intentions de l'Oracle. Elle vint. Une jeune Platonicienne, qui aimoit éperduement la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étoient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négli-gea rien pour la soulager; mais tous ses efforts furent inutiles. La belle évanouie s'en aperçut aussi-bien que lui. » Ah ! Monsieur, lui dit-elle, en se débarrassant d'entre ses bras, quel homme êtes-vous ? Il ne m'arrivera plus de m'embarquer ainsi

dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, & où l'on périroit cent fois faute de secours «.

» D'autres connurent son état, l'en plainquirent; lui jurèrent que la tendresse qu'elles avoient conçue pour lui, n'en seroit point altérée, & ne le revirent plus «.

» Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde, & les sentimens les plus délicats «.

» Mais c'étoit un benêt, interrompit le Sultan; que ne s'adressoit-il à quelques-unes des Vestales dont nos Monasteres sont pleins ? On se feroit affolé de lui, & il auroit infailliblement guéri au travers d'une grille «.

» Seigneur, reprit Sélim, la Chronique assure qu'il tenta cette voie, & qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte «. » En ce cas, ajouta le Sultan, je désespere de sa maladie «. » Il en désespéra comme votre Hautesse, continua Sélim; & las de tenter des essais qui n'aboutissoient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avoient déclaré nettement qu'il étoit inutile dans la société «.

» Il y avoit déjà plusieurs jours qu'il erroit dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partoient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les soupirs recommencerent; il s'approcha, & vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes, & le reste du corps dans une attitude triste & pensive. » Que cherchez-vous ici, Mademoiselle ? lui dit-il. Et ces déserts sont-ils faits pour vous ? «... » Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins tout à son aise «. » Et de quoi vous affligez-vous ?..... Hélas !..... » Parlez,

Mademoiselle, qu'avez-vous « ? . . . Rien . . . » Comment, rien « ? . . . » Non, rien du tout; & c'est-là mon chagrin. Il y a deux ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode, qui m'ôta tout. Il y avoit si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce tems les hommes me fuient, & me fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connoissant mon malheur, s'attache à moi, & m'aime telle que je suis «.

» Qu'entends-je ! s'écria Hilas «.

» Ce malheureux, que vous voyez à vos genoux, n'a rien non plus; & c'est-aussi sa maladie. Il eut, il y a quelque tems, le malheur d'offenser une Pagode, qui lui ôta ce qu'il avoit; & sans vanité, c'étoit quelque chose. Depuis ce tems, toutes les femmes le fuient & le fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre une qui, connoissant son malheur, s'attache à lui, & l'aime tel qu'il est «.

» Seroit-il bien possible ? demanda la jeune fille «.

» Ce que vous m'avez dit est-il vrai ? demanda Hilas « . . . » Voyez, répondit la jeune fille «.

» Voyez, répondit Hilas « . . . »

» Ils s'assurèrent l'un & l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient deux objets du courroux céleste. Le malheur, qui leur étoit commun, les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, étoit faite pour Hilas; Hilas étoit fait pour elle. Ils s'aimèrent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvoient guere s'aimer autrement; mais, à l'instant, l'enchantement cessa. Ils en poussèrent chacun un cri de joie, & l'Amour Platonique disparut «.

» Pendant plusieurs mois qu'ils séjournerent ensemble dans le désert, ils eurent tout le tems de

s'assurer de leur changement. Lorsqu'ils en sortirent, Iphis étoit parfaitement guérie. Pour Hilas, l'Auteur dit qu'il étoit menacé d'une rechûte «.

CHAPITRE XXI.

Trentieme & dernier Essai de l'Anneau.

M I R Z O Z A.

T ANDIS que Mangogul s'entretenoit dans ses jardins avec la Favorite & Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulameck. Sulameck avoit commencé par être Maître de Danse du Sultan, contre les intentions d'Erguebed; mais quelques intrigantes, à qui il avoit appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, & se remuerent tant, qu'il fut préféré à Marcel, & à d'autres, dont il n'étoit pas digne d'être le Prévôt. Il avoit un esprit de minutie, le jargon de la Cour, le don de conter agréablement, & celui d'amuser les enfans; mais il n'entendoit rien à la haute Danse. Lorsque la place de Grand-Visir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le Grand-Sénéchal, Danseur infatigable; mais homme roide, & qui plioit de mauvaise grace. Son Ministère ne fut point signalé par des événemens glorieux à la Nation. Ses ennemis, (& qui en manquent le vrai mérite en a bien,) l'accusoient de jouer mal du violon, & de n'avoir aucune intelligencé de la Chorégraphie; de s'être laissé duper par les Pantomimes du Preste-Jean, & épouvanter par un Ours du Monoémugi, qui dansoit un jour devant lui; d'avoir donné des

millions à l'Empereur du Tombut, pour empêcher de danser, dans un tems où il avoit la goutte, & dépenfé tous les ans plus de cinq cens mille fequins en Colaphane, & davantage à persécuter tous les Ménétriers qui jouoient d'autres Menuets que les siens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la Vielle d'un gros habitant de Guinée, qui accompagnoit de son instrument, en baragouinant, quelques Chansons du Congo. Il est vrai qu'il avoit amené la mode des Tilleuls de Hollande, &c. . . .

Mangogul avoit le cœur excellent : il regretta Sulameck, & lui ordonna un Catafalque avec une Oraison funebre, dont l'Orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les Chefs des Bramines, le Corps du Divan, & les Sultanes, menées par leurs Eunuques, se rendirent dans la grande Mosquée. Brrrouboubou montra, pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulameck étoit parvenu par des talens supérieurs; fit Préfaces sur Préfaces; n'oublia, ni Mangogul, ni ses exploits, sous l'administration de Sulameck; & il s'épuisoit en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnoit des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses Officiers & ses femmes s'empresèrent à la secourir : on la remit dans son Palanquin, & elle fut aussi-tôt transportée au Serrail. Mangogul, averti du danger, accourut : on appella toute la Pharmacie. Le Garus, les gouttes du Général la Motte, celles d'Angleterre, furent essayées, mais sans aucun succès. Le Sultan désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant sur Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en

eut plus qu'en son Anneau. » Si je vous ai perdu, délices de mon ame, s'écria-t-il, votre Bijou doit, ainsi que votre bouche, garder un silence éternel «.

A l'instant il commande qu'on forte. On obéit, & le voilà seul vis-à-vis de la Favorite. Il tourne sa Bague sur elle; mais le Bijou de Mirzoza, qui s'étoit ennuyé au Sermon, comme il arrive tous les jours à tant d'autres, & qui se sentoît apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus, & mal articulés. Le Sultan réitéra l'opération, & le Bijou, s'expliquant très-distinctement, dit : » Loin de vous, Mangogul, qu'allois-je devenir? . . . Fidele jusques dans la nuit du tombeau, je vous aurois cherché; & si l'amour & la confiance ont quelque récompense chez les Morts, cher Prince, je vous aurois trouvé, . . . Hélas! sans vous le Palais délicieux qu'habite Brama, & qu'il a promis à ses fideles Croyans, n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate «.

Mangogul, transporté de joie, ne s'aperçût pas que la Favorite sortoit insensiblement de sa léthargie, & que s'il tarδοit à retourner sa Bague, elle entendroit les dernieres paroles de son Bijou; ce qui arriva. » Ah! Prince, lui dit-elle, que sont devenus vos sermens? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étois, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée «.

» Ah! Madame, lui répondit le Sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le désespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée. Je n'ai point fait sur vous l'essai de mon Anneau; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, & qui vous assure mon cœur à jamais «.

» Prince, dit la Favorite, je vous crois; mais que l'Anneau soit remis au Génie, & que son fatal présent ne trouble plus, ni votre Cour, ni votre Empire «.

A l'instant Mangogul se mit en oraison, & Cufca apparut. » Génie tout-puissant, lui dit Mangogul, reprenez votre Anneau, & continuez-moi votre protection «. » Prince, lui répondit le Génie, partagez vos jours entre l'Amour & la Gloire. Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages, & je vous promets le second «.

A ces mots le Spectre encapuchonné ferra la queue de ses Hiboux, & partit, en pirouettant, comme il étoit venu.

F I N.

LETTRE

A U

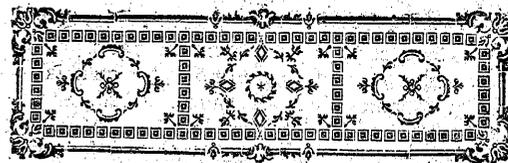
R. P. BERTHIER,

S U R

LE MATERIALISME.

.... *Ferro diverberat umbras*

VIRG. *Encid. Lib. VI.*



LETTRE

AU

R. P. BERTHIER,

sur

LE MATÉRIALISME.

O Mon Père! ce n'est pas seulement dans l'*Histoire naturelle*, dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, dans l'*Esprit des Loix*, dans l'*Esprit*, que le Matérialisme dogmatise; il se répand par-tout. Vous ne pouvez pas, comme moi, aller au Théâtre, aux Spectacles des Foires, aux Concerts, dans les Ateliers des Artistes, dans les Cercles du monde & dans les Réduits du peuple; de ce peuple dont il est si nécessaire de conserver la Foi, afin qu'il souffre toujours avec patience ce qu'il conviendra de lui faire souffrir. Soyez le Général de l'armée anti-Matérialiste, je serai l'Espion. Tout est noble dans une Croisade.

Lorsque je veux découvrir les Matérialistes de Paris, je me rappelle ceux d'*Athenes*, deux villes

également sages, également folles; avides de toutes les Sciences & de tous leurs abus; aussi promptes à embrasser une opinion nouvelle qu'à la rejeter; capables l'une & l'autre d'admirer Socrate, & de le faire mourir.

Ouvre les *Tusculanes*, & j'y trouve le Catalogue des Matérialistes Grecs. *Leucipe*, *Démocrite*, *Epicure* disoient que l'Ame est composée d'atomes; *Empédocle*, que c'est le cœur même, le sang, ou le cerveau; *Zénon* le Stoicien la voyoit dans le feu, d'autres dans l'air; *Xénocrate*, qui attribuoit aux nombres, selon les principes de Pythagore, une prodigieuse vertu, soutenoit que l'Ame est un nombre. *Aristote* ne pouvant composer l'Ame des quatre Elémens connus, en imagina un cinquieme, l'*Entéléchie*. Ce mot que ni *Gassendi*, ni *Leibnitz* n'ont pu expliquer, un Patriarche d'Aquilée en voulut, dit-on, pénétrer le sens dans une conférence qu'il eut avec le Diable; mais *Cicéron*, sans se donner au Diable, qu'il ne connoissoit pas, prend l'*Entéléchie* pour un mouvement continu dans la matiere. Enfin *Aristoxene*, Philosophe Musicien, faisoit consister l'Ame dans l'accord des parties organiques, dans l'*harmonie*.

Je réfléchis d'abord sur ce dernier sentiment; & en parcourant les siècles, j'entrevois que le Matérialisme a commencé en France sous Louis XIV par le *Violon*.

Colletet! je vous trouve un plaisant *Violon*. C'est ce que disoit à son confrère dans une dispute académique, M. Godeau, Evêque de Vence & Poète. On ne connoissoit point encore de Matérialistes dans l'Académie. Il étoit réservé au *Violon* d'en montrer le premier germe.

Qu'est-ce qu'un Violon? du bois, des cordes & des accords. Ne voir dans un Académicien qu'un

Violon, c'étoit n'y reconnoître pour principe de sentiment que l'*harmonie d'Aristoxene*.

Ce siècle n'est pas meilleur. Nos Matérialistes disent net: *Cupis est un excellent Violon*. Pour répandre la mauvaise doctrine, ils confondent, à dessein, le *Joueur* & le *Violon*; ils disent même l'*Ame* du violon, comme l'*Ame* du Joueur. C'est donc aujourd'hui, comme alors, l'*harmonie d'Aristoxene*. Le *Grondeur* a bien raison de dire à son valet, avec la dernière amertume. . . *Et ton maudit violon! s'il ne faut pas briser l'instrument, il faut du moins veiller à ce qu'il ne corrompe pas la Foi.*

Les paroles sont les images des idées; mais il n'est pas permis de se servir des mêmes expressions. Si un Roi étoit bossu, on banniroit ce mauvais terme de la Cour, & toutes les énonciations qui en approcheroient, seroient suspectes. Avant le Pontificat de Clément XI, il étoit permis de penser & de dire que *la semence de la parole, arrosée par la main de Dieu, porte toujours son fruit: que le Dimanche doit être sanctifié par des lectures de piété, & sur-tout des saintes Ecritures.* (1) Aujourd'hui, on se chargeroit d'anathèmes. Toutes les fois qu'un sentiment dangereux cherche à se glisser, les expressions les plus innocentes cachent du poison. Servons-nous de cette règle, qui dirige la France, pour déceler le Matérialisme d'*Athenes* dans les conversations de Paris.

Nous venons d'y entendre l'*harmonie d'Aristoxene*: écoutons encore. . . *Il faudra bien, Monseigneur, que je fasse ce que vous voulez*, dit un simple citoyen à un Ministre, *vous êtes une Montagne, & je ne suis qu'un atome*. Voilà les *atomes d'Epicure*.

(1) Voyez la *Constit. Prop.* 18 & 82.

Autre propos de conversation journalière.

Ce jeune Héros qui a péri à la tête des Carabiniers dans une bataille où nous avions tant de supériorité pour vaincre, étoit tout cœur.

N'attendez plus rien de l'Apologiste de Louis XIV sur la révocation de l'Édit de Nantes. On voit dans ce dernier ouvrage que son cerveau est attaqué.

C'est grand dommage que cet ancien Lieutenant-Général, cet autre Vauban, n'ait plus de sang dans les veines; le cœur, le sang, le cerveau en place de l'âme: c'est ainsi qu'eût parlé Empédocle.

La conversation continue.

Ce Militaire qui vient de battre les Anglois dans l'Amérique, & qui sauvera le Canada, s'il en est encore tems, est tout feu . . .

Cette Princesse que tout Paris regrettera, n'a plus que le souffle . . . Le feu, l'air où l'on devoit voir l'âme, n'est-ce pas de Zénon?

Il y a des gens qui, mécontents de tout, communiquent leur mécontentement dans le discours. Voici une réflexion qu'on entend souvent.

Il est bien singulier qu'on ait mis cet homme en place, il ne sait pas dire deux. Qu'entendez-vous, par dire deux? . . . Cela est clair, que c'est une machine où la Nature qui est toute en nombres, ne forme aucune sensation, aucune idée. Vous êtes donc disciple de Xénocrate?

Je pense à vous, Madame, vous m'étonnez: la Comédie, le Boulevard, fix visites, un souper, le bal de l'Opéra, . . . tout cela dans une soirée! . . . *Monsieur, c'est mon goût, je suis le mouvement perpétuel . . . Le mouvement perpétuel! Femme chrétienne! Je vois qu'Aristote vous a empoisonnée de son Entéléchie . . . Je ne connois point votre Aristote . . . Vous l'avez deviné!*

Il est une autre espèce d'impieété qui, sans être celle

celle des Matérialistes, ne vaut pas mieux
Qu'avez-vous, Monsieur, que signifient ces nuages sur votre front? . . . *Je reçois une Lettre de l'Armée, qui m'apprend que mon fils s'y enrichit, au lieu de combattre, tandis que le pauvre Officier y verse son sang, & s'appauvrit encore: ce bruit ignominieux va sans doute percer; je ne sais ce que je fais, je ne sais ce que je suis . . . Malheureux père! vous ne savez ce que vous êtes . . . Cette ignorance est le comble du malheur. C'étoit l'état de Cicéron, lorsqu'après avoir examiné tous les sentimens sur la nature de l'âme, il disoit: Lequel de vous est le vrai? Quelque Dieu pourra le savoir.*

Revenons au Matérialisme décidé. Quel que soit le sujet de la conversation, il n'en est aucun qui ne lui fournisse des alimens . . . *Nous n'entendons plus à l'Opéra cette Actrice qui auroit eu des autels dans la Grèce, jamais machine mieux organisée . . . Cette autre est belle comme Vénus; mais ce n'est qu'une statue . . . Le Roi de Prusse a envoyé un Trompette au Général Fermer pour savoir de lui pourquoi, après sa victoire de Zorndorf, il n'avoit pas repris le siège de Custrin, & pourquoi encore il s'étoit tant éloigné de ses lauriers . . . Vous voyez, mon R. P., qu'on ne distingue plus l'homme de la trompette, ni la femme de la machine, ou de la statue.*

Si on vous disoit à vous même, en termes bas & triviaux, ce que l'on dit tous les jours à des gens qui se croient une âme, & de l'âme: *vous raisonnez comme une pantoufle, vous êtes une cruche, une tête à perruque . . .* Vous supporteriez chrétiennement l'injure; mais le Matérialisme renfermé dans ces paroles, vous feroit prendre votre tonnerre.

Je vous l'ai annoncé en débutant. Le Matérialisme se répand en tout & par-tout. Que je passe
Tome IV. T

de la bonne compagnie où l'on ne dit que des mots, dans ces endroits peu fréquentés, où l'on voit & où l'on dit des choses, dans ces ateliers où *Panloo & la Tour* avec des couleurs; où *Pigal & Stoz* avec du marbre font un Dieu ou un homme. Qu'est-ce que j'y entends? Après l'admiration vient la critique... *Cette Iphigénie, sous le couteau de Calcas, au lieu d'être évanouie, auroit pu montrer du courage, c'est-à-dire, que le pinceau manié d'une autre façon, eût communiqué à la toile un attribut de l'ame. . . Cet Apollon qui poursuit Daphné, n'est pas assez passionné; c'est-à-dire, qu'un coup de ciseau de plus, Pigmalion animoit sa statue. Louons les arts; mais ne blessons pas la Foi.*

Les femmes même, oui les femmes, malgré la légèreté de leur esprit, deviennent Matérialistes; & vous savez que tous les chefs de parti s'attachent à les séduire, bien persuadés qu'elles ne sont jamais plus constantes que quand on gagne leur cœur par l'esprit. Je me rappelle la jeune & belle *Hipparchia* s'attachant à *Cratès* le Cynique. En vain ce Philosophe, pour la dégoûter, jette par terre son manteau, sa besace & son bâton, en lui disant, *voilà toutes mes richesses*. En vain il se dépouille devant elle pour lui faire voir sa bosse & son squelette circonflexe. *Hipparchia* l'aime toujours, l'épouse, prend l'habillement de la secte, & devient plus Cynique que lui. Des manuscrits Grecs de ce tems-là ont soupçonné ce Cynique d'avoir donné aussi dans le Matérialisme, & d'y avoir entraîné *Hipparchia*. Mais voyons si nos femmes commencent à pencher vers la matière. J'entre chez une Comtesse lettrée... Ah! Madame, vous voilà en bonne Compagnie avec *l'Ami des hommes*, comment trouvez-vous cet ou-

vrage?... Monsieur, vous me faites plaisir de m'en tirer, c'est un diamant brut enchassé dans du plomb... Un diamant brut! du plomb pour rendre un Auteur! Madame, voilà bien de la matière, prenez garde au Matérialisme.

C'est un usage ancien dans le Christianisme de donner des noms de Saints aux enfans qu'on baptise. Le beau monde s'en est dégoûté pour des noms plus nobles, *Hercule, Scipion*; c'étoit du moins des hommes; mais entendre appeler *Bijou* un bambin de bonne maison par sa maman trop philosophe, n'est-ce pas le chercher dans la classe de la matière?

Il est vrai que les femmes du peuple ne tombent pas encore dans cet excès. On continue à voir dans leurs couvées des *Pierrots*, des *Genevieves*, qui rendent hommage à l'immatérialité des Saints dont ils portent le nom. Mais ces bons usages dureront-ils?

Quel malheur si le Matérialisme venoit à descendre dans le peuple! Le peuple saisit la Religion avec bien plus de force que les honnêtes gens. Les honnêtes gens avec les mêmes principes ne sont guère honnêtes; mais dans l'ordre physique, à côté du mal on voit toujours un bien. Ces honnêtes gens qui n'ont qu'une Religion modérée, s'ils donnoient dans l'erreur, ne voudroient pas la soutenir en perdant un doigt; le peuple, s'il y donnoit, se feroit brûler, ou brûleroit les autres. Comment se garantira-t-il de la contagion, lorsque ses oreilles sont si souvent frappées du Matérialisme le plus crû? Prenons garde que le scandale du *Brandebourg* ne nous arrive. Allez à *Berlin*: demandez un Epicier, on vous amenera un *Matérialiste*. C'est ainsi qu'on y nomme cette espèce de Marchands.

J'avertis la bonne compagnie de se défier de certains Matérialistes, qui en cachant leur jeu, n'en font que plus à craindre. Ils disent d'un homme qui ne s'étonne pas du bruit : *c'est un bon cheval de trompette*; d'un poltron, comme s'il en étoit en France : *c'est un Lièvre*; d'un rusé : *c'est un Renard*; d'un cruel : *c'est un Tigre*; d'un ignorant : *c'est un Asne*; d'un stupide : *c'est un Oison*; & si l'on parle d'inoculation : . . . *Donnez du soin à ceux qui la rejettent*. Je fais bien, mon R. P., qu'en adoptant le système de votre P. Boujean, qui anime les bêtes avec des diables très-spirituels, ces assertions ne prouveroient pas le Matérialisme : mais si on s'en tient à l'automatisme de *Descartes*, système qui est encore le plus en vogue, toutes ces phrases, si usitées où l'on identifie l'homme & la bête, sentent la matière.

Eh ! comment la conversation ne seroit-elle pas généralement empoisonnée, puisque tous les livres du tems le font ? Si on n'avoit à se plaindre que de ceux que vous combattez avec tant de chaleur, le mal seroit moins grand ; parce qu'il n'y a que les vues fermes qui les fixent, & le nombre en est toujours petit : mais je remarque que tout ce qui sort de la presse depuis une certaine époque, est infecté peu ou beaucoup ; & vraisemblablement tout ce qui suivra, sera de même. Je vous annonce un nouveau Traité de Géométrie, où il n'y aura pas un mot de la spiritualité de l'Âme. En attendant, je tombe sur une comédie intitulée, *l'Oracle*. Ecoutez ce Dialogue entre une Fée & une jeune Lucinde, qui n'a jamais vu que des oiseaux, des singes, des statues en mouvement, son clavecin & sa pendule. La Fée l'a prévenue que tous ces êtres (remarquez ce mot d'*Être* qui est bien suspect) ne sont que des machines.

L U C I N D E.

Les hommes sont-ils aussi des Machines ?

L A F É E.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre Singe même, à qui vous croyez tant d'esprit.

L U C I N D E.

Les Oiseaux chantent, ces Statues dansent, mon Clavecin rend des sons, & ma Pendule indique l'heure qu'il est. Que sont les hommes ?

La Fée pour réponse lui fait une peinture des Guerriers qui se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces, sans se vouloir du mal ; & des petits-Maitres qui vont, viennent, rient, pleurent, se jettent aux genoux d'une femme sans l'aimer. A l'aspect de ce tableau, Lucinde s'écrie : oh ! ce sont des *Machines*.

Or, mon R. P., raisonnons un moment vous & moi qui ne sommes pas *Machines*. Qui est-ce qui débite cette doctrine ? C'est une Fée qui doit connaître la nature des Êtres. En quel lieu dogmatise-t-elle ? Au Théâtre, & le public applaudit. Voilà donc la Cour & la ville matérialistes. Je ne parle pas de l'Auteur qui a rempli la coupe fatale où il mene boire grands & petits ; & il voudroit, pour combler son triomphe, vous y mener boire vous-même.

Si à ce début théâtral vous aviez sonné le tocsin, réclamé l'autorité, comme vous avez fait très-apostoliquement contre le livre de *l'Esprit*, le Poète ne se seroit pas fait encore applaudir dans sa comédie *des Hommes*. Toute la pièce porte sur la fable de Prométhée qui pétrit des statues d'ar-

gille, & les anime avec une flamme qui s'infinue dans leurs organes. Fable qui fut imaginée par le premier Matérialiste.

Ce seroit peut-être sageffe dans ce siecle pervers de ne plus permettre d'ouvrage sur les *Hommes*. Relisez, mon R. P., *l'Ami des Hommes*, qui l'est encore plus de sa noblesse. Passez-lui sa mauvaise humeur contre le Public, *qui a voulu*, dit-il, *faire un Livre d'un morceau ginguet*, qui porte pour titre: *La Noblesse commerçante*. C'est lui, c'est lui *l'Ami des Hommes*, qui a fait véritablement un livre; car il a écrit plus de pages en comptant les répétitions, & tout ce qui est hors de son plan, que *l'Esprit des Loix* n'en contient. Passez-lui encore, (la parenthèse se fermera quand elle pourra, pour arriver au Matérialisme, *l'Ami des Hommes* à heureusement accoutumé le Lecteur à se perdre, & à se retrouver au bout de vingt pages. Je profite de l'invention.) passez-lui, vous dis-je, sa ressemblance pour le fonds avec *les intérêts de la France mal-entendus*, le désordre de ses idées, la crudité de ses digestions politiques, la diffusion de ses phrases, le renversement de ses chapitres, le chaos sous lequel il a étouffé son sujet, *la population*. Ce n'est pas assez de tirer d'excellentes pierres de la carrière il faut les tailler & les placer. Passez-lui également la barbarie de son langage qu'il a prise pour naïveté; & d'avoir voulu imiter *Montaigne*, sans se souvenir qu'il faut être soi-même. Toutes choses que je serois bien en état de prouver; mais il faut faire comme lui, accuser brusquement un ouvrage, & omettre la preuve: peut-être suis-je un peu brusque moi-même; mais on connoît une loi dans la société civilisée, de se battre armes égales. Passez-lui même, si vous le voulez, de n'avoir pas compris que *l'expulsion*

de 800 mille Maures qui cultivoient les terres, qui exerçoient les Arts, & qui se marioient tous, a fait quelque tort à l'Espagne (1). Le Public qu'il met au rang des *sois & des enfans*, le comprend pour lui. Il n'est pas heureux à comprendre; car s'il s'est récrié sur l'incompréhensibilité d'une cruche qui contient de l'eau. Voici ses termes. [2] *Il n'appartient qu'à Dieu, toutefois par un miracle toujours subsistant, de contenir dans des bornes prescrites un Océan d'eaux toujours mobiles, & dont la masse paroît recevoir à chaque instant des accroissemens. Ce miracle passe également l'intellect humain & son pouvoir*. Un Ecolier de physique qui connoît un peu les loix du mouvement & la capacité du lit de la Mer, n'est point étonné de ce phénomène. Une pierre d'une livre qui se soutiendrait en l'air seroit plus étonnante. Louez-le pourtant sur tout cela, parce qu'il a loué les Religieux, jusqu'à soutenir qu'ils favorisent la population [*parce qu'ils mangent peu*]. Mais pour Dieu ne lui passez pas le Matérialisme.

Dans son avertissement je trouve cette phrase... *Nous qui aimons l'homme comme le plus utile, le plus aimable & le plus reconnoissant des animaux: là nous ne sommes encore que des animaux; dans le corps de l'ouvrage nous devenons des machines*. Ecoutez... *Quand M. de Louvois apprenoit que la désertion se mettoit parmi les troupes d'une garnison, il l'arrêtoit en envoyant Tabarin vendre son orviétan sur la place* (3). Sans doute que ce Tabarin agissoit sur les soldats comme un saltimbanque agit sur les marionettes, & que *l'Ami des hommes* entre dans le système de ces

(1) Part. II. pag. 26.

[2] *Ibid.* pag. 132.

(3) Part. II. pag. 368.

Officiers Matérialistes qui vous disent froidement : nos soldats sont des *mâchines*. Remarquez encore que son Tabarin vient à la suite d'une découverte qu'il a faite , après le Cardinal Mazarin , qu'un couplet ingénieux , qu'une heureuse plaisanterie font oublier aux François de vraies calamités qui vous seroient d'autres peuples à la rébellion. . . . N'est-ce pas-là peindre non-seulement nos soldats , mais nous-mêmes ; mais toute la nation , comme dix-huit millions d'*automates* , que deux ou trois Tabarins politiques remuent à leur gré ? Si l'auteur n'articule pas le mot d'*automate* , il indique la chose.

Il me semble , mon R. P. , que je procède comme vous dans l'examen du Matérialisme ; & pour vous imiter parfaitement , je ne citerai que ces deux endroits , parce que cent autres pourroient fort bien détruire ce que je veux prouver. Ne vous laissez pas : Feu sur les Matérialistes , pour les convertir.

Je ne vous cache pas cependant que vous aurez bien de la peine à ramener celui que je vais vous dénoncer : c'est l'apologie de Louis XIV , sur la révocation de l'Édit de Nantes. Ni Titus , ni Marc - Aurele n'ont eu besoin d'apologie ; mais avant que d'examiner ce fier athlète sur le Matérialisme , il est important que vous le connoissiez sur d'autres objets , afin de mettre en proportion vos armes & ses forces.

D'abord c'est un écrivain généreux , qui donne beaucoup plus qu'il ne promet. Son titre n'annonce que la justification de Louis XIV & de son Conseil sur un coup d'autorité , qui a fait verser beaucoup de larmes & de sang. L'ouvrage traite encore de la population , de l'agriculture , de la marine , des ordres religieux , du maintien

de la paix ; de la briéveté de la justice , de la réduction du luxe , du soulagement des misérables , de la diminution des impôts ; de la taille réelle , de l'administration dans les provinces , des gabelles , de l'abolition des corvées , des finances , du commerce ; & tout cela dans un petit volume ! Oh ! la grande tête !

Si l'auteur parle de la population (1) , il connoît mieux celles de l'Angleterre que Davenant , Petty & Child ; ces auteurs qui ont calculé leur nation sous tous ses rapports. Dix-millions , leur dit-il , vous vous trompez : n'en comptez avec moi que cinq millions cinq cents mille ; & par ce moyen , la France , relativement à l'étendue , sera plus peuplée que l'Angleterre. C'est ce que j'avois résolu avant le calcul.

Si du fond des Indes orientales , les Voyageurs & les Missionnaires lui crient que la Chine est , de tous les pays connus , le plus peuplé , à cause de la température du climat , de la salubrité de l'air , de la bonne qualité des eaux , de la fécondité de la terre & des femmes , & parce que tout homme y est marié avant vingt ans ; multiplication prodigieuse , qui a donné lieu à l'usage barbare d'y exposer les enfans ; si après ce cri général ils lui disent que Pékin seul renferme trois millions d'ames ; calcul d'autant plus sûr que chaque chef de famille est obligé de donner aux Magistrats l'état des personnes dont elle est composée ; s'ils lui citent un dénombrement de tout l'Empire , qui se fit dans le dernier siècle au commencement du règne de Kang-hi ; dénombrement qui enregistra cinquante-neuf millions sept cents quatre - vingt - huit mille trois

(1) Apol. de Louis XIV , pag. 255.

cents soixante-quatre hommes, capables de porter les armes; s'ils concluent delà que la Chine contient plus d'habitans que toute l'Europe ensemble; & enfin, si les plus modérés en comptent deux cents millions (1) il fait main basse sur les Chinois, & d'un trait de plume il en anéantit cent quarante millions; après quoi, par la force de son algebre, il ordonne à la Chine d'être moins peuplée relativement que la France. (2).

S'il considère notre agriculture, dont la diminution nous afflige, il nous console en nous assurant qu'il y a plus de cultivateurs que de champs fertiles (3).

S'il nous entend déplorer la perte de nos matelots, il proteste que nous en avons trois fois plus qu'avant la révocation de l'Edit de Nantes, ce tems où nous armions cent trente-deux vaisseaux de guerre, sans songer apparemment à des matelots (4).

S'il pese l'utilité des maisons religieuses, il attribue à leurs concerts de prières la vie du Roi, la santé de M. le Dauphin, la vertu de la Reine, la piété de toute la Famille-Royale, enfin toutes les prospérités de cet empire; & pour le prouver, il cite quatre vers d'Horace, à la louange d'un chœur de jeunes Romains & de jeunes Romaines, qui, en chantant au Capitole, attiroient les grâces de Jupiter. Mais je voudrois savoir pourquoi il ne fait pas concourir à notre bon-

(1) Hist. Gén. des Voyages, tom. 22. pag. 67 édit. in-12.

(2) Apol. de Louis XIV. pag. 257.

(3) Pag. 587.

(4) Apol. pag. 587.

heur les prières du Clergé de France? (1) Peut-être, mon R. P., négligerez-vous cette observation.

S'il balance nos intérêts politiques, il emploie son éloquence à justifier le Traité de Vienne & de Versailles. Est-ce que nous aurions douté de ses avantages? Il le suppose; & il répond à la Nation de la fidélité perpétuelle de l'Impératrice-Reine, qui s'alliant avec nous pour la première fois, ne nous a jamais abandonnés (2). Il annonce au tems de la paix le siecle d'*Auguste* pour les Arts; celui de *Constantin* pour la Religion; celui de *Charlemagne* pour les Loix; celui de *Louis XIV* pour la félicité commune. Celui de *Louis XV* est déjà avancé: est-ce que nous n'avons pas encore été heureux? Celui d'*Auguste* pour les Arts; nous comptons l'avoir eu sous Louis XIV, & nous aimons à croire qu'il continue. Celui de *Charlemagne* pour les Loix mérite nos desirs. Mais Prophete! délivrez-nous de celui de *Constantin*. Il obligea son beau-pere à se pendre, il fit étrangler son beau-frere, égorger son neveu, couper la tête à son fils aîné, étouffer sa femme dans un bain. Il y avoit quelques hordes de Francs qui incommodoient sur les bords du Rhin, ces Francs de qui nous descendons; il prit deux de leurs Rois, & les exposa aux bêtes pour son divertissement. Il fit massacrer les Prêtres du Nil, pour convertir l'Egypte; & comme sa foi étoit chancelante, il persécuta, il exila, il déposa, tour-à-tour, les Ariens & les Catholiques, sans en excepter *St. Athanase*. L'Apologiste, en nous prophétisant le siecle de *Constantin*, s'étoit-il rappelé tout cela?

(1) Pag. 527.

(2) Pag. 307.

S'il instruit les Rois, il leur conseille de s'exposer à la tête de leurs troupes : mais il observe que l'usage en est passé depuis long-tems ; que *Charles XII* le fit revivre, & qu'il périt avec lui (1). Avant l'instruction & la remarque, je croyois que le Roi de Sardaigne, dans les deux guerres précédentes, avoit commandé en Général, & chargé en Soldat. Je me persuadois que *Fontenoi* & *Lawfeldt* nous avoient fait trembler pour les jours de notre Maître. Je me figurois qu'un autre Roi dans dix batailles qu'il a conduites & gagnées en personne, aussi-bien que dans celles qu'il a perdues, avoit vu le feu d'assez près ; & si à celle de *Molwitz* il eut besoin, selon une autre Remarque de l'Apologiste, de la vigueur d'un cheval Anglois pour sauver ses jours, c'est une preuve qu'il les avoit exposés ; & vraisemblablement il les exposa encore en retournant à l'ennemi presque victorieux, pour lui arracher la victoire. Il y a peut-être plus de difficulté à vaincre, dans la dispute, un champion qui se cuirasse contre la raison & les faits.

Si, après avoir instruit les Rois, il abaisse ses regards sur les Auteurs, sur ceux qui, depuis quelques années, se sont avisés d'écrire sur le Commerce, l'Agriculture & les Finances, il regarde toutes ces productions comme une Bibliothèque de peu de valeur, sans faire grâce à l'*Ami des Hommes* que vous avez tant loué, mon R. P. ; & qu'il appelle un *Roman politique*, où l'on prend la fin pour les moyens (2). Il est bien permis à un malade de trouver mauvais ce qui est bon ; mais il ne faut pas battre sa nourrice. C'est dans ces sources qu'il

(1) Pag. 298.

(2) Pag. 262 & 342.

à puisé le peu de bon lait qu'il nous donne, le mauvais est de lui.

Que dites-vous de cet homme qui a tout lu, tout calculé, tout combiné, tout vu ; & si à la fin de tout il se trouve *Matérialiste*, avec quelles armes le réduirez-vous ? Je vous avertis cependant d'un petit défaut naturel qui l'afflige, & dont vous pourrez tirer avantage sur le champ de bataille. Sa vue est un peu foible. Il n'a vu qu'une *Epigramme*, dans un projet qui a excité beaucoup de débats dans cette Capitale, que le Gouvernement a pris en considération, après avoir demandé les avis des Chambres du Commerce, des Intendants & des Parlemens. C'étoit le projet de faire commercer cette partie de la Noblesse, qui souffre le froid, la faim, l'oubli des hommes, sans pouvoir se montrer dans les combats. Presque tous les avis se réunissoient à l'occuper dans le commerce, puisque les armes la refusent. L'Apologiste a mieux vu ; c'est peut-être encore une *Epigramme*.

Mais, mon R. P. ; vous ne connoissez encore qu'à demi le géant que je vous donne à combattre. Vous ne l'avez vu que dans des excursions hors de son sujet. C'est sur-tout lorsqu'il défend *Louis XIV*, sur le terrain de la *Révocation*, qu'il faut le considérer.

Lui met-on sous les yeux les suites funestes de ce coup d'autorité, ces émigrations qui firent pleurer nos peres, & dont nous soupirons aussi ? vous êtes, nous dit-il, aussi fots que vos peres. Ces Mémoires du tems, dont les uns accusent deux millions d'Emigrans, les autres huit cent mille, je les réduis, moi qui n'y étois pas, à cinquante mille. *J'ignore*, reprend le Roi de Prusse, la somme de vos Emigrans ; mais je sais que mes Etats en reçurent vingt mille. Erreur, Sire, je ne vous en passe

que quinze mille; & avec les retranchemens que je ferai sur les autres Etats qui leur donnerent asyle, je descendrai à cinquante mille. Eh bien! ces cinquante mille, lui disons-nous, s'il faut en faire un acte de foi, n'est-ce pas une perte? C'est peut-être un trente-deuxième de notre population. L'Etranger nous a enlevé des Cultivateurs, des Manufacturiers, des Artisans, des Commerçans, des Soldats, des Contribuables; encore une fois, n'est-ce pas une perte? Pas la moindre. Il vous prouveroit qu'un Incendiaire qui brûleroit votre maison, vous rendroit service, parce que vous n'aurez plus de réparations à payer. L'Intendant de Caen lui expose dans un Mémoire de ce tems-là, que les Religioneux, qui étoient les plus forts Marchands, se retirèrent de cette ville. Tant mieux, répond l'Apologiste; événement heureux pour ceux qui restèrent. Les plus foibles remplacèrent les plus forts; & d'ailleurs votre avis n'est pas François (1).

Lui parle-t-on du genre de mission qu'on employa pour convertir ces pauvres gens, les dragonades, le pillage, l'effusion du sang, le viol? il se fait un effort pour convenir que les Dragons n'en usoient pas toujours bien avec leurs hôtes; mais il rend caution de leur désintéressement, de leur humanité, & sur-tout de leur chasteté [2].

Lui demande-t-on par quels abus nos freres errans avoient mérité la révocation d'un Edit que Henri IV avoit signé pour le bien général; que Louis XIII avoit ratifié; que Louis XIV lui-même, en 1643 & en 1652, avoit maintenu dans son entier? Il ne se contente pas de leur reprocher leur

(1) Pag. 72 & 113.

(2) Pag. 232.

excès, lorsqu'ils crurent faussement pouvoir repousser la violence par la force. Il leur approprie encore tous les forfaits du parti Catholique; le massacre de Vassy, la tuerie d'Orange, la perfidie de Montgomeri, les cruels divertissemens de Tavannes & de Saint-Pont sur le pont de Mâcon, la journée de la St. Barthelemi, le meurtre des Guises aux Etats de Blois, l'assassinat de Henri III & de Henri IV.

Dans cette boucherie, qui fut ouverte si long-tems, on voyoit à tas les corps sanglans des Calvinistes, & un petit nombre de Catholiques. Comment faire pour donner au même parti des forfaits si opposés? L'Apologiste nous l'apprend. Les Calvinistes ont assassiné les Guises, le dernier des Valois, & le premier des Bourbons, parce qu'ils ont soufflé leur fureur aux Catholiques, pour se détruire eux-mêmes. Les Calvinistes ont aussi égorgé leurs freres, parce que s'il n'y avoit jamais eu de Calvinistes, les Catholiques ne les auroient pas tués [1].

O trois & quatre fois heureuse votre Société, mon R. P., de n'être pas Calviniste! il vous démontreroit que c'est elle qui trempa ses mains dans le sang de Henri IV, pour n'avoir pas fait mourir sous le fouet Jean Châtel, lorsqu'il apprenoit le Rudiment dans votre College. C'est ainsi qu'un Littérateur qui se piquoit de remonter à la source des choses, me disoit un jour que le Médecin de Sylla étoit coupable de toutes les proscriptions qui ensanglantèrent Rome, parce qu'il avoit sauvé Sylla d'une maladie mortelle à l'âge de quinze ans. Si notre Apologiste eût chanté les malheurs de Troye, il les eût attribués, non au ravisseur Paris, mais aux deux œufs de Leda.

(1) Pag. 4 & seq.

Nos meilleurs Auteurs, je dis les Auteurs Catholiques, le Président de Thou, l'Archevêque de Paris Péréfixe, Pâpire-Masson, Mézerai, Daniel lui-même, qui n'écrivoit pas toujours ce qu'il pensoit; tous lui déclarent que le massacre de la St. Barthelemi fut conseillé par la Religion, qui en rendit des actions de grâces solennelles dans Rome, sous le Pontificat de Grégoire XIII. Il prend à partie tous ces Ecrivains; il est bien fâché de ce qu'ils sont morts sans avoir entendu leur condamnation. Ferme sur son tribunal, il leur feroit confesser que cette cruelle journée n'a été qu'un crime de politique; cependant, selon les mêmes Auteurs, après la terrible catastrophe, Charles IX voulut forcer le Roi de Navarre & le Prince de Condé à entendre la Messe. Il avoue le fait; mais il nie que ce soit un signe que les autres avoient été massacrés, parce qu'ils n'y alloient pas [1]. On fait pourtant que les deux Princes, en refusant la Messe, tremblèrent pour leurs jours.

Mais quittons la dissertation. Juge inexorable! n'est-il aucun moyen d'accômmôdement pour laisser les morts en paix? Ils vous accordent pour cause partielle du massacre, l'exécrable politique de Catherine: confentez que le fanatisme des Cardinaux de Birague, de Retz, & de ceux qui leur ressembloient, y ait joué son rôle. La politique s'est servi de la Religion mal conçue dans des têtes échauffées. Passez ce point à des Auteurs qui avoient quelque peu de bon sens, qui étoient plus près des événemens que vous, & qui aimoient la Religion autant que vous l'aimez. Point de conciliation. Ce qu'il a écrit est écrit. C'est l'honneur

(1) Diff. sur la St. Barth. pag. 3.

de

de la Religion qu'il prétend soutenir jusqu'au feu exclusivement (1).

L'histoire ajoute que dans cet horrible sacrifice on vit à Paris plusieurs milliers de victimes sanglantes, dont une partie fut jettée dans la Seine. L'Apologiste, coexistant à tous les tems, trouve mieux son compte à les y jeter toutes, excepté l'Amiral, qui eut les fourches pour mausolée, & le Libraire Oudin Petit, qui fut enterré dans sa cave. Ensuite il se jette à la nage après les cadavres; il les arrête tous à l'Isle des Cygnes & devant le Louvre, pour les compter. Il en trouve d'abord onze cents; mais comme il ne veut employer que huit Fossoyeurs & huit jours pour leur donner la sépulture; afin de ne pas surcharger les Fossoyeurs, il réduit les onze cents à mille; & de réduction en réduction, au lieu d'écrire cent mille égorgés dans toute l'étendue de la France avec Péréfixe, ou soixante-dix mille avec Sully, ou du moins trente mille avec de Thou, il n'en articule que deux mille au plus [2].

Imaginez, mon R. P., si vous le pouvez, une artillerie de preuves assez fortes pour faire reculer ce fier Dialecticien. Vous avez vu comme il traite les faits. Voulez-vous à présent connoître ses principes?

Il raie, avec le P. Daniel, du Livre de nos Rois, Pharamond & ses trois successeurs idolâtres. Il daté de Clovis, le premier Roi Chrétien; on fait ce qu'il entend par Roi Chrétien; & quelqu'un qui lui demanderoit si Henri IV, ayant son abjuration, étoit

(1) Voyez sa Dissert. sur la St. Barthel. pag. 28 & suiv.

(2) Idem. Pag. 36.

Roi Chrétien & légitime, doit s'attendre à une réponse du tems de la Ligue (1).

Pour rappeler à l'Eglise ceux qui en sont sortis, il ne connoît que la violence. Est-ce un Ministre de l'Evangile ou de l'Alcoran, sous les ordres de Mahomet ?

Il jette du ridicule sur la foible politique du Cardinal Mazarin, qui se feroit du *bon-homme Amiral*, Calviniste modéré & estimé, pour ramener les autres à la soumission & à la paix. Mais il loue les Ministres postérieurs qui ont employé les serpens des Euménides, au lieu du Caducée de Mercure [2]. A l'entendre, la raison est superflue, la douceur est inutile, la charité a ses dangers pour rendre les hommes meilleurs [3]. Est-ce dans son *Bréviaire* qu'il a puisé ce fiel ? Brûlons le Livre, afin qu'il ne le commente pas.

Si on lui fait la peinture des ordres sévères, des Edits rigoureux, des fortunes renversées, des exécutions multipliées, du désespoir où l'on réduisoit ces malheureux, après la révocation de l'Edit qui assuroit leur repos; il répond, avec le sang froid de la haine théologique, que si cette même vigueur avoit subsisté dans le Gouvernement, jamais l'hérésie n'eût pris racine dans le Royaume [4]. Au lieu de redresser l'Arbre, c'est l'abattre. Voilà sa maxime.

Il ose dire que la *S. Barthélemi*, cette fête que nous voudrions pouvoir effacer de notre Calendrier, que ce massacre affreux étoit un châtement nécessaire [5]. Pontife, gardez-vous bien de l'en-

[1] *Apolog.* pag. 463.

[2] *Idem.* Pag. 214.

[3] *Idem.* Pag. 229.

[4] *Idem.* Pag. 14.

[5] *Dissert. sur la St. Barth.* Pag. 20.

voyer en mission aux Cévennes; il iroit le *Crucifix* dans une main; & le *poignard* dans l'autre.

Louis XIV avoit ordonné la peine de mort contre les *Prédicans*, mâles ou femelles. Louis XV adoucissant la Loi, par une Déclaration de 1724, a cru que c'étoit assez d'envoyer les hommes aux galères, & les femmes dans une prison perpétuelle, leurs biens confisqués; & ce Monarque de paix fait sentir, en fermant les yeux sur l'exécution, qu'il gémit encore de cette sévérité. L'Apologiste trouve cette conduite & la loi trop douces. Le gibet ou le feu de l'Inquisition seroient plus de son goût (1). O mes concitoyens, ne le traitons pas comme il voudroit traiter ses freres ! Eteignez ce fagot.

Si l'on objecte que dans la conjoncture présente où l'humanité parle plus haut, toute la Nation, excepté ceux qui la déshonorent, paroît désirer qu'on traite plus doucement nos freres errans, qu'on permette à leurs femmes d'être épouses légitimes, & à leurs enfans d'être citoyens, en attendant le moment de la grâce qui opérera plus sûrement, lorsque nous leur montrerons de la charité; il vous dira qu'un projet applaudi par tant de mains ne doit pas être accueilli par le Gouvernement [2]. C'est peut-être son esprit qui a soufflé en 1757, dans le Parlement de Bordeaux, au grand regret des autres Cours.

Pour autoriser la persécution dans le Christianisme, il cherche à s'étayer de Rome païenne [3]. Si du moins il nous donnoit le vrai tableau de ses mœurs ! Il lui attribue une intolérance qu'elle ne

[1] *Apolog.* Pag. 441 & 449.

[2] *Idem.* Pag. 127.

[3] *Idem.* Pag. 384.

connut, ni sous les Rois, ni au tems de la République, les deux époques de sa sagesse. Nous convenons avec lui de l'Ordonnance de *Numa*, sur la fidélité au culte qu'il avoit établi. Nous avouons aussi la Loi des douze Tables, *Deos peregrinos ne colunto*. Vous n'adorez point de Dieux étrangers. Mais il n'est pas question ici de la Loi, qui souffre souvent des interprétations, & qu'on adoucit selon les circonstances : il s'agit du fait.

Rome a-t-elle recherché, a-t-elle puni les adorateurs des Dieux, qui vinrent de la Grèce & d'ailleurs, en différens tems : *Jupiter, Junon, Apollon*, & tant d'autres qui avoient leurs Temples dans Rome, leurs sacrifices & leurs Prêtres, aussi bien que les anciens Dieux de *Numa* ?

Il ne fait pas, cet homme qui fait tout, que les Romains traitoient les Dieux, comme nous traitons les Saints ? Voulez-vous honorer *saint Eustache*, tandis que votre voisin porte ses vœux à *S. Roch* ? A vous permis ; mais vivez en paix.

Caton & Curius, ces saints personnages que l'Apologiste invoque [1], & dont il respecte les sentimens,

*Quod Cato, quod Curius sanctissima nomina, quondam
Senserunt*

ces hommes si religieux armerent-ils le Sénat contre les cultes étrangers ? Vit-on sous les Rois ou dans la République une seule guerre civile pour cause de Religion ? Il est obligé de descendre au regne de *Tibere* pour trouver un exemple de sévérité. Mais il fait entendre à ceux qui n'ont pas lu, que l'intolérance religieuse a toujours existé dans

[1] *Apolog.* Pag. 156.

le gouvernement de Rome. Il bouleverse le champ de l'histoire pour y semer des scorpions.

Homme de rigueur & de torture, si vous êtes sourd aux cris de l'humanité, écoutez du moins la Patrie ; elle y gagneroit le retour d'une multitude de transfuges qui repeupleroient nos Provinces ; c'est la Patrie qui vous prêche.

La Patrie, le Patriotisme ! il est fâché que cette manie nous gagne [1] ; ce n'est plus l'esprit de persécution, c'est l'amour de la Patrie qu'il appelle Fanatisme. Défiez-vous, dit-il au Souverain, de ceux qui, au vieux idiome de bons François, de bons serviteurs du Roi, ont substitué celui de Patriotes & de Citoyens [2]. A qui adresse-t-il l'avis ? A un Roi qui se regarde comme l'ame des citoyens, & qui, de tous les titres qu'il mérite, préféreroit, comme *Trajan*, celui de *Pere de la Patrie*. L'âne de la Fable voulant caresser son maître, sans avoir les grâces légères du petit chien, le bleffoit.

Personne n'aime autant à donner des avis. La douceur présente du Gouvernement l'irrite. La Religion est attaquée, s'écrie-t-il, & les Ministres du Très-Haut sont dans le silence ; ceux du Souverain dans la perplexité, ceux de la Justice dans l'inaction [3].

Il voudroit voir tous les Ministres & le Souverain, toujours armés contre une partie de l'Etat. Ne donnez point d'épée à ce furieux, il ne parle que d'Angé exterminateur.

S'il ouvre les archives de la Religion, à dater depuis la vocation d'Abraham jusqu'à nous ; s'il y

[1] *Apolog.* Pag. 269.

[2] *Idem.* Pag. 276.

[3] *Idem.* Pag. 254.

cherche quelque modele , ce n'est pas *Pierre* ; continuant à prêcher avec douceur aux Juifs rebelles , à ces railleurs insolens , qui attribuoient à sa débauché l'enthousiasme divin dont il étoit plein ; on fait que sa patience , toujours aidée par la grace , en convertit trois mille [1].

Ce n'est pas *Paul* , recommandant aux Thessaloniens de ne pas traiter en ennemis ceux qui ne vouloient pas croire à sa prédication ; mais de les reprendre charitablement , & de les entendre comme freres (2) ; ni le même *Paul* se faisant tout à tous , jusqu'à circonciure son disciple Timothée , à cause des Juifs qu'il vouloit gagner au Christianisme (3).

Ce n'est pas même *Jesus* réprimant fortement ses Disciples , lorsqu'ils voulurent faire tomber le feu du Ciel sur une ville qui rejettoit également la Doctrine & le Maître (4). Ce bon Maître , si peu imité , qui n'employoit que l'instruction , la mansuetude & des miracles de bonté , contre les Juifs , les Samaritains & les Gentils , faisant du bien partout où il passoit ; non encore une fois , ce n'est ni lui , ni ses Apôtres qu'on propose pour modele.

C'est *Moïse* fondant avec une légion de Prêtres sur les adorateurs du Veau d'or , & ne remettant l'épée dans le fourreau qu'après l'avoir trempée dans le sang de vingt-trois mille Israélites , dont il étoit le conducteur.

C'est la famille de *Jacob* égorgeant les Sichimites , au moment qu'elle les a engagés à se faire circonciure.

[1] *Act. Apost. Cap. 2.*

[2] *II. ad Thess. Cap. 3.*

[3] *Act. Apost. Cap. 16.*

[4] *Luc. Cap. 9.*

C'est *Josué* qui met tout à feu & à sang dans une ville idolâtre qui ne se défend pas (1).

C'est le peuple choisi exterminant toute Ame vivante dans la Terre promise , excepté les jeunes filles à qui on pardonna l'idolâtrie de leurs peres.

C'est *Aod* assassinant un Prince Philistin (2) au nom du Seigneur.

C'est *Samuel* coupant par morceaux un Roi incirconcé , que Saïl , par un mouvement de pitié , avoit épargné (3).

C'est *David* brûlant les villages qui lui avoient servi d'asyle , & massacrant les sujets du Roi Achis son bienfaiteur idolâtre.

C'est *Hyrca* qui tonne sur les Samaritains , qui renverse leur Temple de Garizim , & les ensevelit sous les ruines de leur capitale.

De toutes les Loix de Moïse , celle qu'il cite avec plus de complaisance , c'est une loi de sang qui ordonne à celui qui auroit été sollicité à un culte étranger , de livrer l'instigateur au peuple , & d'être le premier à l'affommer , fût-il son frere , son fils , sa femme ou son ami ; une autre loi encore qui commande d'exterminer jusqu'au dernier *Amalécite* ; & il désigne quantité d'*Amalécites* parmi nous. Le *Sanhédrim* se relâcha de cette sévérité dans les derniers tems de la Synagogue , admettant les Saducéens au partage de tous les biens civils , quoiqu'ils fussent hétérodoxes. L'excommunicateur éternel anathématisa le *Sanhédrim* , parce que le *Sanhédrim* cessoit d'anathématiser.

Il a un goût décidé pour l'*ancien Testament* dans

[1] Jéricho.

[2] Eglon.

[3] Agag.

toute sa rigueur, préférablement au Nouveau. Il judaïse complètement. Qui est-ce qui le circon-
cira ?

Mais rassembler ainsi toutes les foudres de la loi de rigueur, pour les rallumer dans la loi de grace (1) ! quelle bouche à feu ! Il faut que cet homme ait les entrailles de fer ; & si son Amé en est aussi, quel Matérialiste !

Peut-être, mon R. P., trouverez-vous des raisons pour excuser, dans votre Journal, l'atrocité de son zèle, d'autant plus qu'il a senti quelque scrupule sur ses emportemens ; car il confesse (pag 229.) qu'en prêchant l'intolérance, il est *roléran* au fond du cœur. Pourquoi la langue n'est-elle pas aussi bonne que son cœur ? Voulez-vous qu'on lui laisse la langue ? J'y consens, elle deviendra peut-être meilleure ; mais n'épargnez pas son *Matérialisme*.

Comme il a voyagé par-tout, excepté dans les endroits dont il écrit, il nous crayonne *une nation extrêmement éloignée, des Académies où l'on ne travaille pas, des promenades où l'on ne marche pas, des bals où l'on ne danse pas, des spectacles où l'on bâille, des guerres où le sort des armes a dépendu plus d'une fois d'un verre bien ou mal rincé, des Intentions qui sont de vrais pressoirs* [2]. Cette nation qu'il ne nomme pas, & que je me garderai aussi de nommer, est sans doute un amas d'*automates*. Il ne faut pas s'attendre qu'un Matérialiste adroit dise crûment les choses ; & ce n'est pas dans ce seul endroit qu'il se cache sous le masque ; mais on fait tomber le masque.

Voici comme il s'exprime en parlant d'un Ministre fougueux, & du danger qu'il y auroit à en

[1] Pag. 358 & suiv.

[2] Pag. 138.

souffrir d'autres au Midi de la France. *Si tout le flegme des marais de la Hollande n'a pu amortir le feu de Turieu, que seroit-ce lorsque la chaleur du climat se joindroit à celle du tempérament ou du zèle ? Nos têtes méridionales seroient bientôt embrasées* [1]. Il fait ce que la fièvre a éprouvé. Mais n'est-ce pas là le Matérialisme qu'il a reproché au Président de Montesquieu sur l'influence des climats [2] ?

Et de ceci qu'en direz vous ? . . . Non, le meurtre de Vassy n'auroit jamais allumé le feu des guerres civiles s'il n'eût couvé depuis long-tems dans le cœur des Huguenots. On n'est pas si prompt à s'enflammer quand on ne porte pas avec soi le principe de l'incendie [3].

Jé cherche là-dedans du Matérialisme, il faut qu'il s'en trouve. Je me représente votre sagacité quand je veux en avoir . . . Ah ! un cœur Huguenot, c'est de la cendre souftrée. Le principe qu'elle couve, c'est le feu. Les matières combustibles qui doivent l'irriter, c'est le meurtre de Vassy, & cent autres. Tout cela ne présente que de la matière exaltée.

Dira-t-on que l'Apologiste, en s'énonçant ainsi, n'a pas prétendu être Matérialiste ? Soit. Mais il l'est. J'ai remarqué que c'est sur-tout lorsque les déclamateurs s'emportent, qu'ils donnent tête baissée dans la matière. Et entre nous, mon R. P., cet accident vous est arrivé à vous-même, en combattant le Matérialisme du livre de *l'Esprit*. Je vous remets sous les yeux vos propres termes. Nous devrions donner une attention particulière à deux objets qui raniment tout le feu de notre Auteur &c. [4] Quoi ! c'est vous qui mettez du feu en

[1] Pag. 477.

[2] Pag. 385.

[3] Pag. 11.

[4] Journ. de Trévoux, Oct. 2. vol. pag. 2680.

place de l'*Ame* ! je voudrois bien que cet élément si favorable aux Matérialistes de tous les siècles, ne nous fût pas nécessaire pour nous chauffer, & qu'on pût l'éteindre dans toute la Nature.

Je trouverois sur vos pas bien d'autres empreintes du Matérialisme, si je voulois vous suivre ; mais je couvre vos écarts des ailes de la charité ; parce que, si le sel se gâte, avec quoi salera-t-on ?

Laissons les Auteurs & la bonne compagnie ; j'ai dit que si le Matérialisme venoit à percer dans le peuple, tout seroit perdu. Le peuple lit à présent la Gazette, il la dévore ; il s'en nourrit, faute de pain. Monsieur *Arnoult*, je fais grand cas de vos sachets anti-apoplectiques ; mais est-il nécessaire de nous diffuser le Matérialisme dans toutes les Gazettes ? Voici un de vos trophées dans celle d'Utrecht, du 31 Octobre 1758. La Marquise de *S. Sulpix*, après avoir peint dans une Lettre l'état apoplectique & paralytique de sa cousine, s'annonce en ces termes.

Je n'eus rien de plus pressé que d'ôter un de vos sachets que j'avois à mon cou, & de le faire mettre au feu. Successivement la connoissance, la raison & les forces lui revinrent.

M. *Arnoult*, qu'y a-t-il donc dans votre sachet ? Ce sera, si vous voulez, la matiere subtile de *Descartes*, ou le feu d'*Empédocle*, qui va porter la connoissance, la raison & les forces dans les organes de la malade. Ou il n'y a point de Matérialisme, ou en voilà ; & le peuple qui prend tout au pied de la lettre, lit tout cela.

O mon Pere, si vous voulez conserver le dogme de la spiritualité de l'*Ame* parmi le peuple, veillez sur la Gazette.

Veillez encore plus sur les Foires. Il y a dix ou

douze ans qu'on y montra un Flûteur automate qui disputoit avec *Blaise*. Le mal va toujours en augmentant. Aujourd'hui toute la matiere s'anime. Au Faubourg *S. Jacques* c'est une *Perdrix* qui, sans être sortie du sein de la Nature, va vous chercher sur des arbres les fruits que vous lui demandez. Au Boulevard, c'est un *Simulacre humain* qui a volé la parole à l'homme. A la Foire, où tous ces prodiges se rendent, demandez à la matiere toute la vie & le sentiment que vous voudrez ; vous serez content & très-content. C'est là qu'on voit ce fameux Matérialiste qui tâche de corrompre la Nation dès le berceau. Platon dit dans sa *République*, que si on veut avoir des Citoyens qui aiment la patrie & respectent les Dieux, on ne sauroit trop veiller aux amusemens des enfans. Les nôtres voient des *Marionnettes* danser, se fâcher, jouer des piéces entieres avec intelligence. Ils apprennent donc en naissant, qu'ils ne sont eux-mêmes que des Marionnettes ; & en effet, c'est un nom qu'on leur donne assez souvent. C'est pour le coup qu'il faut devenir Suisse, briser *Polichinel*, & brûler *Brioché*. Athenes se repentit trop tard de son indulgence, lorsque *Leucipe*, *Démocrite*, *Epicure* répandoient le Matérialisme dans la Grèce. Ils avoient à leurs gages des *Machinistes* & des *Saltimbanques* qui démonstroient aux yeux ce qu'ils professoient dans leurs Ecoles. Puisque la question est permise en France, on pourroit chréniennement la donner au fleur *Bien-fait*, pour savoir de lui quel est le Matérialiste qui le met en oeuvre.

Etes-vous content, mon R. P., de ma commission ? J'ai parcouru tous les champs on croit l'ivraie du Matérialisme. Le travail, pour l'arracher, est immense ; prenez des aides. Vous ignorez peut-

être que dans votre Journal du mois de Décembre dernier, un Libraire-Imprimeur a glissé un Avis qui vous indique fort à propos une foule d'ouvriers remplis de zèle & de savoir.

M. l'Abbé Gauchat, qui, malgré ses occupations continuelles d'Abbé Commendataire de l'Abbaye de S. Jean de Falaise, & ses travaux de l'Académie de Ville-Franche, fabrique des armes annuelles contre l'impie, moyennant 27 livres 10 sols par an. Le Recueil de cette année contiendra une pièce curieuse, *Réfutation du Livre de l'Esprit*.

M. Abraham Joseph de Chaumax d'Orléans, (supposé que ce soit là son vrai nom, car aujourd'hui en Littérature, comme en Finance, il y a bien des prête-nom), quoi qu'il en soit, l'Auteur ne demande que 20 livres une fois payés pour faire main-basse sur l'*Encyclopédie*, & pulvériser le Livre de l'*Esprit*.

Une Société de Gens de Lettres, qui venge tous les mois la Religion pour 15 sols par cahier, cette Société annonce qu'elle est bien fâchée d'avoir suspendu la réfutation des Œuvres de Voltaire, pour courir sus au Livre de l'*Esprit*.

Ignorez si ces bons ouvrages paroissent déjà. Je l'ai demandé à des Gens de Lettres, de des gens qui aiment le bon, & qui en font. Un seul m'a dit avoir oui dire à quelqu'un qu'il avoit entendu dire qu'on avoit déjà quelque chose. L'Imprimeur vous éclaircira.

Négligez pas cet Imprimeur lui-même, qui ne s'en est pas tenu, comme il nous l'assure, à gémir dans son Imprimerie sur ce déluge de Libelles impies & scandaleux; mais il consacre son papier, ses caractères & son encre à imprimer, à bon compte, toutes les productions qu'on voudra bien lui confier en faveur de la Religion, &

sur-tout les réfutations du Livre de l'*Esprit*.

Employez même le *Gazetier Ecclésiastique*, ce Cyclope ignoré, qui dans un terrain ténébreux, forge, mal-adroïtement, des traits pour la haine. Les Grecs les plus divisés se réunissoient contre l'ennemi commun. Il vous accuse d'être bien moins véhément contre les Matérialistes, que contre les ennemis de la Bulle.

Il va plus loin. Il dit [1] que c'est la doctrine des Jésuites qui a donné naissance à la Religion naturelle, ou du moins aux rayages incroyables dont elle s'applaudit, & au Livre de l'*Esprit*, où il a trouvé le Matérialisme le plus conformé. Faites tomber ces reproches calomnieux.

Vous voyez, mon R. P., que, sans compter l'*Année Littéraire* & les *petites Affiches*, vous ne manquerez pas de troupes légères pour escarmoucher. Réunissez toutes ces différentes forces, & frappez.

N'écoutez pas la pernicieuse douceur de ces Philosophes du tems, qui disent qu'il ne faut pas commander à la pensée; que la Nature humaine se porte rapidement vers une opinion persécutée; qu'un homme qui a la vue foible ne doit pas être puni, parce qu'il ne voit pas comme nous; que la persécution fait plus de Profélytes que l'erreur même; que lorsqu'une erreur se montre, si l'autorité ne s'en mêle pas, elle tombe bientôt d'elle-même; que depuis long-tems on ne parleroit plus de Jansénisme, si Louis XIV. n'en avoit fait un colosse, en voulant l'écraser de tout le poids de sa puissance; que sur-tout, dans une nation comme la nôtre, il vaut mieux jeter du ridicule sur l'erreur, que du feu. Fermez l'oreille au sifflement

[1] *Novv. Eccléf.* du 18 Nov. 1758.

de ces serpens ; ont-ils jamais entendu cette maxime si chère à l'Apologiste, qu'il faut perdre le corps pour sauver l'ame ? Ne laissez point éteindre votre zèle. Versez sans cesse de l'huile sur ce feu apostolique. Poursuivez le Matérialisme, même où il n'est pas. Vous aurez du moins gagné un point capital.

Il y a cent ans que votre Compagnie fait la guerre au monstre d'Ypres, d'autres disent au fantôme ; mais vous & moi nous soutenons que c'est un monstre bien réel qui respire encore ; en voici un plus palpable qui peut étouffer celui-là. Vous l'avez découvert dans son état de *fétus* ; peu de gens le voyoient encore. Vous allez le nourrir, le développer, l'engraisser dans votre *Ménagerie de Trévoux*. Mille mains se joindront à la vôtre. Et comme vous chercherez par-tout le *Matérialisme*, vous le verrez par-tout. D'autres ne le verront pas ; & sans embrasser sa défense, souffriront qu'il n'est pas où vous le désignez. Des légions scholastiques se mêleront de la dispute : les Cénobites des deux sexes se partageront : les Puissances Ecclésiastiques entreront dans la lice. Un ouvrage que peu de gens lisoient, tout le monde voudra le lire & le lira. On en fera d'autres où l'on trouvera toujours quelque ressemblance. L'accusation du *Matérialisme* deviendra générale, & l'on ne parlera plus de *Jansénisme*.

F I N.

REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE
DE CHAMBRE.

«—————»
Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune.
«—————»

A V I S

A U

LECTEUR.

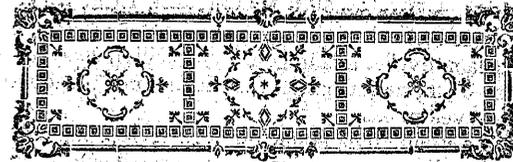
*MR. Diderot ayant eu occasion de rendre un service essentiel à Mme. G * * *, celle-ci imagina, par reconnaissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique, & d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étoient d'une extrême simplicité, & ne sont devenus si recherchés que sous la plume poétique du Pénitent en robe-de-chambre d'écarlate.*

Mais, dont il est parlé dans ces Regrets, est le nom d'un tableau de Vernet; malgré ce qu'en dit Mr. Diderot, qu'elle ne lui a rien coûté, on est sûr cependant qu'il obligea Vernet de prendre de sa part 25 louis. Ce n'est rien, mais toujours beaucoup pour une bourse philosophique: ce n'est pas, assurément, la faute de l'Artiste, qui vouloit absolument que le Philosophe acceptât son tableau; mais celui-ci vouloit, disoit-il, en payer au moins les couleurs, & Vernet fut obligé de céder.

R:

Tome IV.

AVIS



REGRETS

SUR

MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE.

POURQUOI ne l'avoir pas gardée ? elle étoit faite à moi ; j'étois fait à elle. Elle mouloit tous les plis de mon corps, sans le gêner ; j'étois pittoresque & beau ; l'autre roide, empesée, me mamuquine ; il n'y avoit aucun besoin, auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre étoit-il couvert de poussière ; un de ses pans s'offroit à l'essuyer. L'encre épaissie refusoit-elle de couler de ma plume ; elle présentoit le flanc. On y voyoit tracés, en longues raies noires, les fréquens services qu'elle m'avoit rendus ; ces longues raies annonçoient le Litterateur, l'Ecrivain, l'homme qui travaille ; à présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri je ne redoutois ni la mal-adresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute d'eau ; j'étois le maître absolu de ma

324 REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE
vieille Robe de chambre; je suis devenu l'esclave
de la nouvelle. Le Dragon qui surveilloit à la Toi-
son d'Or, ne fut pas plus inquiet que moi; le souci
m'enveloppé.

Le Vieillard passionné qui s'est livré, pieds &
poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune
fille, dit depuis le matin jusqu'au soir: Où est ma
bonne, ma vieille Gouvernante? Quel démon
m'obsédoit le jour que je la chassai pour celle-ci?
Puis il pleure, il soupire. Je ne pleure pas, je ne
soupire pas; mais à chaque instant je dis: Maudit
soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'é-
toffe commune, en la teignant en écarlate! Mau-
dit soit le précieux vêtement que je révere! Où
est mon ancien, mon humble, mon commode
lambeau de callemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis! Mes amis,
craignez l'atteinte de la richesse! que mon exemple
vous instruisse! La pauvreté a ses franchises; l'opu-
lence a sa gêne.

O Diogène, si tu voyois ton disciple sous le
fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirois?
O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé bien
cher! Quelle comparaison de ta vie molle, ram-
pante, efféminée, & de la vie libre & ferme
du Cynique déguenillé! J'ai quitté le tonneau où
je regnois, pour servir sous un tyran!

Ce n'est pas tout, mon Ami! écoutez les rava-
ges du luxe, les suites funestes d'un luxe consé-
quent.

Ma vieille Robe de chambre étoit une avec les
autres guenilles qui m'environnoient. Une chaise
de paille, une table de bois, une tapisserie de
Bergame, une planche de sapin, qui soutenoit
quelques Livres; quelques estampes enfumées,
sans bordure, ébouées par les angles sur cette

tapisserie; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres
suspendus, formoient, avec ma vieille Robe de
chambre, l'indigence la plus harmonieuse. Tout
est désaccordé; plus d'ensemble, plus d'unité,
plus de beauté.

Une nouvelle Gouvernante stérile, qui succède
dans un presbytere; la femme qui entre dans la
maison d'un veuf; le Ministre qui remplace un
Ministre disgracié; le Prélat Moliniste qui s'em-
pare du diocèse d'un Prélat Janseniste, ne cau-
sent pas plus de trouble que l'écarlate intruse
en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une pay-
sanne; ce morceau de toile grossière qui cou-
vre sa tête; cette chevelure qui tombe éparse
sur ses joues; ces haillons troués, qui la vêtissent
à demi; ce mauvais cotillon court, qui ne va pas
à la moitié de ses jambes; ces pieds nus & cou-
verts de fange ne peuvent me blesser; c'est l'i-
mage d'un état que je respecte; c'est l'ensemble
des disgrâces d'une condition nécessaire & mal-
heureuse, que je plains. Mais mon cœur se sou-
leve; & malgré l'atmosphère parfumée qui la suit,
j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de
cette courtisane, dont la coëffure à point d'An-
gleterre & les manchettes déchirées; les bas de
soie sales & la chaussure usée me montrent la mi-
sère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écar-
late n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder à la tenture de Da-
mas la muraille à laquelle elle étoit depuis si
long-tems attachée.

Deux estampes, qui n'étoient pas sans mérite,
la chute de la manne dans le désert, du Poussin, &
l'Éther devant Assuérus, du même, l'une honteu-

326 REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE
fement chassée par un vieillard de Rubens ; la chute de la manne dissipée par une tempête de Vernet ; la chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homere, Virgile, Horace, Cicéron soulager le foible sapin courbé sous leur masse, & se renfermer dans une armoire marquetée, ayle plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres, que je tenois de l'amitié de Falconet, & qu'il avoit réparés lui même, démenagés par une Vénus accroupie ; l'argille moderne brisée par le bronze antique,

La table de bois disputoit encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures & de papiers entassés pêle-mêle, & qui sembloient devoir la dérober long-tems à la catastrophe qui la menaçoit ; un jour elle subit son sort ; & en dépit de ma paresse, les brochures & les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances ! tact délicat & ruineux ! goût sublime, qui changes, qui déplacés, qui édifies, qui renverfes, qui vuides les coffres des peres, qui laisses les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fais tant de belles choses & de si grands maux ! Toi, qui substituas chez moi le fatal & précieux bureau à la table de bois ; c'est toi qui perds les Nations ; c'est toi qui peut-être un jour conduiras mes effets sur le pont St. Michel (1), où l'on entendra la voix enrouée d'un Juré-Crieur dire : à vingt louis une Vénus accroupie !

L'intervalle qui restoit entre la tablette de ce bureau & la tempête de Vernet, qui est au dessus,

(1) Lieu où l'on vend les meubles saisis pour dettes.

faisoit un vuide désagréable à l'oeil ; ce vuide fut rempli par une pendule, & quelle pendule encore ! une pendule à la G*** ! une pendule où l'or contraste avec le bronze !

Il y avoit un angle vacant à côté de la fenêtre ; cet angle demandoit un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vuide déplaisant entre la tablette du secrétaire & la belle tête de Rubens ; il fut rempli par deux la Grenée.

Ici c'est une Magdelaine, troisieme tableau du même artiste ; là c'est une esquisse ou de Vien ou de Machy ; car je donne aussi dans les esquisses ! Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du Philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du Publicain. J'insulte aussi à la misere nationale !

De ma médiocrité premiere il n'est resté qu'un tapis de liseres ; ce tapis mesquin ne cadre guere avec mon luxe, je le sens ; (mais j'ai juré, & je jure, car les pieds de Denis le Philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la savonnerie) que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumiere dans le palais de son Souverain, réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baïsse la vue, j'apperçois mon ancien tapis de liseres ; il me rappelle mon premier état, & l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi ; il me trouve la même affabilité ; je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains ; mon ame ne s'est point endurcie ; ma tête ne s'est point relevée ; mon dos est bon & rond comme ci-devant ; c'est le même ton de franchise ; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date, & le poison n'a point encore agi. Mais, avec le

tems, qui fait ce qui peut arriver ? qu'attendre de celui qui a oublié sa femme & sa fille ? qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux & père, & qui au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle une somme utile.

Ah ! Saint Prophète, levez vos mains au ciel ; priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre, détruis-les, & ramène-le à sa première pauvreté ! Et moi je dirai au ciel, de mon côté : O Dieu ! je me résigne à la prière du saint Prophète & à ta volonté ! je t'abandonne tout, reprends tout : oui ! tout, excepté le Vernet. Ah ! laisse-moi le Vernet ; ce n'est pas l'Artiste, c'est toi qui l'as fait ; respecte l'ouvrage de l'amitié & le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente, qui s'élèvent à droite, vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle ! au dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure ; c'est ainsi que ta main puissante les a fondés ; c'est ta main bienfaisante qui les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer ; c'est l'image même des dégradations que tu as permis au tems d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée ? Dieu, si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive ; ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abymes ? ne les as-tu sauvés que pour les perdre ? Ecoute la prière de celui-ci, qui te remercie ; aide les efforts de celui-là, qui rassemble les tristes restes de sa fortune ; ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux ; hélas ! il se pro-

mettoit des retours si avantageux ! il avoit médité le repos & la retraite, il en étoit à son dernier voyage ; cent fois dans la route il avoit calculé par ses doigts le fond de sa fortune ; il en avoit arrangé l'emploi, & voilà toutes ses espérances trompées ; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux ; vois la terreur que tu as inspirée à cette femme ; elle te rend grâces du mal que tu ne lui as pas fait ; cependant son enfant, trop jeune pour savoir à quel péril tu l'avois exposé, lui, son père & sa mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage : il attache le collier de son chien ; fais grâce à l'innocent ! Vois cette autre mère, fraîchement échappée des eaux avec son époux, ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant ; vois comme elle le serre contre son sein ; vois comme elle le baise. O Dieu ! reconnois les eaux que tu a créées ; reconnois-les ; & lorsque ton souffle les agite, & lorsque ta main les apaise ; reconnois les sombres nuages que tu avois rassemblés, & qu'il t'a plu de dissiper ; déjà ils se séparent, ils s'éloignent ; déjà la lueur de l'Astre du jour renaît sur la surface des eaux ; je préjuge le calme, à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin cet horizon ! il ne confine point avec la mer ; le ciel descend au dessous, & semble tourner autour du globe. Achevé d'éclaircir ce ciel, achève de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué ; seconde leur travail ; donne-leur des forces, & laisse-moi mon tableau. Laisse-le moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre ; c'est Vernet, qu'on vient admirer chez moi ; le Peintre a humilié le Philosophe,

330 REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE

O mon Ami, le beau Vernet que je possède ! Le sujet est la fin d'une tempête, sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités, le Ciel couvert de nuages; les Matelots s'occupent sur leur navire échoué, les habitans accourent des montagnes voisines. Que cet Artiste a d'esprit ! il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales, pour rendre toutes les circonstances de l'Instant qu'il a choisi; comme toute cette scène est vraie, comme tout est peint avec légèreté, facilité & vigueur ! Je veux garder ce témoignage de son amitié; je veux que mon gendre le transmette à ses enfans, ses enfans aux leurs, & ceux-ci aux enfans qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau, comme tout y est harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout se fait valoir sans effort & sans apprêt; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses; comme ces rochers & les édifices surimposés sont beaux; comme cet arbre est pittoresque; comme cette terrasse est éclairée, comme la lumière s'y dégrade, comme les figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes; comme elles intéressent; la force dont elles sont peintes; la pureté dont elles sont dessinées; comme elles se détachent du fond; l'énorme étendue de cet espace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon ! ici le fond est privé de lumière, & le devant éclairé, au contraire, du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas !

Avec le tems les dettes s'acquitteront, le remord s'apaisera, & j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne; les ames que j'avois, je les ai,

DE CHAMBRE.

331

& le nombre n'en est point augmenté. J'ai Lais; mais Lais ne m'a pas; heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai, & qu'elle rendroit plus heureux que moi; & pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Lais qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.

FIN.

TRAITÉ DE MÉDECINE
Par M. DE HAEN
M.D.C.C.LXXV.
Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République.

JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS ARTICLES
DU
DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
PRÉJUGÉS LÉGITIMES

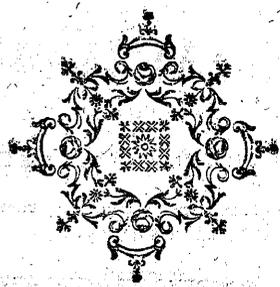
CONTRE
ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Quò usque tandem abutère patientiâ nostrâ?
CIC. CAT.



AVERTISSEMENT.

DES raisons dont le détail intéresseroit peu le Public, ont empêché que cet Ouvrage ne parût plutôt. Je croirois cependant, malgré ce retard, avoir atteint le but que je me suis proposé, si je pouvois persuader à quelques-uns de mes Lecteurs, qu'un grand Géometre n'est jamais un Athée; qu'un Critique est quelquefois un sot, & que la cabale est toujours injuste.



AVERTISSEMENT

Il n'est point de science qui ne soit soumise à l'épreuve de la critique, et de critique qui ne soit susceptible de se voir opposer des objections. C'est pourquoi l'Encyclopédie, qui a pour objet de rassembler et de présenter à la portée de tous les hommes les lumières de la raison, a dû nécessairement être soumise à l'examen de ceux qui ont voulu lui opposer des objections. Mais ces objections, qui ont été publiées dans un ouvrage intitulé *Préjugés légitimes*, ont été faites avec une partialité et une partialité qui ne permettent pas de les regarder comme des objections sérieuses. Elles ont été faites par un homme qui, par son caractère et par son caractère, n'est point digne de se faire remarquer par ses objections. C'est pourquoi l'Encyclopédie ne se sent point obligée de répondre à ces objections, et se contente de les laisser tomber dans l'oubli.



JUSTIFICATION



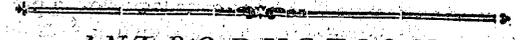
JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS ARTICLES
DU
DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
PRÉJUGÉS LÉGITIMES

CONTRE
ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Qui semel mentitus est, etiam si verum dicat, omnem amicitiam perdit. P. H. D. Fab.



PREMIERE PARTIE.



INTRODUCTION.

Plus l'accusation que M. Chaumeix a intentée contre l'*Encyclopédie*, est grave, plus elle mérite d'être pesée. Le zèle le plus pur semble avoir

Tome IV. Y

armé les mains de l'Auteur des *Préjugés Légitimes* : mais comment accorder ce zèle avec le fiel amer qu'il a fait couler de sa plume ?

Ce ne sont plus ici des accusations vagues d'irreligion & d'impiété ; ce ne sont plus les froides satyres d'un Auteur qui s'enveloppe des ombres de la nuit ; c'est l'exposition d'un système réfléchi d'incrédulité, tiré du Dictionnaire-Encyclopédique même ; c'est Abraham Chaumeix, qui ne craint point de se nommer, & qui joint au mépris le plus superbe pour cet ouvrage célèbre, la satire la plus sanglante contre ceux qui y ont travaillé. Ces noms odieux d'*Athée*, & de *Matérialiste* ; ces qualifications injurieuses, que la calomnie se permet souvent, & que la Religion se défend presque toujours, sont prodiguées sans mesure & sans distinction, aux grands hommes dont les noms sont les plus chers à la Littérature, & aux Ecrivains les plus estimables par leur génie. Au milieu de cette proscription générale ; au sein de cet océan immense d'erreurs, découvertes dans les ouvrages les plus connus, le seul Chaumeix semble furnager, Descartes dans une main, & toutes les vérités dans l'autre. Est-ce donc l'intérêt seul de la Religion qui a pu animer cet Ecrivain ? C'est au Public à être son juge ; le défi orgueilleux qu'il fait à la tête de son ouvrage ; le zèle inquiet & véhément qu'il témoigne par-tout, semble ôter à sa conduite toute son atrocité ; mais que cette justification est foible, quand on prouve l'infidélité avec laquelle il a présentée à ses lecteurs les Extraits qu'il a tirés du Dictionnaire Encyclopédique ! que sa logique paroît odieuse, quand on expose la foiblesse de la partie métaphysique de son ouvrage !

Qu'un Tribunal auguste ait arrêté le cours du Dictionnaire Encyclopédique, quelles que en aient

été les raisons, ce n'est pas ce que j'examine ici : cette proscription n'est peut-être malheureusement due qu'aux cris de la multitude ; au simple soupçon, ou au zèle prudent que le Magistrat politique doit marquer dans les occasions où la seule accusation en matière de Foi devient un crime, & la plus légère équivoque un scandale dangereux. Comme le Parlement n'a point décidé que M. Chaumeix ne s'est point trompé, il est permis à tout homme impartial d'examiner les *Préjugés Légitimes*, & de repousser vers l'Auteur de cet ouvrage, (s'il trahit la vérité) les traits odieux qu'il a lancés contre les Auteurs Encyclopédiques.

Quand on ne connoît, comme moi, les Auteurs qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, que par leurs ouvrages, le fiel de la satire, la rouille de l'envie, tout cela fait peu d'impression ; placés vis-à-vis d'eux, comme le sera la postérité, on les juge de même ; alors l'ironie devient froide ; & l'on peut chercher si Mr. Chaumeix n'est point dans l'erreur.

J'aime la Religion ; mais je rougirois de la défendre par des impostures : le mensonge & les invectives sont des appuis fragiles sur lesquels elle ne porte point. Si quelquefois, en parlant des sublimes vérités qu'elle enseigne, quelques grands hommes se sont écartés de la route commune, montrons-leur modestement leurs erreurs ; mais que ce soit avec ce ton timide qu'ordonne la charité, & qui sied si bien aux talens médiocres.

Malgré les cris de la multitude, il est très-peu de véritablement grands hommes qui aient insulté de front à la Religion : les apologies de l'incrédulité & les satyres contre les Gens de Lettres sont ordinairement dues à des Ecrivains obscurs ;

L'existence d'un Dieu, les loix de la saine Morale doivent de nouvelles preuves & de nouveaux argumens, aux *Newton*, aux *d'Alembert*, aux *Maupertuis*; & de nouvelles difficultés aux *Hills*, aux *Tindal*, & aux *la Métrie*. Supposer, avec Mr. *Chaumeix*, que des Ecrivains célèbres par leur génie, se soient réunis pour former le projet d'attaquer la Religion, c'est supposer une chose tout-à-fait impossible, puisque ce seroit supposer une société d'hommes qui pensent, ennemis de l'ordre & de la vérité; mais on a souvent taxé de licence cette liberté qui consiste à faire ce que les Loix permettent, & honoré du nom d'Athée des hommes qui ne doivent cette qualification qu'à l'envie, cette rouille qui s'attache aux talens, à cette noble fierté qui est la marque du génie, & à ces efforts mâles & vigoureux qui conduisent à la vérité.

Je crois devoir faire observer ici que je n'ai jamais eu, ni n'aurai peut-être jamais aucune liaison avec les Auteurs Encyclopédiques; ainsi l'hommage que je rends aux talens de quelques-uns d'entr'eux est pur, & dégagé de tout intérêt.

En lisant les ouvrages immortels des *Buffon*, des *Voltaire*, des *d'Alembert*, des *Rousseau*, tout homme que la basse jalousie n'anime point, se sent pénétré de ce feu qui dévore: en les admirant, on croit pouvoir les égarer; & cette erreur si chère est toujours la marque d'une sorte de génie; quand la prévention ou l'intérêt n'y entre pour rien.

Les petites haines que portent aux grands hommes les Litterateurs obscurs, sont comme ces cabales formées contre un Général habile, par des hommes qui n'ont ni la force, ni le courage de le fuir; trop foibles pour s'élever jusqu'à

lui ils veulent l'abaisser jusqu'à eux. C'est ainsi que l'envie décourage les talens supérieurs, sans rien mettre à la place. Un Poète célèbre a été déchiré par cent critiques qui n'ont jamais fait que de mauvais vers; & presque tous les grands hommes ont été accusés d'irreligion par des hommes qui en avoient moins qu'eux. *Descartes* persécuté fut obligé d'aller finir ses jours loin de sa Patrie, sous un ciel âpre & rigoureux; & lui qui avoit le mieux prouvé l'existence d'un Dieu, se vit qualifié du titre d'Athée.

Cet exemple célèbre devroit rettenir tous ceux qui veulent donner à d'autres cette dénomination injurieuse, & les engager à bien peser, avant de former aucune accusation en ce genre. Il faut quelquefois se méfier d'un zèle prompt à s'allarmer. Le calcul effrayant & outré du *Pere Mersenne*, semble avoir aujourd'hui des sectateurs: on crie à l'impiété sans avoir réfléchi; le soupçon se tourne en certitude; on extrait des propositions, sans prendre garde à ce qui est à côté; & on fait un livre pour défendre, dit-on, la Religion. Voilà probablement ce qui est arrivé à Mr. *Chaumeix*: car je veux bien croire qu'il n'a point été infidèle par réflexion: il n'est coupable que par trop de zèle: *ses erreurs sont plus de son esprit que de son cœur*; & je pense assez bien de lui, pour croire qu'il aime assez la vérité pour souffrir qu'on la lui dise.



CHAPITRE I.

De l'Article Athée.

L'Homme porte naturellement au fond de son cœur un principe de curiosité qui lui a fait dans tous les tems rechercher, avec une forte d'avidité, quelle étoit son origine & celle du monde; ce désir vif & inquiet l'a tantôt élevé jusqu'à la connoissance d'un Etre suprême, & l'a tantôt rabaisé au point de n'admettre qu'une force aveugle, & de confondre l'esprit avec la matière. De là, les extravagances de la Cosmogonie des Anciens, & cette foule de croyances insensées répandues sur la surface de la Terre. Dans des siècles plus éclairés, chez des Nations moins barbares, le système de la nécessité, déguisé sous mille formes, a osé se reproduire revêtu des découvertes qu'on avoit faites dans la Métaphysique, l'Histoire naturelle & la Physique.

Quelques Théologiens, plus zélés qu'éclairés, se sont contentés simplement d'exposer les preuves de l'existence d'un Etre suprême, & ont ensuite regardé les différens Sectateurs de l'Athéisme, ou comme des furieux insensés, ou comme des hommes dépravés & voluptueux. En partant de ces principes, ils ont nié l'existence d'un Athée persuadé de son système, & ont négligé de réfuter les différens sophismes sur lesquels il s'appuyoit. Cette faute est la cause que ces monstrueuses erreurs ne se sont malheureusement que trop accréditées; soutenues des noms des Thalès & des Anaxagore, qu'on ne pouvoit ranger au nombre des méchans & des imbécilles, elles n'en eurent

que plus de vogue. Il peut donc y avoir des hommes, qui même en cherchant la vérité, se soient grossièrement trompés, & que l'erreur ait séduits: Mais il ne sauroit assurément y avoir d'Athée convaincu de son système, dit l'Auteur Encyclopédique; car il faudroit pour cela qu'il y eût une démonstration de la non-existence de Dieu, ce qui est impossible: mais la conviction & la persuasion sont deux choses différentes. Il n'y a que la dernière qui convienne à l'Athée. Il se persuade ce qui n'est point; mais rien n'empêche qu'il ne le croie aussi fermement, en vertu de ses sophismes, que le Théiste croit l'existence de Dieu, en vertu des démonstrations qu'il en a. Ici M. Chaumeix crie à l'impie, & accuse l'Auteur de dire que la question de l'existence de Dieu est problématique. Il est malheureux qu'un Auteur qui veut défendre la Religion, & intenter contre les prétendus adversaires des accusations aussi graves, ait aussi peu de connoissances des ouvrages des hommes célèbres qui ont traité la même matière, & des aveux qu'ils ont faits. Ouvrez Clarke, & je lis: Ce ne sont donc que les Athées de la troisième espèce que j'ai en vue; c'est-à-dire, ceux qui le sont par la voie de raisonnement, & qui, fondés sur les principes de la Philosophie, soutiennent que leurs argumens contre l'existence de Dieu, leur paroissent, après l'examen le plus exact & le plus sévère, & plus forts & plus concluans que ceux par lesquels on s'efforce de prouver ces grandes vérités. Ces Athées sont les seuls que je puisse prendre à partie dans ce discours; puisque ce sont les seuls avec lesquels on puisse raisonner (1). Ainsi

[1] Traité de l'Existence de Dieu. Pag. 5.

voilà Clarke rangé au nombre des Athées, & M. Chaumeix peut dire de lui ce qu'il dit de l'Auteur Encyclopédique: » Ce n'est pas assez d'avancer ces horreurs; il faut encore faire entendre qu'elles ne sont que des aveux de ceux qui croient l'existence de Dieu «.

Je crois inutile de chercher à justifier ce que l'Auteur de l'Article ajoute sur la méthode qui séduit les Athées. Ils mettent en thèse ce qui est en objection, & font de leurs sophismes un corps de preuves. Alors quelque accablantes que soient les difficultés qu'on leur propose, malgré la force victorieuse des argumens dont ils ne peuvent se débarrasser, ils persistent dans leurs sentimens. C'est la marche qu'ont suivie tous les Athées de système, & ce qui les rend quelquefois difficiles à bien réfuter; parce qu'ils emploient, tout à la fois, l'entêtement & l'apparence du raisonnement. Tel est le système de Spinoza, qui, malgré qu'il ait été si bien réfuté, a encore séduit des hommes qui se paroient du nom de Philosophe. Il n'est donc pas égal de commencer par l'affirmative ou la négative d'une proposition, quand on ne veut pas s'exposer à l'égarement; c'est une règle de Logique, qui a sa source dans le cœur de l'homme. » Celui qui a pris parti dans une question, n'est occupé que des raisons qui le favorisent, & donne peu d'attention à celles qui le combattent: il est, selon Bacon, semblable à ces superstitieux entêtés de la science des présages, & de l'Astrologie, qui voient très-bien un fait qui leur est favorable, qui le citent comme une démonstration, & qui comptent pour rien mille faits qui la démentent «.

Je ne fais où Mr. Chaumeix va prendre que

l'Abbé Yvon, dit dans le passage que j'ai cité, » que la question de l'existence de Dieu est problématique; que les alternatives sont également incertaines; qu'il n'y a pas plus de raison pour affirmer que Dieu existe, que pour le nier (1) «. Enfin Mr. Chaumeix conclut par regarder l'Auteur de l'Article *Athée*, comme un Athée lui-même. Quelles horreurs! je n'ose croire que Mr. Chaumeix sente tout l'odieux de cette qualification, qu'on ne doit jamais donner à qui que ce soit sans un aveu formel de sa part. Je crains que sa Logique ne l'ait induit en erreur; & qu'ayant trouvé égal de commencer par une proposition affirmative ou négative, il n'ait malheureusement pris pour thèse: *Tous les Auteurs Encyclopédiques sont des Athées*. Mais poursuivons: cet article est trop intéressant pour ne pas dévoiler ici toutes les infidélités & les bévues de l'Auteur des *Préjugés Légitimes*. » Ici, dit l'Auteur Encyclopédique, se présente la célèbre question: » savoir si les *Lettres de la Chine* sont véritablement Athées? « Alors il examine les différentes Sectes répandues dans cette vaste contrée, & principalement celle de *Fo*, ou *Foé*. » Ce Foé mourut âgé de 79 ans, & pour mettre le comble à son impiété, après avoir établi l'idolâtrie durant sa vie, il chercha à inspirer l'Athéisme après sa mort. Pour lors il déclara à ses Disciples qu'il n'avoit parlé que par énigmes durant sa vie. . . . Cela a donné naissance, parmi les Bonzes, à une Secte particulière d'Athées, fondée sur les dernières paroles de leur maître. . . Cette dernière Secte ne reconnoît d'au-

[1] *Préjugés légitimes*. Pag. 235.

» tre Divinité que la matière, ou plutôt la Nature; & sous ce nom, source de beaucoup d'erreurs & d'équivoques, elle entend je ne fais quelle âme invisible du monde, je ne fais quelle force, qui produit & arrange les parties de l'Univers; c'est, disent-ils, un principe très-pur & très-parfait qui n'a ni commencement ni fin; c'est la source de toute chose, l'essence de chaque être, & ce qui en fait la véritable différence. Ils se servent de ces magnifiques expressions pour ne pas abandonner en apparence l'ancienne Doctrine, mais au fond ils s'en font une nouvelle. Quand on l'examine de près, ce n'est plus ce Souverain Maître du Ciel; juste, tout-puissant, le premier des esprits & l'arbitre de toutes les créatures; on ne voit chez eux qu'un Athéisme raffiné, & un éloignement de tout culte Religieux.

Mr. Chaumeix a encore coupé ce morceau, parce qu'il étoit nécessaire pour son plan, que le Lecteur ignorât qu'il étoit question de la Doctrine des Chinois, & commença par ces mots, *ils se servent de magnifiques expressions.* Il confond la relation du Cap de Bonne-Espérance avec celle des Peuples de la Floride, mêle le récit d'un Ecrivain Anglois avec le sentiment de l'Abbé Yvon, & de cet assemblage bizarre & monstrueux, il tire cette conséquence, plus monstrueuse encore, *vous êtes des Encyclopédistes*; c'est-à-dire, suivant le sens de M. Chaumeix, des Athées. Quoi! est-on Athée pour dire que les Chinois sont Fatalistes? Je trouve dans le sixième volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*: « Les Chinois ne connoissent aucune différence réelle entre les différentes substances dont l'assemblage compose l'Univers. » Ainsi, à prendre ce mot à la rigueur, & au sens

» que lui donne notre Philosophie, ils ne reconnoissent qu'une substance. . . . Dans le système Chinois tout est éternel; rien ne commence ni ne cesse d'exister. » Ainsi voilà M. Freret, les P. P. Maffei & Couplet, Athées; & l'ouvrage d'une Académie célèbre, digne de proscription.

Quoi! est-on Athée parce qu'on rapporte les difficultés que font les Chinois, contre l'existence d'un Être suprême? Ces objections, au contraire, nous font voir que les différens Peuples de la terre, unis & rassemblés, n'ont pu encore former un seul raisonnement qui soit capable d'ébranler cette importante vérité. » Les Pandets ou Savans de l'Inde, regardent la création comme une extension que Dieu fait de sa propre substance. Selon eux, la destruction n'est autre chose qu'une reprise qu'il fait de cette substance: mais demandez-leur comment se fait cette reprise de substance, ils vous répondront que Dieu est comme un océan immense, dans lequel se mouvoient plusieurs fioles d'eau; que ces fioles, quelque part qu'elles pussent aller, se trouveroient toujours dans le même océan, dans la même eau; & que venant à se rompre, leurs eaux se trouveroient en même tems unies à leur tout: ou bien ils vous diront, qu'il en est de Dieu comme de la lumière, qui est la même par tout l'Univers. Ils ne vous paieront jamais que de pareilles comparaisons, &c. » Ainsi, voilà donc Bernier encore au nombre des Athées, & tous les Auteurs qui rapportent les passages.

Je croirois n'avoir pas encore assez justifié l'Auteur de l'Article *Athée*, si je n'ajoutois ici ce qu'il dit pour purger les Chinois de l'Athéisme.

mé qu'on leur impute, & pour ôter toute ressource même à ceux qui voudroient s'appuyer de l'autorité de ce Peuple célèbre.

» Il ne faut pas trop faire de fond, dit notre
 » Auteur, sur le témoignage des Missionnaires ;
 » la difficulté d'apprendre la Langue des Chi-
 » nois, & de lire leurs livres, est une grandera-
 » son de suspendre son jugement. D'ailleurs, en
 » accusant, sans doute à tort, les Jésuites de
 » souffrir les superstitions des Chinois, on a,
 » sans y penser, détruit l'accusation de leur
 » Athéisme ; on dit qu'ils reconnoissent le Ciel
 » matériel pour l'Être suprême ; mais ils pour-
 » roient reconnoître le Ciel matériel (si tant est
 » qu'ils aient un mot dans leur Langue qui ré-
 » ponde au mot de matériel), & croire néanmoins
 » qu'il y a quelque intelligence qui l'habite, puis-
 » qu'ils demandent de la pluie, &c. «

Après ce que je viens d'exposer, comment se peut-il que M. Chaumeix soit venu à bout de se persuader que l'Auteur de l'Article que je viens d'examiner, sur Athée, comment a-t-il pu attacher cette note injurieuse à un Ecrivain qui prouve contre Bayle, dans l'Article *Athéisme*, qu'il est impossible qu'une Société d'Athées vive paisiblement dans l'état de nature ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu taxer de suivre des erreurs monstrueuses, un homme qui établit comme principe, que l'Athéisme avilit & dégrade la Nature humaine ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu soupçonner que des Ecrivains respectables aient eu le projet d'établir un système affreux dans un livre où on lit : « Que l'Athéisme est punissable, suivant le Droit naturel ? « Je me garderai bien de hasarder là-dessus aucune réflexion ; la cause que je défends y gagneroit peu de chose : je me

contenterai seulement de dire qu'il seroit bien essentiel qu'il existât un Tribunal tout à la fois juste & actif, où toutes les accusations vagues d'irréligion fussent portées. On a sévi plusieurs fois contre les incrédules : il est à naître que le calomniateur d'un homme fausement accusé d'irréligion, ait été puni. Un pareil Tribunal seroit bien essentiel à nos mœurs. Il existe l'Histoire des grands Hommes accusés de magie ; on devroit bien faire celle des grands Hommes injustement accusés d'Athéisme : c'est un morceau qui manque à notre Littérature.

CHAPITRE II.

De l'Article Bonheur.

MR. Chaumeix dans l'examen de l'Article *Bonheur*, semble redoubler de zèle ; ici se reproduisent, sous de nouvelles formes, les titres de *Matérialistes* & d'*Athées*, qu'il a si libéralement prodigués dans le cours de son ouvrage : « Cherchons, dit-il, en quoi les Encyclopédistes font consister le Bonheur ; demandons à ces nouveaux Philosophes, ou à l'Abbé, Auteur de cet Article, ce qu'il faut pour se rendre heureux ; les choses apparemment que la sagesse & la vérité même nous enseignent devoir rendre heureux ses disciples, dans ces béatitudes connues de tous les Chrétiens : non, c'est pour lui un triste bonheur que celui-là ; écoutons sa réponse (1) ». Eh bien, M. Chaumeix, écoutez

[1] *Prejugés légitimes*. Tome 2, pag. 7.

la réponse de l'Auteur de l'Article ; elle est claire, & vous pouviez la copier, vous qui avez copié tant de choses. La voici ! » La source des plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'homme profane : mais dans l'ordre de la Grâce, il est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. le bonheur qu'il goûte ici-bas, devient pour lui le germe d'un bonheur éternel : ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience ; plaisirs purs, nobles, spirituels, & fort supérieurs aux plaisirs des sens (1) «.

Ce morceau valoit bien la peine d'être copié : mais il renvertoit de fond en comble, les erreurs qu'on vouloit trouver dans l'Article *Bonheur* : on ne pouvoit plus dire, après cela : » Le Chrétien qui voudroit savoir en quoi consiste le vrai Bonheur, ne doit point avoir recours aux Auteurs Encyclopédiques, puisqu'il n'y trouveroit qu'un alliage bizarre d'Epicure & d'Epictète, au lieu d'y trouver l'Évangile (2) «. Il falloit encore lire, & on y auroit trouvé :

» JESUS-CHRIST, notre Législateur & en même tems notre Dieu, n'est point venu pour anéantir la Nature, mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, & ne condamne point la vertu à être malheureuse ici bas. Sa Loi est pleine de charmes & d'attraits ; elle est toute comprise dans l'amour de Dieu & du Prochain (3) «.

Ces passages ne sont point équivoques, & ne

(1) *Dictionnaire Encyclopédique. Art. Bonheur.*

(2) *Préjugés légitimes. Tome 2, pag. 6.*

(3) *Diction. Encyclop. Art. Bonheur.*

respirent que l'amour de la Religion : aussi M. Chaumeix les a-t-il retranchés. Est-ce mauvaise foi ? Est-ce précipitation ? Est-ce défaut de lumières qui lui fait dire, » que les Auteurs Encyclopédiques enseignent que le plaisir ou la volupté, comme parloit Epicure, peut seul rendre l'homme heureux (1) « ? Il ne me convient pas de donner des qualifications quelconques à cet Auteur, qui paroît avoir du zèle ; c'est au Public à juger. Je serai obligé souvent, dans le cours de cette petite brochure, de taxer M. Chaumeix d'infidélité. Comme je prouverai toujours par des faits, j'éviterai, autant que je pourrai, le ton injurieux qui dépare toujours la vérité. Les contradictions, en ce genre, marquent toujours la faiblesse de la cause qu'on défend. M. Chaumeix ne s'en est pas quelquefois garanti. Il fait un crime aux Auteurs Encyclopédiques d'avoir cité Montesquieu, & il n'a point rougi d'aller chercher dans des archives de mensonges les traits qu'il a voulu lancer contre ses ennemis. Il n'a pas même épargné un Journaliste estimable à bien des égards, qui n'a commis d'autre crime que celui que je commets ici, & dont le principal grief est de porter le titre d'*Encyclopédique*.

(1) *Préjugés légitimes. Tome 2, pag. 10.*



CHAPITRE III.

De l'Article Fanatisme.

L'Auteur de l'Article *Fanatisme* jette un coup d'œil rapide sur les différentes Sectes, éteintes ou subsistantes, dont les illusions & les égaremens ont produit toutes les horreurs dont l'espece humaine est capable.

» Mais, avant d'aller plus loin, écartons de nous,
 » dit-il, toutes les fausses applications, les allu-
 » sions injurieuses, & les conséquences malignes
 » dont l'impie pourroit s'applaudir, & qu'un
 » zèle trop prompt à s'alarmer nous attribue-
 » roit peut-être, si quelques Lecteurs avoient
 » l'injustice de confondre les abus de la vraie
 » Religion avec les principes monstrueux de la
 » superstition : nous rejettons sur lui d'avance
 » tout l'odieux de sa pernicieuse Logique. Mal-
 » heur à l'Ecrivain téméraire & scandaleux qui,
 » profanant l'usage & le nom de la liberté, peut
 » avoir d'autres vues que celles de dire la vé-
 » rité par amour pour elle, & de détromper les
 » hommes des préjugés funestes qui les détrui-
 » sent (1) « !

M. Chaumeix a encore retranché ce morceau ; je laisse au Lecteur à faire l'application du portrait.

Après un court détail des sacrifices sanglans en usage chez les Getes, les Carthaginois & les autres Idolâtres, l'Auteur dit, « que les Gymnophistes Indiens se brûlent eux-mêmes, afin que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique, Article Fanatisme.*
 » leur

» leur ame arrive pure au Ciel; comme ils
 » attendent que la vieillesse, ou quelque mala-
 » die violente leur ait ôté toute espérance de
 » vivre, c'est choisir le genre de sa mort, & non
 » en prévenir le terme : mais qu'une jeune épouse
 » se jette dans le bûcher de son époux; que les
 » esclaves suivent leur Maître, & les courtisans
 » leur Roi, jusqu'au milieu des flammes; voilà ce
 » dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'extra-
 » vagance de l'imagination, poussée hors des bor-
 » nes naturelles de la raison & de la vie, par une
 » maladie inconcevable. Quand on est entêté de
 » ses Dieux, & frappé d'une vaine terreur jus-
 » qu'à mourir pour leur plaisir, ménagera-t-on
 » beaucoup leurs ennemis? Delà ces siècles de
 » persécutions qui acheverent de rendre le nom
 » Romain odieux à toute la terre, & qui feront à
 » jamais l'horreur du Paganisme (1) «.

Voilà le passage tel qu'il se trouve dans le Dictionnaire Encyclopédique. On voit que l'Auteur de l'Article *Fanatisme* ne parle que des Dieux de l'idolâtrie; de la fureur des Getes, qui se disputent le barbare honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la Patrie; des Indiens qui se jettent au milieu des flammes; il n'y avoit point d'impie à dire, que ces Peuples sont entêtés de leurs Dieux, & frappés d'une vaine terreur. Il falloit cependant trouver de l'irrégion dans ce morceau: qu'a fait M. Chaumeix? Il a retranché tout ce qui pouvoit le gêner, & commence ainsi:
 » Quand on est entêté de ses Dieux jusqu'à mou-
 » rir pour leur plaisir, ménage-t-on beaucoup
 » leurs ennemis? Delà ces siècles de persécu-
 » tions «; & sans ajouter ce qui suit, il fait une

[1] *Dictionnaire Encyclopédique, Art. Fanatisme.*
 Tome IV.

vigoureuse sortie sur l'Auteur, en lui imputant d'insulter à l'attache des premiers Chrétiens pour Jésus-Christ, qui alloit jusqu'à mourir pour lui plaire. M. Chaumeix joint une ironie assez grossière à cette imputation odieuse; & finit par un autre morceau qu'il tronque encore. Je crois que tout homme impartial verra, au premier coup d'œil, qu'il n'est là question ni de Martyres ni de Chrétiens, comme le prétend M. Chaumeix. Cet Auteur transporté, ne prend qu'une phrase, qu'un mot des articles qu'il veut censurer. Tout le monde fait qu'en usant de cette méthode, on pourroit trouver dans le livre le plus orthodoxe, des propositions qui paroîtroient condamnables au premier coup d'œil. L'infidélité faute encore aux yeux dans le morceau qui suit.

» Mais voici d'autres fureurs, continue l'Historien du Fanatisme : Pardonne, Religion sainte, si je rouvre ici tes plaies, & la source de tes larmes ». Il fait ensuite la peinture des horreurs commises par les Croisés; détail que nous ne lisons point dans nos Historiens, sans déplorer le funeste aveuglement de ce siècle barbare; il passe ensuite aux excès commis dans le Nouveau-Monde par ces Conquêteurs farouches, qui firent trembler l'Amérique, & l'inonderent de sang.

» Quand le plus humain des Législateurs envoya des Pêcheurs pour annoncer sa Doctrine à toute la Terre, comme une bonne nouvelle, pensoit-il qu'on abuseroit un jour de sa parole pour bouleverser l'Univers? ... Le Christianisme est la meilleure école d'humanité. Une Loi, dit un Auteur, qu'aucun parti ne désavouera, quelle que fut sa croyance; une Loi qui ordonne à ses Disciples d'aimer tous les hommes, sans en excepter même leurs ennemis; qui leur défend

» de persécuter ceux qui les haïssent, & de haïr ceux qui les persécutent; ne leur permet pas de maudire ceux qui bénissent Dieu dans une autre Langue: ce n'est point à elle qu'on imputera ces fleuves de sang que le Fanatisme a fait couler. Cette fausse idée de Dieu & de la Religion, dit Tillotson, que nous ne craignons pas de citer encore, les dépouillé l'un & l'autre de toute leur gloire & de toute leur majesté. Séparer de la Divinité la bonté & la miséricorde, & de la Religion la compassion & la charité, c'est rendre inutiles les deux meilleures choses du monde, la Divinité & la Religion. En effet, lorsque la Religion nous pousse à faire mourir les hommes pour l'amour de Dieu; lorsqu'elle ne sert qu'à nous rendre enfans de la colere & de la cruauté, ce n'est plus une Religion, mais une impiété. Il vaudroit mieux qu'il n'y eût point de révélation ».

M. Chaumeix auroit dû faire observer à ses Lecteurs, que les Auteurs Encyclopédiques ne font ici que rapporter les paroles de Tillotson, Archevêque de Cantorbery; chose qu'il n'a pas faite; mais le comble de la mauvaise foi est d'avoir dit, d'après l'Auteur de l'Article *Fanatisme*, que les Païens furent étonnés quand ils virent les Chrétiens devenus plus nombreux, se déclarer une guerre implacable, & au défaut d'armes, s'attaquer par la calomnie; Nicolaïtes, Carpocratians, Montanistes, &c. tous connus sous le nom de Chrétiens, donner aux Idolâtres la plus mauvaise idée de la Religion des Saints. Quelle conclusion allez-vous tirer de cet exposé, dit M. Chaumeix? Il vaudroit mieux qu'il n'y eût pas de révélation ». L'infidélité, je le répète, faute aux yeux. Il n'y a qu'à confronter les deux textes,

pour découvrir la vérité. Qui ne doit être étonné, après cet extrait fidele, de la hardiesse de M. Chaumeix, qui ne craint point de dire :

» Il est clair que l'intention des Encyclopédif-tes, dans l'Article que j'examine ici, est de faire entendre que le Fanatisme ou la Religion, est la même chose; c'est pourquoi, après nous avoir montré que la Religion chrétienne est un Fanatisme . . . (1) ». Mais j'ai honte moi-même de rapporter de pareilles accusations.

CHAPITRE IV.

De l'Article Forme.

MR. Chaumeix accuse ici M. d'Alembert d'avoir confondu l'homme avec la brute, & cela pour avoir dit: « Si les bêtes sentent, comme l'expérience paroît le prouver, elles ont donc en elles un principe distingué de la matière: car ce seroit renverser les preuves de la spiritualité de l'âme, que de croire que Dieu puisse accorder à une substance étendue le sentiment & la pensée: ou si l'âme des bêtes n'est point matière, pourquoi s'éteint-elle à la destruction de leur corps? La Philosophie de l'École n'a pu trouver à cette difficulté d'autre réponse, sinon que l'âme des bêtes étoit matérielle sans être matière; au lieu que l'âme de l'homme étoit spirituelle: comme si une absurdité pouvoit résoudre une objection; & comme si nous pouvions concevoir un Être spirituel sous une au-

[1] *Essai de réfutation de l'Encyclopédie. Liv. 2., pag. 275.*

» tre idée que sous l'idée négative d'un Être qui n'est point matière (1) ».

» Les Philosophes modernes, plus raisonnables, conviennent de la spiritualité de l'âme des bêtes, & se bornent à dire qu'elle n'est pas immortelle, parce que Dieu l'a voulu ainsi ».

Mais croire que les bêtes sentent, & par conséquent qu'elles souffrent, n'est-ce pas enlever à la Religion le grand argument que S. Augustin tire des souffrances de l'homme, pour prouver le péché originel? Sous un Dieu juste, dit ce Père, toute créature qui souffre, doit avoir péché.

» Descartes, le plus hardi, mais le plus conséquent des Philosophes, n'a trouvé qu'une réponse à cette objection terrible: ça été de refuser absolument tout sentiment aux animaux; de soutenir qu'ils ne souffrent point, & de les regarder comme de purs automates, &c. »

» Quel parti faut-il donc prendre sur la question de l'âme des bêtes? Croire, d'après le sens commun, que les bêtes souffrent; croire en même tems, d'après la Religion, que notre âme est spirituelle; que Dieu est toujours sage, toujours juste, & savoir ignorer le reste ».

Cette sage retenue, ce ton philosophique de M. d'Alembert lui a valu, de la part de M. Chaumeix, les reproches les plus vifs. On peut voir comment cet illustre Académicien a répondu dans le tome 4e. de ses *Mélanges de Littérature & de Philosophie*, à toutes ces accusations. Je me bornerai ici seulement à faire quelques réflexions sur la critique de M. Chaumeix.

Si les bêtes ne sont que de purs automates; si l'on peut expliquer, par le mécanisme des nerfs,

[1] *Tome II., pag. 176.*

comment une substance matérielle peut avoir des sensations, peut haïr, aimer, se ressouvenir, j'a-youe qu'on ôte à la raison l'argument le plus fort qu'elle puisse apporter de la spiritualité de l'ame; car je suis intimement persuadé que la faculté de sentir ne peut être l'attribut de la matiere, (comme je le prouverai par la suite) & que cette faculté ne peut résider que dans une substance simple, indivisible, spirituelle par conséquent; dans une ame, en un mot.

» Mais comment, avec des organes pareils aux
 » nôtres, avec des sensations semblables, & sou-
 » vent plus vives, les bêtes restent-elles bornées
 » à ces mêmes sensations, sans en tirer, comme
 » nous, une foule d'idées abstraites & réfléchies,
 » les notions métaphysiques, les Loix, les Scien-
 » ces & les Arts. C'est ce qu'il faut nous résou-
 » dre à ignorer. C'est un triste sort pour notre
 » curiosité & notre amour-propre; mais c'est le sort
 » de l'humanité. En vain voudrions-nous arracher
 » le voile que l'intelligence suprême a mis devant
 » notre foible vue. La raison nous force à croire
 » que la faculté de sentir ne peut être l'attribut d'une
 » substance matérielle; les bêtes ont donc une ame:
 » mais la certitude parfaite que nous avons de
 » l'immortalité de la nôtre, se fonde principale-
 » ment sur ce que Dieu l'a révélé. Or, la même
 » révélation qui nous apprend que l'ame humaine
 » est immortelle, nous apprend aussi que l'ame des
 » bêtes n'a pas le même privilege. Elle doit donc
 » périr avec leur corps. Voilà, je pense, la seule
 » profession de foi sur cette matiere, que l'ortho-
 » doxie la plus scrupuleuse soit en droit d'exiger.

» Pour ce qui regarde le passage de S. Augustin,
 » que M. d'Alembert traduit par *toute créature*, &
 » M. Chaumeix par *aucun homme*, il ne valoit pas la

peine de chicaner là-dessus; & je donne à Mr. Chaumeix ce passage-ci du même Pere à traduire: *Omnis pœna si justa est, est pœna peccati.* Lib. 1. Retract. Cap. 9. Num. 5.

M. d'Alembert dit que nous ne pouvons avoir d'autre idée de spiritualité qu'une idée négative; ce qui est assurément très-vrai & très-orthodoxe; mais M. Chaumeix, Métaphysicien plus sublime, prétend en avoir une autre idée. Voici son raisonnement.

» Tous les objets qui ont frappé mes sens, &
 » par conséquent, tous les objets que je connois,
 » sont matériels; ainsi l'idée d'un Etre spirituel,
 » & la seule que je puisse en avoir, est une idée
 » négative, c'est-à-dire, qu'en niant les idées de
 » tout ce que je connois, j'aurai l'idée d'esprit:
 » mais comme c'est aussi la seule idée que j'aie du
 » néant, le néant ou l'esprit sont la même chose.
 » Je vous défie, continue-t-il, de vous commen-
 » ter plus fidèlement (1).

La seule réponse que mérite ici ce Commen-
 taire, est celle-ci: le néant est la négation de l'être; l'esprit est la négation de la matiere & de l'étendue. Un homme qui auroit, d'une substance simple & indivisible, une autre idée que celle d'une substance qui n'a point de parties, & ne peut point être divisée, seroit assurément un phénomène. Ce qui ne peut être divisé n'est pas matiere, & tout ce qui n'est pas matiere, ne peut être divisé: mon ame n'est ni matiere, ni étendue, & cependant c'est une *substance*: voilà tout ce qu'il m'est permis d'en savoir. Mais M. Chaumeix est bien un autre homme, lui qui nous assure qu'il a une idée claire & distincte d'une figure de mille

(1) Chaumeix. Tome II, pag. 248.

angles ; que tous les gens instruits ont décidé que les bêtes sont de pures machines ; qu'il a de l'esprit une autre idée qu'une idée négative ; qu'il soutient de plus , » que les devoirs de la morale ne peuvent être connus par la raison ; que l'existence des corps , est une vérité révélée , & que l'âme est immortelle de sa nature « . Je me garderai bien de donner à cette dernière proposition la qualification qu'elle mérite ; la charité me le défend.



CHAPITRE V.

De l'Article Foi.

MR. Chaumeix commence l'examen de l'Article *Foi*, par une Satyre contre M. Morellet. Je croirois me rendre complice de sa mauvaise intention, si j'entreprendois même de le réfuter à cet égard : au reste, M. Morellet & les Auteurs Encyclopédiques doivent être bien contents, que dans un article de près de vingt pages *in-folio*, que dans une matière métaphysique, & qui tient à toute la Théologie, M. Chaumeix, malgré son talent à découvrir de prétendues impiétés à chaque page, n'ait pu présenter à ses Lecteurs, que quelques propositions détachées, & que sa censure l'ait lui-même induit en erreur : entrons dans l'examen de sa critique.

Tout le monde sait qu'on regarde comme de foi en Théologie, les dogmes rigoureux de la nécessité absolue de la foi ; au lieu qu'on traite de sentimens pieux les principes qui peuvent lui servir de correctif. C'est ainsi qu'on dit que la volonté de Dieu

de sauver tous les hommes, & la concession des moyens suffisans pour le salut, sont des sentimens pieux, & qui approchent de la Foi.

» La Doctrine de l'Eglise Chrétienne n'est pas, dit M. Morellet, que, hors ceux qui sont visiblement de l'Eglise, & qui ont entendu & reçu la parole de l'Evangile, tous les autres périssent éternellement ; c'est seulement que celui qui ne croit pas, sera condamné ; que celui qui ne fera pas de l'Eglise par la Foi, n'entrera point dans le Royaume des Cieux ; mais elle ne décide pas que, hors ceux qui sont visiblement de l'Eglise, & qui ont reçu, par les moyens ordinaires, la prédication de l'Evangile, aucun n'ait la Foi. En un mot, cette proposition : *Hors de l'Eglise, & sans la Foi, point de salut*, n'est pas la même que celle-ci : *Hors de l'Eglise visible point de Foi* « . Le dogme de la nécessité de la Foi ne reçoit donc aucune atteinte de l'opinion de ceux qui disent, que des Païens & des Sauvages se sont sauvés par la Foi « .

» Mais, dit-on, ces gens-là ne peuvent pas croire, selon ce passage de St. Paul : *Quomodo credent, si non audierunt ? Quomodo audient, sine predicante* : ils sont donc sauvés sans la Foi. Les Théologiens répondent, que les Païens & les Sauvages en question, ne peuvent pas croire par les voies ordinaires ; mais que rien n'empêche que Dieu n'éclaire leur esprit extraordinairement ; que personne ne peut borner la puissance & la bonté de Dieu, jusqu'à décider qu'il n'accorde jamais ces secours extraordinaires : cependant, on voit que l'hypothèse de ce secours est absolument gratuite « .

Voilà le passage comme auroit dû le présenter M. Chaumeix. Voici actuellement sa réponse : j'en

élague encore les invectives & les allusions froides.

„ *Jesus-Christ* a dit à ses Disciples : *Allez, instruisez toutes les Nations ; quiconque croira, & sera baptisé, sera sauvé.* Il est clair, continue M. Chaumeix, que *Jesus-Christ* vouloit que toutes les Nations ne fussent sauvées que par le moyen de l'instruction de ses Apôtres & de leurs successeurs, & que le Baptême fût le sceau de la promesse du salut qu'il faisoit au monde, justement condamné à une punition éternelle. Quelle difficulté trouvez-vous à ce que la plus grande partie du genre-humain périsse éternellement ? Le nombre des Elus doit-il être celui de la plus grande partie des hommes (1) ?

Ce raisonnement peut se réduire à l'une de ces deux prétentions.

1°. Ou qu'aucune Créature n'a jamais été, & ne fera jamais éclairée extraordinairement ; & que les Infidèles ne peuvent jamais avoir des moyens dont le bon usage puisse les conduire infailliblement à la grâce de la Foi, quoique ces moyens ne soient pas naturels : dans ce cas, la proposition est téméraire.

2°. Ou que l'infidélité même négative est un péché : erreur que l'Eglise a condamnée dans Baius. *Infidelitas pure negativa in his quibus Christus non est predicatus, peccatum est.* Num. 68.

C'est à M. Chaumeix à choisir ; car il faut qu'il soutienne l'une de ces deux propositions, pour trouver reprehensible le passage que j'ai rapporté ; autrement, il n'auroit pas entendu l'état de la question. Qu'on juge par-là combien la critique de cet Auteur est juste, & la science théologique profon-

(1) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 339.

de : mais, continuons. M. Morellet se fait, & résout ensuite les objections sur la nécessité de la Foi, qu'on trouve dans tous les Traités de Théologie.

„ Mais si un Infidèle a des moyens suffisans pour observer la Loi naturelle ; dit M. Morellet ; „ s'il a le secours de la grâce pour cela, il peut fort bien arriver qu'il l'observe effectivement ; c'est ce que prouve clairement l'hypothèse que fait Collius, &c. St. Thomas répond, que si cet homme observoit la Loi naturelle, Dieu lui enverroit plutôt un Ange du Ciel, pour lui annoncer les vérités qu'il est nécessaire qu'il croie, pour arriver au salut, ou qu'il useroit de quel que moyen extraordinaire pour le conduire à la Foi ; & qu'ainsi il ne se sauveroit pas sans la Foi, ou s'il fermoit les yeux à la vérité, après l'avoir entrevue, son infidélité cesseroit d'être purement négative.

„ Il est faux, répond M. Chaumeix, que S. Thomas convienne de la possibilité de l'hypothèse, (1) « Voilà qui est formel. Cependant voici le passage de ce Docteur ! *Si aliquis in silvis, vel inter bruta animantia nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni & fuga mali, certissime est tenendum quod ei Deus, vel per internam inspirationem, revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei predicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Corneliium.* Quæst. 14 de Verit. Art. II.

On peut juger actuellement de la Foi qu'il convient d'ajouter aux démentis formels de l'Auteur des *Préjugés légitimes.*

Je ne réfuterai point ce qu'il ajoute ensuite : comme ce ne sont que des reproches vagues, &

(2) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 241.

des déclamations vaines, assaisonnées du fiel qu'il répand toujours sur les Auteurs Encyclopédiques, je ne m'y arrêterai pas.



CHAPITRE VI.

De l'Article Christianisme.

LE Christianisme, dit l'Auteur de cet Article, (1) peut être considéré dans son rapport, ou avec des vérités sublimes & révélées, ou avec des intérêts politiques, c'est-à-dire, dans son rapport ou avec les félicités d'une autre vie, ou avec le bonheur qu'il peut procurer en celle-ci. Envisagé sous le premier aspect, il est entre toutes les Religions qui se disent révélées, la seule qui le soit effectivement, & par conséquent la seule qu'il faut embrasser. Les titres de sa divinité sont contenus dans les livres de l'Ancien & du Nouveau Testament : la critique la plus sévère reconnoît l'authenticité de ces Livres : la raison la plus fière respecte la vérité des faits qu'ils rapportent, & la saine Philosophie s'appuyant sur leur authenticité & sur leur vérité, conclut de l'un & de l'autre que ces livres sont divinement inspirés, &c.

Mais la morale du Christianisme est non-seulement la seule vraie; mais elle est encore la plus utile, suivant cette règle invariable, qu'il n'y a rien d'universellement utile, qui ne soit exactement vrai; ces deux choses marchant toujours de front, & agissant en même tems sur les es-

(1) *Diction. Encyclop. Tome III, pag. 384.*

prits. Jesus-Christ en apportant au monde sa religion, s'est proposé, pour fin, d'instruire les hommes, & de les rendre meilleurs. « Sa morale, à ne la considérer même que dans le rapport qu'elle peut avoir avec notre bonheur ici-bas, est encore la plus utile, parce qu'elle est la plus vraie.

Les autres Législateurs, pour imprimer aux peuples le respect envers les Loix qu'ils leur donnoient, ont aspiré à l'honneur d'en être regardés comme les organes de la Divinité... Ainsi, Amasis chez les Egyptiens, prétendoit avoir reçu ses Loix de Mercure, de Lycurgue, d'Apollon; Numa, de la Déesse Egérie, &c.

Mais en faisant descendre du ciel en terre, comme d'une machine, tous ces Dieux, pour leur inspirer les Loix qu'ils devoient dicter aux hommes, les Législateurs nous montrent dans leurs personnes des fourbes & des imposteurs, qui, pour se rendre utiles au genre-humain en cette vie, ne pensoient guere à le rendre heureux dans l'autre. Jesus-Christ, animé d'un esprit bien différent de celui de tous les Législateurs dont j'ai parlé, commença par détruire les erreurs qui tyrannisoient le monde. Afin de rendre sa religion plus utile, en lui donnant, pour premier objet, la félicité d'une autre vie, il voulut encore qu'elle fit notre bonheur en celle-ci. Sur la ruine des idoles, dont le culte superstitieux entraînoit mille désordres, il fonda le Christianisme, qui adore en esprit & en vérité un seul Dieu, juste rémunérateur de la vertu. Il rétablit dans sa splendeur primitive la Loi naturelle, que les passions avoient obscurcie. Il révéla aux hommes une morale jusqu'alors inconnue dans les autres Religions. Il leur apprit à se haïr

„ foi-même , à renoncer à ses plus cheres inclina-
 „ tions. Il grava dans les esprits ce sentiment pro-
 „ fond d'humilité ; qui détruit & anéantit toutes
 „ les ressorts de l'amour-propre, en le poursui-
 „ vant jusques dans les replis les plus cachés de
 „ l'ame. Il ne renferma pas le pardon des injures
 „ dans une indifférente stoïque, qui n'est qu'un
 „ mépris orgueilleux de la personne qui a outragé ;
 „ mais il le porta jusqu'à l'amour même pour les
 „ plus cruels ennemis. Il commanda d'allier la mo-
 „ destie avec les plus rares talens. Il réprima, par
 „ une sévérité prudente, le crime jusques dans la
 „ volonté même, pour empêcher de se produire
 „ au dehors, & d'y causer de funestes ravages (1) ».

J'ai cru devoir rapporter ce passage en entier, quoiqu'un peu long, parce que M. Chaumeix en a tiré des conséquences injurieuses à la religion de l'Auteur, & que la seule inspection du texte tranchera la difficulté, & servira à mettre dans tout tout son jour la mauvaise foi du Critique.

„ Quoique les Auteurs Encyclopédistes, dit
 „ M. Chaumeix, ne mettent pas d'ordinaire leurs
 „ impiétés dans les articles où l'on pourroit ai-
 „ sément les trouver, néanmoins à l'article *Chris-*
 „ *tianisme*, ils n'ont pu éviter de se trahir. . . Ils
 „ ont conclu que nous ne devons regarder Jesus-
 „ Christ que comme un Législateur. . . Ceux-ci,
 „ de même que Jesus-Christ, ont-ils avancé, ont
 „ appuyé leurs Loix du dogme des peines &
 „ des récompenses d'une autre vie. Tous les Lé-
 „ gislateurs se font tous dits inspirés pour annon-
 „ cer la vérité aux hommes ; donc, vous n'avez
 „ regardé Jesus-Christ que comme un Législateur ;
 „ & la preuve, continue M. Chaumeix, c'est que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Tome III, pag. 384.

„ vous avez osé prononcer que la conduite de Je-
 „ sus-Christ vous paroïsoit prudente (1) ».

Voilà les piéces du procès, c'est au Lecteur à juger : mais assurément il n'est personne qui, au premier coup d'œil, ne voie qu'il n'y a pas un mot de tout cela.

Mais ce n'est pas tout. L'Auteur de l'article *Chris-*
tianisme, après avoir confondu ceux qui veulent
 attaquer la morale de Jesus-Christ, du côté de sa
 perfection, combat après, ceux qui se retranchent
 à dire que cette perfection même est nuisible aux
 Etats ; distillent leur fiel contre le célibat, que la
 Religion Chrétienne conseille à un certain ordre
 d'hommes, pour une plus grande perfection, &
 contre le luxe qu'elle défend. L'Auteur s'élève
 contre ces deux reproches, & conclut, à l'égard
 du luxe, que puisque le Christianisme permet les
 dépenses à proportion de l'inégalité des fortune-
 nes, il n'est point un obstacle aux progrès des
 Arts, du commerce & de l'industrie, toutes cho-
 ses qui concourent à la splendeur des Etats.

Mais il est des hommes qui cherchant toujours
 des prétextes plausibles pour se livrer à leurs pas-
 sions, portent tout à l'excès en matière de morale,
 & aiment spéculativement tout ce qui tient d'une
 dureté farouche, & de mœurs féroces ; les dif-
 férentes hérésies en fournissent plusieurs exem-
 ples : tels furent les Novatiens & les Montanistes,
 qui reprochoient à l'Eglise son extrême indulgence,
 dans le tems même, où pleine encore de sa pre-
 mière ferveur, elle imposoit aux Pécheurs pu-
 blics des pénitences canoniques, dont la peinture
 seroit capable d'effrayer aujourd'hui les solitaires
 de la *Trappe*. Tels ont été les Hussites qui ont

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 277.

préparé les voies à la réformation des Protestans ;
 » Dans l'Eglise même Catholique, ajoute l'Au-
 » teur de l'Article *Christianisme*, il se trouve de
 » ces prétendus spirituels qui, soit hypocrisie,
 » soit misanthropie, condamnent comme abus
 » tout usage des biens de la Providence, qui va
 » au delà du strict nécessaire, &c. «

Ici M. Chaumeix accuse l'Auteur d'investiver
 contre ceux qui nous prêchent la morale de l'E-
 vangile. » Nous ne devons prendre des créatu-
 » res, (ajoute-il dogmatiquement) que ce dont
 » nous ne pouvons absolument nous passer «
 Cela seroit excellent, si l'Encyclopédie n'étoit
 faite que pour des *Chartreux*, & si les conseils de
 l'Evangile étoient autant de préceptes.

» Je ne prétends point condamner, dit un Pré-
 » dicateur célèbre, les distinctions des dignités
 » & de naissance, que les vêtemens & les équi-
 » pages peuvent marquer, & qui ont besoin, en
 » quelque maniere, de certain faste extérieur,
 » pour se soutenir, pour attirer le respect dû à
 » leur condition : telle est la foiblesse humaine ;
 » elle a besoin d'un dehors qui frappe, soit pour
 » maintenir le commandement, soit pour adou-
 » cir l'obéissance. Vivez, Chrétiens, paroissez
 » d'une maniere convenable à votre état ; ce
 » n'est point ce que j'ai à vous reprocher ; sur
 » quoi je suis obligé de vous blâmer, c'est sur
 » ces excès qui vont au-delà de votre condition,
 » de vos revenus, &c. «

On voit que tous les Prédicateurs ne sont pas
 aussi rigides que M. Chaumeix.

CHAPITRE VII.

De l'Article Ecclésiastique.

MR. Chaumeix n'a pas craint de mettre sur le
 compte des Auteurs Encyclopédiques, ce qu'ils
 ont dit de la Doctrine d'Epicure. Il a fait un cri-
 me à M. Diderot d'avoir rapporté le système de
 ce Philosophe. Quoi, l'honneur & l'intérêt de la
 Religion exigeroient-ils qu'on supprimât ces dé-
 tails ? Les dogmes de l'Evangile, après avoir sub-
 jugué les plus grands hommes, viendroient-ils
 échouer contre la Philosophie d'Epicure & de
 Platon ? Non : le croire c'est montrer une pusilla-
 nimité coupable, ou une ignorance honteuse.
 Qu'on étale aux yeux du Chrétien les systèmes
 du Paganisme les mieux liés, il saura en démêler
 tous les détours. L'Ecole de Jesus-Christ peut
 combattre à découvert & confondre l'Ecole de
 Platon. On peut donc, on doit même, dans un
 Ouvrage philosophique, comme l'Encyclopédie,
 retracer sous nos yeux les erreurs & les vérités
 qu'ont enseigné les anciens Philosophes, sur-tout
 quand les faits déposés dans ces archives de l'es-
 prit humain, sont avérés, & prouvés par l'His-
 toire : ainsi, sans être accusés d'une audace cou-
 pable, plusieurs grands hommes nous ont donné
 l'Histoire des mœurs & des sentimens des anciens
 Philosophes. Nous vivons dans un siècle trop
 éclairé, & la vérité de la Religion Chrétienne est
 trop bien étayée, pour chercher à détruire, par
 un zèle indiscret, les monumens de l'Antiquité,
 qui sont échappés à la fureur des tems.

Cependant un excès aussi blâmable semble avoir porté M. Chaumeix à faire aux Auteurs Encyclopédiques les reproches les plus vifs, dans l'examen qu'il a fait de l'Article *Eclésiastique* : quelle autre raison, en effet, auroit pu l'y déterminer ? Ces Auteurs n'ont fait que rapporter ce que Bruker, Deslandes, & tant d'autres ont dit.

» *L'Eclésiastique*, qui avoit été la Philosophie des
» bons esprits depuis la naissance du monde, ne
» forma une Secte, & n'eut un nom que vers la
» fin du second siècle (1) «

» Quoi, dit M. Chaumeix, tous ceux qui
» croyoient aux vérités que Dieu avoit révélées
» à nos premiers Peres ; enfin, tous ceux qui par
» leur foi méritoient que leurs actions leur fus-
» sent imputées à justice, qui assurément n'étoient
» pas des *Eclésiastiques*, n'étoient pas aussi de bons
» esprits [2] «

Il n'est assurément ici question ni d'Abraham ni de Jacob, c'est de la Philosophie *Eclésiastique* dont parlent les Auteurs Encyclopédiques. M. Chaumeix veut-il pouffer la barbarie ou l'ignorance jusqu'au point de refuser à quelques Philosophes Païens le titre de bons esprits, dans le sens qu'on l'entend ordinairement : qu'il voie les aveux qu'en ont fait les Peres de l'Eglise.

« Ecoutez les témoignages de vos propres Philosophes (3) ; disoit Tertullien, rendez-vous à leur autorité. Platon ne vous paroît-il pas un Maître solide & intelligent ? Devez-vous craindre de suivre les traces d'un guide si éclairé ?

Que M. Chaumeix parcoure la liste des Sages

(1) Dictionnaire Encyclopédique, Art. *Eclésiastique*.

[2] Préjugés légitimes, Tome II, pag. 150.

[3] Tert. Apol. c. 17.

qui ont fleuri dans le Paganisme, & que revendiquent Justin, Martyr, & Eusebe. Mais les *Eclésiastiques* recueillant de tous les Philosophes ce qu'ils trouvoient de plus conforme à la raison, vinrent à bout de former le système d'extravagances le plus monstrueux que l'on pût imaginer. Ils supposèrent des miracles, des extases & des Génies. Toutes ces idées puisées dans le système de Platon, ou grossièrement pillées d'après celles des Chrétiens, donnèrent lieu aux extravagances de cette Théurgie dont nous parlent les Peres des premiers siècles de l'Eglise. *Porphyre*, qu'on nommoit, par excellence, *le Philosophe*, écrivant à *Anebon*, Prêtre Egyptien, agite plusieurs questions sur la nature de Dieu, sur la différence des Anges & des Démon, sur les rangs établis entre ces Démon, sur le Destin, la Magie-pratique, &c.

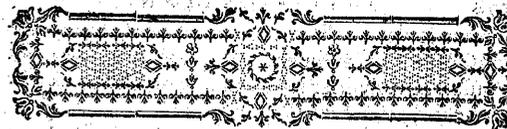
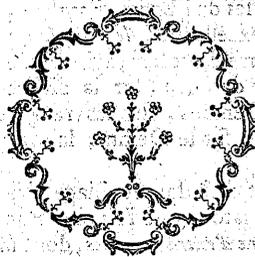
Cependant c'est de cet alliage bizarre de Jésus-Christ & de Platon, que l'Auteur Encyclopédique appelle *système d'extravagances*, dont M. Chaumeix semble vouloir se rendre l'apologiste.

» Quoi, dit-il, vous reprochez aux *Eclésiastiques* de donner dans un travers inconcevable, parce qu'ils admettent les dogmes des Chrétiens ; & vous appelez le système des *Eclésiastiques*, un système d'extravagances : falloit-il donc, ajoute-t-il, qu'ils fussent Encyclopédiques ? &c. (1) «

Comment faut-il appeler un système qui ne faisoit que parodier (qu'on me passe cette expression) les dogmes des Chrétiens, sinon, un système d'extravagances ? Quel apologiste de la Religion des Saints que M. Chaumeix ! Quel défenseur des dogmes du Christianisme, qu'un homme qui

[1] Préjugés légitimes, Tom. II, pag. 151.

trouve mauvais qu'on blâme les *Ecclesiastiques* d'avoir voulu imiter, par leurs mystères théurgiques, les dogmes de la Religion ! *Se ne vous demande point, disoit Arnobe, aux Païens, si vous avez des Génies qui vous inspirent ; mais si ces Génies sont dignes du culte que vous leur rendez.* Lib. 7.



JUSTIFICATION

DE PLUSIEURS ARTICLES

DU

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

PRÉJUGÉS LÉGITIMES

CONTRE

ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Quoniam nolisset committere ut Athenienses bis peccarent in Philosophiam. DIOG. LAERT. in Arist.

SECONDE PARTIE.

TOUTES nos idées viennent des sens ; cette première donnée de la métaphysique, respectée pendant plusieurs siècles, fut prosaite à la renaissance de la Philosophie. Cette vérité se trouvant dans le

voisinage des qualités occultes & des formes substantielles, fut aisément méconnue par ceux qui vouloient renverser les extravagances & les systèmes chimériques du Péripatétisme.

Aristote, que les Scholastiques encoisoient par reconnoissance, puisqu'ils appuyoient toutes leurs erreurs de son autorité, étoit encore de plus, protégé par les Théologiens. Le fanatisme des sectateurs de ce grand homme, tenoit enchaînés au pied de l'idole, ceux qui osoient le contredire : ainsi Ramus, Bitaud Villon & de Claves furent traités, comme des ennemis de l'Etat & de la Religion, pour avoir osé tenter cette espece de révolte. On étoit si peu persuadé que l'opinion que nos idées viennent des sens, fût dangereuse, que dans l'Arrêt du Parlement, rendu contre Villon, en faveur d'Aristote, on défendit, sous peine de la vie, d'enseigner aucunes maximes contraires. Il étoit bien triste sans doute, pour la vérité, d'être défendue avec un appareil si imposant ; mais il étoit encore bien plus humiliant pour elle, de voir soutenir, avec la même force, les questions sur la matiere premiere, sur les formes substantielles, & sur la transmutation des élémens. Ce cortège, tout avilissant qu'il étoit, ne la fit cependant pas méconnoître par Bacon. Ce grand homme fut un des premiers qui osa faire pénétrer quelques rayons de lumiere dans le labyrinthe obscur où s'égaroient les Péripatéticiens. Pour connoître la vérité, il falloit s'élever au dessus des opinions, & soumettre à un examen rigoureux, les axiomes & les notions communes. Un doute général fut donc la base de la méthode qu'employa Bacon.

Dans ce naufrage général de toutes ses opinions & de toutes ses idées, il reconnut deux guides, nos sens & l'expérience. Toutes nos idées naissent des

sens ; toutes nos connoissances ne sont donc que des manieres de réunir, de comparer les faits qu'ils nous indiquent. Cette vérité, paroissant seule & sans être obscurcie par l'alliage des erreurs & des préjugés scholastiques, en devenoit plus lumineuse.

Enfin Descartes vint ; le doute qu'enseignoit Bacon lui parut un fil propre à le guider dans la recherche de la vérité : mais Descartes, né avec une imagination vive & féconde, se mit dans un point de vue encore plus élevé que n'avoit fait Bacon : tout s'anéantit à ses yeux, excepté lui-même. Son existence lui parut le premier chaînon de cette chaîne immense qui devoit le conduire à la vérité. Bacon étoit remonté des faits aux principes ; Descartes descendit des principes aux faits. *Je pense, donc j'existe*, fut le premier de ses principes ; mais son ame, cet être pensant, flottant seul sur le chaos des opinions & des connoissances humaines, devoit donc avoir des idées ; « car qu'est-ce qu'un être spirituel sans idées ? » L'ame a donc des idées dès l'instant qu'elle commence d'être : il y a donc des idées innées. « De la spiritualité de l'ame, Descartes avoit conclu les idées innées ; c'étoit descendre des principes aux faits ; mais des idées innées, il n'avoit pas conclu la spiritualité de l'ame ; il auroit contredit la méthode qu'il avoit employée pour base de son système, & seroit remonté des faits aux principes.

Le sort des chefs de Sectes, est d'avoir pour successeurs des enthousiastes qui abusent des principes de leur maître, & font schisme. La méthode de Bacon & de Descartes, donna naissance à deux systèmes d'impiété. Bacon fut précurseur de Hobbes, & Descartes le fut de Spinoza.

Les idées innées jouissoient de toute la fortune que leur avoient procurée la célébrité de Descar-

tes, & l'attrait de la nouveauté, quand Locke parut. Il combattit cette opinion en Logicien exact, & en homme qui favoit faire des expériences sur l'ame, & rassembler des faits.

Nos idées viennent des sens ; l'expérience le prouve. Notre ame est une substance spirituelle & immortelle ; la révélation nous en assure. Voilà le point où Locke devoit s'arrêter ; mais il mit l'histoire de ses opinions à côté de celle de ses connoissances. Il est un terme où la Métaphysique nous laisse ; & c'est à ce terme-là même, que la révélation nous prend : nous devons alors nous laisser conduire ; & notre foible vue ne doit point chercher à percer le voile dont elle nous couvre : tout nous dit qu'il faut savoir nous taire, & ignorer ce qu'elle ne daigne pas même nous apprendre.

Locke, accoutumé à détruire des opinions reçues, & à rabaisser l'orgueil de l'esprit humain, s'avança jusqu'à dire que » nous ne serions peut-être jamais capables de connoître si un être matériel pense ou non ; par la raison qu'il nous est impossible de découvrir, par la contemplation de nos propres idées, sans la révélation, si Dieu n'a point donné à quelque amas de matiere, disposée comme il le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & de penser ; ou s'il n'a point uni & joint à la matiere ainsi disposée, une substance immatérielle qui pense : car, par rapport à nos notions, il ne nous est pas plus mal-aisé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la matiere la faculté de penser, que de comprendre qu'il y joigne une autre substance avec la faculté de penser ; puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, & à quelle espece de substance cet être tout-puissant a trouvé à propos d'accorder

» cette puissance, qui ne fauroit être dans aucun être créé, qu'en vertu du bon plaisir & de la bonté du Créateur. «

Malgré la circonspection de Locke, le Docteur Stillingfleet l'attaqua, & cette dispute ne finit qu'à la mort du Prélat Anglois. Locke fut accusé de matérialisme ; mais il suffit de dire ici, pour sa justification, qu'il n'avoit point prétendu attaquer les fondemens de la Religion ; qu'il seroit aisé de prouver que personne n'a peut-être mieux établi que lui la spiritualité de l'Être suprême, & qu'il n'est tombé en contradiction avec lui-même, que par haine pour le système Cartésien, avec lequel il étoit difficile de résoudre les difficultés qu'il proposoit. Au reste, cette question est étrangère à mon sujet, puisqu'elle n'est point une conséquence des principes de Locke contre les idées innées. Qu'on ait abusé de quelques passages de ce grand homme ; que quelques-uns de ses partisans aient passé les bornes où il s'étoit arrêté, il a eu le sort de tous les Métaphysiciens qui ont passé pour Législateurs. *Mallebranche* a fait naître le système de *Berkeley*.

La Métaphysique semble toujours marcher entre le Scepticisme & le Fatalisme ; il n'y a que la révélation qui puisse nous guider : aussi arrêta-t-elle *Mallebranche* sur le bord du précipice où il étoit prêt à tomber. Il ne faut donc pas rejeter des principes sûrs & évidens, parce qu'on en a abusé. Cette méthode n'est pas bonne, quoique *M. Chaumeix* l'ait souvent pratiquée : il ne cesse de répéter, dans le cours de son ouvrage, que tous les Matérialistes n'admettent point d'idées innées. Je me contenterai de répondre ici, que les Egoïstes ont formé leur système des principes de *Descartes* & de *Mallebranche*. Le principe que nos

idées viennent des sens, n'est point contraire à la Religion; & M. Chaumeix n'a pas réfuté Locke, comme il voudroit le faire croire: c'est ce que je vais prouver ici.



CHAPITRE PREMIER.

Que le système que nos idées viennent des sens, n'est point contraire à la Religion.

ON peut diviser toutes nos connoissances en directes & en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement, sans aucune opération de notre volonté, qui trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre ame, y entrent sans effort. Les connoissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant & en les combinant.

Toutes nos connoissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées, &

C'est ainsi que l'illustre d'Alembert s'est exprimé dans la Préface du premier Volume de l'*Encyclopédie*. Ce sentiment, que tous les Théologiens ont cru vrai, jusqu'à la renaissance du système Cartésien, ne méritoit pas, de la part de M. Chaumeix, par cette seule raison, ni le titre d'*impie*, ni le titre d'*extravagant*. On peut être très-orthodoxe, & ne point croire aux idées innées. Ce dernier sentiment n'est pas érigé en article de foi, aussi peut-on le rejeter, sans pour cela, être soupçonné de matérialisme.

Que l'ame, ayant le péché, ait été dans un système différent de celui où elle est aujourd'hui; qu'exerçant un empire absolu sur ses sens, elle ait pu en suspendre l'action à son gré; qu'elle ait eu des idées antérieures à leur usage, ce n'est pas ce dont il est question ici. M. d'Alembert abandonne judicieusement à M. Chaumeix les réflexions qu'il pourroit faire sur cet état heureux, qui n'a malheureusement pour nous existé que quelques instans. Dans l'état d'ignorance où il a plu à l'Etre suprême de nous laisser dans l'état actuel; nos sens sont la source occasionnelle de nos connoissances; & l'ame est aussi dépendante des sens, que s'ils étoient la cause physique de ce qu'ils ne font qu'occasionner. C'est une vérité dure, mais qui est d'expérience. Rien ne prouve peut-être mieux que nous sommes déchus d'un état plus parfait par notre désobéissance, que cette dépendance servile où se trouve notre ame. Ainsi le système que nos idées viennent des sens, est peut-être plus propre à expliquer le péché originel, que celui des idées innées.

Mais dans l'hypothèse que nos idées viennent des sens, comment l'ame pensera-t-elle après sa séparation du corps? Quel sera l'ordre de ses idées? Questions que M. Chaumeix fait fièrement aux Auteurs Encyclopédiques, pour prouver (nous assure-t-il) qu'ils sont matérialistes. A cela il suffit de répondre que le *comment* n'est du ressort, ni des Auteurs Encyclopédiques, ni de M. Chaumeix. Notre ame est spirituelle & immortelle; voilà ce que la raison & la révélation nous enseignent: unie ici-bas à un corps, elle en est dépendante pendant le tems qu'elle y est enfermée. Voilà l'état sur lequel il est permis au Philosophe de raisonner; & l'on peut dire, sans être *Matérialiste*.

Liste, avec M. Diderot, » quelle que soit la maniere » dont nous penserons quand notre ame sera dé- »arrassée de son enveloppe & sortira de l'état de » Chrysalide, il est certain que cette coque mé- »prisable, dans laquelle elle reste détenue pour » un tems, influe prodigieusement sur l'ordre des » pensées qui constituent son être. »

M. Chaumeix trouve dans ce passage une *raillerie* amere; pour moi, je n'y vois que le ton qui convient à un Philosophe, qui parle d'un état sur lequel il n'a pas plu à Dieu de nous éclairer davantage: & sur la maniere dont nous penserons quand notre ame sera débarrassée de son enveloppe, M. Chaumeix n'en fait sûrement pas plus que moi; quand bien même il me fourniroit le catalogue des idées innées.

Le sentiment que nous devons toutes nos idées à nos sensations, étant une vérité d'expérience, d'après laquelle sont partis les Auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique*, il n'est pas étonnant que cette prétendue impiété se soit reproduite dans un nombre prodigieux d'articles. M. Chaumeix devoit donc s'attacher à prouver que ce principe est contraire à la Religion. Je me garderai bien de le suivre chapitre par chapitre. Pour lire une pareille réfutation, il faudroit avoir lu la Critique. Eh! qui a eu, comme moi, le courage de parcourir un recueil d'injures, sous le titre d'Apologie de la Religion, où l'Auteur, à mille infidélités, a joint encore les contradictions les plus grossieres, comme: *les Encyclopédistes sont Matérialistes*; & puis, dans le volume suivant, M. d'Alembert est accusé d'avoir donné une ame spirituelle aux bêtes, & injurié en conséquence.

On est indigné, (qu'on passe ce terme à un homme qui aime la vérité) on est indigné, dis-je,

de voir tenter, à la tête de chaque chapitre de l'ouvrage de M. Chaumeix, les accusations les plus graves & les plus inouïes, & de trouver ses preuves uniquement appuyées sur des passages tronqués, comme je l'ai déjà fait voir, & sur la prétendue erreur que nos idées viennent des sens.

Faut-il être Cartésien pour être rangé au nombre des Chrétiens? Je vais tâcher au moins de rendre la chose problématique pour M. Chaumeix; car je ne prétends pas le convertir.

Si l'ame pouvoit penser indépendamment des organes du corps, dans l'état actuel (1); ce seroit par une force d'action & de réaction sur elle-même: d'où il s'ensuivroit.

1^o. Que cette force seroit plus grande, quand les organes du corps seroient affoiblis; & que les principes innés devroient paroître avec plus de vivacité dans l'état de sommeil: or, l'expérience nous prouve le contraire; car l'ame, dans cet état, ne peut seulement pas suppléer par elle-même aux idées dont elle est privée par l'interception de l'exercice de la mémoire. De-là nulle distinction du présent & du passé; nulle liaison, nul rapport entre les idées chimériques d'un homme qui dort.

2^o. Que l'ame connoitroit intuitivement le principe actif qui la meut, puisqu'elle seroit tout à la fois le sujet, la source & la cause de ses idées; & qu'elle n'auroit, par de telles idées, aucun rapport avec les Etres que nous connoissons. Or, il est de fait que ces connoissances sont inaccessibles à nos lumières actuelles.

(1) On doit observer que je dis dans l'état actuel, & qu'il n'est pas question ici de l'état d'innocence, qui ne subsiste plus, ni de l'état où se trouvera l'ame après la mort.

3°. Que l'objet sur lequel l'ame porteroit son action, seroit apperçu par elle sous toutes les faces possibles; puisqu'il n'y a rien qui ne puisse être vu, ni la distraire, ni la retarder dans son opération. Or cet attribut n'est l'appanage que de l'Être suprême, ou des Êtres auxquels il peut l'accorder d'une façon plus ou moins étendue, par un effet simple de sa volonté; mais il est toujours vrai de dire que dans notre situation présente, nous ne jouissons pas de cette prérogative.

4°. Que l'idée que l'ame pourroit avoir, ne seroit point une idée représentative; d'où il faut conclure que le principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, ne peut être un principe inné ou habituel à l'ame, puisqu'il n'est que le résultat de deux sensations.

5°. Que si l'ame pouvoit avoir des principes innés, ce seroit dans tous les cas possibles; car ce qui est séparable d'un Être dans une hypothèse quelconque, n'est point essentiel à cet Être: or dans l'hypothèse qu'un homme n'ait jamais eu qu'une sensation; celle d'odeur de rose, par exemple, toujours dans le même degré de force, il ne pourroit jamais avoir l'idée de ce principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*; car, 1°. Il croiroit être odeur de rose. 2°. Il n'auroit aucune idée de la succession du tems. 3°. N'ayant jamais éprouvé l'absence de l'odeur de rose, il lui seroit impossible de savoir ce que c'est que ne pas être. 4°. Il ne pourroit avoir aucune idée des termes abstraits contenus dans la proposition énoncée ci-dessus, puisque les abstractions ne sont que le résultat de plusieurs sensations; d'où il faut conclure que le principe *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, n'est point un principe inné.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres preuves également décisives, si mon dessein étoit de faire un Traité de Métaphysique; mais les raisons que j'ai alléguées suffisent, pour faire voir à M. Chaumeix que le système des idées innées n'est pas à l'abri de toutes objections.

Si vous admettez une fois que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées, répétez sans cesse l'Auteur des *Préjugés Légitimes*, vous êtes *Matérialistes*. Le système Cartésien est plus propre à établir la spiritualité de l'ame; vous devez donc le recevoir, & croire fermement aux six méditations de Descartes. C'est à peu près comme si un homme vouloit me forcer à adopter les principes de Cudworth ou de Berkeley, parce qu'ils sont plus propres qu'aucuns autres à expliquer le mystère de la présence réelle.

Si les principes qu'ont posés, d'après l'expérience, Locke, d'Alembert, l'Abbé Yvon, &c. conduisoient infailliblement au Matérialisme, sans doute il seroit prudent de les rejeter; mais soit que je suive le sentiment des Auteurs que je viens de citer, soit que je suive celui de M. Chaumeix, je trouve également des deux côtés des arguments qui établissent la spiritualité de l'ame: il m'est donc permis de choisir.

Je vais tâcher de prouver ce que j'avance ici; mais j'avertis en même tems que les preuves, soit directes, soit indirectes, de la spiritualité de l'ame ou de sa liberté, sont toutes tirées des Auteurs que M. Chaumeix a si libéralement accusés de Matérialisme.

L'ame resteroit probablement toujours attachée à la même idée, si elle n'étoit tirée à chaque moment de cet état d'inertie, par quelque chose d'extérieur à elle: mais dans quelque instant que je la

confidère, je la trouve assaillie par une foule de sensations différentes; telles sont celles de son, d'odeur, de chaud, de froid, &c.

Les objets extérieurs agiroient en vain sur les sens, si l'ame n'étoit point avertie de leur présence, & si elle n'avoit pas la faculté de sentir; d'où il résulte :

1°. Que la propriété de sentir est une propriété passive, & que cette propriété passive forme l'essence de l'Être sensitif, puisque les formes ou les affections accidentelles ne peuvent ajouter à l'Être sensitif que des qualités accidentelles.

2°. Que cette propriété ne peut dépendre de l'organisation du corps; l'organisation n'étant pas l'état primitif de la matière; car elle ne consiste que dans les formes qu'elle peut recevoir. Il est vrai que nous recevons nos sensations par l'entremise de l'organisation de notre corps; mais l'organisation n'est que cause conditionnelle, & non pas propriété radicale.

3°. Que la propriété de l'Être sensitif étant une faculté passive, il n'est pas en son pouvoir de se donner des sensations; comme, par exemple, quand il sent du froid, se donner la sensation du chaud.

4°. Que n'étant que le sujet passif de ses sensations, il doit les recevoir telles qu'elles sont; d'où il résulte que les appréhensions sont toujours vraies.

Nos erreurs ne viennent jamais que de nos jugemens.

Toutes les sensations qui viennent assiéger l'ame n'étant pas dans une égale force, l'ame reste plus particulièrement occupée de celle qui a plus de vivacité; mais l'impression de la sensation passée se conservant, comme l'expérience le prouve; la

capacité

capacité de sentir se partage entre une sensation que nous avons eue, & une sensation que nous avons: la première s'appelle sensation mémorative, ou mémoire, & l'autre sensation actuelle; d'où il suit :

1°. Que sans la mémoire, l'Être sensitif n'auroit nulle combinaison d'idées du présent & du passé, & qu'il n'auroit que la sensation de l'instant présent.

2°. Que le ressouvenir d'une sensation n'est que la reproduction de la sensation même.

3°. Que la mémoire n'appartient pas essentiellement à l'Être sensitif, puisque ce n'est qu'une faculté conditionnelle; & qu'elle peut être troublée, ou affoiblie par les maladies, le délire, l'imbecillité, &c.

4°. Que l'exercice alternatif des sens & de la mémoire, est la source de la certitude que nous avons de la durée successive de notre existence, & de celle des objets de nos sensations. La mémoire, par exemple, me rappelle fréquemment le ressouvenir du lit qui est dans ma chambre; & ce ressouvenir est vérifié toutes les fois que j'entre dans ma chambre: mes sens m'assurent donc de la fidélité de ma mémoire.

Mais la mémoire peut nous rappeler les sensations dans un autre ordre, & sous d'autres formes que nous ne les avons reçues par l'usage des sens: ainsi les Peintres, en joignant des parties du corps humain à des parties des corps des bêtes, ont formé des satyres, des sphinx, &c. d'où il résulte: Que l'Être sensitif, purement passif dans la réception de toutes les sensations, diversement rapportées, combinées, ou totalement changées par la mémoire, a cependant la faculté de saisir, de joindre, ou de séparer les différens rapports des

Tome IV.

Bb

objets qu'elle lui présente : d'où naissent toutes les abstractions possibles. Les abstractions générales n'étant que l'idée particulière d'un attribut commun à plusieurs objets déjà connus par des sensations, il faut conclure :

1°. Que ne pouvant être affectés que de très-peu de sensations distinctes à la fois, c'est uniquement notre imperfection qui nous force à avoir des idées abstraites générales & particulières.

2°. Que c'est aux idées abstraites générales que nous devons attribuer la cause de nos erreurs ; parce que les hommes livrés à des idées abstraites générales, & à des idées telles qu'ils les ont reçues par l'usage des sens, tirent de ces diverses idées, des conséquences qui se contrarient.

De la double attention qui provient de l'exercice actuel des sens, & de la mémoire qui rappelle une sensation que j'ai éprouvée, résulte une comparaison : or, comparer, c'est juger ; car porter un jugement n'est autre chose que reconnoître & appercevoir les rapports, les qualités ou les façons d'être des objets. Mais ces attributs font partie des sensations représentatives des objets. La sensation devient donc successivement *attention*, *comparaison* ou *jugement*.

J'ai dit que l'Etre sensitif ayant deux perceptions, l'une passée & rappelée par la mémoire, l'autre actuelle & donnée par l'exercice des sens, il y avoit toujours comparaison entre les différens rapports aperçus dans les objets des deux sensations. Or, cette comparaison ne peut se faire dans un point étendu : » car supposons que *A*, » qui est une des parties dans la composition de » ce corps, ait eu la perception du rouge ; & » que *B*, qui est une partie différente, ait eu la » perception du verd ; j e demande où se fera la

» comparaison ; elle ne peut pas se faire en *A*, » puisque cette partie ne peut comparer une perception qu'elle a avec une perception qu'elle n'a pas ; elle ne peut point non plus se faire en *B*, par la même raison : donc il faut admettre » un point de réunion, une substance qui soit en » même-tems un sujet simple & indivisible, distincte par conséquent du corps, une âme spirituelle, en un mot «.

Je joins à cette preuve celle qui se trouve dans l'Article *Evidence*, d'où j'ai tiré une partie de ce que j'ai dit plus haut. L'Auteur a été trop maltraité par M. Chaumeix, pour ne pas rapporter ce qu'il dit de la spiritualité de l'âme ; c'est la manière la plus propre à confondre les ridicules imputations de *Matérialisme*, dont l'a chargé l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.

» On ne peut supposer, dit l'Auteur de l'Article *Evidence*, un assemblage d'Etres, qui aient la propriété de sentir, sans reconnoître » qu'ils ont chacun en particulier cette propriété » à part, privativement & exclusivement à tout » autre ; que leurs sensations sont réciproquement » incommunicables par elles-mêmes, de l'un à » l'autre ; qu'un tout composé de parties sensitives, ne peut pas former une âme ou un Etre » sensitif individuel ; parce que chacune de ces » parties penseroit séparément & privativement » les unes aux autres ; que les sensations de ces » Etres sensitifs n'étant point communicables de » l'un à l'autre, il ne pourroit y avoir de réunion ou de combinaison intime d'idées dans un » assemblage d'Etres sensitifs, dont les divers » états ou positions variroient les sensations, & » dont les diverses sensations de chacun d'eux, seroient inconnues aux autres. De-là il est évident

» qu'une portion de matiere composée de parties
 » réellement distinctes, ne peut pas former une
 » ame. Or, toute matiere étant composée de
 » parties réellement distinctes les unes des autres,
 » les Etres sensibles individuels ne peuvent pas
 » être des substances matérielles. » (1)

S'il n'existoit pour l'homme que des sensations
 dououreuses, continues & inévitables, son exis-
 tence lui seroit à charge; le néant vaudroit mieux
 pour lui que l'Etre: s'il étoit également sans sen-
 sations de douleur & de plaisir, l'Etre ne seroit
 pas pour lui un bien: s'il étoit sans mémoire, il
 se tromperoit à chaque instant dans la recherche
 de son bonheur; il éprouveroit sans cesse des
 maux auxquels il ne s'étoit point attendu. Mais
 l'homme a tout à la fois l'avantage de ne point
 éprouver toujours des sensations désagréables; il
 ressent du plaisir; la mémoire qui lui rappelle les
 sensations passées, les lui rappelle avec des cir-
 constances qui y sont jointes. L'homme se souvient
 donc qu'au moment qu'il s'est livré à l'objet qui
 l'affectoit agréablement, quelquefois il s'ensuivoit
 un mal-être, ou une situation douloureuse. Il éloigne
 alors de lui la jouissance momentanée, agréa-
 ble, de cet objet aperçu sous ce nouveau rap-
 port; il se détermine, par ses sensations mêmes, à
 examiner avant que de se fixer définitivement à la
 jouissance des objets qui lui sont avantageux ou
 nuisibles; il peut donc donner son acquiescement
 ou son défitement à des sensations plus ou moins
 agréables, & choisir entre les objets qui procu-
 rent des sensations, ceux qui peuvent lui être plus
 ou moins avantageux, ou plus ou moins nuisibles.
 Mais il est des hommes qui, portés au dérégle-

(3) *Diction. Encyclop. Tome VI, pag. 154.*

ment par des passions qui n'ont point été répri-
 mées, suivent avec impétuosité, sans choix, sans
 attention, les différentes impressions des objets
 qui contrarient le plus leurs intérêts, le bon or-
 dre, la regle des devoirs, & leur bonheur. Leur
 ame, alors dominée par des sensations affectives
 perverses, n'écoute plus la voix des sensations
 instructives. De-là l'obligation d'avoir recours
 aux châtimens pour réprimer les désordres des
 hommes rebelles & méchants.

» Cette liberté animale, ou ce conflit de sensa-
 » tions affectives, doit être distinguée de la li-
 » berté morale ou d'intelligence, qui n'est pas
 » obsédée par des affections déréglées; qui rap-
 » pelle à chacun ses devoirs envers Dieu, en-
 » vers soi-même, envers les autres; qui fait ap-
 » percevoir toute l'indignité du mal moral, de
 » l'iniquité du crime, du dérèglement; qui a
 » pour objet le bien moral, le bon ordre, la pro-
 » bité, les bonnes œuvres, l'intérêt bien en-
 » tendu. C'est cette liberté qui fait connoître l'é-
 » quité, les avantages de la regle; qui fait chérir
 » l'honneur, la vertu, & qui porte dans l'homme
 » l'image de la Divinité: car la liberté divine
 » n'est qu'une pure liberté d'intelligence. C'est
 » dans l'idée d'une telle liberté, à laquelle l'hom-
 » me est élevé par son union avec l'intelligence
 » Divine, que nous appercevons que nous som-
 » mes réellement libres; & que dans l'ordre na-
 » turel, nous ne sommes libres effectivement,
 » qu'autant que nous pouvons, par notre intelli-
 » gence, diriger nos déterminations morales; ap-
 » percevoir, examiner, apprécier les motifs licites
 » qui nous portent à remplir nos devoirs, & à
 » résister aux affections qui tendent à nous jeter
 » dans le dérèglement: aussi convient-on que

» dans l'ordre moral, les enfans, les fous, es
 » imbécilles, ne sont pas libres. Ces premières
 » vérités évidentes sont la base des connoissances
 » surnaturelles, les premiers développemens
 » des connoissances naturelles, les vérités fonda-
 » mentales des sciences, les loix qui dirigent l'es-
 » prit dans le progrès des connoissances, &c. »

La foi vient encore nous éclairer, nous appren-
 dre à nous connoître nous-mêmes, & nous affir-
 mer qu'il ne tient qu'à nous de réprimer nos affec-
 tions déréglées : » C'est elle qui nous enseigne
 » que la sagesse suprême est elle-même la lumière
 » qui éclaire tout homme venant en ce monde ; que
 » l'homme, par son union avec l'intelligence par
 » essence, est élevé à un plus haut degré de con-
 » noissance, qui le distingue des bêtes ; à la con-
 » noissance du bien & du mal moral, par la-
 » quelle il peut se diriger avec raison & équité
 » dans l'exercice de la liberté ; par laquelle il
 » reconnoît le mérite & le démerite de ses ac-
 » tions ; & par laquelle il se juge lui-même dans
 » les déterminations de son libre arbitre, & dans
 » les décisions de sa volonté, &c. (1) »

Voilà comme l'Auteur de l'Article *Evidence*
 s'est expliqué, ou à peu près, sur l'origine de nos
 sensations, la spiritualité de l'ame & la liberté.
 Que M. Chaumeix ne pense pas comme lui sur le
 premier point, c'est un malheur pour la vérité,
 dont le sort ordinaire est d'être méconnue par la
 plupart des hommes. Les principes les plus lumi-
 neux ont été quelquefois combattus : on a vu des
 hommes qui se paroloient du titre de Philosophes,
 nier l'existence du mouvement ; mais sur la spiri-
 tualité de l'ame & la liberté, M. Chaumeix ne

[1] Dictionnaire Encyclopédique. Art. *Evidence*.

peut penser autrement que l'Auteur de l'Article
 que j'ai cité. Mais pourquoi M. Chaumeix a-t-il
 accusé de *Matérialisme* l'Auteur Encyclopédique ?
 Je crois en avoir trouvé la cause dans cette ido-
 lâtrie que tous les hommes ont pour leurs opi-
 nions. La vérité coûte tant de peine à découvrir,
 que quand on croit l'avoir faite, on voudroit la
 faire reconnoître de tous les hommes ; mais cette
 vérité tant désirée, ressemble à la lumière ; ses
 rayons sont rompus, brisés par l'atmosphère des
 préjugés. Combien peu de gens savent se placer
 de façon à les recevoir directement !

CHAPITRE II.

Réponses à quelques objections de M. Chaumeix.

Après avoir fait voir combien les accusations
 de M. Chaumeix sont injustes, je crois devoir
 rapporter quelques-unes de ses objections, pour
 faire sentir combien elles sont peu solides. Ce
 Chapitre pourroit presque tenir lieu de réponse
 au volumineux cours de Métaphysique de ce
 nouveau Cartésien. Comme il n'a fait que répé-
 ter sans cesse les mêmes difficultés, je serai fort
 court.

» Quel est l'organe, demande M. Chaumeix,
 » qui peut être affecté de l'idée de justice ?
 » Cette idée est-elle lumineuse, colorée ou sono-
 » re, pour être entrée par les yeux ou par l'o-
 » ratoire ?

Je réponds à cette question, que l'ame, pure-
 ment passive dans la réception des idées simples,
 puisqu'elle ne peut se donner l'idée d'une couleur

qu'elle n'a jamais vue, a cependant la faculté de pouvoir former des idées abstraites, factices, relatives, morales & physiques; que l'idée de justice, par exemple, tient à des objets sensibles & corrélatifs; & que je défie M. Chaumeix d'avoir l'idée de justice, sans avoir en même tems l'idée de quelque chose de juste en particulier. Dans la longue dispute de l'Auteur des *Préjugés Légitimes* avec M. Locke, le principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*, qu'il veut faire passer pour un principe inné, n'est reconnu vrai par tous ceux qui y font attention, que parce qu'il n'est que le résultat de plusieurs idées simples, telles que nous les avons reçues par les sensations; & que ces mêmes sensations sont toujours vraies, complètes & entièrement conformes aux objets.

» Mais, dit M. Chaumeix, en quelqu'instans
 » de ma vie que j'aie pu réfléchir, & dont je puisse
 » me souvenir, j'ai trouvé en moi telle & telle
 » notion: si j'avois acquis ces notions, il y au-
 » roit un tems où je ne les aurois pas eues: ce-
 » pendant je ne vois pas de tems dans lequel je
 » puisse dire que je ne les avois pas, ni que je les
 » aie acquises: donc ces idées sont innées en moi.

Je demande à M. Chaumeix s'il se souvient du tems où il s'est formé l'idée de corps, d'étendue, de durée, &c. Tout ce que je fais, c'est que ce sont sûrement des idées acquises, & que j'aurois autant qu'on demandât à un homme quelle est la première sensation qu'il a eue. Comme on n'a pas encore vu qui que ce soit totalement privé du sens du toucher, il est à présumer que l'existence des corps extérieurs, la distinction de ce qui est nôtre, d'avec ce qui nous environne, sont des connoissances acquises de fort bonne-heure; parce

qu'elles ne sont que le résultat de nos premières sensations. Car pour établir la différence qu'il y a entre le *moi* & les corps qui m'environnent, je n'ai eu qu'à porter la main sur une partie de mon corps; alors ma sensation a été double; elle n'a été au contraire que simple, quand j'ai touché un corps étranger. D'où il résulte:

1°. Que le sens du toucher que j'ai exercé depuis que j'existe, m'a toujours donné plusieurs sensations; puisqu'il n'est pas d'instans dont je puisse me souvenir, où je n'aie touché mon corps, & où je n'aie été touché.

2°. Que deux sensations de cette nature ont suffi pour me donner la connoissance du principe: le corps A n'est pas le corps B.

3°. Que quand j'ai fait usage de ma raison, toutes les fois qu'on a réveillé en moi l'idée de ce principe, j'y ai donné mon acquiescement; parce qu'il n'est que le résultat de deux perceptions simples, & toujours élémentaires.

» Locke a dit, un enfant connoit la vérité
 » de cette proposition: Trois & quatre sont
 » égaux à sept; sur les mêmes fondemens & de
 » la même manière qu'il savoit que la verge & la
 » cerise ne sont pas la même chose, & qu'il saura
 » dans la suite, qu'il est impossible qu'une chose soit
 » & ne soit point en même-tems.

Voici comme répond M. Chaumeix. » Si vous
 » mettez devant un enfant sept boules d'un côté,
 » & trois & quatre de l'autre, il prononcera à la
 » seule vue attentive, que trois & quatre sont
 » égaux à sept, sans même savoir ce que signifie
 » ni sept, ni quatre, ni trois: mais il prononce
 » intérieurement cette égalité, parce qu'il a con-
 » noissance du principe que vous vous efforcez
 » de combattre, & qu'il applique, en cette rencon-

» tre, de cette manière: ces choses étant égales,
 » elles ne sont point différentes. Vous êtes le mai-
 » tre de l'exprimer en maximes philosophiques:
 » *ce qui est, est, ou il est impossible qu'une chose soit &*
 » *ne soit pas en même tems.* »

Cette réponse bien analysée ne signifie rien de plus que ce que j'ai déjà dit ailleurs, qui est, qu'il n'est pas en notre pouvoir de dénaturer nos premières perceptions, qui sont toujours vraies, claires & distinctes. Quand un enfant prononce intérieurement qu'un & trois sont égaux à quatre, sans savoir ce que signifie ni trois ni quatre, il ne fait qu'avoir la perception d'un, un, un; & puis ensuite la perception d'un & un, ainsi jusqu'à quatre. S'il vient ensuite à prononcer qu'un & trois sont égaux à quatre, c'est uniquement en donnant son attention aux perceptions qu'il a éprouvées, & qu'il juge être les mêmes.

Il n'y a personne, je crois, qui puisse avoir l'idée des nombres deux & trois, qu'autant qu'il se représente deux & trois objets différens. Quand on passe au nombre six, on est obligé d'en mettre trois d'un côté, & trois de l'autre; mais si l'on cherche à aller plus loin, il faut inventer des signes, & les réunir pour cet effet à plusieurs objets; car il ne faut pas croire qu'il y ait dans l'esprit rien autre chose qui puisse réunir plusieurs unités, que les noms mêmes auxquels on les a attachées. De-là l'ignorance de certains Peuples qui, manquant de chiffres, ou de signes quelconques, ne peuvent compter jusqu'à vingt; ou qui n'en ayant que de fort incommodes, ne peuvent même aller si loin; tel est, par exemple, le Peuple dont parle M. de la Condamine, qui n'a point d'autre signe pour exprimer le nombre trois, que le mot *Poellarrarorincourac*. Supposons que je mette

dévant un enfant mille boules d'un côté, & de l'autre côté neuf cens quatre-vingt-onze & neuf; je dis que sans l'usage d'aucun chiffre quelconque, il ne pourra prononcer sur l'égalité de ce nombre; car il ne pourroit le faire qu'en répétant toujours un, un; &c. ainsi jusqu'à mille; & de même de l'autre côté. Or, il est impossible qu'il puisse être assuré en procédant ainsi, qu'il ne s'est pas trompé; & qu'il a toujours répété les unités: donc, sans l'usage des signes, il ne pourroit prononcer que neuf cent quatre-vingt-onze & neuf, sont égaux à mille, quand même je mettrois mille boules d'un côté & mille boules de l'autre; parce qu'il est impossible à l'esprit de pouvoir rassembler en même-tems un aussi grand nombre de perceptions. Qu'on ne dise point que cet exemple est trop compliqué; car si c'est en vertu d'un principe quelconque, qu'un enfant, sans l'usage d'aucun signe, en voyant sept boules d'un côté, & trois & quatre de l'autre, prononce que trois & quatre sont égaux à sept, (ce que je n'affirme pas) on doit lui faire prononcer ensuite, & dans le même instant, que sept, trois & quatre sont égaux à quatorze, & ainsi jusqu'à mille; ce que je crois démontré impossible. D'où il faut conclure que ce n'est point en vertu d'aucun principe, qu'un enfant pourroit prononcer en voyant trois boules d'un côté, & une & deux de l'autre, qu'un & deux sont égaux à trois; mais parce qu'il est peut-être possible de rassembler & réunir ce petit nombre de perceptions à la fois.

» Mais, répète sans cesse M. Chaumex, qu'est
 » ce qu'un Etre spirituel qui n'a point d'idées dès
 » l'instans qu'il existe? Locke & tous ses Disci-
 » ples soutiennent que toutes les connoissances
 » de l'homme lui viennent des sens: c'est-à-dire,

» que l'esprit sans corps n'auroit aucune connoissance : comment peut-on reconnoître un esprit où on n'admet point de connoissances ? &c. »

Il est facile de répondre à toutes ces questions.

1^o. N'ayant point d'idée distincte de la nature de l'ame, il ne me convient point de décider s'il est de la nature d'un Etre spirituel de penser toujours. M. Chaumeix connoît-il assez parfaitement l'essence de l'ame, ou ses différentes modifications, pour oser affirmer qu'elle doit toujours penser ?

2^o. Il est vrai que les Disciples de Locke soutiennent que nous devons toutes nos idées à nos sensations ; mais il est faux qu'ils soutiennent que l'esprit sans corps, n'auroit aucunes connoissances. Ils disent, ces Disciples, & que M. Chaumeix se retienne bien, qu'en vertu des loix de l'union de l'ame & du corps, dans l'état actuel, en un mot, » l'ame a des propriétés qu'elle n'auroit pas, si elle n'étoit qu'un pur esprit, un esprit non uni à un corps : qu'ayant plu à l'Etre suprême d'unir deux substances aussi différentes que le corps & l'ame, il a donné à cette union toute la perfection possible : que l'action & la réaction de ces deux substances, unies par la volonté du Créateur ; que leur dépendance réciproque est aussi entière que la nature de l'ame & du corps a pu le permettre ; qu'en conséquence, l'ame reçoit par le canal des sens, les perceptions produites par la présence des objets ; qu'en unissant, combinant, à son tour, ces différentes perceptions, elle vient à bout de former toutes les idées abstraites possibles. Mais quelles sont les propriétés que l'ame pourra recouvrer après sa séparation du corps ? Quel sera l'ordre de ses idées ? Quelles seront ses connoissances ? Elles seront sûrement d'une nature différente de celles qu'elle a actuellement.

Voilà sur quoi les Disciples de Locke, & sur-tout ceux que critique M. Chaumeix, n'ont jamais osé prononcer.

» L'ame est immortelle, ont-ils dit, ces prétendus *Matérialistes* ; la Philosophie fournit des arguments pressans de la réalité d'une autre vie ; nous avons de très-fortes raisons de croire que notre ame subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire sans l'anéantir ; & que l'anéantissement de ce qu'il a produit une fois, ne paroît pas être dans les vues de sa sagesse, & que les corps même ne se détruisent qu'en se transformant. D'un autre côté, l'exemple des animaux, dans lesquels la substance matérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui est créé n'est immortel de sa nature, suffisoient pour nous faire sentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems : ainsi l'impenétrabilité des decrets éternels nous laisseroit toujours quelque espece d'incertitude sur cet important objet, si la Religion révélée ne venoit au secours de nos lumières, non pour y suppléer entièrement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque : d'un côté, la vertu souvent malheureuse en ce monde, exige de l'Etre suprême des récompenses après la mort : de l'autre, la révélation nous a fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenses à la vertu, ne les lui accorde pas dans cette vie même, & souffre qu'elle soit malheureuse sans l'avoir mérité. La Religion seule, dit Pascal, empêche l'état de l'homme en cette vie, d'être une énigme. Voilà ce que le Philosophe ne doit point perdre de vue, en traitant la question de l'immortalité de l'ame, pour distinguer, comme dans l'existence de Dieu, les

» preuves directes qui sont du ressort de la raison, d'avec les objections dont la révélation » fournit la réponse «.

Voilà ce que M. Chaumeix devoit lire, avant de décider sur l'orthodoxie des prétendus Disciples de Locke. M. d'Alembert lui auroit encore appris que dans l'homme il n'y a que l'ame qui soit capable de sentiment, & que tout sentiment considéré dans l'ame, est quelque chose de spirituel; & que » pour qu'un Etre ne soit pas matériel, il suffit même qu'il soit capable de sentir; » cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu » de tous les Théologiens) qu'à une substance » spirituelle «.

Je ne continuerai point à examiner les autres objections de M. Chaumeix, qui s'est répété sans cesse, parce qu'il vouloit faire un livre. Ces objections sont en partie résolues dans ce Chapitre, ou dans le précédent.

CHAPITRE III.

Du Système de M. de Buffon.

*M*R. de Buffon semble avoir découvert dans l'action de l'intelligence qui a produit l'Univers & les animaux, la plus grande simplicité de moyens, & la plus grande variété dans les effets; mais ces loix générales, ces preuves sublimes sont celles de Newton: tout le monde n'est pas à même de trouver, dans le premier verset du Pseaume 18, *Cæli enarrant gloriam Dei*, la conviction la plus intime de l'existence de l'Etre suprême. Quelle loi plus simple & plus générale que celle qui établit,

que le même moyen qui porte l'animal à se nourrir, le rend fécond, & qu'il trouve dans tout ce qui le nourrit de quoi se perpétuer.

Voilà le point de vue sous lequel un Ecrivain respectable, judicieux, & partisan zélé de la Religion qu'il a si bien défendue, a considéré le système de M. de Buffon, & principalement celui des molécules organiques. Il n'a point, comme M. Chaumeix, traité l'Historien de la nature d'*impie*, & ses opinions d'*extravagantes* (1). » Dans le système des Molécules organiques, a-t-il dit, la » reproduction de l'animal est une suite de sa nutrition & de son développement. Après que le » corps a reçu tout l'accroissement dont il est capable, le superflu du suc qui le nourrit, est » renvoyé de toutes les parties du corps dans un » réservoir commun . . . Lorsqu'on envisage ce » système sous ce point de vue, on découvre » dans l'action de l'intelligence qui a produit les » animaux, la plus grande simplicité de moyens, » & la plus grande variété dans les effets. Elle a » créé une multitude infinie de Molécules organiques; avec ces Molécules organiques elle a » formé les animaux, dans lesquels elle a placé » un réservoir propre à contenir les Molécules » superflues qui, renvoyées de toutes les parties » du corps, arrivent dans le réservoir, chacune » avec les directions, les figures & le degré de » mouvement qu'elles ont reçues de chacune des » parties du corps de l'animal; & par conséquent, toutes avec la force & la détermination nécessaires pour se ranger entre elles dans » l'ordre qu'elles avoient dans l'animal. Voilà, par » cette organisation si simple, la génération des

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 123.

» animaux assurée pour l'éternité. Le même moyen
 » qui porte l'animal à se nourrir, le rend fécond.
 » Voilà certainement la loi la plus générale, la
 » plus simple, la plus féconde & la plus bel-
 » le (1). En voilà assez pour faire voir à M.
 Chaumeix que tout Chrétien ne regarde point les
 opinions de M. de Buffon, comme *impies & extra-*
vagantes. Cet ouvrage est autant au dessus d'une
 justification de ma part, qu'il est au dessus de la
 critique de l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.

——*—*—*—*—*—*

CHAPITRE IV.

Du Droit naturel.

» SI j'avois un plan Encyclopédique à tracer,
 » dit gravement M. Chaumeix (1), & qu'il fallût
 » y faire entrer l'exposition de la manière dont
 » la société a été établie chez les hommes, j'a-
 » voue que je n'en saurois pas davantage que de
 » dire tout simplement : Dieu a créé l'homme,
 » & lui a donné une compagne semblable à lui.
 » Ce premier homme instruit par Dieu même, a
 » imposé à ses descendans l'obligation d'habiter
 » avec leurs femmes ; & telle est l'origine de la
 » société. Je crois même qu'il ne se trouveroit
 » personne assez savant dans le monde, pour en
 » dire davantage. Je ne connois point de sources
 » desquelles on puisse tirer d'autres connoissances
 » à ce sujet «.

Si une *Encyclopédie* formée & exécutée sur un
 pareil plan, avoit le malheur de passer à la posté-

(1) *Examen du Fatal*. Tome III, pag. 82.

(1) *Préjugés légitimes*. Tome II, pag. 48.

rité ;

rité, & qu'on pût ignorer qu'elle eût été écrite
 au sein d'une Nation instruite, polie & Philoso-
 phe, on attribueroit sûrement cette production
 informe à quelques-uns de ces siècles d'ignorance
 & de barbarie, où il étoit défendu même d'exa-
 miner la vérité ; où l'on regardoit comme un cri-
 me de se frayer une route pour s'instruire de ses
 devoirs, & de faire écouter la raison par laquelle
 le premier Etre intelligent a parlé à l'Univers.

L'Etre suprême a sans doute ferré les premiers
 nœuds de la société, mais l'homme a bientôt après
 rompu ces liens formés pour son bonheur. Que M.
 Chaumeix jette seulement les yeux sur les plaines
 de Sennaar ; il verra les Architectes de *Babel* dé-
 funis, & ne parlant plus le même langage, se sé-
 parer, & se répandre dans différens climats, pour
 remplir les vues de l'Etre suprême, qui venoit de
 rompre le seul lien qui les unissoit. Toutes ces fa-
 milles ainsi dispersées & isolées, ne tarderent point
 à tomber dans l'ignorance la plus profonde & la
 plus affreuse. » On vit alors les hommes errer,
 » dispersés dans les bois, sans police & sans chef.
 » Leur férocité devint si grande, que plusieurs
 » se portèrent au point de se manger les uns les
 » autres. Ils négligèrent tellement d'entretenir les
 » connoissances les plus communes, que quel-
 » ques-uns oublièrent jusqu'à l'usage du feu (1) «.

En parcourant les différentes relations des Voya-
 geurs, nous voyons qu'il existe même encore dans
 certaines parties du monde des hommes nés avec
 un caractère si féroce, qu'ils n'ont entre eux ni
 commerce, ni société, abandonnés à eux-mêmes,
 peu différens des bêtes brutes, dénués des no-
 tions les plus communes, n'ayant de l'homme que

(1) *Origine des Loix*. 1 Vol.

Tome IV.

C c

la figure. Ces Sauvages, pour comble de barbarie, se détruisent en se mangeant les uns les autres.

» Les Barbares que la Providence m'a chargé de cultiver, dit le P. Stanislas Aréel (1), se nomment Canisiens; ce sont des hommes tous Sauvages & peu différens des bêtes pour la manière de vivre & de se conduire. Ils vont nus, hommes & femmes; ils n'ont point de demeures fixes, point de loix, point de gouvernement. Egalement éloignés de la Religion, ils ne rendent aucun honneur à Dieu, ni aux Démons, quoiqu'ils aient quelques idées grossières de la Divinité.

Cet état honteux pour l'humanité, & qui subsiste encore pour quelques familles isolées, n'a probablement pas duré long-tems pour la plus grande partie du genre-humain. Mais quels sont les motifs qui ont concouru à rapprocher les hommes ainsi dispersés? Comment cette réunion s'est-elle faite? Alors se présente la grande question sur l'origine des sociétés. Comme il ne reste guère de monumens certains de ces premiers évènements, le Philosophe ne peut former que des conjectures, & établir des hypothèses plus ou moins ingénieuses, sans pour cela être taxé d'impie & d'extravagant; puisqu'il n'a pas plu à l'Être suprême de faire un miracle à la réunion de chaque famille, depuis la dispersion des hommes. Cependant M. Chaumeix s'élève aujourd'hui contre ces principes, & veut interdire à tout homme le pouvoir de faire des recherches sur l'origine des sociétés, ou de considérer ce que seroit devenu l'homme abandonné à lui-même; comme si l'histoire hypothétique du genre-humain ne pouvoit pas servir elle-même à nous conduire à re-

(1) *Lettres Edif.* Tome II, pag. 174.

mercier l'Être suprême des bienfaits qu'il nous a accordés, particulièrement en corrigeant nos inclinations perverses, & en donnant une affiette inébranlable à un Etat qui fait tout à la fois notre bonheur & celui des autres.

Après l'introduction de M. Chaumeix, qui vient de donner matière à cette digression, suit immédiatement l'examen critique de l'Article *Droit Naturel*. Je vais donner ici le résumé des huit paragraphes de M. Diderot. On ne doit point attendre de moi que j'aie réfuté M. Chaumeix article par article; cette forme seroit trop longue, & sûrement ennuyeuse: mais j'attends cependant de l'équité de mon Lecteur, qu'il voudra bien faire attention que ce résumé contient exactement les conséquences immédiates de l'Article de M. Diderot.

De toutes les notions de morale, celle du *Droit Naturel* est une des plus compliquées, & des plus difficiles à déterminer. Qu'est-ce que le Droit? Le Philosophe interrogé, répond à cette question: le *Droit est le fondement ou la raison première de la justice*: mais qu'est-ce que la Justice? C'est l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient: mais qu'est-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre, dans un état de choses où tout seroit à tous, & où peut-être l'idée distincte d'obligation n'existeroit pas encore, & que devoit aux autres celui qui leur permettroit tout? C'est ici que le Philosophe commence à sentir la nécessité d'établir des principes à l'aide desquels il puisse résoudre les difficultés les plus considérables, qu'on a coutume de proposer contre le *Droit Naturel*; mais pour éviter les contradictions qui regnent entre les Écrivains qui ont traité cette importante matière, il faut nécessairement faire découler les principes

de la science du *Droit Naturel*, de la Nature même de l'homme, & des idées relatives à la constitution d'un être moral libre & intelligent.

L'étude de l'homme originel est donc la plus convenable pour nous guider dans la recherche de la collection des règles auxquelles on a donné le nom de *Loi naturelle*. Cette connoissance est plus compliquée qu'on ne l'imagine; & malgré les mauvaises plaisanteries de M. Chaumeix, il est assez difficile, dans l'état actuel de dépravation causée par nos inclinations perverses, & celles de nos semblables, de reconnoître dans la collection des Loix qui nous obligent, celles qui parlent immédiatement par la voix de la Nature.

Nous voulons être heureux: mais l'homme injuste & passionné se sent porté, à chaque instant, à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit. En vain, pour obtenir le pouvoir de satisfaire ses passions, accorderoit-il le même droit aux autres; en vain leur permettroit-il même de se défaire de son existence, si elle leur étoit importune, pour acquérir à son tour le droit de se défaire de celle des autres individus; il faut toujours qu'il convienne que quand sa vie seroit un bien dont il pût disposer à son gré, cet échange de sa vie contre celle de tous, seroit à peine équitable, s'il n'y avoit que lui & un autre méchant sur la terre: qu'il est absurde de faire vouloir aux autres ce que l'on veut: qu'il se constitue juge & partie dans la question du *Droit Naturel*, & que c'est au tribunal de la raison, qui s'explique dans le silence des passions, qu'il faut porter cette grande question; sans quoi il faut l'étouffer sans lui répondre. Mais l'usage que chaque individu peut faire de sa raison, étant proportionné au degré d'amour qu'il a pour l'équité, au degré de force qu'il oppose à

ses passions; sa rectitude naturelle étant sans cesse oblitérée par les inclinations perverses; sa conscience *décisive*, ou sa raison pouvant être bonne ou mauvaise, inquiète ou erronnée; enfin, étant décidé qu'il n'y a point d'avantage à ce que l'individu soit tout à la fois le juge & le vengeur des torts qu'il pourroit prétendre avoir reçus; à qui donc appartiendra le droit de décider définitivement sur la notion du juste & de l'injuste? Où devra-t-on porter cette question importante? Où? Devant le genre-humain, parce que le bien de tous est la seule passion qu'il ait; parce que les volontés particulières sont suspectes; parce qu'en un mot, ce qui est accordé par l'espèce entière est vraiment juste.

Si l'on demande, où est le dépôt de cette volonté générale? Où peut-on la consulter? Dans les principes du Droit écrit des Nations policées, dans les actions des Peuples sauvages & barbares, qui possèdent dans un degré plus vif que nous, ce sens moral qui n'est point corrompu par les vices des sociétés, & qui est le premier don que nous ayons reçu, comme dit *Burlamaqui*, pour discerner le bien & le mal moral, & que la raison vérifie, quand elle n'est point abâtardie par les passions: enfin, dans les conventions tacites des ennemis du genre-humain entr'eux. *M. Diderot* a dit, dans les conventions tacites; car il ne faut pas croire que les *Loix Naturelles*, dans les principes de cet Auteur, soient le fruit de quelques délibérations confirmées par des actes solennels. Les conventions tacites sont le moyen le plus simple & le plus universel que les hommes emploient pour s'engager à l'exécution d'une loi quelconque; l'autorité politique ne s'est elle-même établie que de cette façon. Ainsi tombent les mauvaises plai-

fanteries que fait M. Chaumeix sur la maniere dont devroit voter le genre-humain assemblé, pour décider sur la notion du *juste* & de l'*injuste*. Des principes que je viens de rapporter, & qui sont répandus dans les huit paragraphes de l'Article *Droit Naturel*, M. Diderot a conclu (& je conserve ici ses expressions) que celui qui veut raisonner doit être convaincu,

» 1°. Que l'homme qui n'écoute que sa volonté particulière est, l'ennemi du genre-humain (1) «.

» 2°. Que la volonté générale est dans chaque individu un acte pur de l'entendement, qui raisonne dans le silence des passions, sur ce que l'homme peut exiger de son semblable, & sur ce que son semblable est en droit d'exiger de lui.

» 3°. Que cette considération de la volonté générale de l'espece & du desir commun, est la regle de la conduite relative d'un particulier envers la société dont il est membre, & de la société dont il est membre, envers les autres sociétés.

» 4°. Que la soumission à la volonté générale est le lien de toutes les sociétés, sans en excepter celles qui sont formées par le crime. Hélas ! la vertu est si belle que les voleurs en respectent l'image dans le fond même de leurs cavernes.

» 5°. Que les loix doivent être faites pour tous, & non pour un; autrement cet être solitaire ressembleroit au raisonneur violent que nous avons étouffé dans le paragraphe V.

» 6°. Que puisque de deux volontés, l'une générale, & l'autre particulière, la volonté générale n'erre jamais; il n'est pas difficile de

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*, Art. *Droit nat.*

» voir à laquelle il faudroit, pour le bonheur du genre-humain, que la puissance législative appartint, & quelle vénération l'on doit aux mortels augustes, dont la volonté particulière réunit l'autorité & l'infailibilité de la volonté générale.

» 7°. Que quand on supposeroit la notion des especes dans un flux perpetuel, la nature du *Droit Naturel* ne changeroit pas, puisqu'elle seroit toujours relative à la volonté générale & au desir commun de l'espece entiere.

» 8°. Que l'équité est à la *Justice*, comme la cause est à son effet, ou que la *Justice* ne peut être rien autre chose que l'équité déclarée.

» 9°. Enfin, que toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne; & que celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être dénaturé. «

M. Chaumeix s'est dispensé de rapporter ce résumé de M. Diderot; il a sans doute eu ses raisons; & il n'est pas difficile de les deviner. Au reste, quelles qu'elles soient, je garderai là-dessus un silence rigoureux, ainsi que sur les plaisanteries grossieres, & sur les jeux de mots qu'il a opposés pour réponse aux quatre premiers Paragraphes de M. Diderot. Je vais tâcher de tirer de ce fatras d'injures les raisons que l'Auteur des *Préjugés Légitimes* a opposées à l'Auteur *Encyclopédique*. Je vais exposer les principes avec lesquels M. Chaumeix a combattu M. Diderot. Je ne renfermerai point la justification de ce dernier dans une simple défense; j'attaquerai même l'agresseur, quand je croirai qu'il le mérite.

Si vous êtes curieux, dit M. Chaumeix, de savoir ce que je pense sur le *Droit Naturel*, le voici :

1^o. C'en'est ni à l'individu, ni à l'espèce que je donne le pouvoir législatif sur cette matière. (1) Ce n'est point à l'individu, parce qu'il faudroit accorder l'infailibilité à chaque homme sur ce point; ce n'est pas non plus à l'espèce, parce que je dénie au genre-humain de prononcer aucune loi à cet égard, puisqu'il faudroit: 1^o. Que cette loi fût proposée par une volonté particulière, qui peut se tromper; qu'elle fût approuvée par des volontés particulières, & cela successivement. 2^o. Parce qu'il est impossible qu'on soit assuré que tous les hommes de tous les siècles se réuniroient à convenir de telle loi.

Avant de répondre à M. Chaumeix, on doit observer: 1^o. Qu'il n'est pas ici question, ni dans l'Article de M. Diderot, des devoirs que nous devons à Dieu: c'est l'objet de la Théologie Naturelle, qui est elle-même insuffisante à cet égard, puisqu'il a plu à Dieu de nous indiquer d'autres règles de conduite par une révélation particulière. Il n'est donc question ici que de cette morale universelle qui est uniforme chez tous les peuples, & qui est une suite nécessaire des sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or, c'est sur cette morale que M. Chaumeix prétend que l'individu ne peut pas prononcer.

2^o. Je réponds que cette proposition est fautive, puisque tout homme qui veut faire usage de la raison, parviendra infailliblement à découvrir ce qu'il doit aux autres. Ainsi les Païens, les Sectes de Philosophes qui nioient l'existence de l'Être suprême, ont pratiqué quelques vertus morales; & Zénon, chef des Stoïciens, qui n'admettoit

(1) Préjugés légumés. Tome II, pag. 73 & 74.

d'autre Dieu que l'Univers, enseignoit la morale la plus pure que la lumière naturelle ait pu inspirer aux hommes.

2^o. En ôtant à l'individu le pouvoir de prononcer sur le Droit Naturel, ou sur la morale de l'homme, M. Chaumeix ne s'aperçoit pas qu'il pose un principe destructif de toutes sociétés: je m'explique.

Dieu a mis en nous deux moyens de discerner le juste & l'injuste; l'un est un instinct moral qui nous porte à regarder une chose comme bonne ou mauvaise, indépendamment de toute réflexion. Ainsi, à la vue d'un homme qui souffre, avo我们有 un sentiment de compassion qui nous fait trouver beau de le secourir. Ce sentiment est plus vif & plus vrai dans l'homme sauvage, que dans l'homme policé. Les animaux mêmes semblent partager avec nous, au moins jusqu'à un certain degré, ce sentiment toujours plus prompt que le raisonnement ou la réflexion.

Le second moyen, & qui est plus sûr, est la raison, quand elle s'explique dans le silence des passions, comme l'a dit M. Diderot. Il entre dans le plan d'un Être souverainement bon & sage, de créer un Être capable d'un bonheur aussi parfait que le comporte sa nature. Mais l'homme ne peut être heureux qu'en calculant sans cesse les biens qu'il doit se procurer, & les maux qu'il doit éviter; ce n'est qu'en méditant sur ces différentes façons d'être; ce n'est qu'en connoissant les différens rapports, les convenances, ou les disconvenances des choses avec sa félicité, qu'il peut se rendre heureux. Or, ces différens calculs, ces différentes meditations, ne sont rien autre chose que raisonner. La raison est donc, à cet égard, le seul moyen de parvenir au bonheur, qui est la fin

que nous nous proposons sans cesse. C'est donc à elle à nous indiquer la vraie règle des actions humaines, ou si l'on veut, la règle primitive, & les principes du *Droit Naturel*, qui n'est rien autre chose que la collection de ces règles, que la raison regarde comme essentielles à notre bonheur, & qu'elle approuve comme telles.

Nous avons des besoins, & les autres hommes en ont de semblables aux nôtres. C'est donc sur ces besoins réciproques, qu'est fondée la connoissance de nos devoirs envers la collection des êtres qui nous environnent. Ainsi la définition de l'*injuste* est tout ce qui tend à nuire à la société, en troublant le bien-être physique de ses membres.

Si quelqu'un nie cette vérité, comme l'observe un *Savant* de nos jours (1), qu'il suppose un infant l'homme impassible, & qu'il lui fasse acquérir la notion de l'*injuste*. Ce n'est que successivement, & en calculant les différens rapports que nous pouvons avoir avec les autres hommes, que se sont développées les premières loix dans l'origine des sociétés. Mais ces loix ne pouvoient être suffisantes pour procurer à tous le bonheur & la tranquillité, parce que l'homme abandonné à lui-même écoute ses passions, & qu'il est sujet à se tromper, soit dans l'application, soit dans l'exécution de la *Loi*. D'ailleurs, il est à craindre, & l'expérience nous le prouve, que l'homme qui est tout à la fois le juge & le vengeur d'un tort qu'il a reçu, transgresse la règle, & passe les bornes de l'équité. Les *Loix Naturelles* ne pouvoient donc servir que faiblement au bonheur des sociétés. De là l'homme, quoique né libre, a compris que, pour son propre intérêt, il devoit renoncer à l'usage

(1) D'Alemb. *Elémens de Philos.* Tome IV.

illimité de sa volonté, & qu'il falloit qu'une certaine portion de la société se rendit dépendante de l'autre. C'est à ces principes que les différentes formes de Gouvernement doivent leur naissance. Mais les hommes en confiant à un, ou à plusieurs, le dépôt de la *volonté générale*, n'ont pu se soumettre ainsi, que parce que chaque individu a trouvé que cet abandon d'une partie de ses droits étoit essentiel à son bonheur, & que sa raison l'approuvoit. Cette approbation n'a point été le fruit d'une délibération tumultueuse du genre humain (proposition chimérique que M. Chaumeix combat); mais les premières conventions ont été purement tacites; & c'est ainsi que se sont liés les hommes lors de la réunion des familles. Ainsi, croie que l'homme qui fait usage de sa raison, ne puisse pas établir les principes du *Droit Naturel*, c'est croire qu'un être peut être *obligé* sans connoître la nature de l'*obligation*; c'est croire que nous ne pouvons pas remonter, à l'aide de la raison, aux premiers principes qui sont la base sur laquelle porte toute société, tout gouvernement; c'est croire enfin, que Dieu nous a donné un desir vivif pour notre bonheur, sans nous avoir mis en main le flambeau qui doit nous guider dans nos recherches, & qu'il ne s'explique jamais à l'homme par le canal de la raison; ce qui est évidemment faux, & répugne à la bonté de l'Être suprême.

L'individu dont la raison est quelquefois altérée par des passions, ou dégradée par des vices étrangers à sa nature, doit être privé du droit de désirer sur la notion du *juste* & de l'*injuste*. Il faut donc qu'il y ait, dans tous les tems, dans toutes les circonstances, & pour tous les hommes, un tribunal exempt de corruption, & sans cesse existant, où la

grande question du *Droit Naturel* puisse être portée. Ce tribunal, dit M. Diderot, c'est la *volonté générale*, comme toujours vraie, parce que tout ce qui est accordé par l'espèce entière, est toujours *juste*.

M. Chaumeix n'a point fait difficulté de traiter cette assertion d'erreur, même *monstrueuse*. Que lui répondre? Qu'il se trompe grossièrement; & opposer en même tems à ses prétendus principes; des principes vrais & avoués de tout le monde.

En effet, tous ceux qui ont traité la question du *Droit Naturel* conviennent, & il n'y auroit de l'incertitude à le nier.

1°. Que l'utilité universelle & commune se trouve toujours d'accord avec la *justice*.

2°. Que fondée sur la raison, elle ne se borne pas au présent, elle s'étend aussi à l'avenir.

3°. Que la raison ne considère comme vraiment utile, que ce qui est tel à tous égards.

4°. Que la volonté générale n'étant que la raison, qui ne suit pas l'instinct aveugle des passions, la volonté particulière ne peut être dans tous les cas la règle sûre de notre conduite envers les autres.

Je crois, poursuit M. Chaumeix, que le *Droit Naturel* est éternel, immuable; qu'il a précédé non-seulement toute société, & toute convention, mais encore l'existence du premier homme, &c.

C'est assurément une prétention frivole que de faire exister le *juste* ou l'*injuste* depuis toute éternité, & antérieurement à toute loi, comme si le *juste* & l'*injuste* n'étoient pas des idées abstraites, & qu'il est impossible de réaliser, qu'en les combinant avec des actions humaines. Or, les actions humaines supposent manifestement l'existence de

l'homme; autrement l'effet seroit antérieur à la cause; ce qui est absurde.

La *Loi Naturelle* est aussi ancienne que la nature humaine, puisqu'il y a eu quelque chose de *juste* & d'*injuste*, dès qu'il y a eu un sujet capable d'admettre ce *prédicat*, c'est-à-dire, dès qu'il y a eu des actions humaines.

» Vouloir donc appeler quelque chose *juste* ou » *injuste* indépendamment de toute loi, c'est vouloir » déterminer les propriétés d'un château en l'air, » Car ce n'est pas dire beaucoup que de dire que » l'idée du *juste* & de l'*injuste* a existé depuis toute » éternité dans l'entendement divin. L'on en peut » dire autant, non-seulement de tout ce qui existe, » mais encore de tout ce qui est possible. (1)

» Je ne dis pas (ajoute l'Auteur des *Préjugés* » *Légitimes*) (2) que telle loi est *juste*, parce qu'elle » est approuvée par tous les hommes; mais que » tous les hommes ont été obligés de l'approuver, » parce qu'elle étoit de *Droit Naturel*. C'est à peu près comme si M. Chaumeix avoit dit: je ne crois point que telle loi soit raisonnable, parce qu'elle est approuvée par la raison, mais que la raison l'a approuvée, parce qu'elle étoit raisonnable. Ce *galimatias* porte en lui-même sa réfutation. J'ai cependant une question à faire à M. Chaumeix. Pour interdire l'étude de l'homme *originel*, il a dit plus haut que l'état de société étoit aussi ancien que l'humanité, & qu'il s'étoit toujours conservé depuis, tel qu'il nous le dépeint, c'est-à-dire, dans la dépendance d'un être à un autre être: la dépendance ou le droit d'*inégalité* est donc de même date. Si je lui demande ensuite, si le *Droit d'inégalité* est

(1) *Essais sur l'Hist. du Droit nat.* 1 Vol.

(2) *Préjugés légitimes*, Tome II, pag. 73.

de *Droit Naturel*, & qu'il me réponde *oui*; il dira assurément une fausseté. S'il me répond que ce *Droit est juste*, parce qu'il est fondé sur la raison, & approuvé par tous les hommes, comme un lien essentiel à leur bonheur; il se contredit. Je le laisse le maître de choisir, & le renvoie encore pour son instruction, à l'Article *Economia politique* du *Dictionnaire*, qu'il a si injustement critiqué, pour savoir mettre une différence entre les *Loix naturelles* qui regardent l'état originel de l'homme, & son état accessoire; & sur-tout pour avoir une explication détaillée de ce qu'entend M. Diderot par volonté générale.

M. Chaumeix ne s'est pas contenté de nier des principes avoués par tous ceux qui ont traité la question du *Droit Naturel*; il s'est avancé même, dans son sixième volume, jusqu'à soutenir qu'il étoit impossible de démontrer les premières maximes de morale; proposition évidemment fautive, pour ne rien dire de plus.

» Pour en venir, dit-il, à démontrer cette proposition : (1) *ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même*, il faut nécessairement avoir recours à quelque principe général dont convienne celui à qui on veut la démontrer: sans cela il ne se rendra pas, & ne devra pas même se rendre. Mais où trouver ce principe, s'il n'y en a aucun dont les hommes soient obligés de convenir, à moins qu'on ne le leur démontre. Il faudra encore nécessairement faire voir la *vérité* de celui-ci, & puis nous n'en serons pas plus avancés, puisqu'il y aura encore la même difficulté à l'égard de celui qui qu'on apportera pour preuve de l'autre «.

[1] Tome VI, pag. 130.

Que répondre à M. Chaumeix? Ce que Locke, qu'il a si libéralement critiqué, va lui répondre ici pour moi.

» On peut définir parfaitement, & avec la dernière exactitude, les modes mixtes qui appartiennent à la morale; car ces modes étant des combinaisons de différentes idées que l'esprit a rassemblées arbitrairement, sans rapport à aucun *Archétype*, les hommes peuvent connoître exactement, s'ils veulent, les diverses idées qui entrent dans chaque combinaison, & ainsi employer ces mots dans un sens fixe & assuré, & déclarer parfaitement ce qu'ils signifient, lorsque l'occasion s'en présente. . . C'est sur ce fondement que j'ose me persuader que la morale est capable de démonstrations, aussi-bien que les Mathématiques, puisque l'on peut connoître parfaitement & précisément l'essence réelle des choses que les termes de *morale* signifient, &c. (1) «

Il faut assurément avoir la raison bien obscurcie pour ne pas, à son aide, pouvoir parvenir à connoître les premières maximes de morale.

» La *Loi naturelle*, dit Burlamaqui (1), est celle qui convient tellement à la nature de l'homme, que sans l'observation de ses maximes, ni les particuliers, ni la société ne sauroient se maintenir dans un état honnête & avantageux; & comme cette loi a une convenance essentielle avec la constitution de la nature humaine, on peut parvenir à la connoître par les seules lumières de la raison: c'est pour cela qu'on l'appelle *naturelle* «.

[2] Locke, pag. 419.

[1] Pag. 192.

Ce premier principe que cherche M. Chaumeix, est celui-ci : *Nous ne faisons rien qu'en vertu de notre bonheur.* Principe aussi rigoureusement démontrable que la première des vérités mathématiques. En effet, telle est la nature de l'homme, qu'il s'aime nécessairement lui-même; qu'il cherche en tout & par-tout son avantage; qu'il ne sauroit s'en détacher; & que ce principe est le mobile de toutes ses déterminations.

» Ce système de la Providence s'étend à tous
 » les Êtres doués de connoissance & de senti-
 » ment. Les animaux mêmes ont un pareil ins-
 » tinct; car ils s'aiment tous eux-mêmes, & tâ-
 » chent de se conserver par toutes sortes de
 » moyens. Le même penchant se trouve dans
 » l'homme, non-seulement comme un instinct,
 » mais comme une inclination raisonnable que la
 » réflexion approuve & fortifie. Ce desir de féli-
 » cité, qui est de l'essence de l'homme, l'oblige,
 » comme Être raisonnable & intelligent, d'agir
 » toujours dans une certaine vue & pour une
 » certaine fin (1) «.

O homme ! nous dit sans cesse la raison, quand nous la consultons dans le silence de nos passions, tu veux être heureux; tout annonce en toi ce desir; toutes tes déterminations tendent à ce but; il est de la nature de tout Être vivant de partager ce privilège avec toi. La lumière vive & pure qui m'accompagne, & dont l'Être suprême t'a doué particulièrement, te servira à connoître ce sentiment, & à te guider dans la recherche de ton bonheur. Mais s'il est de ton essence de tendre à la félicité, tous ayant la même nature, & le même auteur de leur être, tous ont aussi un droit

[1] *Princ. du Droit, nat. pag. 82.*

égal

égal au tien. Garde-toi d'enfreindre ce droit, & de porter le trouble au milieu de ceux qui t'environnent. La réaction de tous les êtres sur toi ne tarderoit pas à te faire sentir qu'on est malheureux quand on est méchant. Il faut que tu te dises sans cesse à toi-même : j'aurai indistinctement pour tous ce sentiment de bienveillance que je desire que tous aient pour moi; je ne ferai donc à autrui que ce que je voudrois qu'il me fût fait, & j'écarterai par-là de moi, l'épithète de méchant, c'est-à-dire, celle de malheureux : état qui repugne à ma nature. Quoique libre & indépendant, je renoncerais à une partie de mes droits; & l'usage de ma volonté, loin d'être sans bornes & illimité, sera toujours d'accord avec celle de mes semblables, & restreint par la volonté générale, qui est toujours bonne & juste, puisqu'elle est fondée sur la raison.

Je ne sais si M. Chaumeix regarde ces principes comme non-démonstrables; quant à moi, je les regarde comme démontrés; & je pense, de plus, que pour le croire, il ne faut qu'être raisonnable, faire taire nos passions & nos préjugés, c'est-à-dire, ne pas chercher toujours à contredire le sentiment des autres, précisément parce qu'ils ne pensent pas comme nous.



CHAPITRE V.

De quelques autres erreurs de M. Chaumeix.

CE T Article seroit un des plus longs de cet ouvrage, si je voulois réfuter toutes les erreurs que M. Chaumeix a commises; je vais seulement indiquer ici les principales bévues de l'Auteur des *Préjugés légitimes*. Leur simple exposition suffit pour les faire trouver condamnables; ainsi mes raisonnemens seront courts.

Les Auteurs Encyclopédiques ont dit, Tome III, pag. 459 : » Que quelques Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'ajouter quelques réflexions au récit du Législateur des Juifs; les uns pour mieux faire connoître la Toute-puissance de Dieu, les autres prévenus de je ne fais quelle propriété des nombres. Quand Moïse assure, dit S. Augustin, *Lib. 2, de Civit. Dei*, que le Monde fut créé en six jours, on auroit tort de s'imaginer que ce tems fut nécessaire à Dieu, & qu'il n'ait pu le créer tout à la fois : mais on a seulement voulu par-là marquer la solennité de ses ouvrages.... Il y a même des Juifs qui ont adopté ce sentiment : & Philon, Auteur d'une assez grande réputation, a traité de ridicule l'opinion qui admet la distinction des journées, qui n'est rapportée par Moïse que pour marquer quelque ordre qui donne une idée de génération.

» C'est ainsi, dit M. Chaumeix (1), que les

[1] *Préjugés légitimes*, Tom. II, pag. 124.

» Encyclopédistes commentent l'écriture. Tout ce que nous lisons dans le premier Chapitre de la *Genèse*, au sujet de la création & de la division des œuvres du Tout-puissant en six jours, n'est qu'une fiction pour donner aux hommes une idée de génération. Il est faux, 1°. que les Auteurs Encyclopédiques disent que la distinction de six jours soit une *fiction*. 2°. Quand bien même ils auroient dit que Moïse n'a parlé d'une création successive, que pour nous donner une idée plus distincte du développement & de l'arrangement des parties du chaos, ils n'auroient rien avancé d'absurde, puisque ce sentiment a été soutenu par des hommes dont l'autorité est capable assurément de contrebalancer celle de M. Chaumeix. Voici la liste des principaux Auteurs qui ont pensé que la création successive étoit contraire à la Toute-puissance du Créateur. *Phil. Alleg. Lib. 1, de Mundi Opif. pag. 6 & 41. Orig. Lib. 6, contra Celsum. August. Lib. 4, de Genesi. de Civit. Dei. 6, 7. Cajet. Melch. Canus. & interp. Passim.*

» La maniere d'adorer le vrai Dieu, dit M. Diderot (1), ne doit jamais s'écarter de la raison, parce que Dieu est l'Auteur de la raison, & qu'il a voulu qu'on s'en servit, même dans les jugemens de ce qu'il convient de faire, ou ne pas faire à son égard.
» Les Encyclopédistes croient que la raison, objecte M. Chaumeix (2), est le seul flambeau qui doit nous éclairer. Voilà, selon eux, le guide que nous devons suivre pour rendre à Dieu le culte que nous lui devons.

(1) *Dict. IV Vol. pag. 144.*

[2] *Préjugés légitimes*, Tome II, pag. 168.

Quoi ! ce culte intérieur fondé sur l'admiration que cause en nous l'idée de la grandeur de Dieu, & le ressentiment de ses bienfaits, n'est pas une fuite des lumières de la raison ? Quoi ! ce n'est point son flambeau qui nous guide, pour nous faire connoître même que tout culte extérieur, insensé, ou fondé sur un alliage impur de superstition & de sang, doit être réprouvé ? Ce seroit donc en vain que S. Paul nous auroit dit, rendez à Dieu un culte raisonnable, *rationabile obsequium* (1). Quelle ignorance, ou quelle impiété !

Tout le monde fait qu'il se trouve des difficultés à accorder la Chronologie sacrée avec la Chronologie profane ; mais la raison nous obligeant à regarder la Chronologie profane, ou comme fautive, ou comme réductible à la Chronologie des Livres sacrés, l'Écriture-Sainte doit être notre guide. Quelques différences que l'on trouve, à cet égard, dans les trois textes, ont fait naître plusieurs systèmes. Tels sont ceux d'Eusebe, de Jule Africain, de S. Epiphane, du P. Petau, de Marsham, de Pezeron, de l'Abbé de Prades (Système censuré par la Faculté de Théologie de Paris, & combattu par les Auteurs Encyclopédiques), & enfin celui que M. d'Alembert expose dans l'Article *Chronologie Sacrée*. Je n'entrerai point dans le détail de ce système ingénieux ; cela est inutile à la cause que je défends ; mais ce qu'il est nécessaire de savoir ici, c'est que M. Chaumeix renvoie sans cesse M. d'Alembert à la *Vulgate*, & l'accuse de manquer au respect qu'il doit aux Livres sacrés, en cherchant à corriger un texte par l'autre. M. Chaumeix ignore, sans doute, que, quoique le Concile de Trente ait déclaré la *Vul-*

[1] *Ep. B. P. ad Rom. Cap. I, 2.*

gate authentique, il ne s'ensuit pas delà qu'il l'ait préférée aux originaux, ni qu'il ait voulu autoriser les fautes qui y étoient alors, & qui y sont encore aujourd'hui. La décision du Concile de Trente ne tombe que sur le corps entier de la *Vulgate*, & non pas sur tous les mots. On peut la confronter aux originaux, & les originaux entre eux. Voilà ce qui est permis à ceux qui cherchent à accorder la Chronologie sacrée avec la Chronologie profane.

M. Chaumeix accuse les Auteurs Encyclopédiques de soutenir « que tout le récit de Moïse n'est pas différent de ce qu'Ovide nous débite » : mais sur quel fondement est appuyée cette accusation grave ? Le voici. « Vous osez nous assurer, dit-il, 1°. que quelques Savans ont cru que dans le premier verset de la Genèse, il faut lire, suivant l'Hébreu, *formavit, disposuit*, au lieu de *creavit* : 2°. que c'est une chose permise que de soutenir, suivant le récit même de Moïse, que le chaos a existé avant la séparation que Dieu a faite de ses différentes parties : 3°. que cette idée n'a rien d'hétérodoxe ».

Parmi la quantité de raisons que je pourrois apporter contre le ridicule de la critique de M. Chaumeix, je me bornerai à dire : 1°. que la traduction du mot Hébreu *Bara*, a exercé plusieurs Savans, & qu'Oleaster, habile dans la langue Hébraïque, & Inquisiteur de la Foi à Lisbonne, l'a traduit par *dividere, diviser* : ainsi les Auteurs Encyclopédiques n'ont avancé rien de nouveau, ni d'impie.

2°. Qu'il est permis de soutenir que le chaos a existé avant la séparation que Dieu a faite de ses différentes parties, & que le P. Calmet, après avoir traduit, *Terra autem erat inanis & vacua*,

par, *la Terre étoit sans ornement*, dit que rien ne revient mieux à l'idée de Moïse que le chaos des Anciens : *Rudis indigestaque moles* : passage qu'il rapporte lui-même. 3^o. Que cette idée n'a rien d'hétérodoxe ; que Descartes , Auteur favori de M. Chaumeix , soutenoit que les Planetes & la Terre avoient été des Soleils ; qui s'étoient ensuite encroûtés : que la Religion abandonnée à nos disputes tous systèmes de Physique à cet égard , pourvu qu'on admette Dieu comme Créateur de la maniere & du mouvement ; que je conseille à M. Chaumeix de lire l'Article *Création* dans le *Dictionnaire Encyclopédique* , & qu'il y voie les efforts heureux que ces Auteurs ont faits pour arracher jusqu'aux racines de l'Athéisme , & qu'il daigne mettre sa Métaphysique en parallèle avec celle de M. de Formey.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Comme il s'agissoit de l'accusation la plus grave contre les Auteurs Encyclopédiques , j'ai cherché leur justification dans les Articles mêmes qui ont paru à M. Chaumeix les plus reprehensibles : j'ai rapporté les passages qu'il lui avoit plu de traverser en autant d'*impiétés* , pour faire voir jusqu'à quel point il les avoit altérés. C'est au Public actuellement à être juge entre le Censeur de l'*Encyclopédie* & moi.

Je crois devoir faire observer ici que je n'ai réfuté de l'ouvrage de M. Chaumeix que les endroits qui intéressent le plus la Religion , ou ceux où il a

joint à des soupçons hardis quelque apparence de raisonnement ; j'ose affirmer (& je suis à même de le démontrer) qu'il n'est pas un seul Article extrait du *Dictionnaire Encyclopédique* , où M. Chaumeix n'ait commis les mêmes infidélités & les mêmes erreurs que je lui ai déjà reprochées.

On ne m'accusera point non plus de m'être servi de la méthode que l'Auteur des *Préjugés Légitimes* a jugé nécessaire pour mettre ses Lecteurs dans le cas de l'écouter. Des plaisanteries ameres peuvent échapper à l'Auteur d'une Satyre ; mais tout honnête homme fait ce qu'il doit aux autres, ce qu'il se doit à lui-même , quand il annonce la vérité.

Qu'importoit, en effet, à la cause que défendoit M. Chaumeix , que les ouvrages de *Mr. de Marmontel* lui fussent inconnus , que les Tragédies de M. de Voltaire fussent ennuyeuses à la lecture , & que le Journaliste de Liege fût un *Ecrivain obscur & réfugié* ? Ces traits odieux ne sont pas faits pour être lancés par un homme qui s'annonce comme un Apologiste de la Religion. D'ailleurs , les lauriers poétiques de M. de Voltaire sont placés trop haut pour être actuellement flétris par le souffle impur de tout critique obscur & jaloux. Pour Mrs. de Marmontel & Rousseau de Toulouse , ils doivent se consoler d'être maltraités dans un ouvrage où les d'Alembert , les Buffon , sont traités d'ignorans , & Locke de mauvais raisonneur.

Je fais qu'un zele impétueux & véhément peut emporter celui qui s'y livre au delà du cercle étroit où le circonscrit la Charité ; mais ce zele , quelqu'ardent qu'il soit , ne nous mène pas encore si loin que cette fureur que nous avons d'ériger en dogmes nos opinions , ou nos erreurs.

Que d'hommes imitent, à bien des égards, les excès coupables de cet Arabe imposteur, qui, l'*Alcoran* dans une main, & le glaive dans l'autre, disoit à qui osoit le contredire, *lis, crois ou meurs.*

Le zèle qui outrage, est un zèle barbare. Plus la vérité que nous défendons nous est chère, plus nous devons être indulgens pour ceux qui la combattent : » Que ceux-là vous traitent avec rigueur, » dit S. Augustin, qui ignorent combien il est pénible de faire cesser les fantômes de l'imagination; que ceux-là vous traitent avec rigueur, » qui ne connoissent point avec quelle difficulté on rend l'homme capable de voir son soleil, » c'est-à-dire, la vérité. *Aug. Cont. Epist. Fund. Cap. 2, t. 8. Edit. Benedicte.*

Fin du quatrième Volume.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le quatrième Volume.

LES BIJOUX INDISCRETS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. Naissance de Mangogul.	5
CHAP. II. Education de Mangogul.	8
CHAP. III. Qu'on peut regarder comme le premier de cette Histoire.	10
CHAP. IV. Evocation du Génie.	13
CHAP. V. Dangereuse Tentation de Mangogul.	15
CHAP. VI. Premier Essai de l'Anneau, ou Alcine.	19
CHAP. VII. Second Essai de l'Anneau, ou les Autels.	24
CHAP. VIII. Troisième Essai de l'Anneau, ou le petit Souper.	27
CHAP. IX. Etat de l'Académie des Sciences de Banga.	31
CHAP. X. Moins savant, & moins ennuyeux que le précédent. Suite de la Séance Académique.	35
CHAP. XI. Quatrième Essai de l'Anneau, ou l'Echo.	37
CHAP. XII. Cinquième Essai de l'Anneau, ou le Jeu.	41
CHAP. XIII. Sixième Essai de l'Anneau, ou l'Opéra.	46

426	T A B L E.	
CHAP. XIV.	Expérience d'Orcotomé.	49
CHAP. XV.	Les Bramines.	54
CHAP. XVI.	Les Muselières.	58
CHAP. XVII.	Les deux Dévotes.	61
CHAP. XVIII.	Retour du Bijoutier.	67
CHAP. XIX.	Septième Essai de l'Anneau, ou le Bijou suffoqué.	69
CHAP. XX.	Huitième Essai de l'Anneau, ou les Vapeurs.	71
CHAP. XXI.	Neuvième Essai de l'Anneau, ou les Choses perdues retrouvées.	74
CHAP. XXII.	Echantillon de Morale de Mangogul.	80
CHAP. XXIII.	Dixième Essai de l'Anneau, ou les Gredins.	85
CHAP. XXIV.	Onzième Essai de l'Anneau, ou les Pensions.	93
CHAP. XXV.	Douzième Essai de l'Anneau, ou Question de droit.	99
CHAP. XXVI.	Essai de Métaphysique, ou les Ames.	107
CHAP. XXVII.	Suite du Chapitre précédent.	117
CHAP. XXVIII.	Treizième Essai de l'Anneau, ou la petite Jument.	120
CHAP. XXIX.	Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la Région des Hypothèses.	123
CHAP. XXX.	Quatorzième Essai de l'Anneau, ou le Bijou muet.	128

SECONDE PARTIE.

CHAP. I.	Mangogul avoit-il raison ?	135
CHAP. II.	Quinzième Essai de l'Anneau, ou Alphane.	140
CHAP. III.	Seizième Essai de l'Anneau, ou les Petites-Maitres.	144

	T A B L E.	427
CHAP. IV.	Dix-septième Essai de l'Anneau, ou la Comédie.	152
CHAP. V.	Entretien sur les Lettres.	156
CHAP. VI.	Dix-huitième & dix-neuvième Essais de l'Anneau. Spéroïde l'Applatie, & Gergiro l'entortillé.	169
CHAP. VII.	Rêve de Mirzoza.	173
CHAP. VIII.	Vingtième & vingt-unième Essais de l'Anneau. Fricamone & Callipiga.	179
CHAP. IX.	Les Songes.	183
CHAP. X.	Vingt-deuxième Essai de l'Anneau, ou Fanni.	190
CHAP. XI.	Les Voyages de Sélim, & la Mort de Codindo.	201
CHAP. XII.	Vingt-troisième, vingt-quatrième, & vingt-cinquième Essais de l'Anneau. Bal masqué, & suite du Bal.	217
CHAP. XIII.	Selim à Banza.	222
CHAP. XIV.	Vingt-sixième Essai de l'Anneau, ou le Bijou Voyageur.	228
CHAP. XV.	Cydatise.	235
CHAP. XVI.	Vingt-septième Essai de l'Anneau. Fulvia.	246
CHAP. XVII.	Événement prodigieux du Règne de Kanoglou, Grand-Père de Mangogul.	253
CHAP. XVIII.	Vingt-huitième Essai de l'Anneau. Olympia.	261
CHAP. XIX.	Vingt-neuvième Essai de l'Anneau, Zuléiman & Zaïde.	267
CHAP. XX.	L'Amour Platonique.	270
CHAP. XXI.	Trentième & dernier Essai de l'Anneau. Mirzoza.	279
	LETTRE sur le Matérialisme.	285
	REGRETS sur ma Vieille Robe de Chambre.	319

JUSTIFICATION de plusieurs Articles du Dictionnaire-Encyclopédique, ou Préjugés légitimes contre Abraham Chaumeix. 333

PREMIERE PARTIE.

Introduction.	338
CHAP. I. De l'Article Athée.	342
CHAP. II. De l'Article Bonheur.	249
CHAP. III. De l'Article Fanatisme.	352
CHAP. IV. De l'Article Forme.	356
CHAP. V. De l'Article Foi.	360
CHAP. VI. De l'Article Christianisme.	364
CHAP. VII. De l'Article Ecclésiastique.	369

SECONDE PARTIE.

Introduction.	373
CHAP. I. Que le système de nos idées viennent des sens, n'est point contraire à la Religion.	378
CHAP. II. Réponses à quelques objections de M. Chaumeix.	391
CHAP. III. Du système de M. de Buffon.	398
CHAP. IV. Du Droit naturel.	400
CHAP. V. De quelques autres erreurs de M. Chaumeix.	418
CHAP. VI. Conclusion.	422

Fin de la Table du quatrième Volume.

